adusū p. Saemid

LE THEATRE ITALIEN, OU LE RECUEIL DE TOUTES LES SCENES FRANÇOISES;

Qui ont esté joüées sur le

THEATRE ITALIEN

De l'Hôtel de Bourgogne.

[par Evaristo Gherardi]



A GENEVE,
Chez JACQUES DENTAND.

M. DC. XCV.



A SON ALTESSE ROYALE MADAME.

*ADAME,*

Je presente à VÔTRE ALTESSE ROYALE *le recueil des Scenes Françoises qui ont esté joüées sur le Theatre Italien, & dont quelques-unes ont esté*

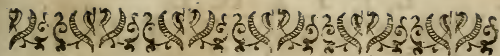
l'avantage de Vous divertir, quand Vous avez honoré nos Comediens de vôtre presence. Je sçay bien que quand on verra le grand Nom de Vôtre Altesse Royale *à la teste de ce Livre, il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste & de pures bagatelles: Mais, MADAME, ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion, c'est que je n'ay pas eu de choix à faire, & que les obligations infinies que j'ay à* Vôtre Altesse Royale *qui m'a fait ce que je suis, & l'approbation qu'Elle a bien voulu donner á quelques-unes de ces Scenes détachées, m'engageoit indispensablement à les luy offrir. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte, j'espere qu'on ne regardera pas ce que contient mon Present, & qu'on me*

rendra la justice de croire, que si je n'offre que des bagatelles à Vôtre Altesse Royale, *c'est que je n'ay que des bagatelles à luy donner. Que je serois heureux*, MADAME, *si la lecture de quelques unes de ces Scenes pouvoit vous faire le même plaisir que vous avez trouvé dans leur representation. Je sçay bien qu'elles ne sont pas toutes d'égale force: Mais,* MADAME, *elles ne seront pas toûjours exposées à des Juges aussi éclairez que* Vôtre Altesse Royale, *& chacun trouvera de quoy s'y divertir á proportion de la delicatesse de son goût. N'attendez pas,* MADAME, *que suivant le stile des Epîtres Dédicatoires, j'aille étaler icy ces grandes qualitez qui Vous rendent les delices de la Cour, & l'admiration de toute la France. Cette matiere*

est trop hors de ma portée : Je borne mon ambition à l'honneur de Vous divertir, & je me tiens trop heureux d'apprendre icy à tout le monde, que je suis avec un tres-profond respect,

MADAME,

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-soûmis serviteur,
EVARISTE CHERARDI.



AVERTISSEMENT.

ON ne doit pas s'attendre à trouver dans ce Livre des Comedies entieres, puiſque les Pieces Italiennes ne ſçauroient s'imprimer. La raiſon eſt, que les Comediens Italiens n'apprennent rien par cœur, & qu'il leur ſuffit pour joüer une Comedie, d'en avoir vû le ſujet un moment avant que d'aller ſur le Theatre. Auſſi la plus grande beauté de leurs Pieces eſt inſeparable de l'action. Le ſuccés de leurs Comedies dépend abſolument des Acteurs, qui leur donnent plus ou moins d'agrement, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'eſprit, & ſelon la ſituation bonne ou mauvaiſe où ils ſe trouvent en joüant.

C'eſt cette neceſſité de joüer ſur le champ, qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon Comedien Italien, lors que malheureu-

ſement il vient à manquer. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe apprendre par cœur, & reciter ſur le Theatre ce qu'il aura appris : mais il faut tout autre choſe pour le Comedien Italien Qui dit bon Comedien Italien, dit un homme qui a du fond, qui joüe plus d'imagination que de memoire, qui compoſe en joüant tout ce qu'il dit, qui ſçait ſeconder celuy avec qui il ſe trouve ſur le Theatre, c'eſt à dire, qui marie ſi bien ſes actions & ſes paroles avec celles de ſon Camarade, qu'il ſçait entrer ſur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre luy demande.

Il n'en eſt pas de même d'un Acteur qui joüe ſimplement de memoire: Il n'entre jamais dans la Scene, que pour y debiter au plus viſte ce qu'il a appris par cœur, & dont il eſt tellement occupé, que ſans prendre garde aux mouvemens & aux geſtes de ſon Camarade, il va toujours ſon chemin, dans une furieuſe impatience de ſe délivrer de ſon rolle.

On peut dire que ces ſortes de Comediens ſont comme des Ecoliers qui viennent repeter en tremblant une leçon qu'ils ont appriſe avec ſoin : ou plûtôt ils ſont ſemblables aux Echos qui ne parleroient jamais, ſi d'autres n'avoient parlé avant eux. Je compare un Comedien de cette ſorte à un bras paralitique, qui quoy que inutile, porte toujours le nom de bras. La ſeule difference que je me trouve entre le bras mort & le membre inutile de la Comedie c'eſt que ſi le premier ne ſert de rien au corps, il eſt certain auſſi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle ſe partage entre les membres qui font leur devoir. Mais le dernier, quoy que du tout inutile à la Comedie, ne laiſſe pas de recevoir autant de nourriture que ceux qui fatiguent le plus.

Mais je m'écarte furieuſement de mon ſujet. Il ne s'agit pas icy des qualitez que doit avoir un bon Comedien : Il s'agit de parler des Scenes Françoiſes qui ont eſté joüées ſur

le Theatre Italien. Ces Scenes sont l'Ouvrage de plusieurs personnes d'esprit & de merite, qui nous les ont données pour les mettre dans des Sujets Italiens, où elles sont comme enchassées. Tout Paris les a admirées quand elles ont paru pour la premiere fois, & tout Paris les admire encore quand nous les re-joüons. On y découvre par tout une Satyre fixe & délicate, une connoissance parfaite des mœurs du Sie-cle, des expressions neuves & détournées de l'enjouëment & de l'esprit; en un mot beaucoup de sel & de vivacité.

Il y a long temps qu'on demande dans le monde ces Dialogues avec empressement, & comme aucun de mes Camarades n'a encore voulu se donner la peine d'en faire le Recueil, je me suis chargé de ce soin, avec d'autaut plus de plaisir, que si ce Livre est aussi bien reçû que je l'espere, je n'auray pas lieu de me repentir des peines que j'auray prises.

SCENES



SCENES FRANCOISES, D'ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

SCENE DE LA FILLE DE CHAMBRE.

ARLEQUIN *en Fille de Chambre.*
PIERROT *en Femme du Docteur.*

PIERROT.

BON jour, Ma mie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, Madame, que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes services, & sçavoir si je ne vous serois point agreable.

PIERROT.

D'où ſortez-vous, ma mie ?

ARLEQUIN.

Pour le preſent, Madame, je ſors de chez la femme d'un Partiſan, qui eſt la maitreſſe du monde la plus difficile à ſervir. Je ne penſe pas qu'en trois ans que j'ay eſté avec elle, je l'aye vu aller une ſeule fois à la garde-robbe.

PIERROT.

Ne pas aller à la garde-robbe ! Tu te moques, ma mie.

ARLEQUIN.

Il n'eſt rien de ſi vray, Madame. Elle faiſoit dans ſa chambre. C'eſt elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode !

ARLEQUIN.

Oh oh, je vous eſtonnerois bien davantage ſi je vous diſois qu'elle alloit toutes les ſemaines une fois aux étuves, & que ſon mary n'a jamais eu le credit de luy faïre oſter ſes gans quand elle ſe couche. C'eſt une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas ſouffert pour un empire, que ſon mary, au retour d'un voyage d'un an, l'eût baiſée à la jouë, de peur de deffleurir ſon teint. Je vous dis que c'eſt une femme merveilleuſement propre.

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma mie ?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment, que c'eſt propreté.

PIERROT.

Comment donc as-tu pû te reſoudre à quitter une femme ſi propre ?

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, j'en ai bien eu du regret Mais comme on vouloit m'aſſujetir à blanchir trois grands gars de Commis qui étoiét chez nous, & qui ſous pretexte de me demander leur linge, venoient toujours batifoler autour de moy. Vous ſçavez. Madame, qu'on n'a rien de ſi cher que l'honneur. A cet heure ces friponniers-là me tenoient de certains propos. Enfin tant y a que pour bien des raiſons j'en ay voulu ſortir.

PIERROT.

N'eſt-ce point auſſi que les Commis t'ont voulu mettre dans leurs intereſts ?

ARLEQUIN.

Des Commis, Madame, des Commis ! Vous direz tout ce qu'il vous plaira : mais une jeune fille comme moy n'eſt pas un gibier à Commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux ſornettes, il hantoit peut-eſtre chez nous d'auſſi beau monde qu'en aucune maiſon de Paris. Mais graces au Ciel, les hommes ne m'ont jamais tentée.

PIERROT.

Mais dis-moy, ma bonne, n'as-tu jamais ſervi des gens de qualité ?

ARLEQUIN.

Eſt-il des gens de plus grande qualité que les Partiſans ?

PIERROT.

Je ne te dis pas que non. Mais je te demande ſi tu n'as point ſervi des gens de la Cour ?

ARLEQUIN.

Qu'entendez-vous, Madame, par des gens de la Cour ?

PIERROT.

J'entends des Comteſſes, des Marquiſes, des Ducheſſes.

ARLEQUIN.

Oh, ſi ce n'eſt que cela, je n'ay jamais fait d'autre mêtier en toute ma vie. J'ai ſervi auſſi un Commandeur dont j'eſtois femme de chambre. C'eſtoit une bonne condition, celle-là, ſi elle euſt duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un Commandeur ! Voicy bien autre choſe.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non, Madame ? Les Dames ont bien des valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raiſon: Cette fille-là me plaît fort Dis-moy, ma mie, ne ſçais-tu pas blanchir?

ARLEQUIN.

Ouy, Madame. Je coëffe, je blanchis je brode un peu, je fais de la paſte pour les mains, je ſçay faire des jupes, je donne le bon air au manteau, je donne auſſi fort bien les remedes, enfin je puis me vanter de ſçavoir faire auſſi adroittement qu'une autre tout ce qu'il y aura à faire auprés & d'une jolie femme comme vous, Madame.

PERROT.

Mais ne ſçais-tu point auſſi.... là ....faire un peu de pommade pour le viſage ?

ARLEQUIN.

Bon, c'eſt où je triomphe ; & la Comteſſe que j'ay ſervi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois aprés que je l'eus quittée, elle eſtoit vieille de vingt-quatre ans. Je luy ay uſé plus de deux cent pots de pommade ſur ſon corps ; & à la fin je luy ay rendu le cuir auſſi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous penſer ſeulement quinze jours, vôtre mary ne vous reconnoitroit plus. Vraiment vraiment, j'ay remis ſur pied des teints bien plus endiablez que le vôtre. Pour faire quelque choſe de bien, il faudra recrépir ce viſage-là d'un bout à l'autre. Aprés cela vous charmerez tout Paris.

PIERROT.

La folle ! Allez, vous demeurerez à mon ſervice.

ARLEQUIN.

A l'égard des gages, Madame, je vous croy raisonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez pas de moy.

ARLEQUIN.

Vous donnez du vin, apparemment ?

PIERROT.

Du vin ! Mais les filles n'en boivent point.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, Madame. C'est que je suis fort delicate. Je mange fort peu : mais je boy beaucoup.

PIERROT.

Et bien, je vous contenteray.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, Madame ? Quels vilains bras sont-ce là ? Ils sont tous velus. Il faut arracher ce vilain poil-là.

PIERROT *en criant*.

Ah. Ah.

Le Docteur arrive, reconnoist Arlequin: ils se battent, & la scene finit.





SCENE D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

EST-il ſous le ciel une plus mal-heureuſe perſonne ? Je tiens mes tablettes. Je les mets ſur ma table ; & dans le temps que je diſpoſe mon imagination à quelques bouts-rimez , un diable , ouy , Colombine , un diable inviſible écrit ſur mes tablettes des vers ſur les meſmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, ſurprend mes tablettes, & veut abſolument que ces vers m'ayent eſté donnez par un rival; plus je tâche à le deſabuſer, plus il s'obſtine à le croire. Que maudit ſoit la viſite que je rendis hier à Angelique , & plus maudit encore celuy qui m'a mis en teſte de faire des bouts-rimez ?

COLOMBINE.

Quoy vous vous repentez de frequenter les beaux eſprits? Et depuis quand donc ce chagrin ? Oh pour cela, vous vous en aviſez un peu tard. Il y a ſix mois que vous perdez le boire & le mãger pour aller deux fois par jour dans cette peſte de maiſon-là faire vos proviſions de mots à la mode.

Ma foy je croy que vous estes ensorcelée de fadaizes, & que quelqu'un vous à broüillée avec le bon sens. Si vôtre oncle sçavoit tout ce petit train-là, il vous deffendroit assurément de voir....

ISABELLE.

Oh doucement, Colombine, la conduite d'Angelique n'est point frelâtrée, & sans rien risquer, on peut dire que c'est une fort honneste fille.

COLOMBINE.

La grande merveille; laide comme elle est qu'à quarante-six ans elle soit honneste fille! Ce n'est pas là dessus que je le prens. C'est sur ce bureau d'impertinences qu'on tient soir & matin chez elle, oú deux ou trois petits freluquets d'Abbez font les chefs d'Academie, & debitent aux précieuses de nôtre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramassez dans la ville.

ISABELLE.

Que tu as l'esprit servante, Colombine & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux!

COLOMBINE.

Dites plutost le langage des gueux: car les carosses des Poëtes ne font aujourd'huy gueres d'embarras dans les ruës. Par exemple, c'est un homme bien chanceux que les fils de cet Huissier qui vole dans des Livres imprimez les Enigmes, les Sonnets, les

Elegies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les ſoirs la receleuſe! J'ay bien à faire moy, d'emplir mon coffre de vos ſornettes? Et où en ſerois-je ſi l'on alloit faire le procez aux faux Poëtes comme aux faux monnoyeurs?

ISABELLE.

Que ta ſimplicité eſt fade! Tu ne ſçais donc pas, Colombine, que la proſe eſt l'excrement de l'eſprit, & qu'un madrigal voiture plus de tendreſſe au cœur, que trente periodes des mieux arangées. Il faut eſtre des derniers peuples pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

COLOMBINE.

Hé vous n'en prenez point mal le chemin.

ISABELLE.

Pour moy je ſuis tellement engouée de vers, qu'un Poëte me meneroit ſans peine juſqu'au frontieres de la tendreſſé.

COLOMBINE.

Ma foy vous perdez l'eſprit.

ISABELLE.

Ah Colombine, qu'un homme eſt charmant, quand il offre des vœux paſſez par le tamis des Muſes! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frappe l'oreille par ſa cadence, & dont l'expreſſion figurée jette la ſenſibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche? Quel plaiſir, Colombine, de regaler ſon cœur de ces nouveau-

tez ingenieuſes qui renferment beaucoup de paſſions dans fort peu de vers! Ah l'heureux talent de pouvoir aſſujettir ſes mouvemens & ſes penſées aux pieds & aux meſures preſcrites par la poëſie !

COLOMBINE.

Sçavez-vous, Mademoiſelle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites Maiſons ? Hé mort de ma vie, faut-il qu'une fille de vôtre âge employe tout ſon temps à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la faineantiſe érige en Poëtes, & qui n'oſeroient vous avoir regardé en proſe ?

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal ?

COLOMBINE.

A moy ? rien. C'eſt que j'enrage de vous voir la duppe d'un tas de petits Poëtereaux, qui croyent qu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & en prendre, & que vous eſtes fille à épouſer un rondeau ou une elegie. Tout franc ce ne ſont point là des cotteries pour la niéce d'un Medecin.

ISABELLE.

Ne ſuis-je pas aſſez mortifiée d'eſtre la niéce d'un Medecin, ſans que tu me le faſſe ſentir mal à propos dans tes remontrances? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'obſcur de la caſſe & du ſené par l'u-

ſage du grand monde; & que je me décraſſe autant que je puis parmy les gens du premier merite ? La fille d'un Medecin ? Ah que tes expreſſions ſont brutales !

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantiſe de ces bagnodiers qui vous infectent l'eſprit de leurs peſtes de phraſes inventées en dépit du bon ſens. Ma foy depuis que Moliere a celebré les Précieuſes, nous les voyons monter en graine, & demeurer là pour la priſée. Voyez la grande preſſe d'épouſeux qu'il y a autour de vôtre Angelique ! Cependant à vous entendre dire, c'eſt le plus bel eſprit de Paris. Mademoiſelle il eſt bon d'avoir de l'eſprit : mais il faut encore autre choſe en mariage. Toute ſervante que je ſuis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour mary ni pour amant : quelle reſſource y a-t-il à eſtre la femme d'un rimailleur ? Meuble-t-on une chambre d'Epigrammes ? Couvre-t-on une table de Madrigaux ? & paye-t-on un Boucher avec des Sonnets ? Ma foy ſi j'eſtois à vôtre place, je butterois à quelque bon gros Financier qui feroit rouler mon merite en caroſſe, & qui ....

ISABELLE.

Un Financier, ah l'horreur !

COLOMBINE.

Ho ne faites pas tant la sucrée. C'a n'est pas tout à fait à vôtre choix , non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, croy-tu que je pourrois me tranquilizer avec un homme qui n'auroit aucun relay de conversation , & qui compteroit de l'argent depuis le matin jusqu'au soir ?

COLOMBINE.

Oh point du tout, bòn , vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queuë avec quelque cancre de Poëte , qui gagnera sa vie quatrin à quatrin.

ISABELLE.

Et comment se resoudre à aimer un homme insupportable ?

COLOMBINE.

Que vous estes bonne ! Est-ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer ? On se marie simplemant pour se mettre à son aise ; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied , on trouve aisément à se consoler de tout le reste.

ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature ?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premieres années, vous ferez bonne chere & grand feu;

& puis quand vous aurez mangé la meilleure partie du bien de vôtre mary en meubles, en habits, en équipages, en pierreries, vous vous ferez separer de corps & de biens; on vous rendra vôtre mariage; & vous vivrez aprés cela en grosse Madame. Ce que je vous dis là, c'est le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les dupes qui en usent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donne-t-on comme cela des entorses au mariages? & croy-tu que la separation soit une chose si facile?

COLOMBINE.

Et, mais dame, pour cela on prend ses mesures un peu de loin; & quand on en veut venir là, il faut tâcher premierement d'avoir quelque homme de Robe dans ses interests: & puis petit à petit on chagrine un mary; on le méprise, on l'insulte. A la fin la patience luy échappe. Il donne quelques soufflets, quelques coups de pieds au cul. On rend sa plainte. L'homme de Robe fait son devoir. Et voila comme on se donne du repos à coup seur pour tout le temps de sa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précautée, & je te trouve plus d'entendement qu'on en a d'ordinaire à ton âge.

COLOMBINE.

C'eſt que je ne m'amuſe pas comme vous à la moutarde. Je ſonge de bonne heure au moyen de m'établir , & toute jeune que je ſuis , je déviſagerois un homme qui auroit la hardieſſe de m'écrire, à moins que ce ne fuſt pour le mariage. Oh ma foy il n'y a rien à faire avec moy pour autrement. J'aime bien à rire , mais ....

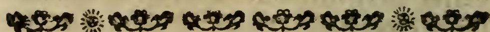
Le Docteur appelle en dedans.

ISABELLE.

C'eſt mon oncle qui nous appelle. Nous ſommes perduës s'il nous a écoutées.

COLOMBINE.

Que vous eſtes folle ! Eſt-ce qu'un Medecin entend le François ?



SCENE

DE L'APOTIQUAIRE.

ARLEQUIN *en Apotiquaire.*
LE DOCTEUR.

ARLEQUIN *ſortant d'une chaiſe à porteur, qui en s'ouvrant repreſente la boutique d'un Apotiquaire.*

JE ſuis perſuadé , Monſieur , qu'une chaiſe percée dénoteroit mieux un Apo-

tiquaire, qu'une chaise à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprés d'une Maîtresse, & que l'équipage est un avantageux début pour la noce, je me fais apporter chez vous d'une maniere élegante, pour vous presenter des respects accompagnez de toutes les soumissions que la Pharmacie doit à la Medecine. Je ne viendrois pas vous consulter, Monsieur, s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire. Mais je vous amene un sujet desesperé, sur lequel tous les simples ne peuvent rien, & dont la cure seule mettra vôtre Faculté en credit. C'est moy, Monsieur, qui suis le malade & la maladie. C'est moy qui suis gâté jusqu'au fond des moëlles de ce mal affreux qu'on ne guerit qu'avec ceremonie, & dont l'emplastre est bien souvent plus dangereux que le mal. C'est moy qui suis gangrené des perfections de Colombine. C'est moy qui veut l'épouser. Et c'est moy enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un aposeme savoureux, que je prendray avec delices. Le Medecin en aura tout l'honneur, & l'Apotiquaire tout le plaisir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point; vous estes Apotiquaire, volontiers?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, graces au Ciel, en

gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a, on fait chez moy à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'est moy, Monsieur, qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de May ; & je puis dire sans vanité, qu'il n'est point de Païs étranger qui ne connoisse Monsieur Cusiffle. C'est le nom de vôtre petit serviteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Cusiffle !

ARLEQUIN.

Helas, Monsieur, sans le procez que nous avons avec les Parfumeurs, nous ne serions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'est une chose déplorable, Monsieur, de voir la décadence de nos professions ; & j'ose bien vous assurer, que l'entreprise des Parfumeurs regarde autant les Medecins que les Apotiquaires.

LE DOCTEUR.

Vous vous mocquez, Monsieur Cusiffle & en quoy les Medecins ?

ARLEQUIN.

En quoy les Medecins ! Et la Pharmacie, ne fait-elle pas corps avec la Medecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reserve si soigneusement chez les malades, à quoy aboutiroit

l'employ d'un Medecin ? Car pour tâter le poux, vous ſçavez qu'il n'eſt point aujourd'huy de ſervantes ny de gardes d'accouchées qui ne s'en meſlent à vôtre nez dans toutes les plus grandes maiſons de Paris. Croyez-moy, Monſieur, l'affaire eſt de conſequence & pour vous & pour nous, & ſi nous la perdions, nous n'aurions qu'à pendre nôtre ſeringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces Parfumeurs, Monſieur Cuſiffle.

ARLEQUIN

Comme c'eſt une regle certaine dans la Grammaire, que la conſtruction eſt en déroute lors que l'adjectif diſcorde d'avec le ſubſtantif, de meſme auſſi la Medecine court riſque d'aller à l'hôpital, quand les Apotiquaires ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

Et venons aux Parfumeurs, Monſieur Cuſiffle, ſans préambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, Monſieur, j'y viens. La conſervation de la beauté ayant eſté de tout temps le principal employ des femmes, vous avez fort ingenieuſemét imaginé que les qualitez benefiques de quelques ſimples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur tein. La queſtion eſtoit d'appliquer ce remede ; & par un temperament adroit dont elles nous ſont redeva-

bles, nous trouvaſmes le moyen de les embellir ſans les toucher, de les rafraîchir ſans qu'elles en viſſent rien, & de leur feringuer de la beauté par derriere. Cependant malgré une profeſſion ſi bien établie, les Parfumeurs veulent nous empeſcher de donner des lavemens aux femmes qui ſe portent bien, pretendant que les agrémens de la beauté doivent ſortir de leur boutique, & que ce n'eſt point à nous à nous meſler des viſages.

LE DOCTEUR

A qui en ont ces maroufles-là ? Ils pretendent donc aneantir le cliſtere ?

ARLEQUIN.

Vraiment, Monſieur, ils buttent là tout droit; & ſi on les laiſſe faire ils vont culbuter & les Medecins & les Apotiquaires par une peſte de pommade compoſée de coquilles d'œufs, de pieds de moutons, & d'autres ingrediens qu'ils debitent aux femmes ſous pretexte de les embellir. Vous ſçavez, Monſieur, qu'une femme ne peut pas toujours eſtre à quatorze ans; & il n'eſt rien de ſi vray que rien ne luy coute quand elle s'imagine d'acheter de la jeuneſſe & de la beauté. Ces maroufles-là les prennent par leur foible, & leur font accroire qu'un pot de leur pommade eſt un maſque contre les années, & qu'un peu de blanc & de rouge étendu ſur le viſage, dément à coup

ſeur tous les extraits baptiſtaires. Croiriez-vous bien, Monſieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'inſolence de promettre à une femme âgée de ſoixante & quinze ans, de la faire redevenir fille avec une once de ſa pommade ?

LE DOCTEUR.

Ah vous en aurez menti, Meſſieurs les Parfumeurs, Nous y donnerons bon ordre. La Faculté deffendra le lavement juſqu'à la derniere goutte. Comment diable, une femme dôneroit plutôt quatre piſtoles d'un pot de pommade, que deux ſols d'un lavement.

ARLEQUIN.

Que je ſuis ravi, Monſieur, de vous voir entreer ſi chaudement dans les intereſts de la ſeringue. Entre nous; c'eſt la plus belle roze de nôtre bonet, & ſi nous la perdions nous ferions tres mal nos affaires. Car plus de lavemens, plus de baſſins; plus d'Apotiquaires, plus de Medecins.

COLOMBINE *arrivant.*

Monſieur, c'eſt une femme de quatre-vinge treize ans qui pleure la mort de ſon mary, & qui ſe plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une femme de 93. ans ſe plaint de vapeurs?

COLOMBINE.

Dame, Monſieur, elle crie miſericorde, & demande vôtre baume.

LE DOCTEUR;

Colombine, dis-luy que je deſcens.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Quoy, Monſieur, c'eſt donc là Colombine ; celle que j'aime, & que je recherche en mariage ? Ah ſouffrez que je la complimente en cette veuë là.

LE DOCTEUR.

Colombine, faites la reverence à Monſieurs Cuſiffle.

COLOMBINE.

Comment dites-vous, Monſieur ?

LE DOCTEUR.

Je vous dis de faire la reverence à Monſieur Cuſiffle.

COLOMBINE.

A Monſieur Cuſiffle ? Ah, ah, le drole de nom !

LE DOCTEUR.

Taiſez-vous, impertinente. Sçavez-vous que c'eſt le premier homme du monde pour mettre un lavement en place ? Approchez. Monſieur.

ARLEQUIN *aprés avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame, mon eſprit eſt tellement conſtipé dans le bas ventre de mon ignorance, qu'il me faudroit un ſyrop de vos lumieres pour liquifier la matiere de mes penſées.

COLOMBINE.

Ah liquifier des penſées ! que l'expreſſion eſt galante ; le joly homme d'Apotiquaire que Monſieur Cuſiffle !

ARLEQUER.

Ah Madame, vous me feringuez des loüanges qui ne sont duës qu'à vous. Vôtre bouche est un alambic d'où les conceptions les plus subtiles sont quint-essentielles. Tout le sené & la rubarbe de ma boutique, purgent moins mes malades, que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé dont vous serez la pilulle purgative, puisque vôtre humeur enjouée est un Orvietan souverain contre les accez melancoliques d'un cœur opillé de vos rares vertus & de vos éminentes qualitez.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Monsieur Cusiffle, estre un remede si souverain contre la folie de ce train-là vous m'allez faire passer pour un emplastre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le blessé à qui une pareille emplastre sera appliquée. Adieu catolicon de mon ame. Adieu belle fleur de pesché. Je vay faire infuser dans la terrine de mon souvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourveuë.

COLOMBNIE.

Adieu, Monsieur Cusiffle.

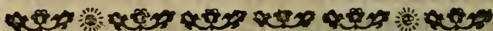
ARLEQUIN.

Adieu doux antimoine de mes inquie-

tudes. Adieu cher lenitif de mes pensées.

Il se tourne vers le Docteur.

Que je vous suis obligé, Monsieur, du plaisir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine. Je voudrois pour me revancher de ce bienfait, que vous eussiez les hemorroïdes ; je vous les guerirois en vingt-quatre heures.



SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*

LE DOCTEUR, FULARIA, ISABELLE, & COLOMBINE.

ARLEQUIN.

COmme ainsi soit, Docteur, que la Lune & l'amour ont été de tout temps les ressorts principaux qui meuvent la teste des femmes, & quelquefois aussi celles des hommes, d'où il arrive que l'amour produit souvent le mariage, & le mariage produit presque toûjours le croissant ; c'est ce qui m'a fait descendre de mon Empire icy bas, pour vous demander Isabelle en mariage ; esperant sous vôtre bon plaisir d'en faire bien-tost une pleine Lune, & ne doutant pas que par la suitte de ce mariage il n'en sorte une couvée de petits croissans.

Quel bonheur pour un Medecin d'avoir engendre la Sultane de mon Empire !

LE DOCTEUR.

Seigneur, vôtre Hautesse a bien de la bonté de venir de si loin faire infuser des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieillesse ne me permet pas de suivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oserayje demander à vôtre Hautesse de quelle humeur sont ses sujets ?

ARLEQUIN.

Mes sujets ? Ils sont quasi sans defaut, parce qu'il n'y a que l'interest & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'y établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autruy ; & la plus grande vertu dans mon Empire, c'est d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'est tout comme icy.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous bien que dans mon Empire il n'y a point de bourreaux ?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables ?

ARLEQUIN.

Malepeste, fort severement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart d'heure dans une place publique, je les baille à tuer aux Medecins, qui les font mourir aussi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoy, Seigneur, la haut les Medecins tuent aussi le monde? Monsieur, c'est tout comme icy.

ISABELLE.

Et dans vôtre Empire, Seigneur, y a-t-il de beaux Esprits?

ARLEQUIN.

C'en est la source. Il y a plus de soixan- & dix ans que l'on travaille aprés un Dictionaire, qui ne sera pas encore achevé de deux siecles.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy. Et dans vôtre Empire, Seigneur, fait-on bonne justice?

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISASBELLE.

Et les Juges, Seigneur, ne s'y laissent-ils point un peu corrompre?

ARLEQUIN.

Les femmes comme ailleurs les sollicitent. On leur fait par fois quelque présens. Mais à cela prés; tout s'y passe dans l'ordre.

LE DOCTEUR

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy: Seigneur, dans votre Empire, les maris ſont-ils commodes?

ARLEQUIN.

La mode nous en eſt venuë preſque auſſitôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y réſoudre; mais preſentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy. Et les Uſuriers, Seigneur, y font-ils bien leurs affaires?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne ſouffre point de ces canailles-là. Ce ſont des Peſtes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honneſtes gens fort accommodez, qui preſtent ſur de la vaiſſelle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'eſt tout comme icy. Et les femmes ſont-elles heureuſes, Seigneur, dans vôtre Empire?

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas comprendre. Ce ſont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépenſe. Les maris n'ont

d'autre ſoin que de faire payer les revenus, & reparer les maiſons.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Jamais nos femmes ne ſe levent qu'aprés midy. Elles ſont regulierement trois heures à leur toilette, enſuite elles montent en caroſſe, & ſe font mener à la Comedie, à l'Opera, ou à la promenade. Delà elles vont ſouper chez quelque ami choiſi. Aprés le ſouper on jouë, ou l'on court le bal, ſelon les ſaiſons, & puis ſur les quatre ou cinq heures aprés minuit, les femmes ſe viennent coucher dans un appartement ſeparé de celuy du mari, en telle ſorte qu'un pauvre diable d'homme eſt quelquefois ſix ſemaines ſans rencontrer ſa femme dans ſa maiſon, & vous le voyez courir les ruës à pied pendant que Madame ſe ſert du caroſſe pour ſes plaiſirs.

TOUS *enſemble.*

C'eſt tout comme icy.

Les Chevaliers du Soleil arrivent ; on finit le combat, ce qui finit la Comedie.





SCENES FRANCOISES DU BANQUEROUTIER.

SCENE DE PERSILLET ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut franc, Monſieur, ſi vous n'y prenez garde, avec vos millions, vous allez devenir la riſée de tout Paris. On ſçait bien que dans la vie il n'eſt ſi petit ny ſi grand qui n'ait par fois quelque choſe en ſa teſte : mais c'eſt une honte de vous voir ſans ſujet lamenter vôtre vie, & leſiner depuis le matin juſqu'au ſoir ſur le plus neceſſaire de la maiſon. Helas ! où eſt le temps que vous jettiez tout par les feneſtres, & qu'il n'eſtoit mention que de vos bonbances, & de vôtre belle humeur! Reveniez-vous de la Ville, vous cauſiez un moment avec moy ; vous me paſſiez la

main ſous le menton : Colombine par-cy, Colombine par là, tantoſt des rubans,tantoſt une bague, tantoſt une évantail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de vôtre ſouvenir. Preſentement vous rentreriez cent fois ſans dire Dieu te gard. Vous ne degrondez point ; vous eſtes vilain comme lard jaune, bourru comme un diable. De cinquante valets, vous en avez congedié quinze. Il n'y a plus que trois caroſſes chez vous ; & je croy, Dieu me pardonne,que vous retrancheriez juſqu'à vôtre femme, pour en épagner les habits.

PERSILLET *ſe laiſſant aller dans un fauteüil.*

Ouf.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur ? vous trouvez-vous mal ?

PERSILLET.

Juſte Ciel !

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc ? ſont-ce des vapeurs ? eſt-ce la goutte ?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy ? la migraine ?

PERSILLET.

Encore pis.

COLOMBINE.

La colique peut-estre ;

PERSILLET.

Pis, vous dis-je.

COLOMBINE.

La Fiévre ?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La pierre donc !

PEASILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé, que diantre pouvez-donc tant avoir

PERSILLET.

Ce que j'ay . . . . . ah !

COLOMBINE.

Ma foy, Monsieur, je perds patience,

PERSILLET.

J'ay. . . . . .

COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ay tous les maux ensemble, Colombine, j'ay une femme ; & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ha, c'est donc là où le bats vous blesse ; Je ne m'étonne pas vrayment si vous avez le visage décousu, & le corps déchargé comme une Anatomie. Allez, n'avez-vous

point de honte de dire que Madame vous fait enrager, parce qu'elle vit en femme de qualité ?

PERSILLET.

Dis plûtoſt, parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette!hé c'eſt ce que les gens delicats recherchent preſentement. Il ne faut pas que les choſes aillent dans l'excés. Mais je vous aſſure qu'une petite pincée de coquetterie, repanduë dans les manieres d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus appetiſſante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'eſt pas mal éveillée.

COLOMBINE.

Je vous la ſoûtiens belle & bonne ; & ſi je ne parle qu'aprés ma mere qui eſtoit une merveilleuſe femme ſur ces matieres-là. Dieu veüille avoir ſon ame ; je luy ay oüy dire cent fois qu'il en eſt de la coquetterie comme du vinaigre: quand on en met trop dans une ſauce, elle eſt picquante & inſuportable ; quand il y en a trop peu, elle eſt ſi fade, qu'on n'en ſçauroit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ſes doigts.

PERSILLET.

La folle !

COLOMBINE.

Il en eſt de meſme d'une femme. Quand elle eſt coquette aux dépens de ſon honneur, fy, cela ne vaut pas le diable: quand elle ne l'eſt point du tout ; c'eſt encore pis, ſa vertu ſemble confonduë avec ſon temperament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une belle ſe ſent & qu'elle n'a d'enjouement que ce qu'il en faut pour plaire ; ma foy, Monſieur, c'eſt quelque choſe de bien drole de ſe voir agacé par le merite d'une jolie femme, Franchement ſi j'étois homme, j'en voudrois par là.

PERSILLET.

Ne ferois-tu point de ces maris complaiſans, qui payent avec du brocard, ou d'autres nippes: chaque careſſe de leur femme, & qui ſe ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec vôtre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus ménagere : Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépenſé vingt-cinq mille francs ; & ſi là dedans j'y comprends le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je ſans

me plaindre, dissiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un seul quart d'écu en mariage;

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux, ma foy, bâti comme vous estes, qu'une femme eust fait vôtre fortune.

PERSILLET.

Plaist-il?

COLOMBINE.

Hé, Monsieur, faites-vous justice. Belle comme est Madame, vous estes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'est-ce à dire?

COLOMBINE.

C'est à dire que vous cherchez noise, & que si vous continuez à faire comme cela le tempeste, à la fin je ne vous répondrois de rien, non. Une femme prend patience jusqu'à un certain point: mais quand on l'irrite, c'est un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne seroit pas morbleu à un homme comme moy qu'il se faudroit frotter...... malepeste on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho, ne le prenez pas là. On a veu des aigrettes sur des testes encore plus fougueuses que la vôtre, mais heureuse-

ment pour vous Madame eſt ſage.

PERSILLET.

Helas ! Dieu le veüille !

COLOMBINE.

Comment, Dieu le veüille ? eſt-ce que vous en doutez ?

PERSILLET.

Hé, hé, hé, on doute toûjours le plus tard que l'on peut de ces ſortes de choſes-là. Mais ne t'aperçois-tu pas d'un certain jeune Abbé qui vient frequemment au logis, & que .....

COLOMBINE.

Qui ? l'Abbé Goguette ? ha Monſieur, n'en prenez point d'ombrage. Il eſt ſans conſequence, je vous en réponds.

PERSILLET.

La bonne caution !

COLOMBINE.

Cróyez moy, je me connois un peu en gens. Premierement c'eſt un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bõs Benfices, & qui eſt bien aiſe de manger ſon revenu avec quelque ſorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y de jolies femmes à Paris. Il jouë gros jeu, ſon train eſt leſte : il a une belle maiſon, des meubles magnifiques; & un Cuiſinier qui dame le pion au vôtre. Ha, le joly homme d'Abbé que c'eſt ! Je voudrois que Madame vous euſt dit comme il fait bien les choſes.

PERSILLET.

Ouf.....eſt-ce que ma femme ſçait cela ?

COLOMBINE.

Bon, ils ne bougent d'enſemble.

PERSILLET.

Tant pis, garre les aigrettes.

COLOMBINE.

Que vous en meriteriez bien une bonne paire ! Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'enſemble, c'eſt avec une infinité d'autres femmes qui ſont de leurs parties.

PERSILLET.

Diable ! que ne t'explique-tu ?

COLOMBINE.

Révez-vous de croire que cet Abbé ſoit amoureux, parce qu'il fait de la dépenſe ? rien moins que cela. C'eſt qu'il a de l'ambition:& comme dans le monde on ne parvient à rien ſans l'eſtime & l'approbation des femmes, il fait de ſon mieux pour les mettre de ſon parti. Il les promene, il les regale : aujourd'huy à l'Opera,demain à la Comedie. De l'air qu'il s'y prend, c'eſt un drole qui s'avancera en fort peu de temps, & qui ſe va mettre dans une grande reputation.

PERSILLET.

Mais, Colombine, crois-tu qu'il ne ſe feroit pas autant de reputation en donnant une partie de ſon bien aux pauvres,

qu'en le mangeant avec des femmes ?

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, Monſieur ? Eſt-ce qu'on ſe fait Abbé pour donner l'aumône ? je penſe que vous perdez l'eſprit. N'eſt-ce pas une aſſez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim ſans Meſſieurs les Abbez.

PERSILLET.

Tu m'aſſure donc que je n'ay rien à craindre de ce coſté-là ?

COLOMBINE.

Hé, fy, vous dis-je ?

PERSILLET.

Mais vient-ça... ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une ſi haute volée ?

COLOMBINE.

Bon, c'eſt ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la crême de la Cour. O ça, parlons par raiſons. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit ?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, ne m'en parlez point.

C'eſt un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à ſa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous eſtes une ſotte & une mal appriſe de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien College. Apprenez, ma mie, que nôtre Corps eſt la pepiniere de la Nobleſſe ; que les enfans de mon fils Perſillet ſeront Gentilshommes comme le Roy ; & que mon Epitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues Prerogatives dont elle ſera chargée. Moy, Bourgeois ! voyez, je vous prie, la ſimplicité & l'impertinence !

COLOMBINE.

Oh, dame, Monſieur, ſi vous eſtes ſi pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ai veu ſi heriſſon : vous picquez de tous côtez. Tantoſt jalouſie, tantoſt avarice, tantoſt lamentation ſur les malheurs du temps; hé, mercy de moy, le chagrin doit-il entrer dans une maiſon auſſi opulente que la vôtre ?

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'eſt pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je ſuis ruiné par la dépenſe de ma fille & de ma femme. Mon credit eſt uſé, les bourſes ſont fermées : je n'ay plus que deux cens

mille francs dans mes coffres, & si Dieu ne m'assiste, faute d'argent, je donneray bien-tost du nez en terre.

COLOMBINE.

Comment faute d'argent : ne vous ai-je pas dit cent fois, que j'ay un cousin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

PERSILLET.

Et quand me feras tu parler à ce cousin ?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette apresdinée. Vous sçavez bien comme on en use avec ces Messieurs-là ?

PERSILLET.

Ho, je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur. *Elle revient sur ses pas.* A propos, Monsieur, n'allez pas dire à Madame que je vous ay parlé de cet Abbé. Il sembleroit que je m'amuserois....

PERSILLET.

Va ne crains rien...... Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à sa conduite. Tu sçais qu'une femme ......

COLOMBINE.

Oh, pour ce coup je vois bien que vous ne me connoissez pas. Tenez, Monsieur, regardez-moy bien. Il faut assurément que

j'aye esté faite quelque part en secret: car j'en suis trop amie.

SCENE
DU FINANCIER.

ARLEQUIN *en Financier, sous le nom de Persillet, tout chargé de rubans rouges.*
COLOMBINE *en veuve de qualité.*

COLOMBINE.

HA ! quartier, Monsieur Persillet, quartier. Hé, le moyen de tenir contre tant de feu ? l'amour en personne ne seroit pas si redoutable.

ARLEQUIN.

Ha, Madame, la sotte chose que d'avoir du bien !

COLOMBINE.

Le malheur est assez supportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un payement de cinquante mille francs !

COLOMBINE.

A ce prix là, je souhaitterois qu'ils vous eussent retenu toute la journée.

ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échappé, un Marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

COLOMBINE.

Voila les fleurettes des gens d'affaires. Hé bon Dieu ! Monsieur, faut-il prendre comme cela les choses à cœur ? Il n'est que de recevoir en toute saison.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne merite pas. . . . . .

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au diable s'il y a homme au monde plus ennemy de la faribole. Voyez-vous, je pretends estre de vos amis ; & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE *à part.*

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*se tournant vers Persillet*) Ha, Monsieur Persillet, que vous dites galamment les choses ?

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis.

COLOMBINE.

Le Joly tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Il y a un tas de Coquins qui laiſſent pourrir l'or dans leurs coffres, plûtoſt que d'en faire-un plaiſir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme !

ARLEQUIN.

Pour moy j'aime à donner;& je croirois traiter une femme de qualité en Griſette; ſi je ne luy offrois que mille Louis d'or.

COLOMBINE.

Monſieur Perſillet, où prenez-vous tant d'eſprit ? Car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes auſſi nobles & auſſi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, ſi un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre ũn homme comme moy ſupportable.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, ne vous retranchez point ſur les airs d'une modeſtie outrée. Un homme comme vous eſt un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire ſoupirer toute une Ville. Mais de mon naturel, je ſerois un peu jalouſe, ſi je voyois votre merite partagé.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, ne craignez rien : plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voila ce qu'on appelle un cœur fait au tour : Mais se peut-on fier à la tendresse d'un homme marié ? Cela est sujet à des cuisans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy, belle comme elle est, vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous estes simple ! Est-ce la beauté qui attache ? A cela prés, Madame, vous pouvez m'aimer en toute seureté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déja que trop de penchant. Mais vous sçavez, Monsieur, que ces sortes d'embarquemens sont beaucoup perilleux. Tout charme dans une passion naissante. Les assiduitez, & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne : on fait agir ensuite l'empressement & les services. La liberalité s'en mêle, & à force de presens on acheve de seduire une ame que la reflexion abandonne, & que la raison devroit retenir. Un homme n'a pas plutost touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'essayer son merite auprés d'une autre, se faisant toujours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moy

je vous l'avouë, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

ARLEQUIN.

Fy, cela est bon à des Escrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conscience; & jamais nous ne quittons la partie, que quand les gens d'épée nous debusquent. Hors cela nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une perseverance éternelle ?

ARLEQUIN.

Les gens de nôtre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la rhetorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractere !

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus persuasif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, graces au Ciel dans mes coffres.

COLOMBINE *à part.*

J'y vay faire une bonne brêche. (*prenant un air serieux*) Vous me croyez, Monsieur l'ame bien interessée; sçachez une fois pour tout que vous ne ferez avec moy que des dépenses de cœur, & que je vous seray

plus redevable d'un sentiment de tendresse que de vingt bourses pleines d'or. (*à part*) Je mens pourtant bien serré.

ARLEQUIN *prenant la main de Colombine.*

Ha, Madame, comment reconnoître des choses qui vont si droit au cœur ?

LA VERDURE. *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au laquais.*

Il n'est pas possible! je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il, Madame ; je remarque du trouble dans vôtre visage.

COLOMBINE.

Mon trouble est l'interprete de mon cœur ; je serois plus trãquille, si j'étois moins sensible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, dois-je en croire mes oreilles ?

LA VERDURE *parlant encore tout bas à Colombine, mais d'un air plus effaré.*

Madame ils font un bruit de diable, & veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demy haut.*

Il faut les empécher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous estes trop in-

quiete. Parbleu je sçauray ce que c'est:

COLOMBINE.

Cela ne merite pas votre attention. Ce sont des bagatelles de menage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avez changé de couleur, & ....

LA VERDURE *revenant sur ses pas.*

Madame, au moins je n'en suis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT *& les deux Recors entrant brusquement dans la Chambre, en forçant la Verdure.*

LE SERGENT. Ha pardy, Madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans vôtre antichambre, pendant que vous babillez teste à teste avec un galant.

COLOMBINE.

Ha, quelle insulte à une femme de ma qualité..... Coquins, si mon frere estoit icy, vous ne descendriez que par la fenêtre:

LE SERGENT. Ho, c'est par la fenêtre que vous dites. (*en se retournant vers les deux Recors*) Messieurs, faisons notre charge (*Il écrit & dicte*) Delà nous nous sommes transportez dans une grande chambre dorée.....

ARLEQUIN.

Meſſieurs, avant que de paſſer outre, encore faut-il ſçavoir les cauſes de la ſaiſie ?

COLOMBINE.

Ah, Monſieur Perſillet, voir détendre ma chambre pour une ſomme que je ne doit point ?

ARLEQUIN.

Diable, ce ſeroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT *écrivant & dictant.*

Plus, un grand miroir à bordure d'argent, & deux paires de chenets du meſme métail, du meſme métail.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la perſecution qu'on me fait. Le pere de feu Monſieur Kerbadec mon mary avoit preſté ſoixante mille francs à un de nos voiſins.... Retenez-bien ſoixante mille francs ; car c'eſt ſur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable, la ſomme eſt forte.

COLOMBINE.

Ho, mon mary eſtoit furieuſement riche Il eſt arrivé depuis ce temps-là qu'un de ſes oncles en mourant luy a laiſſé beaucoup de bien, & raiſonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il ſe ſeroit bien paſſé de cela.

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet oncle, mon mary a toujours fait grande dépense, & pris à credit par tout où il en a pû trouver : car vous sçavez, Monsieur, qu'il faut soutenir sa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites vous ?

COLOMBINE.

Il se trouve aujourd'huy que j'ay affaire à des brutaux de Marchands qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres, & si il n'y a guere que quinze ans que leurs parties sont arrestées.

ARLEQUIN.

Hé. fy, Monsieur l'Huissier: Voilà une surprise qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je suis tourmentée par des gens emportez, j'ay pris un Arrest de defense, parce que le voisin à qui l'on a prêté vingt mille écus de la succession de cet oncle.... Vous voyez bien que c'est quatre fois plus qu'il ne m'en faut pour me tirer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrest ne sera signifié que demain, par malice on me fait

aujourd'huy l'insulte dont vous estes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va la chicane ! (*se tournant vers l'Huissier*) Monsieur l'Huissier, ce ne sont donc que quinze mille écus qui vous amenent ?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & mises d'execution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au sortir d'icy ?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monsieur, il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez solvable. . . . .

LE SERGENT.

Ah, Monsieur, vous en parlez trop honnestement.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur l'Huissier, voila trois Louis d'or sans consequence. Prestez-moy vôtre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Est-ce pour vous moquer de moy, Monsieur Persillet, que vous me faites la confusion de. . . . .

ARLEQUIN.

Voila une belle bagatelle !

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arreſt, au moins, je vous rends vôtre argent.

LE SERGENT *à Colombine.*

Vous voyez bien, Madame, que j'ay ſurcedé à la conſideration de Monſieur. (*ſe tournant vers Arlequin*) Au ſortir de ceans, Monſieur, irez-vous tout droit à votre logis ?

ARLEQUIN.

L'argent eſt tout compté, allez vous-en toujours devant. (*ſe tournant vers Colombine d'un air tendre*) Je ſuis au deſeſpoir ma belle Dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une vetille.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur Perſillet, ne m'en parlez point. Votre generoſité me donne mille fois plus d'ennuy, que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé, fy, Madame, fy. . . . . cela ne vaut pas la peine d'y ſonger.

COLOMBINE.

Que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir agir que par reconnoiſſance? Maudite ſaiſie! falloit-il m'ôter le plaiſir d'une tẽdreſſe deſintereſſée! Et pourquoy mon cœur n'a-t-il pas eu le loiſir de ſe faire connoître tel qu'il eſt

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

La belle fierte d'ame ; Vive les femmes de qualité pour les beaux ſentimens !

COLOMBINE.

Que direz-vous de moy. Monſieur Perfillet, d'avoir accepté ſi volontiers l'offre que vous m'avez faite ? Je mourrois de douleur ſi je n'eſtois ſeure de vous rendre bientoſt vôtre argent. (*le regardant d'un air languiſſant*) encore pourveu que ma liberté ne diminuë rien de l'eſtime que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'amour. (*ſe jettant à ſes pieds*) Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame .... Et que ſans un prompt ſecours.....

MEZZETIN *ſe diſant frere de Colombine, entre l'épée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma ſœur !

COLOMBINE *courant devant ſon frere pour l'arreſter.*

Mon frere, quel emportement ?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne ſurvivray pas à un tel affront. Allons, l'épée à la main, où je te tuë.

ARLEQUIN.

Monsieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon frere, que c'est un homme de qualité qui me recherche en mariage? (*se retournant vers Persillet*) Il faut luy dire cela pour l'appaiser.

ARLEQUIN.

Ouy, je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela estant, qu'il vous épouse tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable, l'épouser! J'en ay déja trop d'une. Ah Ciel! je suis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix, je démeleray bien la fusée, (*à son frere*) mais encore mon frere, faut-il bien donner le temps de dresser un contract.

MEZZETIN.

Qu'à cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. *Il sort.*

ARLEQUIN *aprés qu'il est sorty.*

Diable, que les Bretons ont la teste chaude!

COLOMBINE.

Oh pour cela de nôtre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque chose en teste. Vous ver-

rez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

ARLEQUIN

Ho, qu'à cela ne tienne que nous ne ſoyons bons amis. Voila heureuſement une bague de deux mille écus, & une lettre de change de quatre cens piſtoles, que vous me ferez le plaiſir de luy offrir. Diable, il ne faut pas ſouffrir une eſclandre pour une bagatelle. Ces étourdis là ne ſçavent guere ſouvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la bague & la lettre.*

Ah quelle augmentation de chagrin! Quoy combler toute ma famille de bontez! (*faiſant feinte de rendre le diamant & la lettre.* Non, je ne ſçaurois m'y reſoudre.

MEZZETIN *qui revient.*

Ma ſœur, voicy le Notaire qui arrive, Convenez de vos faits avec Monſieur: car le Contract ſigné, il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN.

Cela paſſe la raillerie.

COLOMBINE.

Allez, mon frere, vous eſtes un emporté. Eſt-ce un affront pour vous & pour moy, d'être conſiderée d'un homme de merite?

ARLEQUIN.

Ah Madame!

COLOMBINE.

Ne ſuis-je pas maîtreſſe de mes actions & de mon cœur ?

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens : mais, Monſieur, eſtoit à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne ſuis pas, ce me ſemble, encore ſi déchirée ; & un homme de qualité peut ſoupirer à mes genoux, ſans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part.*

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous eſtes un étourdy, mon frere, de ne pas mieux reconnoître l'honneur que Monſieur nous fait.

ARLEQUIN.

Madame !

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embarras où vous eſtes pour avoir perdu vôtre argent ; Monſieur, le plus obligeamment du monde m'a mis, malgré moy, une bague & une lettre de change entre les mains, dont il vous prie de vous ſervir.

MEZZETIN.

Mais, ma ſœur, ſi c'eſt une recherche

legitime, vous ne trouverez aucune resistance de ma part.

ARLEQUIN.

Comme vous pouvez croire, Monsieur, je ne m'y presenterois pas sur un autre pied. Allez, recevez ma lettre de change, & que j'aye l'honneur d'estre de vos amis. Afin que vous l'entendiez, je ne pretends entrer dans vôtre famille que par la bonne porte.

COLOMBINE.

Mon frere, encore si vous marquiez un peu de chagrin de vous estre emporté sans raison?

MEZZETIN.

Ma pauvre sœur, prie Monsieur de l'oublier. Pour moy, j'en ay une telle honte que je n'y songeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous estes trop genereux, Monsieur. *Mezzetin s'en va.*

COLOMBINE.

Ecoutez, franchement, il a une delicatesse sur ma conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt, & que cela vinst à sa connoissance, il luy passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous estiez un homme perdu si je n'eusse tourné vôtre visite du côté du mariage:

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse ! Ma belle, votre cœur ne m'accordera-t'il point quelque menu suffrage d'amitié ? (*Il veut l'embrasser.*) Ah si mon ardeur se pouvoit flatter .....

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, Monsieur Persillet. Que deviendrons-nous si mon frere alloit rentrer ?

ARLEQUIN.

Adieu donc, veuve aimable.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Est-ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain ?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avoüer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guere à nous autres Financiers.





SCENE
DU NOTAIRE.

ARLEQUIN *en Notaire.* PERSILLET COLOMBINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

C'Eſt un nommé Monſieur de la Reſſource.

PERSILLET.

Monſieur ?

LE LAQUAIS.

Monſieur de la Reſſource, Notaire, qui demande à vous parler.

PERSILLET.

Eſt-il là ?

LE LAQUAIS.

Le voicy qui monte.

COLOMBINE.

Monſieur, voilà mon couſin le Notaire, qui vous vient offrir ſes ſervices.

PERSILLET *en l'embraſſant.*

Ah, mon cher Monſieur, ſoyez le bien venu.

ARLEQUIN.

Ma couſine, Monſieur, m'ayant fait dire que mon petit miniſtere vous pouvoit eſtre

utile, je viens vous en marquer ma joye, & vous prier de compter ſur moy, comme ſur un homme plein d'expediens & de facilité pour toutes ſortes d'affaires.

COLOMBINE.

Monſieur, mon couſin n'eſt pas le plus vieux de tous les Notaires: mais je puis dire que c'eſt celuy qui gouverne les meilleures bourſes; & en fait de Notaires, je penſe que c'eſt le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon contract de mariage; (*elle luy paſſe la main ſous le menton.*

ARLEQUIN.

Que tu és follette, couſine! (*vers Perſilet*) Monſieur, en eſtes-vous bien content?

COLOMBINE.

Voyez, je vous prie! eſt-ce que je ſuis fille à mécontenter quelqu'un?

PERSILLET.

C'eſt une fort bonne enfant; ma femme en eſt tres-ſatisfaite. Elle a parfois ſes petites humeurs: mais la jeuneſſe, comme vous ſçavez....

COLOMBINE.

Hé non, c'eſt que la vieilleſſe n'a pas les ſiennes! Mon Dieu, Monſieur, ne parlons point de nos humeurs; il en eſt encore de plus inſupportables que la mienne. Je m'en vais, voilà Madame qui m'appelle. Adieu

mon cher coufin. (*en s'en allant, bas à Arlequin*) Faites un peu là vôtre charge.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas.

PERSILLET.

C'eſt bien le meilleur cœur de fille qui ſoit au monde.

ARLEQUIN.

Ca, Monſieur, que pouvons-nous faire pour vos intereſts ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des fauteüils.... Qui que ce ſoit qui me demande, que le Portier diſe que je n'y ſuis point. (*Il le rappelle*) Fermez la porte de mon cabinet ; & qu'on ne vienne icy que quand j'appelleray. (*Le Laquais ſort.*) Monſieur de la Reſſource, mettez-vous, s'il vous plaiſt, dans ce fauteüil auprés de moy.

ARLEQUIN.

Ha, Monſieur.

PERSILLET.

Je ne vous ſouffriray pas là, Monſieur, aſſurément.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode, je vous obeïs. (*il ſe met dans le fauteüil.*)

PERSILLET.

Je ne ſçay, Monſieur, ſi j'ay l'honneur d'être connu de vous !

ARLEQUIN.

Eſt-il quelqu'un dans le monde qui puiſſe ignorer le nom, la qualité, le merite & la fortune de Monſieur Perſillet ? Toute la terre convient que vous eſtes en meſme temps le plus honneſte & le plus liberal de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on eſt né quelque choſe, on ne ſe dément guere.

ARLEQUIN.

Vos vertus, Monſieur, vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers. De quoy s'agit-il ?

PERSILLET.

Monſieur, la vie eſt courte; & un homme qui a pluſieurs enfans à pourvoir, n'eſt pas ſeur de les établir avant ſa mort. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur.

PERSILLET.

Pour ſortir de ce monde avec quelque ſorte de ſatisfaction, je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien.

ARLEQUIN.

Oüy, Monſieur.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres, seulement pour commencer Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Cela est tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchez, qu'avec de l'argent comptant, je serois bien aise d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un Duché que je couche en joüé. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Tres-bien, Monsieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reste.

PERSILLET.

La question est, si vous me les pouvez faire trouver sur le champ, afin de sortir tout d'un coup de ces trois affaires là avec honneur. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Monsieur, voicy l'endroit à peu prés où la chose pourroit avoir besoin de quelque petite explication. Quand vous dites que

vous pretendez sortir d'affaires avec honneur : est-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent ? car avec nous on ne sçauroit parler trop précisement.

PERSILLET *à part.*

Voicy un maître Compagnon. *(se tournant vers Arlequin)* Ce que vous dites est de bon sens. Aussi pretends-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Non. Vous estes encore obscur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs ?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer.

PERSILLET.

Quoy, cinquante mille écus ?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de discours.

PERSILLET.

Je voy bien, mon Compere, que vous estes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, que diroit-on de moy dans le monde, si je me passois à deux cent mille francs pour faire trouver un million ? Hé fy, il faudroit que je fusse un fripon, un miserable. Graces au Ciel, jusqu'à present j'ay vécu avec un peu d'honneur; & depuis

que je ſuis en charge, je ne croy pas qu'on me puiſſe reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoiſſance que le tiers des ſommes que j'ay fait prêter; & ſi, quand ce ſont des enfans de famille, cela va bien quelquefois à la moitié, ouy.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme !

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'eſt que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, ſi bon ne leur ſemble.

PERSILLET.

Malepeſte, c'eſt bien quelque choſe.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoitrez, vous verrez que je ſuis d'un bon uſé & d'un bon commerce. Je puis me dire ſans vanité le Medecin de toutes les fortunes delabrées du Royaume; & dans ma profeſſion je ſuis ſans contredit le plus employé pour les affaires delicates.

PERSILLET.

Qu'appellez-vous, Monſieur, les affaires delicates ?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de nôtre métier. Les affaires delicates, Monſieur, c'eſt de ſçavoir à point nommé vieillir un hipoteque, corriger un teſtament, amaigrir

une obligation, mettre sur pied une contre-lettre; & par-dessus cela avoir toujours de reserve plusieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'est si couru presentement.

PERSILLET *à part.*

Voila justement ce que je cherche. (*au Notaire*) De la maniere dont vous arangez vos talens, je vous croy sans flatterie un des Notaires de Paris le mieux assorty.

ARLEQUIN.

Un peu de resolution & d'habitude m'ont mis dans la passe où je suis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puisse rétablir les mauvaises affaires d'un homme ? Ce seroit un beau secret.

ARLEQUIN.

Il est infaillible. C'est ce qu'on appelle l'emetique des gens ruinez. Par exemple, si vous estiez en cet estat-là, le Ciel vous en preserve.

PERSILLET *à part.*

J'en suis plus prés qu'on ne pense.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le milion que vous cherchez pour marier vôtre fille, acheter un Duché, & établir vôtre fils. Dans le credit où vous estes, voilà trois hameçons capables de prendre toutes les

duppes de Paris:car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire ſon coup,il faut eſtre dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à l'extremité.

ARLEQUIN.

Nenny, diable, nenny. Dés que le credit chancelle,il n'y a plus rien à faire.Mais quand tout vous rit, & que le monde eſt bien infatué de vos richeſſes, il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre, faire grande dépenſe à l'ordinaire; & puis un beau matin, aprés avoir mis tous vos meilleurs effets dans une caſſette, déloger à petit bruit,& donner ordre à votre Portier de dire à tout le monde qu'on ne ſçait où vous eſtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'allarment, la frayeur les prend; d'abord ils propoſent de perdre le tiers de leur deû. A cela mot, point de réponſe.Ils s'aſſemblent,ils vont, ils viennent; ils ſe tourmentent. A la fin, déſolez de vôtre abſence,& ne ſçachant ſur quoy ſe venger, ils font dire ſous-main qu'ils perdront les deux tiers, ſi on veut aſſurer l'autre. Ho, quand ils ſe mettent comme cela à la raiſon, on entre en pourparler : On écoute, on negocie; & enfin aprés un bon contract bien & deuëment homologué, vous revenez ſur l'eau avec

ſept ou huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une ſeule fois en ſa vie ; n'eſt-il pas pour jamais au-deſſus de ſes affaires ? Voilà comme je parlerois à mon frere, ſi j'en avois un.

PERSILLET.

Ah, Monſieur de la Reſſource, que vous eſtes bien nommé, & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adreſſé un hóme de vôtre probité & de vôtre experience !

ARLEQUIN.

Comment, Monſieur, mon diſcours vous auroit-il émeu ?

PERSILLET.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement perſuadé, que je croy qu'un bon pere de famille eſt obligé en conſcience de faire banqueroute au moins une fois en ſa vie, pour l'avantage de ſes enfans. Il n'y a point à cela de milieu...... Allons, touchez-là. Il eſt trop juſte de vous donner le tiers des ſommes que vous me ferez prêter.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monſieur de la Reſſource, le ſecret au moins, je vous en prie.

ARLEQUIN

Il ne nous faut pas recommander cela.

Joüez ſeulement bien vôtre rôlle;& quand je vous envoyeray quelqu'une de mes bonnes bourſes , ne marquez aucun beſoin d'argent ; & ſur tout ne paroiſſez pas avoir aucune relation avec moy.

PERSILLET.

Laiſſez-moy faire.

ARLEQUIN.

Dans ſix ſemaines ou deux mois , vous conviendrez qu'une banqueroute & un coup d'épée dans l'eau , ne ſont quaſi que la meſme choſe.

PERSILLET.

Dieu vous en veüille oüir. Du commencement je croyois cet homme-là un fripon: mais ma foy il faut luy remettre l'honneur ſur la teſte, & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres . . . . Ha le bel eſprit ! (*voyant que le Notaire fait des civilitez à un laquais*) Hé fy , Monſieur de la Reſſource , vous mocquez-vous de faire des civilitez à ce coquin-là ? Ce n'eſt qu'un laquais.

ARLEQUIN.

C'eſt pour cela que je prends mes meſures de loin. On ne ſçait pas ce que ces Meſſieurs-là peuvent devenir un jour.





SCENE
DE LA TOILETTE.

ISABELLE *à la Toilette*. COLOMBINE *la coëffant*.

ISABELLE.

HO, ne m'en parle point, Colombine. C'eſt un tres-grand malheur que nôtre naiſſance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos peſtes de morales, vous voila Dieu mercy coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez-vous ? Vôtre pere eſt un Creſus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit ſortes de maître vous ſifflent depuis le matin juſqu'au ſoir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais aprés vôtre queuë Voila-t-il pas une fille bien malade pour ſe plaindre.

ISABELLE.

Il me ſemble que mon aſcendant me promettoit quelque choſe de plus

COLOMBINE.

Que je vous en ſçay bon gré avec vos montans & vos deſcendans! Vous eſtes fille de vôtre pere, une fois ; il faut vous en te-

rir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'eſt ce qui me deſole, Colombine... Ah, ſi tu ſçavois combien le nom de mon pere me mortifie ! Je me ſens le cœur bien placé, j'ay l'ame d'une Princeſſe, mon viſage ne dément point mes ſentimens, il n'y a que ce maudit nom de Perſillet qui défigure tout mon merite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous ; c'eſt le moyen de changer de nom à coup ſeur.

ISABELLE.

Ouy, mais mon horoſcope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc Religieuſe.

ISABELLE.

Tu te mocque de moy, Colombine..... Religieuſe avec le bien que j'ay ! A te dire le vray, ſi je trouvois un homme tel que je pourrois le ſouhaitter .....

COLOMBINE.

Un Empereur Romain, par exemple.

ISABELLE.

Je ne dis pas peut être que je n'écoutaſſe une propoſition.

COLOMBINE.

On vous en devroit de reſte.

ISABELLE.

Je te jure que je n'ay aucune ſenſibilité

pour l'homme, & que s'il en falloit venir là, la seule bien-seance du monde m'y en traîneroit.

COLOMBINE.

La pauvre petite ! Et mercy de moy, n vous déferez-vous jamais de vos jargons d precieuses? quand vous en viendrez là, vou ferez comme les autres. Mademoiselle je n suis pas devine : mais je gagerois que vou avez le cœur encore plus tendre que moy & si, je ne l'ay pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela Colombine ?

COLOMBINE.

Oh, je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure .... More, apporte-moy un manteau, une écharpe, une perruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté, il faut que je fasse la folle. Je veux contrefaire un de ces soupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des saillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loisir, je serois trop drolle: mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis, que je n'ay pas le temps de rire.

ISABELLE.

Mais encore, comment t'appelleray-je?

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier .... O ça :nez-vous bien ſur vos gardes. Je vous ais ma foy pouſſer des fleurettes auſſi :anches ....

ISABELLE *rit.*

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, aurois eſté un dangereux pendart ... Al- ons, allons morbleu des airs de conqueſte. Aore, ferme la porte de l'anti-chambre, de eur qu'on ne me vienne interrompre dans nes plaiſirs. (*elle ſort un moment aprés 'our prendre une perruque d'homme.*

ISABELLE *ſeule.*

Je ne penſe pas que dans le monde il y iit une auſſi folâtre creature. Aprés tout, :lle a raiſon de ne point prendre de cha-grin. C'eſt un poiſon pour ceux qui s'y ıbandonnent.

COLOMBINE *en habit de Chevalier.*

Ce n'eſt ma foy pas ſans peine, Made-moiſelle, qu'on parvient à vôtre apparte-ment.

ISABELLE.

Comment donc Chevalier?

COLOMBINE.

Si vôtre brutal de Portier avoit des chauſ-ſes froncées, on le prendroit pour un Suiſſe.. Sçavez-vous qu'il y a deux heures, au pied de la lettre, que je ſuis à vôtre porte, & que

ce maroufle là n'auroit point ouvert, si je ne m'estois avisé de dire que j'estois de vos parens ?

ISABELLE.

C'est à dire, Chevalier, que vous avez cocqueté toute l'apresdinée,& que les heures à ma porte sont de vôtre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin si je vous ments ..... A propos vous ay-je dit que je vous aime ?

ISABELLE.

Cela n'est pas encore parvenu jusqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour,nous sommes tellement dissipez,que tres-souvent il faut qu'on nous devine..... Vous avez pourtant d'assez bons petits airs;& je vous trouve d'un fleury .... qui touche.

ISABELLE.

Ha fy, Chevalier, ne me regardez point. Je ne suis point aujourd'huy une personne. Tous mes airs sont déconcertez:voilà deux nuits que je suis malade comme une bête, ce qu'ō appelle à ne pas fermer l'œil.Vous croyez bien qu'on n'est pas jolie aprés une si grande déroute de santé,& que l'insomnie n'a jamais accommodé un visage.

COLOMBINE.

Ha pour le coup. Mademoiselle, vous

vous mocquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de ſanté qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'eſt que votre maladie ne ſoit au cœur. Aimable comme vous eſtes, il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez quelque paſſion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot; A moy de la paſſion ?

COLOMBINE.

Ecoutez, ſi cela eſt, cachez-moy ſi bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent ſi . . . .

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vous eſtes jaloux !

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette bonne qualité-là. . . . Ma belle, me ferez-vous ſoupirer encore long-temps ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette viſite-cy pour rien. Prenez-vous du tabac quelquefois ? J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle groſſiereté ! du tabac à des femmes ?

COLOMBINE

C'eſt pour vous montrer que je n'ay point

de reserve avec vous. Quand vous donneray-je à souper chez Lamy ?

ISABELLE.

Vous perdez le respect, Chevalier. Une fille de qualité au Cabaret ?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaist, Lamy n'est point un Cabaret; c'est un Traiteur de consequence. J'en mene tous les jours chez luy d'aussi scrupuleuses que vous.

ISABELLE.

Quoy, des femmes sont assez sottes pour aller manger au Cabaret ?

COLOMBINE.

Si c'est une sottise, dites plutost qu'il est des hommes assez sots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle presentement. On commence à accoquiner les maris, à les mettre dans les parties; Comme ils se croyent de tout, ils ne se défient de rien : cependant il y a des endroits où on ne les mene pas.

ISABELLE.

Mais pourquoy tant faire la guerre à ces pauvres maris ?

COLOMBINE.

C'est que la pluspart sont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toujours quelques-unes à leur barbe. Pour moy je n'ay

n'ay jamais fait de ces friponneries-là. Je n'en veux qu'aux filles.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas le plus mauvais party.

COLOMBINE *en luy baiſant la main.*

Ha, ma belle, qu'il me ſeroit doux d'émouvoir vôtre tendreſſe, & d'eſtre l'objet de vos premiers feux !

ISABELLE.

Le ſentez-vous comme vous le dites ?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte ſi je ne donnois ma vie pour eſtre aimé de vous.

ISABELLE.

Aime-t-on comme cela d'emblée, Chevalier ?

COLOMBINE.

C'eſt la mode de la Cour ; & aprés tout je la crois la meilleure . . . . . Ne m'amuſez point.

ISABELLE.

Vous voulez donc ſçavoir à quoy vous en tenir ?

COLOMBINE.

Je ne veux pas ſoupirer comme un Courtaut de boutique : mais je prétends que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires qui retardent l'amour, & qui ne le perſuadent point . . . Ma chere, puiſque mon cœur eſt plein de tout ce que vous valez . . . . .

ISABELLE.

Quelle flatterie! Plus je calcule mon merite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

COLOMBINE *en luy baissant la main.*

N'ayez pour tout talent que celuy de m'aimer. C'est le lien des cœurs, c'est par la que mon ame comblée s'expliquera toujours trop foiblement, & de sa tendresse & de sa reconnoissance. (*Isabelle soupire*) Un soupir, c'est déja quelque chose. (*se jettant à ses pieds*) Charmante belle, confirmez par un aveu sincere ce que vos regards languissans me disent si tendrement. Joignez aux promesses des yeux l'asseurance de la voix. (*en se passionnant*) Un mot, ma chere, un seul mot de vôtre belle bouche.....

ISABELLE *en se retournant amoureureusement.*

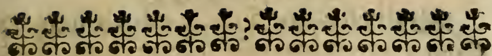
Ah fy donc, Colombine: quel dommage que tu ne sois point garçon !

COLOMBINE *se relevant.*

Ne vous avois-je pas bien dit que vous n'estiez pas de bronze. Vrayment ce seroit bien autre chose si j'estois homme.

On frappe à la porte, & la Scene finit.





SCENES FRANCOISES DE COLOMBINE AVOCAT, POUR ET CONTRE.

SCENE DU MARQUIS DE SBROUFADEL;

ARLEQUIN *en Marquis*. ISABELLE.

ISABELLE.

AH Marquis! quel relâchement de viſite ! Ha pour cela on aime bien peu, quand on deſerte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte ſi je ſçay comme cela s'eſt fait. Ce qui eſt de vray, c'eſt qu'on m'a trouvé à redire à la Cour. Vous ſçavez que ſur ce pied-là, on prend le party de faire atteler ſix barbes à une chaiſe ; & on ſe rend au petit couché à toutes jambes.

ISABELLE.

Mais, Marquis, que pensez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'est un étrange terrain. Un fat y avale bien des couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoy vous divertissez-vous à ce charmant Versailles ?

ARLEQUIN.

Ma foy, depuis que les duels sont deffendus, j'ay bien des heures de reste.

ISABELLE.

N'y dit-t-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. On y parle d'y faire bâtir une sale de deux cens toises de large, pour faire le Carouzel à l'abry du soleil & de la pluye.

ISABELLE.

Deux cent toises de large !

ARLEQUIN.

Bon ! l'embarras n'est qu'à trouver des poutres de cette longueur-là. A propos, on a creé une Charge en ma faveur ; & une Charge d'épée, comme vous pouvez croire. Entre nous. j'ay toujours cru que la Cour feroit quelque chose pour moy. Ce n'est mardy point avec un peigne ny avec une tabatiere qu'on parvient en ce païs-là: il y faut de cela. (*Il se touche le front.*)

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, Marquis, de ne pas mander à vos amis la justice qu'on vous rend !

ARLEQUIN.

A moins que d'être fanfaron, on ne s'avise gueres d'écrire à ses amis, ce que la Gazette apprend à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, Marquis, qu'elle est cette Charge ?

ARLEQUIN

Ho, pout le coup, vous ne serez pas une simple Marquise ; & sur ce pied-là vous irez du pair avec . . . .

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puisque vous voulez le sçavoir ; on me donne la Charge de Colonel general du Regiment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, Marquis, il me semble que la paix barre un peu les fonctions d'un Colonel.

ARLEQUIN.

Bon, la paix fait le beau de ma Charge. C'est moy qui picque tous les Limousins qui travaillent aux murailles du grand parc à Versailles.

ISABELLE.

Ah, Marquis, la jolie Charge! Avec cela

on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN.

Cela mene à bout.

UN LAQUAIS *entrant.*

Mademoiſelle, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Ho pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ay dit des fois ſans nombre que je ne reçois point de viſites quand Monſieur le Marquis eſt ceans.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, vous me gonflez d'honneur. Quelle preference !

LE LAQUAIS.

Ce n'eſt pas une viſite, Mademoiſelle : c'eſt une Fille de Chambre qui demande à vous ſervir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce ſera cette jeune enfant que la Comteſſe de Megret veut mettre à mon ſervice. Qu'on la faſſe entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laiſſer faire vôtre marché en repos ; *il veut s'en aller.*

ISABELLE *l'arreſtant.*

Non pas, s'il vous plaiſt ; je pretends bien que vous m'aidiez à ſortir d'intrigue.

COLOMBINE *entre.*

ARLEQUIN *la regardant.*

Voila un fort bon petit air.

COLOMBINE.

Si quelque chose me peut consoler de ma mauvaise fortune, c'est l'espoir d'entrer auprés d'une Demoiselle aussi sage & aussi raisonnable que vous.

ARLEQUIN.

Elle n'est mardi point sotte.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse de Megret, vous aura pu dire, Mademoiselle, que j'ay combatu long-temps contre la honte d'entrer en condition ; & que ma repugnance a cedé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joly tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Celuy du visage n'est pas moins drole.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & delicate comme vous estes, j'apprehende qu'il n'y ait icy trop d'ouvrage pour vous. Il faut me coëffer, m'habiller, r'accommoder mes points & par dessus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moy ? je n'ay que trois chemises.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Mon âge & mon temperament ne me dispenseront jamais de faire tout ce que

vous me commanderez, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Cette fille-là me charme. Qu'en dites-vous, Monſieur le Marquis ?

ARLEQUIN.

Hé, elle paroiſt avoir aſſez bonne volonté. (*bas à Iſabelle*) Voulez-vous que je vous parle franchement ? Ce n'eſt point là vôtre fait: ce n'eſt qu'un enfant. Voilà juſtement une amuſette pour mon Valet de Chambre, ou mon Maître d'Hoſtel. Quand ces gueux-là ſont une fois amoureux, Dieu ſçait le train.

COLOMBINE *à part.*

Lâche coquin !

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Prenez-moy une bonne groſſe fille, laide & forte : Vous en ſerez mille fois mieux ſervie. (*ſe tournant vers Colombine*) Je luy parle en vôtre faveur.

COLOMBINE.

Les gens de qualité ſont toujours obligeans. (*à part*) Le maraut !

ISABELLE.

Vous avez beau dire: Cette fille-là eſt tout à fait à mon gré, & je vais prier mon pere de trouver bon que je la prenne. *Elle s'en va ; & quand elle a fait trois ou quatre pas, elle ſe retourne du côté du Marquis qu'elle a laiſſé ſeul avec Colombine, & dit :* Marquis, pendant mon abſence au moins,

n'allez pas faire le folâtre, n'y vous émanciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma Princesse ! mon cœur peut-il estre sensible à la joye, du moment qu'il vous perd de veuë? *(à Colombine aprés qu'Isabelle est partie.* Veux-tu me croire ? ne te fourre pas dans cette peste de maison-cy ; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, on ne choisit point dans l'extremité où je me trouve. Puisqu'on m'a adressée ceans, il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu és folle ! Vien-t-en demeurer chez moy : tu seras adorée.

COLOMBINE.

Voila-t-il pas de mes adoreurs ? Une fille seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un homme qui se va marier !

ARLEQUIN.

C'est quand il y fait bon, ma mie. Aussi-tost que j'auray touché mon mariage, je te meuble une chambre d'un bout à l'autre. Je te donne un petit laquais, & je t'habille il faut sçavoir. Va, va ne refuse point ta fortune. De tout ce qu'il y a de Marquis en France, sans vanité, je suis un des plus donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'hiſtoire arrivée à une nommée Colombine , il pleuveroit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramaſſé un.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre creature, s'eſtant priſe d'amitié pour un nommé ar--ar--Arlequin.

ARLEQUIN.

Quelle beſte eſt-ce que cet Arlequin ?

COLOMBINE.

On dit que c'eſt un maroufle , un cancre, un miſerable qui devroit baiſer les pas par où elle a paſſé.

ARLEQUIN.

Tu te mocques ?

COLOMBINE.

Nenny , nenny,Monſieur : il n'y a point là de plaiſanterie. Ce coquin-là malgré ſes ſermens & ſes promeſſes a quitté Colombine , & depuis peu de jours s'eſt mis ſur le pied d'un Marquis du bel air.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf.

COLOMBINE.

On dit qu'il eſt à la veille d'épouſer la fille d'un Bourgeois qui a plus de trente mille écus.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

COLOMBINE.

Il eſt ſi bien poſſible, que la pauvre Colombine en eſt morte de douleur. Voyez aprés cela ſi on peut ſe fier à la parole des hommes ?

ARLEQUIN.

Franchement, il y a de grands ſcelerats dans le monde. Mais eſt-elle bien morte auſſi ?

COLOMBINE.

Il n'eſt que trop vray.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux. (*à Colombine*) Ecoutez. Dans cette hiſtoire-là, il y a du pour & du contre, ouy. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'un homme eſt un fat, quand il ne prefere pas ſon bien à ſon plaiſir. Puis qu'il n'aimoit plus Colombine, n'a-t-il pas bien fait de ſe pourvoir ailleurs. En amour comme en autre choſe, les volontez ſont libres.

COLOMBINE *ſe faiſant connoître à Arlequin.*

Perfido, traditore, m'âurai negli occhi ſe non m'âi nel cuore.





SCENE DU DOCTEUR.

COLOMBINE. *en Docteur.* ARLEQUIN.

COLOMBINE.

A Qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain . . . .

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruëment, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher est un verbe inquiet ; & certain est un mot reposé. Ainsi par une diction barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'appelle en bonne Ecole *contrarium in objecto.*

ARLEQUIN.

Diable ! voicy un bel esprit, tout à fait. Ne sçauriez-vous me dire ?

COLOMBINE.

En deux mots deux sottises. De toutes les constructions la plus vicieuse est celle qui commence par un temps supposé, ou par une interrogation douteuse : Premiere sottise. La seconde. plus sottise encore que la

premiere, eſt l'irreverence contre ma capacité. Ne ſçauriez-vous me dire ? Quel ſoufflet à un homme de lettre ! Comme s'il m'étoit permis, à moy d'ignorer quelque choſe ! à moy qui ſuis le mignon des Muſes, le favory de la Grammaire, le rival d'Ariſtote ! à moy l'Epitome ! à moy l'Enciclopedie ! à moy enfin le Microcoſme de toutes les Sciences !

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point là quelque Porc-epic de l'Univerſité ? Faites-moy la grace de me dire ſi vous eſtes Docteur ?

COLOMBINE.

Si je n'eſtois que Docteur, je ne ſerois pas grand' choſe. Docteur, à proprement parler, n'eſt qu'un mot de parade, ou une belle enſeigne à un méchant cabaret. Ce n'eſt point le nom de Docteur, qui fait les gens doctes : mais il marque ſeulement qu'on le devroit être. Quand Averroës s'en explique, il dit qu'un Docteur pour l'ordinaire eſt une eſpece de macreuſe, qui paroît chair, & qui n'eſt que poiſſon.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé ?

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN.

A cauſe de leur fourrure peut-eſtre ?

Quelle chienne de comparaiſon !

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appellons le gouffre de l'eſprit, & le magazin du bon ſens. Ce grand homme pretend que pour juger ſainement d'un lapin, il faut que le nez en decide. Quand il ſent le geneſt & le ſerpolet, il eſt de vraye garenne : quand il ne ſent que le chou, c'eſt un clapié. *A pari* Quand on porte un Docteur au nez de la raiſon, s'il a le fumet des belles lettres, c'eſt un vray Docteur : mais quand il ne ſent que l'école & l'argument, il ne paſſe parmy nous que pour un clapié. Voyons ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monſieur, comme vous eſtes un Docteur de vraye garenne, je vous prie de me donner vôtre avis ſur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature eſt vôtre affaire ? Eſt-elle de Fait ? eſt-elle de Droit ?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages ! L'épouvantable affaire ;

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant jamais eſté marié.

COLOMBINE.

Le Ciel vous a regardé d'un bon œil.

L'homme qui se marie, est appellé par Demostene l'ennemy de son repos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de sa liberté, *jugulator libertatis*

ARLEQUIN.

Mais . . . . .

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en estre effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible: *undique angustiæ.* S'il prend une vieille, elle est avare, laide & insupportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il épouse une belle, il épouse une folle. S'il se marie pour du bien, sa fortune fait son supplice; & une riche laide a toujours lieu de croire qu'on l'a épousée *non propter opus, sed propter opes.*

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

COLOMBINE.

Quelle aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son interest!

ARLEQUIN.

Et où Diable me suis-je fourré?

COLOMBINE.

Comment s'asseurer dans un naufrage perpetuel? *Juxta serpentem nemo somnos securus cupit.* Quel antidote contre la fureur des femmes? Quel remede contre leur

vengeance qui s'inſtale ſans miſericorde ſur la teſte des pauvres maris ? Si on s'en plaint, on eſt bizarre ; ſi on le ſouffre, on eſt deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y ſeroient, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

Non auditur perire volens. Quoy que vous vouliez abſolument faire une ſottiſe, c'eſt à moy à châtier par mes conſeils une reſolution ſi temeraire, & à éloigner le danger en vous le faiſant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun riſque. La fille que je prends, n'eſt jamais ſortie de deſſous l'aile du pere & de la mere : elle n'a jamais veu un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille ſans experience, eſt de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y ſurveiller, vous la livrent ſage : mais elle n'eſt pas plutoſt mariée, qu'elle ſe dédommage de la ſeverité de ſa famille ; & pour peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit eundo.* C'eſt un filet à ſa ſource, & un torrent dans ſon progrés.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui

me persecute, & qui ....

COLOMBINE.

Oh, s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, Monsieur, & il ne s'en agit pas.

COLOMBINE.

S'il ne s'en agit point, parlez : mais s'il s'en agit, ne parlez pas.

ARLEQUIN.

A l'égard d'isabelle que j'aime & que je veux épouser, il s'agit tout à fait de mariage.

COLOMBINE.

C'est de cela que je vous deffends de me parler.

ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime, & que je n'épouseray jamais.

COLOMBINE.

Oh là-dessus parlez tout à vôtre aise.

ARLEQUIN.

Graces au Ciel, à la fin on nous écoutera.

COLOMBINE.

Dites-moy, je vous prie, cette Colombine, est-ce une des deux femmes que vous avez épousées ?

ARLEQUIN.

Le Ciel m'en preserve. C'est une crea-

ture que j'ay aimée à la verité : mais dés qu'on m'a parlé d'Isabelle avec trente mille écus . . . .

COLOMBINE.

Dés ce moment-là , vous n'en avez plus voulu ?

ARLEQUIN.

En ma place, Monsieur le Docteur , en auriez-vous fait moins. Les Docteurs sont aussi âpres à l'argent que d'autres. Colombine est jolie, Isabelle est riche. Mais à present un homme de qualité entre l'utile & & le plaisant ne balance guere.

COLOMBINE.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour estre vôtre femme ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Entre nous, le grand ressort du mariage, c'est l'argent, & une riche laide en efface toujours une belle.

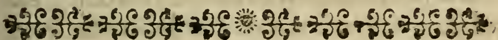
COLOMBINE.

Il est vray : *Auri sacra fames*. Cependant nous tenons parmy nous comme une maxime certaine , que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere, nube pari*. Or si vous me demandez mon conseil , il est bon de sçavoir les choses à fond. Aviez-vous engagé vôtre parole à Colombine ? vous estiez-vous promis une foy mutuelle ?

ARLEQUIN.

Vrayement ouy, Monſieur, un million de fois : mais il n'eſt point d'amitié que l'argent n'aſſomme.

Colombine ſe découvre, Arlequin tout épouvanté s'enfuit.



PLAIDOYE'

LE JUGE. *Pluſieurs Conſeillers.*

ARLEQUIN *ſur la ſellette.*

COLOMBINE *dans ſes habits plaidant ſa cauſe.*

COLOMBINE.

MEſſieurs, l'artifice dont ſe ſervent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitiez ſi ſuſpectes, qu'un homme ſemble courir à ſa perte, quand il ſonge à ſe marier. Autrefois on ſe laiſſoit charmer ſur l'eſpoir d'un amour ſincere: aujourd'huy on ſe contente d'un peu de grimace intereſſée. L'union des cœurs faiſoit par le paſſé la douceur des ménages: preſentement l'opulence en fait tout le bon-heur; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime ſon mary, c'eſt parce que ſon mary ne contre-

dit ny sa dépense ny sa conduite. Ce debut, Messieurs paroîtra violent dans la bouche d'une fille, qui devroit excuser les défauts de son sexe : Mais la mauvaise foy des femmes en general étouffe tellement la sincerité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir, malgré moy, qu'il y en a de rusées & d'artificieuses, pour faire valoir celles qui sont ingenuës & de bonne foy.

ISABELLE.

Voilà de méchante prose.

COLOMBINE.

Je me trouve, Messieurs, dans le petit nombre des filles, qui ne fondent leur fortune que sur la satisfaction du cœur. Je suis de ces malheureuses qui se font une loy de leurs paroles, & un devoir de leurs passions : Et de tous mes chagrins le plus cuisant, & si je l'ose dire, le plus honteux, est d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage au préjudice de ses sermens. Lâche, tu me trouvois belle quãd tu n'étois qu'un Arlequin; Colombine pouvoit être la femme d'un miserable : mais Colombine fait l'horreur d'un Marquis. Faquin de Marquis, excrement de noblesse, fantôme de qualité ; Colombine sans bien & sans fortune, n'a-t-elle pas des ressources pour te mettre à ton aise ? Tu sçais, Maraut, que je suis bien voulüe de tout ce qu'il y a de gros Financiers. Un mary manque-t-il

d'emplois, quand une jeune femme a d'aussi bonnes connoissances ? Si l'employ te déplaist, ne pouvons-nous pas donner à joüer à la Bassette, & vivre honorablement dans Paris, comme une infinité de gens aussi gueux que nous ? Avec tant de moyens de parvenir tu m'abandonne, malheureux, malgré tes sermens, malgre tes soupirs, & qui pis est, malgré toute la tendresse que je t'ay jurée. Tu me quitte, infame, pour Isabelle & pour son argent. Tu veux que mon desespoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outré demande aux Juges l'execution d'une promesse que l'amour a dictée, & que l'avarice méconn ist. Ingrat, suis-je moins aimable; & faut-il que je doive à la rigueur de la Justice, un mariage que je voudrois tenir de ma constance & de ton amour ; Ah, Messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy ! Mes larmes & ma douleur trahissent mon ressentiment & vous disent assez que j'oublierois sa perfidie, s'il se repentoit de son changement.

COLOMBINE *s'évanoüit : on l'emmene ; les Iuges vont aux opinions, & condamnent Arlequin à estre pendu. Arlequin se desespere, & dans ce temps-là arrive Colombine en habit d'Avocat.*

COLOMBINE *en habit d'Avocat, qui deffend la cause d'Arlequin contre elle-mesme.*

Messieurs, de quelque nature que soit un crime, on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ alterâ, licèt æquum statuerit, haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la deffense de l'accusé; & j'ose me promettre qu'il ne m'échapera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le Ciel protege toujours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Messieurs, il est assez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, secouruë par des larmes obéissantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion, & qu'une simple servante avec un chiffon de papier, se propose d'épouser un homme du merite & de la qualité du sieur Marquis de Sbroufadel. Une servante épouser un Marquis, comblé des graces & des bontez de son Prince!

ARLEQUIN.

Cela est vray: il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en merite.

COLOMBINE.

Une servante épouser un Colonel, qui

ſoutient par ſa dépenſe l'éclat & la dignité de ſon rang.

ARLEQUIN.

Il a raiſon. J'ay toûjours aimé la dépenſe.

COLOMBINE.

Ah, Meſſieurs, voudriez-vous avilir la nobleſſe, en ordonnant une alliance ſi diſproportionnée ?

ARLEQUIN.

Fy, c'eſt ſe mocquer.

COLOMBINE.

Si le merite & la qualité de celuy pour qui je parle, n'avoient pas porté ſon nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible de le voir ſans l'aimer. Que ſa preſence donne du plaiſir, que ſes manieres ſont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaiſt quand il ne dit mot, & que la joye eſt tellement attachée à ſon humeur & à ſon caractere, qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de ſa qualité n'a porté la magnificence ſi loin. Il change quelquefois de dix habits en un apreſdiné : tout le monde eſt bien venu chez luy, il vit ſans façon, on l'aborde ſans peine ; & on le verroit toujours pour rien, ſi ſon Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit ſur le nom & ſur les grandes qualitez de ſon maître.

ARLEQUIN.

Ah le bon Peintre!

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette conſequence, pour avoir badiné avec une Dariolette,qu'un peu de jeuneſſe rend ſupportable?

ARLEQUIN.

Fy, il y auroit de la conſcience.

COLOMBINE.

Ne ſçait-t-on pas que ces ſortes de creatures mettent tout en uſage pour tromper ceux qu'elles ſe deſtinent? On fait agir d'abord la blancheur du tein, le vermeil des levres, la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme ſe ſente picqué,il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour luy faire agréer l'eſtime qu'on a pour elle. Enſuite on a de la complaiſance, on rend des ſoins, on marque de l'empreſſement;& puis quand les converſations ſont un peu plus familieres,on gliſſe le mot d'amour. La maîtreſſe s'en offenſe: l'amant repare cela par des ſermens, par des ſoupirs & par des vœux. Une fille ruſée qui voit la dupe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeller l'ingenuité & la douceur à ſon ſecours. Elle paroît toute apprehendé de la mauvaiſe foy des hommes. Un novice là-deſſus ſe rechauffe, entaſſe

ſermens

ſermens ſur ſermens, trouve l'éternité trop courte pour meſurer ſa paſſion; & aprés un fatras de mots qui juſtifient plus d'égarement que d'amour, il vomit des proteſtations de fidelité, de ſoumiſſion, de perſeverance, qui ne doivent finir qu'avec ſa vie.

ARLEQUIN.

Comment diable! il ſçait tout ce tracas-là par cœur!

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur, plus ces ſortes de poulettes font les ſcrupuleuſes, ſe défiant toujours, à ce qu'elles diſent, de leur naiſſance & de leur merite, & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

ARLEQUN.

Voila le fin grimoire.

COLOMBINE.

Cette modeſtie acheve de gâter un pauvre amoureux, qui joint le témoignage de la main aux aſſeurances de la voix. On écrit; on fait réponſe. On demande: Marquis, m'aimez-vous? Ah de tout mon cœur, ma chere. Mais, mon Dieu, vous me dites cela d'un ton ſi general; & je remarque dans vos lettres une ſechereſſe qui cautionne mal toute vôtre ardéur. Pour lors le Marquis picqué au jeu, marchande à quel-

que Poëte un billet rimé ; & pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perseverance ; on produira en justice ces sortes de bagatelles, comme des promesses serieuses dont on demandera l'execution ? Il n'y a point d'hommes en France qui n'eust plus de trente femmes, s'il estoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

ARLEQUIN.

Ne voila-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme en Greve !

COLOMBINE

Ah, Messieurs, voudriez-vous que cette momerie coûtast la vie à un Marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procés est un stratagême dont se servent les filles qui veulent un mary, ou de l'argent ?

ARLEQUIN.

Le monde n'est rempli que de ces friponnes-là.

COLOMBINE.

Si les larmes de Colombine n'estoient pas contrefaites, ne seroit-t-elle pas restée à vôtre audience ? Sa fuite vous marque assez son artifice ; & je consens de tout mon cœur que Monsieur le Marquis soit pendu, si elle ose paroître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaist. Que chacun réponde pour soy. S'il s'agissoit de

me faire pendre, elle reviendroit de cent lieuës.

LE JUGE.

Quoy, cette pleureuſe a pris la fuite? Il n'en faut pas davantage pour juſtifier ſon artifice.

COLOMBINE.

Ne ſçavez-vous pas de quoy les femmes ſont capables quand il s'agit de ſe vanger?

JUGEMENT.

LE JUGE.

Trouvant le Plaidoyer du jeune Avocat beaucoup meilleur que celuy de Colombine, nous avons dépendu le Marquis de Sbrouſadel, ſauf à le rependre quand le cas y écherra.

ARLEQUIN.

Ah, le joly homme d'Avocat! Je voudrois qu'il fuſt femme: je l'épouſerois pour m'avoir ſauvé la vie.

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis, vous vous en dédiriez?

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte. Ce ſeroit une affaire faite.

COLOMBINE.

Il ſeroit difficile qu'un Avocat devinſt

fille. Mais ſi vous vouliez épouſer ma ſœur je puis dire, ſans trop de vanité, qu'elle eſt en fille ce que je ſuis en garçon. Monſieur le Marquis cela vous accommoderoit-il ?

Arlequin y conſent, Colombine ſe découvre, Arlequin la reconnoiſt, l'épouſe, & la Comedie finit.





SCENES FRANCOISES DE LA MATRONE D'EPHESE.

SCENE D'UN VIEUX PROCUREUR,

Instruisant un jeune Praticien qui veut acheter sa Charge.

COQUINIERE, GRAPIGNAN.

COQUINIERE.

JAmais vous ne reüssirez dans vôtre métier, si vous n'avez un Sergent, un Notaire & un Greffier à vôtre disposition: mais un Procureur qui a ces trois cordes à son arc peut tout risquer, & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuses bestes à gouverner.

COQUINIERE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle. Dans toutes les Professions, il y a de certaines humeurs revêches & austeres, qui se font un calus de leur devoir, & qui s'ef-

farouchent à la moindre propoſition. Ne vous frotez pas à ces gens-là. Ce ſons des brutaux qui ne ſont bons à rien : mais il y a par tout d'heureux naturels, que le beſoin rend ſociables, & que l'on apprivoiſe avec de l'argent. C'eſt à ceux-là qu'il ſe faut attacher; & c'eſt ſur leur avidité qu'on doit fonder le ſuccés de toutes les affaires difficiles:

GRAPIGNAN.

Bonne morale !

COQUINIERE.

Croyez-moy, mon amy, vous ne ferez jamais vôtre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adreſſe à la procedure. Un homme de nôtre métier qui voudroit faire ſa charge dans l'ordre, n'auroit pas ſa maiſon déffrayée, & mille écus de profit au bout de l'an.

GRAPIGNAN.

Il eſt vray qu'on ne plaide plus qu'à ſon corps deffendant.

COQUINIERE.

Autrefois nous avions trop d'affaires; preſentement il faut en aller queſter:encore à moins qu'un Procureur ne ſoit allerte,il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah,Monſieur Grapignan, que vous eſtes d'un bon âge à bien faire vos affaires. Je m'aſſeure que vous n'avez pas trente ans.

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour travailler !

GRAPIGNAN.

Laiſſez-moy faire.

COQUINIERE.

Il faut que vous ſoyez une balourde, aprés les inſtructions que je vais vous donner, ſi dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles, & acquis dix maiſons dans Paris.

GRAPIGNAN.

Dix maiſons dans Paris !

COQUINIERE.

Ouy, dix maiſons dans Paris; & par deſſus cela, un bon caroſſe pour vôtre femme.

GRAPIGNAN.

L'habile homme !

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez, à quarante ans j'avois déja gagné deux cens mille livres de bon bien; & ſi en ce temps-là les femmes des Procureurs euſſent oſé avoir des caroſſes, & porter de la dorure ſur leurs habits, la mienne en auroit eu à bõnes enſeignes: mais la mode n'en étoit pas encore venuë; & auſſi ne faiſoit-on pas tant de façon autour des femmes, comme on en fait aujourd'huy. Que voulez-vous ? il faut aller ſelon le temps.

GRAPIGNAN.

Ah, Monſieur Coquiniere, donnez-moy de bons memoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ay déja d'aſſez bons commencemens. Je ſçay tout le petit manége de l'étude : mais je ne ſçay pas encore ces coups de maître qui font aller en caroſſe.

COQUINIERE.

Patience : Paris n'a pas eſté fait tout en un jour. Avant toutes choſes, dites-moy, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté ? Vous ſentez-vous d'humeur à tout faire pour en amaſſer ?

GRAPIGNAN.

Malepeſte, ſi j'aime l'argent !

COQUINIERE.

Tant mieux. Vous voila déja demy Procureur. Sçachez donc que pour parvenir en fort peu de temps, il faut eſtre dur & impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands biens: il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne conſentir d'Arreſt diffinitif ; c'eſt la peſte des Etudes. Au reſte, qu'on ne vous voye que rarement aux Audiences. Attachez-vous aux procés par écrit, & multipliez ſi adroitement les incidents & la procedure, qu'une affaire blanchiſſe dans vôtre Etude avant que d'être jugée.

GRAPIGNAN.

Ah diable ! je voy bien que vous l'entendez.

COQUINIERE.

Dans nôtre métier, le grand talent & le grand gain. c'eſt de beaucoup écrire.

GRAPIGNAN.

Mais que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? le pauvre homme ! Il faut dire des impertinences, des ſuppoſitions ; des fauſſetez ; & quand on eſt au bout, il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GRAPIGNAN.

C'eſt l'entendre cela !

COQUINIERE.

Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de nôtre profeſſion. Mon fils, attache-toy aux Saiſies Réelles, aux preferences de deniers. Remuë ciel & terre pour être Procureur des bonnes Directions, & ne t'endors jamais ſur une conſignation ; c'eſt le vray patrimoine des Procureurs. Que je ſeray conſolé en mourant, ſi je te voy ſuivre le bon chemin où je te mets ! Voilà, mon cher enfant, les preceptes ſolides que mon honneur & ma conſcience me ſuggerent, & que tu dois ſuivre, ſi tu aime tant ſoit peu ta fortune.

GRAPIGNAN.

Entre deux amis, Monſieur Coquiniere, combien vôtre Etude me voudra-t-elle par an ? là de bonne foy ?

COQUINIERE.

Cela n'ira pas loin de deux mille francs, la maiſon deffrayée.

GRAPIGNAN.

Héſy, Vous mocquez-vous avec vos deux mille francs; Ce n'eſt pas pour avoir un habit d'eſté à ma femme.

COQUINIERE.

Vôtre femme le porte donc bien haut ?

GRAPIGNAN.

Et mais, haut comme les autres Procureuſes.Ma foy, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de vôtre pratique.

COQUINIERE.

Hé, mon Dieu, doucement. Les deux mille francs ne ſont que le courant de l'Etude : mais le ſçavoir faire, & le tour du bâton, valent encore mille piſtolles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, cela change l'affaire de face.Hé bien gardez le courant de l'Etude pour vous, & me vendez ſeulement le tour du bâton, & le ſçavoir faire.

COQUINIERE.

L'un ne va point ſans l'autre; & puiſque le contract eſt ſigné,vous allez avoir le tout

enſemble. Que vous me remercierez avant qu'il ſoit un an.

GRAPIGNAN.

Que je feray de mal avant qu'il ſoit ſix mois ! Un chien enragé n'eſt pas ſi dangereux qu'un jeune Procureur. Malheur à qui tombera ſous ma couppe !



SCENES DE L'ETUDE.

ARLEQUIN *en Procureur nommé* GRAPIGNAN, *dans ſon Etude, dictant à ſes Clercs.*

GRAPIGNAN.

ET pour faire connoiſtre la chicane de la demandereſſe. . . . . . de la demandereſſe, produit leſdites quatre pieces ſous la cotte G : leſquelles . . . . leſquelles

UN CLERC *repetant le dernier mot.*

Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement !

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, Monſieur : mais vous dictez ſi viſte, qu'on ne peut pas vous ſuivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me ſuivre ! Ho , ho, ne vous y trompez pas : je ne veux point de Clercs ceans qui ne faſſent quatre-vingt rolles de groſſes par jour. On ne peut pas me ſuivre ! Voyons un peu comment vous vous y prenez. (*il prend le papier où les Clercs ont écrit ; & aprés l'avoir regardé , il dit*) Comment diable ! Je ne m'étonne pas ſi vous allez ſi doucement. Vous mettez quatre mots à une ligne! Voilà le moyen de faire une bonne maiſon , ma foy. Que cela ne vous arrive plus : je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou , de ce train-là vous envoyeriez bien-toſt le Procureur à l'Hoſpital. Quatre mots à une ligne, c'eſt ſe mocquer. (*quand il eſt à ſon Bureau*) A-t-on envoyé enlever les meubles à ce Maître à Danſer ?

UN CLERC.

Non , Monſieur.

GRAPIGNAN.

Eſt-ce qu'il pretend payer ſon terme en gambades ?

UN VOLEUR de grand chemin entre.

LE VOLEUR.

Monſieur Grapignan eſt-il là ?

UN CLERC.

Ouy , Monſieur , le voilà.

LE VOLEUR *à Grapignan.*

Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur.

GRAPIGNAN.

Monſieur, je ſuis le vôtre.

LE VOLEUR.

Comme vous eſtes le plus honneſte homme de tous les Procureurs, je viens vous prier de m'aider de vôtre bon conſeil dans une petite affaire qui m'eſt arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoy eſt-il queſtion ?

LE VOLEUR.

Je marchois ſur le grand chemin, quand un Marchand monté ſur une mazette, m'a heurté fort rudement en paſſant. Je luy ay dit: A qui en a cet homme-là avec ſa roſſe? Luy prenant le party de ſon cheval, met pied à terre, & dit que ſon cheval n'étoit pas une roſſe. Nous nous gourmons. Et comme il n'eſtoit pas le plus fort, je le terraſſe. Il ſe leve, & prend la fuite. Il eſt vray qu'en nous roulant à terre, il laiſſa tomber de ſa poche vingt-cinq ou trente piſtoles.

GRAPIGNAN.

Oh, oh.

LE VOLEUR.

Que je ramaſſay ; & voyant qu'il avoit gagné au pied, je montay ſur ſon cheval, & je m'en revins comme ſi de rien eſtoit. Preſentement je viens d'apprendre que ce coquin-là, Monſieur, fait informer contre

moy, comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence? Je vous prie de me dire à peu prés où peut bien aller cette affaire?

GRAPIGNAN.

Ma foy, si cette affaire-là estoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la Greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il veu l'action?

LE VOLEUR.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux. Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef: car si ce Marchand venoit à le découvrir; n'ayant pas d'autres témoins, il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles, & vous seriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre, Monsieur. C'est une rosse qui ne peut pas desserrer les dêts.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas, nous voyons tous les jours des témoins muets, faire bravement roüer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable!

GRAPIGNAN.

Ca, ça, sans perdre plus de temps, faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins, à quel prix que ce soit

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit personne sur le grand chemin dans ce temps-là.

GRAPIGNAN.

Allez, allez, nous y en ferons bien trouver.... Je songe à deux bas Normans, qui travaillent ordinairement pour moy; mais ils ne se rembarqueront qu'en bonnes enseignes. Car ils sortent d'une affaire, où sans moy.... vous m'entendez-bien : (*il met la main à son col, faisant connoistre qu'ils auroient esté pendus*) Ainsi les témoins seront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur ?

GRAPIGNAN.

C'est qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en découvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne, Monsieur, voila ma bourse avec vingt-quatre pistoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voilà tout au plus pour un témoin; & ils sont deux. Voyez..... N'avez-vous pas quelque nippe, quelque bijoux, quelque vieux diamant? Dans ces sortes d'occasions, il faut se saigner.

LE VOLEUR.

Voicy encore un diamant de vingt pistoles,

& une môtre qui en peut bien valoir douze.

GRAPIGNAN.

Je pourray bien pour l'amour de vous avancer cinq ou six pistoles de mon argent; & aprés cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, Monsieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à vôtre discretion.

GRAPIGNAN.

Allez, laissez-moy faire. Ce sera un grand hasard, si avec mes deux témoins, je n'envoye vôtre Marchand aux galeres. (*le voleur s'en va, & Grapignan qui avoit déja examiné sa brandebourg le rappelle*) St, st, Monsieur, un petit mot. Vous avez là une brandebourg fort remarquable; les Archers sont à l'erte, vôtre partie pourroit vous avoir veu entrer ceans, vous guetter & vous faire prendre à la sortie. Croyez-moy, pour éviter les malheurs, laissez-la icy, & je mettray vôtre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant sa Brandebourg à Grapignan*,

Au moins, Monsieur, prenez garde qu'elle ne soit perduë.

GRAPIGNAN.

Ho, ne craignez rien. Je vais la faire parapher *ne varietur*. (*Aprés que le voleur est sorty*) Une montre! une brandebourg! vingt pistoles & un diamant! Ne vaut-il pas

mieux que je profite de cela qu'un Prevost: Car aussi-bien ce coquin-là va se faire roüer au premier jour. (*Comme il veut s'asseoir à son Bureau, un Sergent nommé Maraudin entre dans l'Etude.*

MARAUDIN.

Monsieur Grapignan est-il icy ?

GRAPIGNAN *appercevant Maraudin.*

Ah, morbleu, Monsieur Maraudin, vous avez joüé à me perdre.

MARAUDIN.

Comment donc ?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un Commandement de 1647. pour cette affaire qui est sur le Bureau.

MARAUDIN.

Et ne l'ay je pas fait, & au plus viste ?

GRAPIGNAN.

Et ouy, de par tous les diables, vous l'avez fait : mais au lieu de le datter d'un jour utile, vous l'avez datté d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il est vray que je n'avois point d'Almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la bouleveuë.

GRAPIGNAN.

Que Diable n'en veniez-vous prendre un chez moy? Vous sçavez que j'en ay de plus de cent années de suite.

MARAUDIN.

J'avouë que j'ay tort : mais une autrefois je feray plus circonfpect.

GRAPIGNAN.

Cependant fi les Juges s'alloient appercevoir de ce petit manege, ils ne manqueroient pas de dire que je fuis un fripon ; & vous fçavez (en vôtre confcience) que ce que j'en ay fait, n'a efté que pour vous obliger,& pour faire gagner ma partie:car fans cela, le procés eftoit flambé. A propos, Monfieur Maraudin, fouvenez-vous que dans le decret de ces Marchands de Bois, j'occupe pour neuf perfonnes,fous le nom des Procureurs que je vous ay nommez ce matin.Que les fignifications aillent un peu du bel air ?

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, je feray ma charge. De ce train là vous allez faire une bonne maifon !

GRAPIGNAN.

Les cinq ou fix premieres années,on travaille un peu chaudement à fes affaires.

MARAUDIN.

Garre le heurt.

GRAPIGNAN.

Bon, bon, garre le heurt ? Mon amy, il n'eft rien tel que d'établir fa fortune. Aprés on fe fait des amis : & on tâche à devenir Marguillier.

MARAUDIN.

Vous Marguillier ! Vous Marguillier !

GRAPIGNAN.

Ouy dea, Marguillier. C'est un tres-bon vernis sur la reputation d'un Procureur.

MARAUDIN *en sortant.*

Ho, le franc scelerat ! le franc scelerat !

GRAPIGNAN.

Il faudra que je me défasse de ce fripon-là, il gatteroit toutes mes affaires. Voyez un peu quelle brutalité! Datter une fausseté d'un Dimanche. (*Estant à son Bureau.*) Ce Marchand de Vin m'a-t-il envoyé les deux demy muids qu'il m'avoit promis ?

UN CLERC.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Et bien, son affaire ira comme je boiray.

UN CLERC.

Un Page, Monsieur, demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un Page! La mode en est-elle donc revenuë ? Ces gens ont-ils des affaires ? N'est-ce point quelque mauvais train qu'on a délogé ? C'est peut-estre aussi quelque enfant de bonne maison, qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprés des gens de qualité, me vient demander une place dans mon Etude: Mais je n'en ay point à luy donner. Faites-le entrer.

LE PAGE entre.

LE PAGE.

Monsieur le Marquis de Grimouche Monsieur, qui demande à vous parler:

GRAPIGNAN.

Qui ?

LE PAGE.

Je vous dis que Monsieur le Marquis de Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'est pas pour long-temps, qu'il vienne. (*Aprés que le Pagé est sorti, Grapignan continuë*) Visites de Marquis n'achalandent gueres une étude:car outre que ces gens-là sont fort ignorans en affaires, c'est qu'ils empêchent un Procureur de faires les siennes.

LE MARQVIS entre.

LE MARQUIS.

Hé bon jour, Monsieur Grapignan. bon jour Monsieur Grapignan.Que je suis gros de vous voir! Je me fais un vray plaisir de vous embrasser ; & sans une grosse affaire qui m'a un peu dérangé, je n'aurois pas esté si long-temps sans vous voir. Au pied de la lettre, vous n'avez pas un meilleur, ny un plus chaud amy que moy.Dieu sçait, morbleu, comme je m'en explique !

GRAPIGNAN.

Monſieur le Marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer ſur certains frais qui me ſont encore dûs. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frappé deux fois ſur l'épaule d'un Procureur, vous croyez que c'eſt de l'argent comptant, & qu'un peu de bienveillance acquitte toutes vos dettes. Monſieur le Marquis, on ne nourrit pas quatre Clercs avec des complimens; & nous autres Procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le ſçais bien : mais Dieu mercy je ne vou dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien ! Et cette Requeſte de ſalvation de trente rolles de groſſe, qui me la payera ? Vous ſçavez que j'y ay paſſé deux nuits. (*Aux Clercs*) Hola, vous autres, où eſt la Requeſte de Monſieur le Marquis ? (*Il va prendre la Requeſte, & puis revient.*)

GRAPIGNAN.

Hé bien ; Combien eſt-ce qu'il vous faut ?

LE MARQUIS

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendray que vingt ſols du rolle : il y

a trente rolles ; ce sont trente francs.

LE MARQUIS.

Quoy que le jeu m'ait un peu coulé fond, s'il n'y a que cela j'ay encore dequc le payer. Tenez, Monsieur Grapignan Voila une piece de quatre pistoles. Prenc dix écus, & me rendez quatorze franc (*Grapignan songe en tenant la piece entr les mains : Le Marquis luy dit*) Quoy vous songez ?

GRAPIGNAN.

Je songe, qu'il ne vous faut rien rendre

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre ! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous falloit que ving sols du rolle ?

GRAPIGNAN.

Ouy.

LE MARQUIS.

De vôtre propre aveu la Requeste n'a que trente rolles, qui sont trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela est vray.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me semble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs.

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien:mais vous redemandez mal. Quand je fis vôtre Requeste le Rapporteur estoit si hasté de juger, que je fus obligé d'entasser vos raisons les unes sur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante-quatre. Presentement que l'affaire est jugée, & que nous avons du temps de reste, je m'en vais faire étendre vos défenses, & faire ajouter à cette Requeste les quatorze rolles qui y manquent. (*aux Clercs*) Hola vous autres, qu'on me broche vistement quatorze rolles de grosse pour ajouter à la Requeste de Monsieur le Marquis. Je pense qu'il y en a de tous faits.

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur Grapignan, puisque mon affaire est jugée, pourquoy y ajoûter quelque chose ?

GRAPIGNAN.

Ce n'est pas par interest ce que j'en fais: C'est pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il sorte une piece d'écriture de mon Etude, sans que j'y aye donné la derniere main. Attendez : Cela va estre fait tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon amy! je ne puis attendre. Je cours le bal cette nuit ; j'estois venu mesme pour vous parler d'une affaire, mais

ce sera pour une autre-fois. Adieu donc, mon amy.

GRAPIGNAN.

Laissez-donc un de vos gens pour emporter la Requeste.

LE MARQUIS.

Un de mes gens ? Quoy, j'irois dans les ruës avec trois laquais ? Fy, Monsieur Grapignan, vous vous mocquez : on me croiroit à l'Hopital. Adieu mon cher, un peu de part en vos bonnes graces, je vous en prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendrez donc en passant ?

LE MARQUIS.

Ouy, ouy. Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avoüer que l'argent devient bien rare parmy les gens de qualité. Un Marquis à Page, demander un miserable reste de quatorze francs !

LE CHAPELIER *entre, aprés que Grapignan est assis à son Bureau,*

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monsieur Grapignan.

GRAPIGNAN *aprés avoir regardé le Chapelier, dit aux Clercs.*

Qu'on me prenne demain quinze appointemens sur ces quinze dossiers.

LE

LE CHAPELIER.

Bon jour Monſieur Grapignan. Mon affaire eſt-elle jugée ?

GRAPIGNAN *regardant bruſquement le Chapelier.* Non.

LE CHAPELIER.

Comment, Monſieur ! Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce que vôtre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voilà bien autre choſe, ma foy !

GRAPIGNAN.

Non : pas le diable, ce qu'on appelle pas le diable, & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra dont le chapeau de caſtor que j'ay donné au Secretaire de mon Rapporteur ?

GRAPIGNAN.

Un chapeau de caſtor ? Vray caſtor ?

LE CHAPELIER.

Des meilleurs qui ſe faſſent: En voicy le pareil que je rapporte chez moy.

GRAPIGNAN. *ſe leve ; prend le Chapeau des mains du Chapelier, & aprés l'avoir bien manié, dit :*

A propos de vôtre affaire, n'eſt-ce pas un Patiſſier avec qui vous avez eu du bruit dans la ruë ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Qui vous a dit des injures ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frappé ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu vôtre plainte chez le Commiſſaire du quartier ?

LE CHAPELIER.

Vrayment je le crois.

GRAPIGNAN. *mettant le caſtor ſur ſa teſte*

Je me remets vôtre affaire. Vôtre affaire eſt bonne, & je la gagneray.

LE CHAPELIER.

Que je vous auray d'obligations !

GRAPIGNAN.

Preſentement que je l'ay en teſte, je vous dis que je le gagneray. Laiſſez-moy ſeulement quatre piſtoles pour commencer les informations.

LE CHAPELIER.

Tres volontiers. Mais au moins, Monſieur, que je n'en aye pas le démenty.

GRAPIGNAN.

Tenez-moy pour le plus grand fripon,

de tous les Procureurs, si je ne vous en fais pas sortir à vôtre honneur.

LE CHAPELIER *voulant reprendre son castor de dessus la teste à Grapignan.*

Monsieur, le chapeau.

GRAPIGNAN. *l'empeschant, & le repoussant hors de son Etude.*

Allez vous-en, vous dis-je.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau....

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il est de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embarassez point. Allez vous-en donc, dis-je Je m'en vais luy faire fermer sa Boutique à perpetuité.

LE CHAPELIER.

Il est pour un homme qui....

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ay vôtre affaire en teste, & qu'elle n'en sortira pas. (*seul*) C'est un Perou que l'Etude d'un Procureur. (*Aux Clercs*) A-t-on achevé cette Requeste ?

UN CLERC.

Il y a déja cent rolles de faits.

GRAPIGNAN.

Achevez le reste en diligence : car on dit

que les parties ſont en termes d'accommodement.

UN PATISSIER entre.

LE PATISSIER.

Monſieur Grapignan y eſt-il ?

UN CLERC.

Ouy, Monſieur.

LE PATISSIER.

Bon jour, Monſieur, pourray-je vous dire un petit mot ?

GRAPIGNAN.

Bon jour, mon maiſtre, qu'y a-t-il pour vôtre ſervice ?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire ......

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque choſe, luy dit :*

Approche, mon amy, approche. *(au Patiſſier)* Ca, Monſieur, qu'y a-t-il ?

LE PATISSIER.

On m'a dit, Monſieur, que vous eſtiez Procureur contre moy dans une petite affaire qui m'eſt arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui eſt vôtre partie ?

LE PATISSIER.

C'eſt un Chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez, il ne fait que ſortir d'icy.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, c'eſt un méchant homme?

GRAPIGNAN.

Bon! à qui le dites-vous? Je n'ay jamais veu un homme plus acharné aux procez.

LE PATISSIER.

Il ſe vante par tout qu'il me fera faire amande honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, ſi je le laiſſe faire. Mais je ne veux pas qu'il pouſſe à bout un honneſte homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos pourſuites. (*à ſon garcon qui tient quelque choſe de couvert.*) Approche, Champagne. (*à Grapignan*) C'eſt, Monſieur, un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN *regardant le Paſté.*

C'eſt toujours quelque choſe : mais, mon amy, le criminel va diablement viſte; & il y a déja bien du papier broüillé.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, je m'en vais vous renſtre ſur le champ tout l'argent que vous avez débourſé.

GRAPIGNAN.

Vous ne ſçauriez mieux faire. Ecoutez, je ne ſuis pas un tytan, & je vous en ſortiray pour peu de choſe.

LE PATISSIER *ouvrant sa bourse, & la luy presentant.*

Tenez, Monsieur, prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez ; & puisque vous en agissez si honnestement, je ne prendray que vingt écus. Vous voyez que ce n'est pas le papier.

LE PATISSIER.

Monsieur, je ne regarde point aprés vous. Je vous prie seulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Laissez-moy faire, je vais vous mettre avec mes pensionnaires.

LE PATISSIER.

Qui sont-ils vos pensionnaires, Monsieur ?

GRAPIGNAN.

Ce sont d'honnestes gens comme vous, qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cens livres; qui cent écus; plus ou moins selon les affaires. Voyez-vous ce gros sac là ? C'est contre un homme de la premiere qualité, que je laisse joüir en paix de tout son bien, à la barbe de ses creanciers : ce seroit une terrible chose, si nous faisions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut

eſtre humain en certaines occaſions, & ne pas pouſſer à bout des gens qui s'aident,& qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conſerve, Monſieur Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez ſervice.

GRAPIGNAN.

Vous eſtes bien heureux d'eſtre tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, Mõſieur. Tirez bien mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez,je vous répond que d'un an d'icy il ne ſera fait une pance d'a contre vous. (*Seul*) Encore vingt écus! Mais ſi cela continuë, il me faudra un coffre fort.

UNE VIEILLE plaideuſe entre.

LA VIEILLE.

Que deviendray-je, bon Dieu! Je ſuis perduë. Ha, maudit Grapignan, tu és cauſe de mon malheur.

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle-là?

LA VIEILLE.

Aprés m'avoir ruinée, tu me traittes de folle, voleur? Je t'étrangleray.

GRAPIGNAN.

Ah,point d'emportement,s'il vous plaiſt,

LA VIEILLE.

En peut-on trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cause est bonne, & je viens de la perdre avec dépens ?

GRAPIGNAN.

Cela n'empesche pas qu'elle ne soit bonne, mais je dis bonne, & une des meilleures de mon Etude: J'en ay déja touché plus de huit cent francs.

LA VIEILLE.

Fripon, voilà donc l'endroit par où tu la trouves bonne ?

GRAPIGNAN.

Ah, que de babil ! Si vous n'estiez pas si colere, je vous ferois voir au doigt & à l'œil, que vous gagnez vôtre cause en perdant vôtre procez. Mais comme je suis un fripon .....

LA VIEILLE.

Ne vous dis-je pas ! j'auray tort d'avoir perdu mon procez !

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'estre qu'une ignorante ; & vous ne meritiez pas de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes. Il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté vôtre affaire, en vous la faisant gagner : mais moy par prudence, je vous enrichis en vous la faisant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-mercy.

GRAPIGNAN.

C'eſt une choſe pitoyable, de voir comme on traite aujourd'huy les gens d'honneur de nôtre profeſſion. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer nôtre argent, perdre nôtre temps : bon, au bout de tout cela, les Procureurs ſont encore des fripons. Voilà en un ſeul mot toute la récompenſe de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moy donc voir par où je vous ſuis ſi redevable ?

GRAPIGNAN.

Par où ? & n'eſt-ce pas un vray coup d'amy, d'avoir tiré la principale piece de vôtre ſac, pour en faire un moyen infaillible de Requête Civile contre l'Arrêt d'aujourd'huy ? Vous pleurez preſentement : mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou ſix ans d'icy, quand la Requeſte Civile ſera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & intereſts à toucher, qui excederont deux fois la ſomme qui vous eſt deuë ! Je ſçay bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moy : mais enfin le Procureur ne ſera plus un fripon.

LA VIEILLE.

Ah, Monſieur Grapignan, je ne veux point tâter de Requeſte Civile.

GRAPIGNAN.

Que vous eſtes folle ! ſans Requeſte Ci-

vide, une affaire n'a point de goût. C'eſt la rocambole du procez.

LA VIEILLE.

Gardez vôtre ragoût pour quelque plaideuſe plus friande. Pour moy, j'ayme mieux m'accommoder, & paſſer une Tranſaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires! Et combien y a-t-il que vous plaidez, ne vous déplaiſe?

LA VIEILLE.

Il y a déja treize ans; & me voila, & vous, auſſi avancez que le premier jour.

GRAPIGNAN.

Quoy! il n'y a que treize ans? je ne m'étonne pas ſi vous n'eſtes qu'une novice. Ho, ça, ça, il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne, Monſieur: je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Ce ne ſeras pas de mon avis, toujours.

LA VIEILLE.

Et pourquoy?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un Procureur qui ſçait ſon métier, ne conſent jamais ny à arbitrage ny à tranſaction. Ce ſont nos premiers elemens.

LA VIEILLIE.

Quoy, si je vous priois de m'en dresser une....

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau me prier, je ne pourrois pas le faire en conscience.

LA VIEILLE.

Mais.....

GRAPIGNAN.

Mais, cela est directement contraire aux Statuts de nôtre Communauté. Malepeste, j'aurois tous mes Confreres à dos, s'ils aloient découvrir qu'à mon âge j'eusse donné les mains à quelque accommodement. C'est tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit-il à deux fois, ouy.

LA VIEILLE.

Sur ce pied-là, Monsieur Grapignan, il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moy ?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied-là, Mademoiselle, il faut croire aveuglement ceux qui ont soin de vos affaires, me laisser 450. livres pour la consignation de la Requeste Civile, & au sortir d'icy, vous aller mettre au lit. Vous avez fait assez de vacarme pour prendre un peu de repos. (*Tout ce qui suit, se dit dans le temps que la Vieille tire sa bourse*) Il faut avoüer que je n'ay guere de fiel,

aprés les injures . . . mais je mets tout cela ſous les pieds : Le Ciel m'eſt témoin avec combien d'honneur je fais ma Charge.

LA VIEILLE.

Bailler en 450. livres, aprés tout ce que j'ay déja débourſé !

GRAPIGNAN.

Patience, (*en prenant la bourſe*) le temps de la recolte viendra,

LA VIEILLE.

On a beau ſe fâcher contre ces bourreaux de Procureurs, ils attrapent toujours vôtre argent. Dans le deſeſpoir où je ſuis, je ſouhaitterois avoir donné mon bien à quelque honneſte homme qui m'en fiſt joüir en patience le reſte de mes jours : Car à la fin, il faudra que je me marie pour eſtre en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez-vous de bien à peu prés Mademoiſelle ?

LA VIEILLE.

Ce que j'ay de bien ? J'ay trois cent mille bonnes livres. Eſt-ce que vous ne le ſçavez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN.

Trois cent mille livres ! Malepeſte, quelle aubeine ! Croyez-moy, Mademoiſelle, vous ne ſçauriez mieux faire que de m'épouſer.

LA VIELLE.

Bon, vous épouſer ! On dit que vous eſtes marié avec la Matrone.

GRAPIGNAN.

Ce n'eſt qu'en attendant mieux. Et quel âge avez-vous à peu prés ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais, & mais, j'ay quatre-vingt ans.

GRAPIGNAN.

Ho, ho, pour trois ou quatre ans qu'il vous reſte encore à vivre, il faut vous les faire paſſer joyeuſement.

LA VIEILLE.

Mais, Monſieur Grapignan, en vous épouſant, ſi la Matrone reprend la Charge ?

GRAPIGNAN.

Ho diable, j'y ay mis bon ordre. Le Contract n'eſt pas fait en faveur de mariage : C'eſt une vente pure & ſimple de la Charge, où j'ay fait mettre : Compté, nombré & délivré des deniers dudit Sieur Grapignan. Diable, cela tient comme teigne.

LA VIEILLE.

Mais, Monſieur Grapignan .... là ... m'aimerez-vous du fond du cœur ?

GRAPIGNAN.

Si je vous aimeray ? Belle demande ! Peut-on haïr une femme qui donne trois cent

mille livres en mariage ? Je vous adoreray.

La Matrone arrive, qui ayant entendu tout ce qu'a dit Grapignan à la Vieille, fait une Scene Italienne, dans laquelle elle reproche à Grapignan sa mauvaise foy.

GRAPIGNAN *à la Matrone.*

Madame, on prend son bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le deffunt pour moy, vous pourriez bien me faire roüer pour un autre, ouy.

La Matrone desesperée s'en va.

GRAPIGNAN. *Aprés que la Matrone est sortie, va à la Vieille, luy met une fontange, & la prend par le bras, en luy disant,*

Allons, prenons le chemin de la Noce.

LE CHAPELIER & le PATISSIER entrent, & prennent Grapignan au colet, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.

LE CHAPELIER.

Trouveriez-vous bon auparavant, de vous soulager de mon chapeau de castor & de mes quatre pistoles ? Il faut rendre gorge, Monsieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, Monſieur Grapignan, de bonne grace, ſans vous faire preſſer, rendez-moy mes vingt écus. Diable ! Vos penſions ſont bien cheres !

LA VIEILLE.

Voila un aſſez bon preparatif de noces !

GRAPIGNAN.

Hé, Meſſieurs, ne me perdez point à la veille de mes noces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoy, fripon, tu voudrois que nous t'aidaſſions à tromper une femme ?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure juſtice en ſoit faite.

LA VIEILLE.

Voila de bien honneſtes gens !

LE PATISSIER.

Bon, Monſieur le Bailly vient icy fort à propos.

LE BAILLY entre.

LE BAILLY.

Qu'eſt cecy, mes enfans ?

LE CHAPELIER.

Ce n'eſt pas grand' choſe : C'eſt un Procureur qu'il faut faire pendre ; fripon s'entend.

LA VIEILLE.

Cela s'en va sans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand desordre dans cette profession ? J'en cherche un qui fait plus de mal luy seul, que tous les autres ensemble. Nôtre Greffe n'est remply que de plaintes & d'information contre luy.

GRAPIGNAN.

Franchement, Monsieur le Bailly, il y'a bien des fripons dans nôtre métier : il n'en faut que trois ou quatre, pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celuy que je cherche s'appelle Gra ..... pian, Gramian, Gra.....

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Justement.

GRAPIGNAN.

Ouf !

LE PATISSIER.

Le Voila, Monsieur.

LE BAILLY.

Quoy, c'est là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé, Monsieur, pour l'honneur du Corps..

LE BAILLY.

C'est justement pour l'honneur du Corps qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut

châtier un ſcelerat qui deshonore Meſſieurs les Procureurs. La potence eſt toute dreſſée : Allons viſte ; qu'on l'emmene.

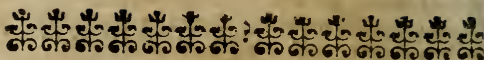
GRAPIGNAN.

Monſieur Coquiniere me l'a baillé belle avec ſon caroſſe. De ce train-là, je n'iray qu'en charette.

LA VIEILLE *aprés que tout monde eſt ſorty.*

Un quart d'heure plus tard, mes trois cent mille livres s'en alloient au gibet.





SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN PROTE'E.

PARODIE DE BERENICE.

SCENE I.

ISABELLE *seule.*

Dieux! Je ne le vois point; cet amant que j'adore!
Tous les jours dans ces bois je devance l'Aurore :
Je tâche à demêler la trace de ses pas,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Heureuse indifference, & tendresse fatale!
Helas! peut estre est-il aux pieds de ma Rivale.
Puis qu'il n'a plus pour moy le mesme empressement :
Ah, sans doute ma sœur a charmé mon Amant.
Ses yeux sont ébloüis des yeux de Colombine.
Il me quitte; & c'est là le sort qu'il me destine.
Et moy, je souffrirois un si cruel affront?
J'en feray rejallir la honte sur son front.

Je me feray raison d'une telle injustice.
Il faut qu'il l'abandonne, ou que l'ingrat perisse :
Et, sans fremir, j'iray dans son perfide cœur
Moy-mesme ensanglanter l'image de ma sœur.
Mais que dis-je? pour moy l'ingrat a trop de charmes.
Son nom seul m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Mais Colombine vient : Cachons nôtre foiblesse ;
Et tâchons de sonder son cœur avec adresse.

SCENE II.

ISABELLE. COLOMBINE *en Berenice*.

ISABELLE.

ET bien le cherchiez-vous? qu'en dites-vous ma sœur?
Estes-vous aujourd'huy maîtresse de son cœur?
Cintio pour vous seule & languit & soupire.
Parlez. Qu'en dites vous?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire?
Si Cintio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.
Ouy, ma sœur; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point, ma sœur: Car enfin je devine...

COLOMBINE.

Et bien, connoissez mieux le cœur de Colombine.
Je hay le serieux, & j'aime l'enjoüement.
Arlequin, Phaëton me plut infiniment.
J'aime s'a son Dotor, & s'il faut tout vous dire,
Sur ma foy, je ne veux d'un Amant que pour rire.
J'ay dans la teste encore un bien plus grand dessein.
Arlequin va paroitre en Empereur Romain.
Je luy reprocheray toute son injustice.
Il sera mon Titus, & moy sa Berenice.

Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
Eriger Phaëton en défunt Celadon.
Il estoit mon Cadmus dans l'adieu d'Hermione:
On connoit les transports où son cœur s'abandonne
Pour vous, ma sœur, dont l'air, le visage, & les yeux,
Sont faits pour la tendresse, & pour le serieux,
Vous l'avez fait paroitre avec delicatesse;
Et certain petit air qui prêche la tendresse,
Un peu de jalousie, un peu d'emportement,
Vous sied fort bien, ma sœur, & plaist infiniment
Pour moy, je vay joüer, en stile magnifique,
Avec mon cher Titus, un serieux Comique.

ISABELLE.

Je vous entends, ma sœur: vous raillez assez bien.
Vous joüez vôtre rolle, & j'ay joüé le mien.

elle s'en va.

COLOMBINE *seule.*

Moy Berenice! Ha Dieux! par où m'y prendre?
Auray-je un port de voix & languissant & tendre?
Et puis-je prononcer sur le ton langoureux:
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Tantost devant Titus il faut que je soupire.
Mais quoy? mon serieux fera mourir de rire.
Berenice aura beau pousser deux mille helas,
En voyant Colombine on ne la croira pas.
Mais Titus vient. Rentrons pour prendre un port de Reine.



SCENE III.

ARLEQUIN *en Titus.*

SCARAMOUCHE *en Paulin.*

ARLEQUIN.

A T-on veu de ma part le Roy de Comagene?
Sçait-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Signor si Signor.

ARLEQUIN.

Parle François. Je dis que tu n'és qu'un Butor.
Répons, asne, que fait la Reine Berenice?

SCARAMOUCHE.

La Rena Bereniffe... la Rena... Ber.. Berenice, elle est la haut qui pisse, Signor ... & ... per ... se Ben.....

ARLEQUIN.

Parle, Acheve, fy donc! quel Paulin! quelle beste!
Diable soit de Paulin & de sa confidence!
Cheval, asne bâté, va, sors de ma presence.
Cours apprendre ton rolle, évite ma fureur,
Indiscret confident d'un discret Empereur.

SCARAMOUCHE *s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

Hé bien, Titus, que vas-tu faire?
Berenice t'attend. Où vas-tu temeraire?
Tes adieux sont-ils prests? t'és-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de fermeté?
Car enfin au combat qui pour toy se prepare,
C'est peu d'estre constant, il faut estre barbare.

Aux Auditeurs.

Ce début n'eſt pas mal Meſſieurs ; & ſur ce ton
Ie m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient.

SCENE IV.

COLOMBINE *en Berenice.*

ARLEQUIN *en Titus.*

COLOMBINE.

NOn, laiſſez-moy, vous dis-je.
En vain tous vos conſeils me retiennent icy.
Il faut que je le voye. Ah pargué le voicy.
Hé bien, il eſt donc vray que Titus m'abandonne ?
Il faut nous ſeparer, & c'eſt luy qui l'ordonne ?

(*Elle le pouſſe.*)

ARLEQUIN.

Ne pouſſez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point icy nous attendrir tous deux.
Il faut .... mais que faut-il ? dans l'horreur qui m'accable,
Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au diable.
Vous voyez cependant, mes yeux ſont tous en eau :
Ie tremble, je fremis. Tout beau, Titus, tout beau.
Il faut que l'Univers reconnoiſſe ſans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine :
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſeparer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, eſt il temps de me le déclarer ?
Qu'avez vous fait, maraut ? je me ſuis cruë aimée.
Aux plaiſirs de vous voir mon ame accoutumée....

ARLEQUIN.

La friponne !

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raisons.
Vous m'allez envoyer aux petites Maisons :
Car enfin aprés vous je cours comme une folle.
Ouy, j'expire d'amour, & j'en perds la parole.
Helas ! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat ?
Vôtre amour ne pût il paroitre qu'au Senat ?
Ah, Titus : car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte ;
De quel soin vôtre amour va-t'il s'importuner ?
N'a t'il que des Etats qu'il me puisse donner ?
Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses interests sont ils plus sacrez que les nôtres ?
Répondez donc. (*Elle le tire par la manche, & la luy déchire.*

ARLEQUIN.

Helas, que vous me déchirez ?

COLOMBINE.

Vous estes Empereur, Seigneur; & vous pleurez !

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, il est vray, je pleure, je soupire ;
Je fremy. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire....
Quand j'acceptai l'Empire...on me vit Empereur..,
Ma mignone, m'amour, redonne moy mon cœur,
Pour Berenice, helas, c'est un grand coup de foudre.
Mais, mon petit tendron, il faut vous y resoudre.
Car enfin aujourd'huy, je dois dire de vous,
Lors que vous m'étranglez pour estre vôtre époux:
Puis qu'elle pleure, qu'elle crie,
Et qu'elle veut qu'on la marie,
Je veux luy donner de ma main
L'aimable & le jeune Paulin.
Holo, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous en au diable avecque Scaramouche.

Pour un si vieux frelon, je suis trop jeune mouche.
Si j'ay crié, pleuré, pour avoir un époux,
Cher Titus, j'en veux un qui soit beau comme vous.
Pour Titus Empereur je pleure, je soupire ;
Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.

Elle s'en va.

SCENE V.

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN, *voyant le Fripier.*

JE pense que le Fripier qui m'a loué cet habit, me vient demander de l'argent. Continuons nôtre rolle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah si vous remontiez jusques à sa naissance....

LE FRIPIER.

Ah si vous me donniez, Monsieur, six écus que vous me devez; vous me feriez bien plus de plaisir.

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoist-il les écus ?
Tu te trompes, mon cher, je ne les connois plus.
Tu me fais à plaisir des contes ridicules ;
Et mon grand Tresorier te va payer en Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, Monsieur. Je vous demande de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Les Jules, ignorant, gravez au champ de Mars,
Furent jadis la monnoye & l'argent des Cesars.

LE FRIPIER.

Je me mocque de vous & de vos Cesars : je veux estre payé. (*Il va sur Arlequin, & luy arrache son juste-au-corps.*)

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Quoy jusques sur le Throne, avec tant de fureur,
Un maraut de Fripier insulte un Empereur !
Gardes, qu'on le saisisse.

LE FRIPIER.

Maraut, vous mesme. Voila un joly Empereur !
(Il se met à rire, & s'en va avec le juste-au-corps.)

ARLEQUIN *seul*.

Quel changement, helas ! quelle vicissitude !
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude !
Je le voy, je le sens, & je l'éprouve bien.
J'estois un Empereur : & je ne suis plus rien.
Ah qu'on est malheureux d'avoir des creanciers !
Si l'Empire Romain avoit eu des Fripiers
Contre luy déchaisnez, & plus Juifs que le diable,
Il n'auroit pas esté si ferme, & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.





PLAIDOYE' DE PROTE'E.

LE JUGE, *plusieurs Officiers*, PILLARDIN, LA RUINE *Procureurs*. UN CLERC *avec une épée au côté*. LE DOCTEUR.

PILLARDIN.

AVant toutes choses, Messieurs, (attendu qu'il est expressement défendu aux Clercs de porter des épées) je demande que celle de nôtre partie adverse, presente à l'Audiance, soit mise au Greffe, & qu'il soit condamné à l'amande.

LE JUGE.

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par provision l'épée du Clerc sera mise au Greffe; ensuite portée chez le Coutelier de la Bazoche, pour estre convertie en canifs de Toulouse, qui seront distribuez aux pauvres Clercs qui en ont besoin.

LA RUINE.

Peste soit de l'épée, & dequoy diable vous avisez-vous de paroître au Barreau dans cet équipage là? Il a raison: c'est prof-

ſtituer l'épée, que d'en laiſſer porter à des Clercs. Voyons un peu comment nous r'habillerons cecy.

LE CLERC *à la ruine.*

Mais, Monſieur, tous mes autres camarades en portent.

LA RUINE.

Tous les autres ſont des garnemens & des libertins comme vous. Hé, une bonne écritoire, mon amy, une bonne écritoire !

PILLARDIN.

Meſſieurs, je parle pour Maiſtre Grazian Baloüard, Comedien dans la Troupe Italienne, oppoſant à toute la procedure faite par Paul Griffonet, Clerc & neveu d'un Procureur au Chaſtelet.

Je crois, Meſſieurs que je n'offenſe perſonne quand je dis que le Clerc à qui nous avons affaire, eſt beaucoup plus à craindre que le levrier dont il ſe plaint ; & que ſi jamais il parvient à eſtre Procureur, il ſera tres-dangereux de tomber ſous ſa coupe. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que vous eſtes importunez de ſes gentilleſſes. Tantoſt c'eſt un Chirurgien pour le panſement de certains maux : Tantoſt c'eſt un Rotiſſeur pour de la viande. Une Lingere pour des calleçons, un Cabaretier pour du vin. Enfin vos Audiances ne retentiſſent que des plaintes honteuſes que l'on fait tous les jours

contre sa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous supplier de faire un exemple d'un Picoreur, qui pretend, avec de la malice & du papier marqué, se tailler un habit complet, & s'équiper tout à neuf aux dépens d'un étranger.

LA RUINE.

Voila qui ne commence pas mal! un Picoreur, voila qui ne commence pas mal! allons, bon, courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, Maistre la Ruine: vous n'y estes pas encore.

LA RUINE.

Non: mais j'y seray bien-tost; & je vous apprendray que Maistre Griffonet est un Clerc d'honneur & de probité. Voila une jolie maniere de plaider, vrayment?

PILLARDIN.

Ecoutez, Maistre la Ruine, je suis bien averty que vous n'estes payé que pour faire du bruit à l'Audiance: Mais....

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas là. J'y feray bien autant de mal que de bruit; & vous allez voir que vôtre Docteur n'est qu'un asne en comparaison d'un Clerc du Chastelet. Nous verrons, vrayment si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audiance? Je pretends.....

PILLARDIN.

Encore ?

LA RUINE.

Hé que Diable, plaidez, on ne songe pas à vous. Du bruit à l'Audiance !

PILLARDIN.

Lorsque l'on m'a interrompu, je commençois, Messieurs, à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir esté imaginée que par un Clerc de Procureur du Chastelet. Je dis, du Chastelet, parce que les Clercs du Parlement ne font point les breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parentese, Messieurs, vous insinuë que nous avons affaire à un personnage alteré, qui regarde, le Docteur, comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre à payer les frais monstrueux dont on nous accable depuis six mois sans misericorde & sans relâche.

LA RUINE.

La grande nouveauté, qu'un Clerc fasse des frais !

PILLARDIN.

Voicy le chef-d'œuvre sur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ six mois que le nommé Griffonet, & deux autres Clercs ses camarades, courroient les ruës, chacun une brette au côté. Je ne vous diray point, Messieurs, si c'estoit les affaires ou

l'amour qui les mettoient en campagne. Quoy qu'il en soit, en passant dans la ruë Guenegaud, un levrier surpris de voir trois Clercs de Procureur avec des épées, commence à abboyer. Les trois Spadassins intimidez prennent la fuite. Dans cette déroute, Griffonnet laisse tomber son manteau: le chien en folâtrant, le secoüe. Voilà ce qui donne occasion au burlesque Procés qu'on nous fait aujourd'huy; & c'est sur ce manteau mordu qu'on a broüillé tout le papier que Maistre la Ruine tient entre ses mains.

LA RUINE.

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile; & depuis que je plaide, je n'ay point veu de procedure mieux gouvernée. Fy, cela est honteux de se déchaîner contre un jeune Praticien qui fait les choses dans l'ordre!

PILLARDIN.

Pour faire les choses dans l'ordre, vôtre partie n'avoit qu'à ramasser son manteau, & poursuivre son chemin. Mais un Clerc du Chastelet, qui n'a que sa plume pour patrimoine, tâche de se pousser par des voyes extraordinaires: *aude aliquid, brevibus giris, & carcere dignum; si vis esse aliquis.* Maistre Griffonet veut estre Procureur: il n'importe aux dépens de qui sa Charge soit achetée. Le chien qui a décou-

ſur ſon manteau, eſt un chien vagabond : mais le chien eſt ſorty de la maiſon où demeure le Docteur de la Comedie. Le Docteur eſt un étranger ; Cet étranger eſt en reputation d'avoir de l'argent. En voilà aſſez, Meſſieurs, pour acharner un Clerc avide & chicaneur. Il demande, à la verité, trente francs pour le dommage de ſon manteau ; mais il ſe contente de neuf cens livres pour les dépens du procés.

LA RUINE.

Helas ! C'eſt bien peu.

PILLARDIN.

Il n'eſt pas beſoin, Meſſieurs, d'exagerer cette perſecution pour la rendre plus ſenſible & plus odieuſe. Je penſe en avoir aſſez dit, pour faire préjuger dequoy ce Griffonet ſera capable, ſi jamais il eſt Procureur. Je finis, en vous ſuppliant trés-humblement de retrancher de vôtre illuſtre Corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous que la Bazoche eſt la pepiniere des Procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des Juges eſt une eſpece d'authorité pour le mal ; & que le grand ſecret pour ne plus trouver de deſordres parmy les Procureurs, c'eſt de n'en point ſouffrir parmy les Clercs.

Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Maître Griffonet du prétendu dommage de ſon manteau, & de tous les frais faits

en consequence ; & pour l'induë vexation ordonner qu'il sera décheu & degradé de la dignité de Clerc : Deffenses à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée ; & le condamner aux dépens.

LA RUINE.

Ho, ça, ça, nous allons voir. Messieurs je parle pour Paul Griffonet, Manceau d'origine, Clerc de profession, beau-frere de Sergent, neveu de Procureur au Chastelet, & pardessus tout cela, cy-devant Prevost de la Bazoche : Contre Maistre Grazian Baloüard, Docteur de la Comedie Italienne ; & encore contre Maistre Brditomar Chien mâtin, soit disant Levrier, & justifié domestique dudit Docteur.

Vous voyez, Messieurs, qu'il y a trois parties interessées dans cette cause un Docteur, un Chien, & un Clerc. Un Docteur premier animal, un Levrier, autre animal & un Clerc qui tient de la nature de tous les deux ; puis qu'un Clerc, ou du moins un Bachelier en procez, est un Levrier en chicane. Sur la seule qualité des parties, on va croire que cette cause est la matiere d'une Scene risible, parce que nous avons affaire à un Comedien. Ah, de grace, Messieurs, banissez toutes ces joyeuses preventions, pour vous preparer au recit d'un malheur, qui pour estre sans exemple, ne doit pas estre sans compassion. Malheur, Mes-

ſieurs, malheur qui fourniroit le ſujet d'un Poëme plus grave que l'Eneïde, & plus ſerieux que le Lutrin ; puis qu'il ne s'agit pas icy d'une Ville embraſée par le ſtratagème d'un Cheval de bois, ny d'une conteſtation fondée ſur un pupitre de pareille étoffe ; mais d'un manteau d'un bon bouracan, mordu, déchiré, & mis en pieces par l'inhumanité d'un Levrier effectif : *quis talia fando, temperet à lacrymis.* Voicy le fait en trois paroles.

La Foire Saint Germain attire tout Paris par la nouveauté de ſes ſpectacles. Ma partie fatiguée d'un gros inventaire de production, voulut pour ſe delaſſer l'eſprit, aller voir les Marionettes. Fatale & dangereuſes curioſité ! Ce pauvre garçon accompagné de deux Clercs ſes camarades, s'entretenoit, chemin faiſant, de choſes concernantes la Profeſſion ; lors qu'un mâtin affamé s'échappe de chez le Docteur, s'élance ſur Maiſtre Griffonet ; & ſoit qu'il trouvât le manteau ou plus gras ou plus tendre que le Clerc, il déchire ce manteau en trois coups de dents. Ce manteau, le fruit de tant de veilles, & la reconnoiſſance de tant de Cliens ! Ce manteau, qui par ſes differens uſages ſe pouvoit appeller un meuble univerſel ! Le matin, Robbe de chambre. Le long du jour, il redevenoit Manteau : La nuit il ſervoit de couverture ;

& dans les mauvais temps, c'estoit un parapluye impenetrable. Ce manteau, Messieurs, tel que je viens de vous le décrire, demeure en proye à un levrier, qui par ses cris & ses morsures, jette une telle épouvante dans l'ame des trois Clercs, qu'ils cherchent leur salut dans la fuite. *Timor addidit alas.* L'un court à toutes-jambes chez luy: L'autre se cache dans la foule: Ma partie seule dispute quelque temps le terrein. Mais comme il n'est pas honteux de ceder à la force, il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son bouracan déchiré: *exuvias tristes Danaum!*

LE JUGE.

Maistre la Ruine, voila bien de la broderie sur un méchant manteau! Vous feriez mieux de nous dire, si aprés tout ce grand carnage, vôtre partie a rendu sa plainte?

LA RUINE.

Il a bien fait pis, Messieurs. Car il a fortifié sa plainte d'une grosse Enqueste, composée de 37. témoins, soûtenuë de plusieurs demandes incidentes, de Requestes, de Sommations, de faits & articles, & generalement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la Pratique. C'est dans cette affaire que Maistre Griffonnet ma partie, va paroître en veritable Clerc du Chastelet. Depuis six mois, Messieurs, il ne dort point; & je puis dire à son honneur, que depuis six

mois, il ne s'est point passé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle procedure dans son sac. Enfin il a mis son procés sur un si bon pied, & a fait parler si heureusement ses témoins, qu'il n'est pas en vôtre pouvoir de douter que le chien en question n'appartienne au Docteur de la Comedie. Or si le chien appartient incontestablement au Docteur de la Comedie, Maistre Griffonnet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de son manteau, & de neuf cent livres, à quoy il se reduit pour ses dépens ? je ne croy pas qu'un Clerc puisse plaider avec plus de retenuë. Quand on ne taxeroit à ma partie que quinze sols de chaque citation de Latin, je suis seur qu'il y en a pour plus de quatre cent francs dans ses écritures. Il en a mis jusques dans ses Exploits. Diable, je ne plaide pas pour une beste. La Loy *Si quadrupes pauperiem.*

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de Latin pour une bagatelle !

LA RUINE.

Puisque la Bazoche s'offense du Latin, je vais répondre en François aux faits calomnieux dont on a voulu noircir ma partie. Commençons par le Chirurgien, la maladie & le pansement dont Maistre Pil-

lardin a pretendu scandaliser celuy pour qui je parle. Pour confondre, Messieurs, une telle imposture, ma partie est preste d'affirmer à l'audiance, que depuis quatre ans qu'il est à Paris, il ne voit & ne frequente que la niece de Maistre Pillardin, & quelques autres femmes de Procureurs, fort honnestes & fort reservées. Je ne pense pas, Messieurs, qu'il en faille davantage pour vous persuader que Maistre Griffonnet est sain & entier : & plust au Ciel qu'il en fust de mesme de son manteau ! Passons à la vexation qu'on nous impute. Ce Griffonnet, dit on, est un Clerc alteré, qui veut succer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un étranger. Ce sont, Messieurs, les propres termes dont on s'est servy. En verité, Maistre Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un usage dont vous profitez aussi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur....

PILLARDIN.

Maistre la Ruine, vous vous passeriez bien....

LA RUINE.

Hé, Maistre Pillardin, vous vous passeriez bien mieux de décrier la conduite d'un Clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire Et où est le mal de plumer un Comedien quand il a de l'argent ? Quoy, ce n'est pas assez que les Italiens déchirent les Procu-

reurs ? Il faut encore que leurs chiens viennent déchirer les manteau des Clercs ? Et on se fera une conscience d'épargner ces sortes de boufons, qui répandent leur fiel sur les Professions les plus reglées ? Fy, Maistre Pillardin, vous parlez contre vous-mesme, quand vous défendez ces Farceurs qui ont compris tant d'honnestes gens dans leurs rolles. Il sied bien à ces mauvais Plaisans de faire comparaison avec Messieurs les Clercs, qui sont les fantassins de la Justice, les Graduez de la chicane, les Magistrats de la Bazoche, les timons des études, la charuë des Procureurs ; & la cheville ouvriere de la procedure ! Il y a, Messieurs, une notable difference entre un Clerc & un Comedien. Quand les Comediens viennent dans nos Etudes, ils y entrent soumis & rampans : mais un Clerc ne paroît à la Comedie que la Critique en main, & comme le controlleur né de toutes les pieces nouvelles : Privilege, Messieurs, établi par le plus fameux Poëte de nôtre siecle.

Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila :
Et si ce Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

Tant d'illuſtres prérogatives ne ſerviront-elles qu'à la confuſion de ma partie ? Ne compterez-vous pour rien cette longue genealogie de Sergent & de Procureurs dont regorge la famille des Griffonnets ? Souffrirez-vous qu'un Docteur de Theatre triomphe inſolemment de la Clericature ? Ah, Meſſieurs, ne voyons-nous pas que les Italiens ſont à l'affus de vôtre Jugement, pour en faire une plaiſanterie plus cruelle & plus ſanglante encore que celle des Procureurs ? Si Maiſtre Griffonnet perd ſa cauſe, Arlequin & ſa Troupe vont s'enrichir aux dépens des Clercs & de la Bazoche. Quoy, ce beau nom de Griffonet, va devenir la fable & la riſée publique ! Et comme les Procureurs ne paſſent aujourd'huy que pour des Grapignans, les Clercs ne paſſeront à l'avenir que pour des Griffonets. Prévenez ; Meſſieurs, prévenez ces picquantes railleries par une ſevere condamnation : Et ſi des Comediens ont la hardieſſe de nous joüer, que ce ſoit du moins aprés avoir payé le dommage du manteau, & les dépens du procés. C'eſt à quoy je conclus. (*A Pillardin*) Ho, nous allons voir à cette heure ſi je ne ſuis payé que pour faire du bruit à l'Audiance !

Ce qui suit se dit dans le temps qu'on est aux opinions.

LE JUGE *estant aux opinions.*

La Ruine, pourquoy vôtre partie n'a-t-elle pas apporté son manteau à l'Audience. On verroit mieux dequoy il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne se peut pas, Messieurs : c'est un manteau sur la litiere, dont la plus grande piece ne couvriroit pas un ongle. Trois Ravaudeuses ont déja renoncé à le rentraire.

PILLARDIN.

Il n'y en a pas un travers de doigt de decousu.

LA RUINE.

Fy ! Cela est honteux, qu'un Docteur nourrisse des chiens en chambre, pour devorer les manteaux des passans ! Et où en serions-nous, si on toleroit ces. . .Ho, il faut tout au moins que les chemins soient libres ; & il ne sera pas dit . . . .

LE JUGE *toujours aux opinions.*

La Ruine, mettez-vous en fait que le chien appartienne au Docteur ?

LA RUINE.

Ouy, Monsieur, je soûtiens que c'est un chien à sa devotion & à ses gages ; & qu'il boit & mange tous les jours avec luy.

PILLARDIN.

Cela n'eſt pas vray. C'eſt un chien qui n'a ny feu n'y lieu.

LA RUINE.

Un bel employ pour un Docteur, de tenir école de mâtins, & les dreſſer à manger le monde dans les ruës ! Ho, nous allons voir ſi un Clerc n'oſeroit demander juſtice ?

JUGEMENT.

LE JUGE.

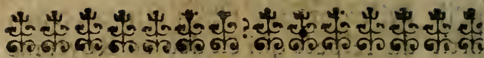
La Bazoche regnante en triomphe & titre d'honneur, a debouté Paul Griffonnet du pretendu dommage de ſon manteau & des frais faits en conſequence : L'a declaré décheu & degradé de ſa dignité de Clerc : Défenſes à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée, & en cas de contravention, permis à Maiſtre Bruitomar, & à tous autres chiens ſes confreres, de quel poil, âge & qualité qu'ils puiſſent eſtre ; d'abboyer, mordre & courir ſus à tous les Clercs qu'ils trouveront ſaiſis d'épées. Et pour dédommager aucunement le Docteur du temps qu'il a perdu à ſe défendre d'une ſi induë vexation ; permis à luy & à ſa Troupe de joüer les Griffonnets, tant & ſi riſiblement

qu'ils aviseront bon estre; sans toutefois sortir du respect qui est deu au Royaume de la Bazoche. Ainsi prononcé.

LA RUINE.

Aprés cela je ne plaideray de ma vie. Quelle diable de jugerie?





SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN JASON, OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

MONOLOGUE DE COLOMBINE qui represente Medée.

MEDE'E.

QUoy donc? l'orgueilleuse Ipsiphile,
Jusques sur mon pallié, jusques dans ma maison,
Viendra me dérober Jason,
Et je demeureray tranquile?
Moy, maistresse passée en tout enchantement:
Qui sçait magie & noire & blanche:
Qui tient les diables dans ma manche,
Je ne pourray retenir un Amant?
Moy? ne suis-je plus Medée?
L'amour dont je suis obsedée,
M'a-t-il fait oublier ce que j'ay de pouvoir?
Non, non, trop cruelle rivale,
Il est temps de te faire voir
Si j'ay quelque credit sur la rive infernale.
Rendons pour quelque temps Jason si contrefait,
Si lourd d'esprit, & de corps si malfait,

Que ma Rivale le haïsse.
Servons-nous de cet artifice :
Elle quittera ce sejour.
Je n'auray plus d'obstacle à soulager ma peine.
L'amitié des Lutins n'est pas tout à fait vaine.
Si je ne puis par eux inspirer de l'amour,
Je puis inspirer de la haine.
Sus donc, que tout l'enfer soit soumis à mes vœux,
Que la Nuit, le Cahos, l'Acheron, le Tenare ;
Que ces sombres manoirs, ces fleuves tenebreux,
Dont le nom seulement est terrible & barbare,
Le Stix, le Phlegeton, le Leté, le Tartare,
Que tout sente l'effort de mes charmes affreux.
Toy Divinité scelerate,
Qui te mêle de cent mêtiers,
O Lune que chez les Sorciers
On appelle la triple Hecate :
Vous esprits puissans & malins,
Demons, Lares, Follets, Lemures, & Lutins,
Ramassez en ce jour, pour servir ma furie,
Vôtre plus fine diablerie.
Et vous diables nouveaux, Sergens, Clercs, Procureurs,
Commissaires, Greffiers, alterez Picoreurs,
Vous de qui la malice énorme,
Par une adroite trahison,
Rend l'équité mesme difforme,
Faites en autant de Jason.
Il est vray que Medée a sur vous peu d'empire ;
Vous estes des esprits retifs :
Mais pourtant par certains motifs,
(*Elle fait comme si elle comptoit de l'argent*)
Je me flate de vous reduire.
Je possede un riche tresor.
Que la taille à Jason soit bien defigurée,
Comme vous faites tant pour l'or,
C'est pour vous la Toison dorée.

Icy la Statuë heroïque de Iason, qui est au milieu de la Scene, se change en celle d'Arlequin, dont Iason conserve la forme durant toute la piece.

Medée, aprés l'avoir consideré sous cette figure, dit :

Le voilà tel que je desire.
Mais Ipsiphile vient. Adieu, je me retire.

Ipsiphile arrive.

SCENE

SUR LES OFFICIERS.

IPSIPHILE MEDE'E.

IPSIPHILE.

Ah, Madame, arrestez, & pour me consoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites couler.
Quoy ? de tant de Heros dont brille la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide ?
Car ce nouvel Amant dont vous briguez la foy,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moy.
Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincuë enfin des tourmens de l'absence,
J'ay tout abandonné pour revoir un Amant :
Et quand preste à joüir d'un bonheur si charmant,
Dé a je m'applaudis du succés de mes peines,
J'aprens que cet Amant est chargé d'autres chaines.
Je le trouve inconstant, je le vois dans vos bras.
Ah, Madame, ces fers ne vous honorent pas.
Plaignez l'égarement d'une jeune Princesse,
Qui se forme un bonheur de toute sa tendresse.
Pardonnez la chaleur de ses transports jaloux ;
Et quittez un penchant trop indigne de vous.

MEDE'E.

Ouf. Cela fend le cœur. Bon Dieu, que de tendresse !
Helas, vous me faites pitié !
Mais pour estre d'un cœur fort long temps la maitresse ;
Vous en avez trop de moitié.
Vous m'avez toute l'encolure,
De venir en ces lieux chercher quelque avanture.
Mais ce n'en est plus la saison ;
Et dans le païs où nous sommes,
Il n'est rien si froid que les hommes ;
On n'en peut arracher ny plume ny Toison.
On n'y fait de frais qu'en fleurettes ;
De beaux discours, des complimens,
Des reverences fort bien faites,
Des petits vers, des chansonnettes :
Voilà dequoy tous les Amans
Payent les faveurs des Coquettes.
Et mesme à present à la Cour,
On a tant d'ardeur pour la Gloire,
Qu'on ne songe qu'à la Victoire :
On a presque oublié l'Amour.
Déja mesme l'on voit telle Dame forcée
A descendre du rang où le sort l'a placée,
Pour avoir des soupirs d'un étage plus bas.
Telle en gueuse ; telle en achete :
Et si grande en est la disette,
Qu'au mépris de tous nos appas,
Sans argent l'on n'en aura pas.
Cherchez fortune ailleurs, si vous voulés me croire.

IPSIPHILE.

Ha, Jugez autrement de l'objet de mes feux :
Et cessez d'insulter à mon sort malheureux.
Non, Madame, mon cœur qui n'aime que la gloire,
Ne cherche point icy de honteuse victoire.
Je laisse vôtre Cour en butte à ses défauts :
Je la plains : mais j'aspire à des desseins plus hauts.

Oüy, je cherche un Guerrier....

MEDE'E.

Un Guerrier? Ah Madame,
Vous tombez de fiévre en chaud mal.
Hé, ne vous flatez point d'un espoir trop fatal:
Un Guerrier vous prendroit pour femme?
Vous vous attendez à sa foy?
La foy de nos guerriers pese moins que leurs plumes;
Et l'on perd chez eux les coutumes
De prendre des femmes à soy.
Mars n'épousa jamais la Reine de Cithere.
Ils suivent son exemple, & vivent comme luy;
Et leur mariage ordinaire
Se fait avec celles d'autruy,
Hé, comment un homme de guerre,
Qui court tous les coins de la terre,
Errant tantost cy, tantost là,
Pourroit-il se borner à son petit ménage?
Il ne faut pas croire cela.
Voulez-vous qu'une épouse en tous lieux l'accompagne?
Non, leur methode vaut bien mieux.
Selon le changement des lieux,
Ils ont femme de ville, & femme de campagne.
Mais si vôtre ardeur est si forte,
Que vous vouliez passer par dessus ces égards,
Que de chagrins de toutes parts!
Vous craignez que la Gloire un peu trop ne l'emporte:
Vous courez, quoy que loin, tous les mesmes hasards,
Vous tremblez aux faux bruits que sans cesse on rapporte;
Et puis un vilain coup que l'on ne prévoit pas,
Viendra luy sequestrer ou la cuisse ou le bras.
Et dans ce terrible équipage,

Quand on n'est plus propre aux combats,
On ne l'est guere au mariage.
En voulez-vous faire un Galand?
C'est encor pis vingt fois pour tarir une bourse,
Un Guerrier a toujours un merveilleux talent;
Et des pertes qu'il fait la belle est la ressource.
Aprés l'effet des petits soins.
Le Cavalier aura l'ame chagrine.
La Dame du chagrin veut sçavoir l'origine:
Il voudra la cacher, ou le feindre du moins.
L'Amante s'en plaint, & s'obstine.
Alors on fait sçavoir tous ses petits besoins.
On aura perdu son Bagage;
Il faut refaire un Equipage:
Peut-on voir un Amant chagrin?
Il a besoin d'argent, on en offre à la fin.
L'Amant s'en fâche, & le refuse:
On le fléchit tout doucement.
Il l'accepte en faisant une fort tendre excuse:
Et voilà tout le payement.
Je vous parle peut-estre un peu trop franchement:
Mais j'ay peur qu'on ne vous abuse.

IPSIPHILE.

Hé, Madame, quittez le soin de mon repos,
Et me laissez Jason: Cedez moy ce Heros.
Luy seul me rend heureuse, & je vous le demande.

MEDE'E.

Quoy, vous me demandez Jason?
Voyez un peu le bel oison!
Ho, la fortune n'est pas grande.
Vous vous coëffez d'un tel magot,
Laid, ventru, mal bâty, petit comme un sabot?
Je vous aurois cru plus friande.
Pourtant si vous l'aimez, tant mieux.
Vous allez voir passer son triomphe en ces lieux.
S'il suffit pour guerir l'ardeur qui vous possede,
De tout mon cœur je vous le cede.

SCENE DE JASON ET MEDE'E,

MEDE'E.

INgrat, il est donc vray que certaine inconnuë,
De ton digne minois feruë,
Vient icy tout exprés s'asseurer de ta foy,
Et prétend triompher de moy,
Sans craindre les trãsports dont mon ame est émuë?
Là? ne ressens-tu pas quelque secrette horreur?
Oses-tu commettre un tel crime?
Sçais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et sorciere sorcierissime?
Quoy? tu n'as pas un brin ni d'amour, ni de peur?
Tu ne me répons rien. Veux tu parler?

JASON.

Madame,
Pour estre redoutable, il suffit d'estre femme.
Je crains plus ce nom seul que tout vôtre pouvoir,
Mais encor faut-il bien se faire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une Rivale excite,
Font en quelque façon une sausse au merite;
Et le cœur d'un Heros si beau, si gros, si gras,
Devoit bien vous coûter quelque peu d'embarras.

MEDE'E.

Ah, ah, j'en suis d'avis! J'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me donnent la jaunisse?
Prens plutost le parti d'appaiser mon courroux,
Si tu ne veux bientost, ...

JASON.

Ah Madame, tout doux.
Pardonnez à Jason ce petit stratagême,
Approchez seulement pour connoître que j'aime.

Vous

Vous sentirez l'effet de toutes vos beautez,
Mille soupirs pour vous sortent de tous côtez.
Daignez vous adoucir, moderez vôtre haine.

MEDE'E *portant la main à son nez.*

Toy mesme, en soupirant, adoucis ton halcine,
Fais un peu des soupirs d'une meilleure odeur.

JASON.

Helas ! c'est un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font sortir par un chemin contraire:
Mon amour par devant, & ma peur par derriere.

MEDE'E.

Quoy ? tu prétens par cet amour venteux,
Eteindre ma colere, ou rallumer mes feux ?
Non, je veux des preuves plus claires.
Ie veux te voir pleurer auparavant.

JASON.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires?
Et bien, répandons en: elles sont necessaires.
Ah que sçavoir pleurer est un heureux talent!
Ca cruelle, pleurons Ta rigueur sans seconde
Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du monde.
Pleurons donc. Mais cherchons quelque agreable ton.

(*Il pleure de differentes manieres.*)

Fy ! Cela ne vaut rien... encor moins... passe... Bon.
Hé bien, tigresse, as-tu quelque chose à me dire ?

MEDE'E.

Ouy, tu ne pleures que pour rire,
Tiens. Pour te bien prouver que ce n'est pas un jeu,
Il faudroit te tuer un peu.

JASON.

Ne faut-il que cela ? Ce n'est pas une affaire.
Ca donc, tuons-nous pour te plaire.
Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.

Pourtant ce n'est gueres la mode :
Les Amans d'apresent ont certaine methode
De ne se plus tuer qu'en vers.

MEDE'E.

Non, non, c'est tout de bon, & je veux que tu meure.
Helas ! meurs seulement pour un petit quart d'heure ;
Et sois seur aprés d'estre aimé.

JASON *prenant son épée, & se l'appuyant au cœur du côté du pommeau,*

Tiens, ç'en est fait : Allons, Jason : ferme, courage.

Medée veut l'arrester pour luy faire prendre l'épée du costé de la pointe.

Non, laissez moy, pendant que je suis animé.

MEDE'E *luy ostant son épée, & la luy redonnant par la pointe.*

Attens, tien, c'est par là. Tu n'en sçais pas l'usage.

JASON.

Excusez mon apprentissage.
Je n'y suis pas encore accoutumé.

MEDE'E.

Viste, depêche, tost.

JASON.

Oh, ne vous en deplaise,
Laissez les gens se tuer à leur aise.

MEDE'E *en riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

JASON.

Tu ris ? Tais-toy donc, si tu veux.
Il faut, pour se tuer, un peu de serieux.
Allons, la chose est resoluë.
Sans barguigner, ç'en est fait, je me tuë.
Là, fort, zeste. *(Il fait glisser la pointe de l'épée entre ses jambes, & tombe dessus, comme s'il s'estoit percé.*

MEDE'E.

Vrayment, je crois qu'il a raison.
Estes-vous mort, Monsieur Jason ?
Dieux ! qu'ay-je fait ? quelle disgrace !
Cher Jason, es-tu mort ?

JASON.

Mort, s'il en fut jamais.

MEDE'E.

Helas ! reviens que je t'embrasse.
Pardonne-moy. Reviens je t'en prie.

JASON.

Oh, de grace,
Laissez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel ! quelle fatale avanture !
Oüy, je confesse que j'ay tort.
Je t'aime.

JASON.

Assurément !

MEDE'E.

Reviens. Je te le jure.

JASON.

Hé bien, cessons donc d'estre mort.
Or sus, je veux que l'on me flate.

MEDE'E.

Ouy, je t'aime, mon cœur.

JASON.

Bien fort ?

MEDE'E.

Tout à fait.

JASON.

Qu'on me donne la patte;
Amans qui vous plaignez, j'ay trouvé vôtre fait.
Tuez-vous. Rien n'est tel pour flechir une ingrate ;
Mais tuez-vous comme j'ay fait.

SCENE

DE JASON, DE MEDE'E & d'IPSIPHILE qui survient.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E.

SI bien donc qu'à la fin, indomptable Iason,
Vous croirez à ma barbe emporter la Toison?
Et déja vôtre bras, en depit de mes charmes,
Croit vaincre les Taureaux, les Dragons, les Gens-
darmes,
Mais c'est à mon avis estre bien effronté.
Tu ne t'es pas encore assez bien consulté.
Non, mon cher, defais-toy de tant de confiance.
Iason se trouvera plus poltron qu'il ne pense.

JASON.

Madame, je l'auray malgré vous & vos dents.
Ce sera mon bijou. I'en ay fait des sermens,
Quoy que vôtre rigueur me gourmande & m'ac-
cable,
Ie n'en demordray pas, ventre-bleu, pour un dia-
ble.
Allons. I'en veux decoudre.

MEDE'E.

Ah Iason, mon mignon!

JASON.

Laissez-moy....

MEDE'E.

Ie t'en prie.

JASON.

Oh non, vous dis-je, non.

IPSIPHILE *survenant .. & arrestant Jason par le bras.*

Doux objet de mes vœux !

JASON *surpris de se voir entre Ipsiphile & Medée.*

Qu'entens-je ! ah je m'engage !
Ca, mon cœur, tenons bon : allons, prenons courage.
Evitons de ces yeux la cruelle douceur.
Au meurtre, on m'assassine, au voleur, au voleur.
Plus fendant qu'un Gascon, & plus vaillant qu'un Suisse,
Je feray des Taureaux & boudin & saucisse.
Quel degât! quelle horreur, lors que mon coutelas
Va fendre ces Coquins comme des echalas !
Lors que bouleversant barrieres, palissades,
Je vais faire aux Dragons, cornes & petarades !
Lors que pulverisant les plus vaillans Heros,
Je feray du tabac des cendres de leurs os !
Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées,
Que gigauts decharnez, qu'échines fracassées !
Quel haricot, morbleu, de jambes & de bras !
Et que mes coups de poing vont causer de trépas!
Ma colere animant mes deux bras homicides,
Va faire de Colcos un Hostel d'Invalides.
Par la mort, par la sang, j'y perdray mon Latin:
Ou j'auray la Toison. C'est l'ordre du destin.
Je me mocque des rats.

MEDE'E.

Tu ne crains point mes charmes?

IPSIPHILE.

Ah Jason! arrestez, voyez couler mes larmes.
Rendez-moy vôtre cœur, ou je meurs de soucy.
J'en espere une part.

MEDE'E.

J'en espere une aussi.
Explique toy, Jason, regle nôtre fortune.

JASON.

Comment? vous en voulez une part à chacune?
Vous prenez donc mon cœur pour un Gâteau des Rois?
Ho non pas, s'il vous plaist: C'est pour une autre fois.

IPSIPHILE.

Dans quel funeste estat ma fortune est reduite!
Je suis un inconstant, qui me fuit, qui m'évite.
Laisse aller la Toison, & me rends ton amour,
Jason, ou ton depart, me va priver du jour.

JASON.

Hé bien soit, archisoit: quelque chose qu'on fasse,
La Toison, malgré vous, appartient à ma race.

MEDE'E.

Pour rallumer sa flamme, & soulager mon cœur,
Tâchons de rallumer l'Ingrat par la douceur.
Jason, change d'avis Aime moy, je t'en prie,
Je suis jeune, passable, & peut-estre jolie:
Je veux estre à tes vœux plus douce qu'un mouton;
Et tu peux me gagner, sans combattre un Dragon.
Songe bien qu'un Dragon à peu de complaisance:
Qu'estant si gros, si gras, de si tendre apparence,
Tu te verras crocqué de quatre coups de dents.
Aime moy: tu le peux, sans craindre d'accidents.
Qu'en dis-tu, mon Amour?

JASON.

Je fremis, je frissonne,
A droite, à gauche, helas! l'amitié me talonne.
Je sens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot est gonflé, je creve dans ma peau.
On m'a desarçonné: le grand diable s'en mesle;
Et mon cœur contre luy ne bat plus que d'une aile.

Ouf! ah, je n'en puis plus. La Toison, ses beaux yeux,
Mes exploits, mon honneur, les plaisirs, ah grands Dieux!
De mes perplexitez la machine flotante,
Cà, là, du Nord au Sud la Victoire éclatante,
Parmy tant de lauriers, la gloire, ses appas,
Car... d'autant.... ouy..., d'ailleurs ... je puis ... je ne puis pas.
De mes affreux malheurs la Tragicomedie....
Vous voyez bien par là que j'aime à la folie?
Je renguaine mon fier, & quitte mon couroux.
Coupéz, taillez, rognez, me voilà tout à vous.
Je suis à vos desirs entierement conforme.

MEDE'E.

Je triomphe.

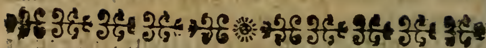
IPSIPHILE.

Ah l'ingrat!

JASON.

Attendez moy sous l'orme.





SCENE

DES ITEM.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E *tenant la Toison d'or, & fuyant devant Iason.*

NOn, tu ne l'auras pas ; non, te dis-je, tu ne l'auras pas.

JASON.

Ah Medée, sans rancune.

MEDE'E.

A moins que tu ne m'épouse, point de Toison.

JASON.

Quoy, tu te rebelles contre mon bras Dragonicide, Taurauñicide, Gendarmicide, & autres choses en ide ? Ne suffit-il pas que j'aye gagné la Toison pour . . . .

MEDE'E.

Point de quartier sans la noce. Il faut passer par là, ou par la fenestre. Ce n'est pas ici le temps de barguigner : Me veux-tu, ne me veux-tu pas ?

JASON.

Puisque tu en es logée là, il vaut autant sauter le bâton. Mais comme le marché est un peu longuet, il est bon de sçavoir à peu

prés tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer: ça marchandons ric à ric. Chacun y eſt pour ſon compte, une fois.

MEDE'E.

Oh de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne faut pas te mettre ſur le pied des femmes d'aujourd'huy: & tu comptes ſans ton hôte, ſi tu me prens pour un Surtout de galanterie. Item, point de brocard de brocard d'or, s'entend. Item, jamais de crêtes. Tous ces tas de rubans qui parent la teſte des femmes, gâtent ſouvent la teſte des maris.

MEDE'E.

Ce n'eſt pas mal débuter. Et bien, aprés?

JASON.

Item, point de grands laquais. Car tous les grands laquais de Madame, ſont d'une dangereuſe ſuite pour Monſieur.

MEDE'E.

Courage.

JASON.

Item, point de matelotte au Moulin de Javelle... Tu ris. Tais-toy donc. Diable, ce n'eſt pas toujours le poiſſon qui mene les gens en ce païs-la. Item, point de promenades ſans moy: point de repas clandeſtins: point de fricaſſées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endroits où les amis du mary tâ-

chent à devenir les amis de la femme. Franchement les femmes qui vont au cabaret n'y vont point pour des prunes.

MEDE'E.

Eſt-ce qu'on n'oſeroit manger un morceau avec ſes amis ?

JASON.

Mon Dieu ! ces ſortes de morceaux-là ſont toujours indigeſtes ; & le plus ſûr, c'eſt de revenir manger chez ſoy aux heures Bourgeoiſes. Item, point d'accointance avec les gens de Robe.

MEDE'E.

Comment ? les gens de Robe t'effarouchent ? Je te l'aurois pardonné quand on les prenoit pour des Meſtres de Camp, & qu'ils portoient des épées, des cravattes, & des ringraves. Mais preſentement qu'on les a fixez au rabat & au manteau ; ma foy des gens en cet équipage-là n'appetiſſent gueres les femmes.

JASON.

Item ...

MEDE'E.

Encore ?

JASON.

Diable, c'eſt un grand Item, celuy-cy. Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec les gens d'affaires.

MEDE'E.

Tu ne veux donc voir que des gueux ?

JASON.

Je ne veux point connoître des gens qui amorcent les femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les maris refusent. Malepeste, de quelque âge que soit un Financier, il est plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDE'E.

Quoy ? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaires ? Tu ne sçais donc pas que ce sont des dupes banales que les femmes amusent avec des cartes, & qui ne se font de merite & de reputation auprés d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu.

JASON.

Tant pis.

MEDE'E.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vous dis-je. Diable, rien n'est plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par estre de moitié avec une jeune femme. Si elle perd, on paye pour elle : quand elle gagne elle empoche tout, & ce seroit un grand miracle si ces Messieurs estoient long-temps de moitié avec la femme, sans estre aussi de moitié avec le mary.

MEDE'E.

Or ſus, je m'en vais faire des Item à mon tout,

JASON.

A ton aiſe.

MEDE'E.

Item, point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu ſerois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foy, c'eſt un mal bien univerſel.

MEDE'E.

Item, point de jolies ſervantes. Cela tire à conſequence & ....

JASON.

Mais...

MEDE'E

Point de mais là deſſus. Item, jamais d'yvrognerie, jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ny de bons Enfans.

JASON.

Il faut donc crever de ſoif pour t'épouſer

MEDE'E.

Point du tout. Amene tes connoiſſances chez nous. L'ordinaire ſera bien petit, s'il n'y a dequoy regaler deux ou trois de tes amis.... Tu ſonges? prends ton party. Tu as fait tes conditions: voila les miennes. A ce prix, je ſuis à toy avec la Toiſon.

JASON.

Marché fait. Touche là; je te veux ap-

prendre une nouvelle. La Reine a marié Ipsiphile à Licurgue. Ainsi nous allons estre tous contens. Or sus, quand partirons-nous pour aller en Grece ?

MEDE'E.

Doucement. On ne se met point en chemin le jour de ses noces. Avant que de partir, je te veux donner un plat de mon métier. (*Icy Medée frappe la terre de sa baguette. Le Theatre s'ouvre & represente un jardin avec des cascades magnifiques, & quantité de figures sur des piedestaux dorez.*)

JASON.

Diable ! voila une belle magie, celle-là!

MEDE'E.

Tu vois, Jason, que je mets tout en usage pour te plaire, & que je n'ay pas toujours des diables à ma queuë. Quoy que Magicienne, j'entens raison, ouy, quand il le faut.

JASON.

Malepeste, le beau début ! Sans vous offenser, prenez un peu vôtre baguette & nous montrez toutes vos raretez piece à piece.

MEDE'E.

Il n'est rien que je ne fasse pour te divertir ; à condition que tu me traiteras en honneste femme, au moins.

JASON.

Oh, cela s'en va ſans dire.

MEDE'E.

Tout ce que tu vois là de ſtatuës, ce ſont des gens que j'ay changez en pierre, pour m'avoir fâchée.

JASON.

Ouf! ſur ce pied-là je n'ay qu'à charrier droit.

MEDE'E.

Vois-tu ce viſage couleur de pain d'épice? C'eſt un Medecin qui ſeignoit dans le pourpre, & qui m'ordonnoit l'emetique pour un mal de dents.

JASON.

Fy, au diable! il falloit donc que ce fût quelque ignorant?

MEDE'E.

Bon! Eſt-ce qu'il y en a d'autres?

JASON.

Et ce haut-de-chauſſe à la Candale?

MEDE'E.

C'eſt un homme à la mode.

JASON.

Comment, un homme à la mode? Un bon mary?

MEDE'E.

Non, un Banqueroutier, qui m'a emporté cinquante mille francs.

JASON.

Hé pourquoy tourmenter une ſi loüable

profeſſion ; Il n'y a plus que ce métier-là de ſûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avez point de conſcience. Et ce grand chapeau, ma mie, quel mal vous a-t-il fait?

MEDE'E.

Le mal que peut faire un Comedien Italien. Il m'a renduë malade, à force de me faire rire.

JASON.

Comment appellez-vous ce maroufle-là?

MEDE'E.

C'eſt le Docteur Baloüard.

JASON.

Quoy, c'eſt là le Docteur des Italiens? Le plaiſant bouffon! N'eſt-ce point auſſi que vous le châtiez pour s'eſtre meſlé de parler François? Hou, hou, j'ay ouy ramager quelque choſe là deſſus. Et ce vertugadin, par où vous a-t-il fâchée?

MEDE'E.

Par où? Il en eſt quitte à bon marché.

JASON.

Comment donc?

MEDE'E.

C'eſt un Comedien de campagne, qui m'a ennuyée avec ſes grands rolles.

JASON.

Ho pour cettuy-là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment diable! un Comedien de campagne. Je m'en ſuis meſlé autrefois. Hé, ce ſont de ſi bonnes gens,

qui jouent de si belles choses ! Ma foy, vous luy ferez grace en faveur de nôtre mariage. Petrifier de grands Acteurs ! Encore pour ces farceurs d'Italiens, patience : Mais un Comedien de campagne ! ho, cela est contre les bonnes mœurs.

MEDE'E.

D'où vient que tu t'interesses tant pour eux ?

JASON.

Et mais, c'est que ce sont d'habiles gens qui charment tout le monde, & qu'on ne sçauroit entendre sans admiration.

MEDE'E.

Puisque tu les aimes, à ta priere je luy fais grace, & à l'autre aussi.

JASON.

Pour ce Tabarin là, au moins, je n'y prens point de part.

MEDE'E.

Oh, il faut que l'amnistie soit generale.

JASON.

Et fy ! vous mocquez-vous de faire grace à des Italiens ? ce sont des miserables qui amusent toute une Ville, montez sur deux treteaux & trois planches, & qui ont l'effronterie de copier le Carrouzel avec un cheval d'osier & quatre bougies allumées au bout d'une baguette.



SCENE

DES COMEDIENS.

Icy les deux Comediens François & Italiens, qui estoient petrifiez, descendent de leurs piedestaux.

LE COMEDIEN FRANCOIS, *faisant plusieurs reverences à Jason.*

SEigneur ....

JASON.

Ah, tréve de Seigneur ! je suis l'antipode de la ceremonie.

L'ITALIEN.

Signor, la vostra bonta .....

JASON.

Quoy ? les Italiens se meslent aussi de complimenter ?

LE FRANCOIS.

Magnanime Seigneur, à qui je dois la vie...

JASON.

Ne vous ay-je pas dit que la ceremonie.. Tenez. Pour tout remerciment, donnez-moy cinq ou six de ces Vers pompeux délayez dans le bon sens, & que l'ame savoure comme un précis de raison. Et ... là .. de ces Vers ... enfin de ces beaux Vers qui vous mettent en reputation.

L'ITALIEN.

Signore, se Vosignoria vole, ancora io le dirò dé gran versi.

JASON.

Vous de grands Vers? Vous estes de plaisans fallots. C'est bien à vous, ma foy, à debiter de bonnes choses! à moins que ce ne soit pour les estropier, ou les rendre ridicules.... Je ne sçay si ma memoire me trompe; mais je pense avoir leu quelque part dans une Gazette de Hollande, qu'un certain mauvais Plaisant de vôtre Troupe, nommé Artir.... Arpir.... Arquir....

L'ITALIEN.

Arlicchino.

JASON.

Justement, Arlequin. On dit que cet Animal-là s'est mêlé dans je ne sçay quelle farce, de tourner en ridicule un Empereur Romain nommé Titus? C'est bien à luy, ma foy, de berner un homme de cette qualité là! Voyez, je vous prie, le bel employ de railler Berenice, qui a fait pleurer toute la France, & qui fera rire d'oresnavant les Halles & la Friperie! Voilà de ces sortes de choses qui font seigner le cœur. (*au Comedien François*) A propos, Monsieur, revenons à ces beaux Vers François, je vous prie.

LE FRANCOIS.

Du grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde....

JASON.

Ah, que cela debute bien! du Grand flambeau des Cieux!

Aprés, Monſieur, aprés?

LE FRANCOIS.

Du Grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde,
De ſes rayons dorez perçoit l'email de l'onde....

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ces ſont des choſes & des meilleures.

LE FRANCOIS.

Du convexe azuré, lançant ſes premiers traits,
Peignoit les flots errants de ſes brillants attraits;

JASON.

Ah Jernie! Voilà ce qu'on appelle des Vers! Que dites-vous à cela, vous autres Baſteleurs?

LE FRANCOIS.

Lors que la foudroyante & terrible Hypolite,
Reine du Thermedon, redoutable au Cocite....

JASON.

Il y a bien du beau la dedans!

LE FRANCOIS.

Faisoit trembler l'Affrique, & le Pole des Cieux,
En jettant la frayeur jusqu'au Trône des Dieux.

JASON.

Cette moelle de Vers!

LE FRANCOIS.

Sa Nephretique ardeur, malgré tous les obstacles
Enfantoit par ses coups l'horison des miracles.

JASON.

Ah morbleu, il n'y a pas moyen de tenir là contre. *Enfantoit par ses coups l'horizon des miracles!* Avec ces grands Vers là, on creve de monde chez vous?

LE FRANCOIS.

Nous n'avons pas une ame, & il semble....

JASON.

Quoy, le serieux ne vous amene pas toute la France?

LE FRANCOIS.

Oh que non. Monseigneur, on fuit tous les endroits où l'on parle raison.

JASON.

Hé bien, si le serieux ennuye le monde, que ne jouëz-vous des pieces Comiques?

Il y a aſſez de gens qui ne cherchent qu'à rire.

LE FRANCOIS.

Helas ! nous ne repreſentons autre choſe.

JASON.

Oüy, mais, ce ſont peut-eſtre des vieilles pieces ?

LE FRANCOIS.

Pardonnez-moy, Seigneur, nous ne mettons que des nouveautez ſur le Theatre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANCOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien.

JASON.

Vous ne joüez donc que pour l'honneur?

LE FRANCOIS.

Nous ne joüons que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage ?

LE FRANCOIS.

Nous ne faiſons plus rien depuis que les Italiens ont donné Protée, le Banqueroutier, l'Empereur dans la Lune . . . . .

JASON.

Et fy ! ce ne ſont que des Farces & des Enfilades de Quolibets.

LE FRANCOIS.

Et avec ces Farces & ces Enfilades de Quolibets, ils attirent tout le monde chez eux, & ils n'ont point de place pour les femmes. . . .

JASON.

Quoy, les femmes vont voir les Italiens? Oh, il faut que je prie Medée de petrifier ces canailles-là.

LE FRANCOIS.

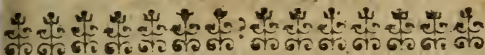
Helas, Seigneur, quand ils seroient de pierre, je crois qu'ils feroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir! *O tempora! ô mores!*

MEDE'E.

Vrayment, vrayment, c'est bien dans un jour de noces de parler Latin. Ca, ça, songeons à terminer la Feste par un divertissemens de ma façon. Or sus, aprés avoir animé des Statuës, je vais animer des Cascades. (*Icy Medée frappe de sa Baguette, les Cascades joüent, & toutes les autres Statuës descendent de leur Piédestaux, & forment une entrée de Ballet. Arlequin y danse au milieu, & l'on y chante quelques Vers burlesques, qui finissent la Comedie.*



SCENES FRANCOISES DE LA FILLE SCAVANTE.

SCENE DE TORTILLON ET PIERROT.

TORTILLON.

JE pense que c'est pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le Mariage. Hé ventrebleu ! falloit-il tant de pelerinage, pour n'avoir que deux filles qui me font enrager ?

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous, moy : je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu là entre tes dents ?

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, Monsieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles, & que Madame toute seule n'en seroit jamais venu à bout.

TORTILLON.

Je ne ſçay qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me reſſemblent. Angelique ne parle que de Livres : Iſabelle ne ſe plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moy, qui n'ay ny cœur ny étude, & qui me fait un employ de vivre bourgeoiſement dans Paris ? Chienne de deſtinée ! tu m'as bien pris par mon endroit ſenſible.

PIERROT.

Tout franc, Monſieur, vous eſtes à plaindre. Il n'y a pas juſqu'au crapaut qui ne faſſe ſon ſemblable. Cependant vous n'eſtes qu'une beſte, ou peu s'en faut ; & vous n'avez pas eu le plaiſir de faire une fille auſſi ignorante que vous. Moy je vous parle à cœur ouvert. A' vôtre place je me deſeſpererois.

TORTILLON.

A ma place, tu ſerois plus embaraſſé que moy. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille ! Si on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté, elle en abuſe. La veut-on marier, la voila Religieuſe. Qu'un Galand homme la recherche, elle ſe rend la proye d'un Faquin. Toujours gâtée de ſon merite ; jamais traitable ſur ſes defauts : ſe figurant ſur tout, qu'un peu de jeuneſſe repare, à

coup

coup ſeur & ſa naiſſance & ſa fortune. Enfin vous diriez que la teſte d'une fille eſt le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foy, Monſieur, je m'en dedis. Vous n'eſtes pas la moitié ſi beſte que je penſois. Comment diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juſte.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je ſuis!

PIERROT.

Helas, Monſieur! là.... ne vous affligez point. Vous ne l'eſtes peut-eſtre pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore ſi j'avois demeuré auprés de quelque College, patience. Je dirois que la demangeaiſon du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantiſe d'un Pedant auroit apporté cette malediction là chez nous Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la ruë Saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maiſon un attelier de Philoſophie! Non, je n'en reviendray jamais. Dans le deſeſpoir où je ſuis, je veux jetter tous les Livres par la fenêtre, toute la Geographie, & tous les inſtrumens de Mathematique.

PIERROT.

Ah, Monſieur, quartier pour les inſtrumens, s'il vous plaiſt. Il faut bien qu'une jeuneſſe ſe divertiſſe à quelque choſe.

TORTILLON.

Qu'elle ſe divertiſſe à ſe marier. N'eſt-ce pas un aſſez bon employ ?

PIERROT.

C'eſt ſelon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monſieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prens un bâton, Maraut, je vous apprendray à ....

PIERROT.

Voilà-t-il pas comme vous faites, dés qu'on vous parle raiſon ?

TORTILLON.

O ça, Monſieur le Raiſonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je luy veux parler ? (*Pierrot s'en va, & Tortillon le rappellant*) St, ſt, Ne t'aviſe pas de luy dire que je ſuis de mauvaiſe humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, Monſieur, je luy diray que vous eſtes gay comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

Te depêcheras-tu ?

PIERROT.

Oh, je vous l'ameneray morte ou vive.

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de resoudre ma fille au mariage. Car feu mon Frere ne luy ayant laissé cinquinte mille écus, qu'à condition de se marier, il seroit rude que l'entétement luy fit perdre un avantage si considerable. La pauvre Enfant regarde peut-estre un homme comme quelque chose de bien terrible. Mais je suis persuadé qu'à la fin elle prendra plus de plaisir à feüilleter un Mary qu'un Livre. La voicy. Prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.



SCENE

D'ANGELIQUE, DE TORTILLON, ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien, Monsieur, est-ce que je suis un si méchant Valet ? Vela pourtant vôtre enfant que je vous amene. (*à An-*

gelique) Allons, une reverence bien bas à vôtre bon homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! ne vous déferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui scandalisent le bon sens ?

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy !

TORTILLON.

Comment donc ? Est-ce qu'un pere n'oseroit plus donner le bon jour à sa fille ?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se mêle de donner ce qui ne luy appartient point ; parce qu'un don, suivant les Jurisconsultes, n'est autre chose qu'une transmission de proprieté. Or, pour me donner un bon jour, il faudroit necessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain que la faculté intelligible se revolte toutes les fois qu'on luy fait un aussi brutal compliment ; & que pour parler juste, il faut dire tout uniment : Ma fille, je vous souhaitte le bon jour.

PIERROT.

Hé fy ! Monsieur, fy, fy !...

TORTILLON.

Que je ſuis heureux d'avoir une fille d'un ſi bon eſprit. (*en s'approchant d'elle amiablement* ,) Ma mie, puiſque tu te chagrine du bon jour que je te donne ; je te vais faire un preſent qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, auſſi choquant que le premier ! *Se tournant vers ſon pere*) Apprenez, mon pere, qu'une ame raiſonnable ne ſe laiſſe jamais ſeduire par l'intereſt ; que la vertu ſeule eſt capable de me toucher ; que les preſens m'effarouchent , & que je méconnois juſqu'à mon pere, quand mon pere eſt aſſez groſſier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monſieur, que dites-vous à cela

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé... Mais , ma chere Enfant, ſi je te faiſois une propoſition , l'écouterois-tu ?

ANGELIQUE.

J'écouteray avec reſpect tout ce qui ſera dicté par le bon ſens , & renfermé dans les bornes d'une élocution reguliere.

TORTILLON.

Si je te diſois , ma mie, que je mourrois content , pourveu . . . .

ANGELIQUE.

Hé , parlons poſitivement , laconiquement , & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, si je te disois que je te veux rendre heureuse?

ANGELIQUE.

Je dirois, avec Pythagore, que cela est au dessus de vos forces, & que le veritable bonheur dérive immediatement du Ciel.

TORTILLON.

Point, point : Va je ne le feray pas descendre de si haut. (*à l'oreille.*) Je te veux donner un mary.

ANGELIQUE.

A moy, un mary! un mary brutal comme tous ceux d'aujourd'huy! un yvrogne, un jaloux, un joüeur, un débauché!

TORTILLON.

A Dieu ne plaise que je te rende un si méchant office! Je prétens t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gesné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moy?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela estant, je ne veux point me marier. Moy, je me soumettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un secours à sa fortune, ou un obstacle à son plaisir! Point de mary, mon pere, point

de mary. Si les filles m'en vouloient croire, nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds, & nous demander misericorde. Mais la facilité de nôtre sexe les a rendus si insolens, qu'on leur en doit de reste, quand ils s'abaissent jusques à nous épouser.

PIERROT.

Ah, le bon petit gosier de fille! c'est mordy tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu, mon enfant, que dans tout le genre humain il ne se trouvera pas quelque honneste homme? Quant à moy, il ne m'importe de quelle profession. En veux-tu un de Robbe?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaisans magots, avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées! Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie aux petits pieds, pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus souvent, le mariage n'est pas suffisant pour payer la Charge. On a un carreau à la verité....

PIERROT.

Ouy: mais en récompense le tournebroche n'a gueres de pratique. Car toute leur maison est attelée le soir sur une miserable éclanche: encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis Je ne le sçais que de reste. J'ay demeuré

trois ans dans une de ces boutiques là.

ANGELIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme !

TORTILLON.

Hé bien, ma fille, ne te contrains point. Prens un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'est bien encore pis. La plufpart font des hableurs, qui n'ont ni jugement ni conduite. Toujours enyvrez de leur naiffance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatieres, érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en merite, & fe donnant par tout des airs de fuffifance & de diftinction, qui ne fervent qu'à les rendre infupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

ANGELIQUE.

Que vous me connoiffez mal, mon pere? Jamais Financier ne me fera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces Meffieurs-là. Aujourd'huy, le Palais d'un Prince ne fuffit pas pour les loger. Trois mois aprés on les trouve dans une

Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main ; sur le champ on leur fait rendre de l'autre. Tantost opulens, souvent miserables, & toujours accablez de maledictions. Je ne sçay pas comme leur femmes l'entendent : mais pour moy j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied là, ma mie, votre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied là, mon pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un méchant mary. Depuis trois ans que je commerce avec Aristote, il est à naître que nous ayons eu le moindre petit demeslé ensemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Aristote est un fort honneste homme. Mais. . . .

ANGELIQUE.

Mais, vous avez beau dire je n'en veux point démordre; je hais vôtre argent, je hais la noce, je hais les hommes, je hais l'attirail du ménage : tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moy que des charmes (*d'un ton serieux & posé.*) Adieu, mon pere, je vous quitte pour aller faire

une experience de Mathematique.) *Elle s'en va.*)

TORTILLON *en colere.*

Ho je vous regaleray bien avec vos experiences ! Il ne sera pourtant pas dit, Madame la Philosophe, que vous ruinerez vôtre établissement pour estre sçavante. Malepeste, je vous empescheray bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moy dans ma maison.

PIERROT (*en s'en allant avec luy.*)

Si cela est, Monsieur, donnez-moy mon congé.

TORTILLON (*se retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique est sortie.*)

Comment, mort de ma vie ! des experiences de Mathematique, quand je parle de mariage ! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure....

PIERROT.

Hé fy, Monsieur ! faut-il estre comme cela homicide de sa vie ? Le Medecin vous a dit mille fois, qu'une mirancolie estoit capable de vous jetter les quatre fers en l'air.



SCENE
D'ISABELLE ET ANGELIQUE.

ISABELLE.

QUoy, ma chere ſœur, tu ne veux rien accorder à mes raiſons & à mes prieres? Toujours infectée d'Auteurs, toujours la duppe des Livres, tu prétens ſacrifier ton établiſſement à ta manie, & préferer le nom de fille ſçavante à celuy de femme raiſonnable? Pour moy, je ne comprens point ta Letargie. Aimable, jeune, ſpirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de Bibliotheque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raiſonnemens?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une morveuſe de vôtre âge ſe meſlaſt de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons? Apprenez, petite écervelée, que la liaiſon du ſang ne me rend point vos fadaiſes plus ſupportables. Je ſuis vôtre ſœur: mais, graces au Ciel, exempte des fatales impreſſions de la vanité & de la coqueterie.

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta ſœur, qui t'aime plus que ſa vie? Je te jure,

mon cœur, que je n'ay ni l'air ni l'esprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le desespoir où tu le mets, sans te faire connoître que ton obstination luy coûtera peut-estre la vie. (*En l'embrassant*,) Hé, ma sœur, songe qu'en te mariant tu t'assures le bien de mon oncle, & que tes noces seront bien-tost suivies des miennes.

Tortillon paroist, & écoute.

ANGELIQUE.

Ah! c'est donc la noce qui vous gourmande, ma mignone, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'asservir si indignement la raison à la nature, & de précipiter dans l'esclavage des sens la superiorité de l'esprit? Quoy, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foiblesse du cœur, & l'ombre d'un plaisir l'emportera sur un torrent de malheurs attachez au mariage? Puisque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le party de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre sœur, voila bien de la morale perduë: Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que soit la guerre, avec ce il faut encore se marier.

ANGELIQUE.

Ouy quand on est sotte comme vous, & qu'on n'a pas l'esprit de comprendre

qu'un homme est cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'est donc que je n'ay pas étudié. Mais il me semble pourtant, qu'un homme est bien quelque chose.

TORTILLON *à part.*

Elle a raison.

ISABELLE.

Je ne suis pourtant pas toute seule de mon avis, puisque tout le monde se marie. Ma sœur, avec ta philosophie, que répons-tu à cet argument ?

ANGELIQUE.

Je répons, que si tout le monde se marie, que tout le monde s'en repent.

ISASBELLE.

Hé bien, je m'en repentiray avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le desespoir d'une folle, qui ne prend conseil que de son miroit ; qui passe les jours entiers à sa toilette, & qui laisse les beautez de l'ame en friche, pour cultiver celle du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon Dieu, ma petite, pourquoy cet air farouche contre le soin qu'on prend de sa personne ? Il me semble que l'amour propre a ses bornes, & que l'on peut sans crime estre à sa toilette, ménager ses talens, & se prévaloir de sa jeunesse. Tout

cela n'eſt point condannable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce ſoit, vous voulez donc eſtre mariée? (*Tortillon ſe fait voir, & aborde Angelique.*)

SCENE

DE TORTILLON, ANGELIQUE, ET ISABELLE.

TORTILLON.

ELle a raiſon de le vouloir; & vous n'eſtes qu'une ſotte de l'en détourner. Sçachez une fois pour tout, que je ſuis vôtre pere, & que je trouveray le moyen de me faire obeïr. A la fin je me laſſe de vos grands mots, & des galimatias dont j'ay la teſte rompuë à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens, mon pere, que vous prôfitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taiſez-vous, inſolente: Je penſe que vôtre orgueil vient juſques à moy? (*en la menaçant de ſon bâton*) Par la mort de ma vie . . . . .

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous empor-

tez point. Ma sœur n'a pas dessein de vous offenser.

ANGELIQUE.

Vous mocquez-vous, ma sœur ? Le Galimatias n'a jamais offensé personne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pousse à bout : mais je te jure que tu seras mariée ; ou je feray ta sœur si grande Dame, que tu en creveras de depit.

ISABELLE.

Dispensez-moy, mon pere, de profiter de la disgrace de ma sœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, Monsieur, il y a je ne sçay quoy là bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton Je ne sçay quoy ? Est-ce un accident ? une substance ? Un estre materiel ? ou un estre de raison ?

PIERROT.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec vôtre subsistance ? Je vous dis que cela est comme un phantosme. Cela pleure, cela est vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne seroit-ce point une Veuve qui a tantost envoyé demander si j'y estois ?

PIERROT.

Oh, si c'est une Veuve, elle est bien affligée: Car son visage est aussi noir que son habit.

TORTILLON.

Fais-là entrer (*Pierrot sort.*)

ISABELLE.

Ne seroit-ce point aussi de ces gens déguisez qui vont le poignard sur la gorge demander de l'argent dans les maisons? Il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant sa sœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma sœur, point de comparaison sur le courage. Vous estes sçavante, & puis c'est le tout.

PIERROT, ARLEQUIN en Veuve, & les mesmes Acteurs de la Scene precedente.

PIERROT.

Voilà cette chose noire, Monsieur, qui vous a demandée.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Ah! ah! ah! Monsieur Tortillon, je suis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelques procés, volontiers?

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mary qui a dix mille écus de rente ! Ah ! ah ! ah ! quelle angoisse. Monsieur, quel desespoir !

ANGELIQUE *à part.*

Il n'y a pas-là tant de quoy pleurer. D'autres s'en rejoüiroient.

TORTILLON.

Madame, serois-je assez heureux pour pouvoir soulager vôtre douleur ?

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! Monsieur, je suis inconsolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là, Madame, il faut avoir recours à la raison.

ARLEQUIN.

Il n'y a raison qui puisse tenir contre. -- Ah ! ah !

ISABELLE.

La pauvre creature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement, il y a de bons cœurs de femmes !

TORTILLON.

Il faut esperer Madame, que le temps....

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me consoleroient pas.

TORTILLON.

Si le temps ne peut rien, la consideration

de Messieurs vos enfans doit ....

ARLEQUIN.

Ce sont, mes enfans, Monsieur, qui m'assassinent. Les Coquins me disputent mon doüaire, que j'ay si bien gagné. (*De toute l'étenduë de sa voix*) Ah! ah! ah! C'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer son mary.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher Monsieur Tortillon, puis qu'on n'ignore de rien chez vous, faites-moy la grace de me dire bonnement, dans combien de mois je pourray me remarier? Apparemment cela est reglé par la Coutume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme! Je croyois, ma foy, que cette carogne-là pleuroit son mary.

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine, voila les affrons où tu m'exposes avec ton Latin. (*se tournant vers Arlequin.*) Madame, je n'ay point de honte de vous dire que je n'ay pas étudié, à peine sçay-je lire; & que mon employ est de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voila ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique, salüez Madame, & luy rendez raison de ce qu'elle vous demande. (*à Arlequin*) Je vous laisse parler de vos

affaires en liberté. Isabelle suivez-moy, & qu'il ne vous arrive plus, sur les yeux de vôtre teste, de vous laisser corrompre par vôtre sœur.

ISABELLE.

Je sçay trop le respect que je vous dois pour y manquer.

Tortillon & Isabelle sortent.

ARLEQUIN *aprés quelques ceremonies muettes s'asseyant auprés d'Angelique.*

Ma belle Demoiselle, par quel bonheur les Loix sont-elles tombées en quenouille? Ah que je sçay bon gré à feu mon mary d'estre mort, pour me donner occasion de vous consulter!

ANGELIQUE.

Je luy sçay bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté que vous luy aviez imprudemment sacrifiée le jour de vos noces.

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là, Mademoiselle? Jamais femme n'a esté plus libre que moy en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaisoit point à Monsieur vôtre mary?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchassoit mes sottises comme des Oracles, & n'avoit pas

de plus grãd plaisir que quand il me voyoi folâtrer avec tout le monde. Vous croye: bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoy, il n'estoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne se mêle point d'un si vilain métier. Sçavez-vous qu'il y a du ménage à n'estre point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglement à sa femme, jamais elle n'en abuse. Elle verra peut-estre par preference un amy ou deux qui prennent soin de luy plaire : Mais quand le mary fait le malingre, & qu'il harasse une femme sur le choix de ses visites & de ses connoissances ; ma foy on ne luy fait point de quartier. Une femme mutinée se vange autant de fois qu'on se défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences, Madame, jamais ces sortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'eusse esté bienmalheureuse ! Grace au Ciel, on ne m'a jamais contrainte. J'ay joüé, j'ay fait des parties, j'ay écrit des billets, j'ay couru le bal, j'ay donné des rendez-vous, j'ay fait des voyages, j'ay veu des hommes tant que bon m'a semblé ; jamais Monsieur de la Duppardiere n'y a

trouvé à redire. Oh, c'estoit un vray homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprés....

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! (*en se laissant aller.*

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame? Vous trouvez-vous mal?

ARLEQUIN.

Ah, ma chere Demoiselle, c'est une vapeur de noces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mary. (*En se frotant les yeux avec son mouchoir*) Mon cher cœur, je ne te reverray plus!

ANGELIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, Mademoiselle, j'ay eu dix-sept enfans; & si il n'y paroist point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mary ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction.

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement: Que ne puis-je te soulager du mal que, je te fais souffrir! Helas le pauvre homme; il par-

loit à coup ſeur : Car il n'eſt que trop vra que je ſuis une honneſte femme.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame, le grand nombre d'er fans ne vous a point rebutée du mariage :

ARLEQUIN.

Vous mocquez-vous, Mademoiſelle C'en eſt la friandiſe. De bonne foy, cela n vous donne-t-il point quelque peu d'ap petit pour la noce ?

ANGELIQUE.

Non, je vous aſſure. Cela m'en donneroit plutoſt de l'horreur. Il me ſemble Madame, que vous eſtiez venu icy pou conſulter quelque choſe ?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raiſon. C'eſt que l'amour de mon mary, m'a entraînée un peu loin. Oh ça, parlons à cœur ouvert. Par vos ſages conſeils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mary, ſans en rendre compte à mes enfans ? Diable, il a laiſſé deux cens bons mille écus ; & avec cela, comme vous pouvez croire, je ſerois bien-toſt remariée.

ANGELIQUE.

C'eſt à dire en bon François, qu'à l'exemple de beaucoup de meres, vous ne ſeriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous ?

ARLEQUIN.

Juſtement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en poſſeſſion de tout ſans miſericorde ?

ARLEQUIN.

Ah, que vous devinez juſte !

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme;& pour l'engager à une joyeuſe reconnoiſſance, vous ne manqueriez pas de luy donner une partie de vôtre bien en l'épouſant ?

ARLEQUIN.

Non. Je luy voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, Madame ?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moy, de ne leur avoir pas laiſſé de bien pour leur épargner des procés.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma ſœur, quelqu'un, venez me délivrer d'une Megere ſi abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu ſur les étrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mary, mon cher petit homme, ne te verray-je plus ? *Il ſort en pleurant.*

SCENE
DE L'ENROLLEMENT.

ISABELLE *en Capitaine.* MEZZETIN *Sergent.* UN TAMBOUR. TORTILLON. LARC-EN CIEL, *amy de Tortillon.*

ISABELLE *en grondant Mezzetin.*

ECoutez, Sergent, si ma recruë n'est faite dans trois jours, sans autre forme de procez, je reprens la halebarde. Comptez là-dessus.

MEZZETIN.

Voilà une belle récompense à un pauvre diable qui se creve à vous faire des soldats! Est-ce ma faute, à moy, s'ils desertent?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de la porte, brûlez-luy moy la teste d'un coup de pistolet. Cela fera peur aux autres.

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

Voilà un cadet qui ne ressemble point mal à vôtre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce soir à quelque assemblée. (*vers Isabelle*) Ma mie,

Ma mie, tu commences le Carnaval de bonne heure : car il me semble que les masques ne courent gueres pendant l'Autône.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

Hé ouy, les masques !

MEZZETIN.

Le vieux fou ! (*Mezzetin lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc-en-Ciel.*

L'ARC-EN-CIEL.

Ah ! je suis englouty.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel, qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc-en-Ciel.*)

Ma foy, vive la pipe ! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moy donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal ?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon.*)

C'est sur cette fille-là que vous faites reposer toutes vos esperances ?

TORTILLON.

Avec une Armée de quatre-vingt mille hommes! Oüais! que veut dire tout cela?

ISABELLE.

Pour faire cesser vôtre surprise, sçachez, mon pere, que la molesse & l'oisiveté des femmes m'ont donné une telle aversion de mon sexe, que ne le pouvant changer, je tâche du moins de le déguiser par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre est la veritable école de la gloire, en attendant mieux je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plaist-il?

ISABELLE.

Ouy morbleu, Capitaine d'Infanterie; & je prétens que toutes les semaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN-CIEL (*en montrant le doigt à Tortillon, & se mocquant.*)

Une fille douce! raisonnable!

ISABELLE.

O ça, de bonne foy, mon pere, ne conviendrez-vous pas qu'un chapeau retroussé me coiffe infiniment mieux, qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes? qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes?

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette eſt encore plus malade que l'ainée.

MEZZETIN *rentrant bruſquement.*

Le pere de Jolicœur, mon Capitaine, qui apporte trente Louis d'or pour dégager ſon fils ?

ISABELLE.

C'eſt un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'eſt ce que je luy ay dit, moy. Je luy vas diablement river ſon clou, avec ſes trente Louis.

TORTILLON *les larmes aux yeux, vers l'Arc-en-Ciel.*

Mon compere, que je ſuis malheureux en enfans !

L'ARC-EN-CIEL.

Point du tout. C'eſt une fille qui n'a d'autres volontez que les vôtres.

TORTILLON *vers Iſabelle.*

Ma chere fille, je voy bien que tout cecy n'eſt qu'une gageure pour te réjoüir. N'eſt-il pas vray ! Mais plaiſanterie à part, ſçais-tu, ma belle, que je ſonge tout de bon à te marier, & que je te deſtine un des plus jolis hommes. . . . .

ISABELLE.

Hé fy ! Révez-vous de me faire une

auſſi brutale propoſition ?

TORTILLON.

Comment donc ?

ISABELLE.

Quoy je paſſerois, comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je ſerois toujours occupée d'enfans, de nourrices, de meubles, de Juppes, de dentelles, de fichus, de parfums, & de toutes les drogues qui font la felicité ou pour parler plus juſte, la miſere de nôtre ſexe ? Non, non, mon pere, non, j'ay l'ame plus élevée. Je ne bleſſe les hommes qu'à bons coups de piſtolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma reputation; & de peur de me mes-allier, je n'épouſeray jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité, vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordy point de perils que je n'affronre, pourveu qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre, ventre-bleu, de la guerre, pour me diſtinguer !

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

C'eſt un mouton, qui ſe fait une joye de vous obéïr.

TORTILLON.

Non, compere, ce ſont quelques vapeurs qui la tourmentent Tâchez, je vous prie, de l'amuſer, pendant que je vais dire

à ma femme de la mettre au lit. (*vers Isabelle*) Ma mie , je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un colletin de buffle , & des paremens de pistolets brodez de semences de perles , dont je te veux faire present. Jamais Capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE *à Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque sabre d'acier de Damas ? Je n'en ferois , mordy , point à deux fois pour abbattre une teste.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'esprit d'une si sage creature ne peut estre tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL *à Isabelle.*

Dites donc , ma belle voisine, est-ce tout de bon que vous ne voulez point vous marier ? Prenez garde au moins de fâcher Monsieur vôtre pere.

ISABELLE.

Ah , l'Arc en-Ciel , que je t'aime avec tes remontrances ! O ça , vieux Coquin , és-tu bon à quelque chose ? Me voudrois-tu bailler deux cent Louis pour achever mon équipage ? Je vois déja à ta mine usuriere,que tu aimeras mieux les prester sur gages , au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois , ce seroit ma foy de bon cœur : Mais comme vous sçavez , mon fils me ruine.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie assez bien le Gentilhomme, & que le nom de Baron ne luy messied point. Il a beau faire, il faut avec cela deux Campagnes pour le decrasser tout à fait. Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Il me semble qu'il y a long-temps que j'ay soif. Fais-nous apporter une tranche de jambon. Monsieur l'Arc-en-Ciel ne sera pas fâché de boire un coup de vin à la glace ?

L'ARC-EN-CIEL.

J'aurois volontiers cet honneur-là: mais...

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais .... Vous boirez, ma foy, & dans mon verre encore. Allons vîte, une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Dispensez-moy de cela, je vous en prie. Il faut que je sois à quatre heures dans la Salle du Palais, pour regler un petit compte avec un Marchand de bonnets qui tient de moy une Boutique.

ISABELLE.

Un Marchand de Bonnets ? Ah, vous ne me refuserez pas une grace ? (*vers Mezzetin.*) St, st. (*à l'Arc-en-Ciel* Je) vous prie, Monsieur, achetez-moy un de ces

beaux bonnets de brocard d'or, bordez de fourrure. J'y mettray jusqu'à trois Louis, que je vais vous bailler, s'entend: Car sans argent, les commissions ne sont point agreables. (*en luy mettant trois Louis d'or dans la main*) Tenez, Monsieur l'Arc-en Ciel. Qu'il soit des mieux étoffez, & des plus à la mode, je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y feray tout de mon mieux, & je vous le porteray de main à vôtre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moy? je ne sçais point les ruës; & puis je n'ay point de memoire. Jamais il ne me souviendra de ce diable de nom là. A moins que je ne l'écrive sur mes tablettes. Monsieur, l'Ar... l'Ar... l'Ar...

L'ARC-EN-CIEL.

L'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix.

MEZZETIN.

Lar... Cor... lic... dy... tris... Diable emporte, si j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez, donnez, je vous en épargneray la peine, (*il écrit son nom & sa ruë*) l'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix. Vous ne sçau-

riez manquer. Tous les enfans du quartier me connoiſſent.

L'ESCHALOTE *à Iſabelle.*

Voila la femme de ce Fripier qui a fait enroller ſon mary.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle ?

L'ESCHALOTE.

Elle vous apporte vingt piſtoles, pour ne luy pas donner ſon congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là; je mettray ma foy ma Compagnie à cent hommes. (*à l'Arc-en-Ciel*) ça mangeons un petit morceau en liberté. (*en ſe mettant à table*) Allons nôtre cher, mets-toy là, à côté de moy. L'Eſchalote ?

L'ESCHALOTE.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

N'entens-tu pas à demy mot ? du vin à Monſieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je ſors de boire, Mademoiſelle. Il n'y a pas demie-heure que je ſuis hors de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons ! (*Elle le fait aſſeoir.*) Nous autres Gens de Guerre, nous ſerions bien-toſt ſur la litiere, ſi nous ne mangions à toutes les heures du jour. (*On apporte deux verres, l'un à Iſabelle &*

l'autre à l'Arc-en-Ciel.) Allons, voisin, à ta santé.

L'ARC-EN-CIEL.

A la vôtre, pareillement.

ISABELLE *au Laquais, l'épée à la main.*

Maraut, à qui tient-il que je ne te passe mon épée au travers du corps ? Presenter un verre sans le rinsser !

L'ARC-EN-CIEL.

Oh quartier, Monsieur, je vous en prie! Le verre est plus net cent fois qu'à moy n'appartient.

ISABELLE *s'étant assise.*

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel, combien y a-t-il que tu es marié ?

L'ARC-EN-CIEL.

Trop pour mes pechez !

ISABELLE.

Ta femme à la mine d'estre un peu diablesse, ouy ?

L'ARC-EN-CIEL.

Tout l'enfer ensemble n'est pas si méchant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Allons, l'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. (*Il prend un verre*) Derechef à ce que vous aimez?

ISABELLE.

Je n'aime ma foy que la guerre. A propos de la guerre, ne dit-on point de nouvelles ?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit, ma foy, que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat, bon rat.

ISABELLE.

Oh que je te ſçais de gré, vieux fou de tes colibets ! Va, va, pagnote, dors en repos. Nous avons un Maître qui les menerat bon train. Allons, beuvons à ſa ſanté. L'Eſchalote, du vin à Monſieur l'Arc-en-Ciel ?

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, de tout mon cœur. Viſte, une raſade.

ISABELLE.

Allons, mordy, j'en ſuis avec plaiſir. (*on leur apporte chacun un verre de vin.*)

L'ARC-EN-CIEL *ſe levant.*

A la ſanté du Roy ? Mon Capitaine, je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne penſe pas ſi bien dire. Et moy, je vous en fais raiſon, à rouge bord, comme vous voyez. (*ils ſe r'aſſoient*) Et bien, que dites-vous de mon vin ?

L'ARC-EN-CIEL.

Il eſt delicieux.

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmesan, avec un Saucisson de Boulogne. L'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste, comme vous y allez ! Je ne songe pas que mon Locataire m'attend. Allons, c'est le vin du cheval. (*aprés avoir beu.*) Je m'en fuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie ?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moy faire. Il n'y aura rien de trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles ! (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantost réjoüir Monsse du Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais, Monsieur . . . .

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais ?

MEZZETIN.

C'eſt à dire que tous ces enrollemens-là nous porteront guignon, & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien. . . .

ISABELLE (*courant aprés luy un piſtolet à la main*)

Ah poltron, tu repliques à ton Officier ? Par la mort. . . . (*Mezzetin fuit: elle le couche en joüe. Il tombe de peur.*

MEZZETIN *roulant ſur le Theâtre.*

Miſericorde ! Je ſuis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obeïr, il faudra que je tuë cinq ou ſix hommes par échantillon.

SCENE

DU PROFESSEUR D'AMOUR.

ANGELIQUE *ſeule, ſur un lit de repos, ayant pluſieurs Livres autour d'elle.*

N'Y a-t-il que la ſolitude qui puiſſe garantir nôtre ſexe de l'importunité des hommes ? Ah, le maudit eſtat que celuy d'une fille ! A chaque pas, à chaque moment, ſe voir expoſée aux fades & langoureux diſcours d'un tas d'étourdis, qui n'ont que l'amour pour étude, & l'oiſiveté pour employ ! Quand le malheur veut qu'on ſoit abordée par ces ſortes de gens, vous n'entendez auprés de vous qu'un ramage de ſou-

pirs, une gresle de plaintes : Ma chere, mon aimable, ma reine, est-il possible que ma douleur..... Quoy ? ma perseverance & ma tendresse..... Ah si jamais mon martyre.... Et puis on soupoudre toutes ces sottises d'un peu de desespoir ; & voilà les hameçons où se prennent la plusspart des filles, qui sont assez sottes pour prester l'oreille aux bagatelles. Quant à moy, je suis si rebutée de la fadaise ; j'ay une telle horreur de l'amour, & une si forte aversion pour les hommes, que jamais.... non jamais....

PIERROT. ANGELIQUE.

PIERROT *entrant brusquement, & allant à Angelique.*

C'est ma foy ce coup cy, qu'il en faut découdre. Vous n'avez, mordy, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Pierrot ?

PIERROT.

Cela veut dire, qu'il y a là bas un homme.... Parbleu, c'est un maistre homme.

ANGELIQUE.

Quoy, jamais la terre ne sera purgée de cette malediction-là ?

PIERROT.

Qu'ay-je affaire, moy, de vos maudissons ? Tant y a que c'est un compere qui

ſçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une concluſion avec vous ? Non, non, je me trompe, c'eſt une conſervation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une converſation ?

PIERROT.

Ouy à propos, c'eſt comme vous dites. Dame on a l'eſprit tarabuſté de tant de ſortes de beſognes, que les mots ne viennent pas ſous le pouce comme on voudroit.

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot, quelle ſorte d'homme eſt-ce ?

PIERROT.

C'eſt un homme qui a un nez au viſage, & qui vous va diablement donner vôtre reſte. Son valet m'a dit, qu'il enſeigne tout plein de curioſitez, & qu'il vous montrera plus de choſes dans un quart-d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laiſſe pas, quand ils ſont ſçavans, de les trouver ſupportables. Puis qu'il eſt ſi habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut riſquer un quart-d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en ſoit le profit, on eſt toûjours ſuffiſamment dédommagée de ſon temps & de ſon attention.

ARLEQUIN *Professeur d'amour, à visage découvert, habillé proprement à la Françoise.*

ANGELIQUE, PIERROT.

PIERROT *à Arlequin, en luy montrant Angelique.*

Tenez, voila cette creature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *aprés avoir consideré Angelique.*

Ah Ciel ! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si negligée ?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, Monsieur, à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette sont fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, Mademoiselle ; & je vous soutiens qu'un air dégingandé est la marque infaillible d'un merite farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. (*Vers Angelique,*) Dieu nous devoit cet homme-là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise.

Selon moy, rien n'eſt plus tuant que ces loüeurs de profeſſion, qui nous brident le nez de nôtre merite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuſer du temps ſi cher & ſi précieux, oſerois-je vous demander, Mademoiſelle, quelles ſont vos occupations; quels Livres vous liſez, & de quelle maniere vos heures ſont parragées?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact, je vous diray, Monſieur, que je dors tres-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis!

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis!

ANGELIQUE.

Et que la Philoſophie eſtant ma paſſion dominante, j'ay toûjours devant les yeux Seneque, Ariſtote, Socrate, ou quelque autre fameux modele de la ſageſſe.

ARLEQUIN.

Toûjours de pis en pis. Hé fy, Mademoiſelle, vous ne liſez que des Autheurs à beurieres. Ces trois hommes-là que vous venez de nommer, ont plus gâté d'eſprits,

que tous les Livres du monde n'en ont façonnez.

PIERROT.

C'eſt pour cela que je n'y ay jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! que je plains le temps que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux Bouquins !

ANGELIQUE.

Apparemment, Monſieur, vous ne venez chez moy que pour m'inſulter ?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumieres, & pour vous convaincre que toutes vos ſciences enſemble ne valent pas la ſeule choſe que vous ignorez.

PIERROT.

Monſieur eſt franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puiſque les grands hommes vous paroiſſent ſi mépriſables, oſerois-je, Monſieur, vous demander à mon tour qui vous eſtes, & qu'elle eſt vôtre profeſſion ?

ARLEQUIN.

Je ſuis, trop aimable ſçavante, un Operateur infaillible pour les fractures de la raiſon, pour les diſlocations de l'eſprit, pour les entorſes du bon ſens, & generalement

pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament ; c'eſt à dire en un mot, que j'apprivoiſe les humeurs farouches par la delicateſſe de mon art, & que par la douceur de mes preceptes, j'inſinuë l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoy, Monſieur, vous voulez perſuader que l'amour s'apprend par regles ?

ARLEQUIN.

Infailliblement.

ANGELIQUE.

Que vos preceptes peuvent déterminer une ame à la tendreſſe ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces ſortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons ! J'avouë que je n'ay jamais eſté curieuſe : mais je la deviendrois volontiers pour . . .

ARLEQUIN.

Je vous entens. Vous voulez eſtre mon écoliere ?

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude, on eſt tou-

jours bien-aiſe d'apprendre quelque choſe de nouveau.

ARLEQUIN.

Ca,commençons par vous nettoyer l'eſprit, & par chaſſer toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiere de mes maximes eſt, que l'amour & la philoſophie ſont incompatibles.

ANGELIQUE.

Suivant vôtre doctrine, il ne faut donc point de raiſon en amour ?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, elle n'y ſert pas de grand' choſe. Car d'abord que nôtre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens ſont inutiles pour nous en détourner. Un ſeul mouvement du cœur a plus de credit ſur l'ame, que les galimatias de Seneque & d'Ariſtote. Vous jetterez tous ces gens-là au feu, ſi-toſt que vous prendrez gouſt à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne ſçay point ce qu'il arrivera : mais je prens déja beaucoup de plaiſir à vos expreſſions, qui n'ont point cet air ſauvage que je trouve dans tous les Autheurs.

ARLEQUIN.

Fy ! ce ſont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne la politesse ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce, qui use peu à peu tous les defauts ; & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux manieres. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Damoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroist mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

Oh pour le coup, vous poussez la gageure trop loin. Quoy ? il seroit possible qu'une fille devinst belle à mesure qu'elle deviendroit sensible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une Fille Sçavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vray, Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame ?

ANGELIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame ensevelie dans la froideur, communique au visage une espece de letargie, qui rend tous les traits inanimez, & qui jette une indolence insuportable dans tout le reste de la personne ?

ANGELIQUE.

Cela me paroist vray-semblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire : une seule étincelle d'amour, allumée à propos dans un jeune cœur, rend l'imagination plus prompte, l'esprit plus aisé, la conversation plus animée, les yeux plus brillans, & répand sur tout le visage ce je ne sçay quoy vif & touchant, dont il est impossible de se deffendre.

ANGELIQUE *à part.*

Depuis que je suis au monde, je n'ay encore veu personne s'expliquer avec tant de facilité. (*Vers Leandre*) Vous devez avoir bien des Ecoliers, Monsieur ? Car il est peu de femmes qui n'apprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moy, par exemple, croyez-vous que je fusse plus aimable, si j'avois moins d'aversion pour les hommes ?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitteray point que vous n'en soyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoy, sur le champ vous m'allez faire devenir belle ? Il n'y a pas de magie, au moins, à vôtre doctrine ?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commencez,

s'il vous plaist, par vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reste de l'ajustement.

ANGELIQUE.

Volontiers. Muscadin!

MUSCADIN *Laquais*.

Mademoiselle?

ANGELIQUE

Dites qu'on me vienne habiller. (*Vers Leandre*) Mais à quoy, bon Monsieur, ce preparatif?

ARLEQUIN.

Vous ne sçavez donc pas que l'amour fuit les gens mal propres, & qu'il faut estre sur le bon bien pour le recevoir?

ANGELIQUE.

Je voy bien que j'ay tres-mal employé mon temps, & que j'ignore les choses les plus necessaires. (*La femme de Chambre entre.*) Toinon habille moy. (*Elle passe son manteau, & s'habille dans le moment. Puis parlant à Leandre.*) Vous voyez comme je suis obeïssante?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier, des bracelets, & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité, j'en ay de passables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fy ! l'horrible chose !

ARLEQUIN.

Croyez conseil. Mettez-en seulement sept ou huit. Les mouches n'offensent pas la bien-seance, quand on en use moderement.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obeïray jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voila ce qu'on appelle une Ecoliere du grand air !

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Je serois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans vôtre fauteüil, & vous souvenez seulement qu'il faut m'écouter, me croire, & me répondre de bonne foy, suivant les mouvemens de vôtre cœur.

ANGELIQUE.

Serieusement, Monsieur, si j'aime, deviendray-je plus jolie ?

ARLEQUN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas: Je m'en vais vous parler, comme feroit un homme qui auroit assez de bien, & assez de me-

rite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je suis beaucoup plus sensible au merite. Ainsi, Monsieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN (*son chapeau à la main, & d'un ton fort respectueux*)

Puisque vos bontez previennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute sa tendresse, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui assaisonnent d'ordinaire les declarations des Amans : il ne luy échapera ni desespoir, ni sanglots, ni martyres....

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe !

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les ames vulgaires, qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infaillible eloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le vôtre, c'est la sincerité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez Je n'employe que mon estime pour meriter la vôtre.

ANGELIQUE.

C'est joüer à coup seur !

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire. Jamais vous n'éprouverez d'inegalité dans mes humeur, jamais de contrarieté dans mon sentimens, jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela estoit vray, Monsieur, cela seroit bien rare, & en mesme temps bien doux!

ARLEQUIN.

Quoy, vous me faites l'outrage d'en douter?

ANGELIQUE.

On doute volontier d'un bien qu'on souhaitte.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, traitez plus favorablement ma bonne foy. Croyez que ma bouche est le fidelle interprete de mon cœur, & qu'aucune de mes actions ne dementira la perseverante attache que j'auray pour vous le reste de ma vie.

ANGELIQUE.

Quoy? si j'estois vôtre femme, vous m'aimeriez toûjours?

ARLEQUIN.

Que vos scrupules sont cruels! Ouy, charmante Ecoliere, je vous aimeray toûjours. Mais vous n'ignorez pas que de

tous les ſupplices, le plus cruel eſt celuy d'aimer ſeul. A mon exemple, vôtre cœur deviendroit-il ſenſible, & pourrois-je me flater d'autant de tendreſſe que je vous en promets? Ma belle, vous détournez vos yeux. Vous ne me répondez rien. Ah! ſans doute, ma leçon commence à vous ennuyer!

ANGELIQUE.

Tout au contraire, Monſieur, je m'apperçois que j'en profite peut-eſtre trop, & que mon ſilence répond aſſez juſte à ce que vous me demandez. Toinon?

TOINON.

Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir. (*Aprés s'eſtre regardée, & faiſant un grand ſoupir de joye, elle ſe tourne vers Leandre, & luy dit tendrement:* Ah le bon Maître!

ARLEQUIN.

Serois-je aſſez heureux....

ANGELIQUE.

Vous eſtes aſſez heureux pour m'avoir tenu parole. Ouy, je conviens de bonne foy, que je ſuis plus jolie dés la premiere leçon. Quand me viendrez-vous donner la ſeconde?

ARLEQUIN.

Vôtre heure ſera la mienne.

ANGELIQUE.

Hé bien, revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, Monſieur. Ce ſoir, s'il vous plaiſt.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien, ſi vous vouliez, à l'iſſuë du dîner. Enfin, vous ne ſçauriez revenir trop toſt : pourveu que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monſieur, juſqu'à tantoſt. Mais ſoyez ponctuel, au moins.

ARLEQUIN.

Pourrois-je negliger une ſi belle & ſi bonne Ecoliere ? Ah l'heureuſe leçon ! Amour, ſeconde-moy juſqu'au bout. (*Il ſort.*

ANGELIQUE *à Toinon.*

Toinon ?

TOINON.

Mademoiſelle ?

ANGELIQUE.

Dis-moy, de bonne foy. Comment me trouves-tu ?

TOINON.

Ah, Mademoiselle, vous estes charmante; & je ne vous ay jamais veu si belle.

ANGELIQUE.

Allons, Toinon, jettes-moy tous ces diantres de Livres-là par la fenestre, ou fais-en ton profit.

TOINON.

Mademoiselle, est-ce quelque vapeur qui vous prend ?

ANGELIQUE.

Que tu es beste, avec tes vapeurs ! Apprend que l'étude m'avoit gâté le tein, & que sans le secours de cet honneste homme qui sort, j'allois devenir laide comme un hibou. C'est lui qui remet mon visage sur pied.

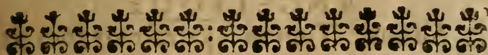
TOINON.

Le bon Dieu le conserve ! Mademoiselle, s'il vouloit avoir cette charité-là pour moy....

ANGELIQUE.

Voila qui est fait, je l'épouse ce soir. Il me fera belle; il m'aimera toûjours: N'est-ce pas pour estre heureuse ? Oh, Mademoiselle ma sœur, avec vôtre bravoure, vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon Oncle. Il faut avoüer que j'aurois été bien sotte de m'enfermer le reste de mes jours avec Seneque & Isocrate. A ce que je voy, la vraye scien-

ce d'une femme, c'est d'estre belle. L'étude & les Livres ne servent qu'à la rendre insupportables.



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN MERCURE GALANT.

ARLEQUIN EN MERCURE, raconte plusieurs nouvelles à Jupiter, parmy lesquelles sont les suivantes :

DES ANTIPODES.

CEs gens-là souhaitteroient avec impatience de sçavoir, si c'est eux, ou si c'est nous qui vont la teste en bas, & les pieds en haut.

DE BARBARIE.

Le Sultan Barbet, Quatriéme du nom, surnommé le Barbu, a défendu à tous Barbiers, de quelle qualité & condition qu'ils

soient, de raser la barbe aux Eunuques de son Serail, à peine d'estre mis entre les mains du Sieur Barbeau le Questionnaire, & mourir dans l'eau froide.

DE PARIS.

Un Sergent au Chastelet, a presenté Requeste, à ce qu'il soit défendu aux Comediens Italiens de ne plus joüer son nez à la Comedie. Il a voulu engager la Communauté d'intervenir pour prendre son fait & cause : mais elle n'a pas voulu; parce qu'il n'y a point de Sergent qui ait le nez fait comme luy.

D'ESPAGNE.

Ces jours passez, dans une Feste de Taureaux, un homme s'étant presenté pour combattre un Taureau extrémement furieux, on fut étonné de voir ce Taureau humilié devant luy; & comme on cherchoit la cause d'un effet si prodigieux, on sçut que cet homme estoit marié à une femme d'humeur galante, & que sa teste estant mieux armée que celle du Taureau, cet animal luy avoit témoigné son respect & sa soumission.





PLAIDOYE'

EN FAVEUR DES PETITS Plutons, Orphelins par la mort de leur Pere le Diable : Contre Proserpine leur Mere.

ARLEQUIN *plaidant.*

L'Emphase & l'Exorde estant presque toûjours l'ornement d'une méchante cause ; j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton piteux & mélancolique : Le diable est mort. Est-il rien de plus surprenant ? Le diable a fait un Testament : Est-il rien de plus libre & de plus ordinaire : Le diable m'en fait l'executeur: Que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa diablesse de femme dispute le Testament : Quelle malice ! Grippimini luy preste son secours : Quelle friponnerie ! Deux grands moyens dans cette cause : La méchanceté d'une femme ; la friponnerie d'un Procureur. Hesiterez-vous, Messieurs, à prononcer sur ces deux chefs ? Rien de plus méchant qu'une femme:L'experience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur : Il faut n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Grippimini, Mes-

fieurs, Grippimini. . . . fon nom fait fon portrait. Je paffe au détail de ma caufe.

Feu le diable d'affreufe memoire, voulant mourir en bonne odeur, & laiffer à fa famille des marques de fon naturel & de fa tendreffe, a fait un Teftament: mais un Teftament vêtu & revêtu de toutes fes formes. A l'êgard du Teftament, il eftoit d'âge competant. Il eftoit maitre de fes biens, de fes volontez & de toute diablerie. Quant au Teftament, n'y a-t-il pas mis tous les ingrediens neceffaires pour le rendre valable & folennel? Ignoroit-il la chicane, luy qui l'a mife dans le luftre où nous la voyons aujourd'huy? Apprehendoit-il la furprife des Procureurs & des Avocats, luy qui leur fournit tant de moyens pour affaffiner la Juftice du fond, par la rigueur de la Forme, & pour fauver, quand bon leur femble, l'irregularité de la Forme par le feul merite du fond? Pouvoit-il pecher contre les Loix & la Coutume, luy qui les fait par tout interpreter à fon gré? Se défioit-il de fon credit parmy les Juges, luy qui les corrompt trop fouvent par les follicitations & par l'intereft? Ah, Meffieurs Pluton n'eft pas un diable manchot dans les affaires. C'eft un Pere équitable, qui veut que fes enfans faffent du mal à tout le genre humain, fans que le genre humain leur en puiffe rendre. C'eft un Pere

ſurpris par la mort, & preſſé par l'amitié, qui épanche ſur ſes enfans en expirant, tous les crimes dont ils doivent eſtre capables. Beau naturel, Meſſieurs ! Belle tendreſſe !

LE JUGE.

Mercure, venons au fait. Le Teſtament eſt-il en bonne forme ?

ARLEQUIN.

Je le ſoutiens, Meſſieurs, bon & dans la forme, & dans la matiere. C'eſt un Teſtament écrit ſur la peau du plus malin diable qui ait jamait eſté corroyé. Teſtament écrit ſur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane ! le diray je, Meſſieurs ! C'eſt un Teſtament écrit ſur la peau d'un Greffier. Quand le menſonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes ſeules démentiroient la calomnie & le menſonge. (*Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle ſont quatre griffes de fer blanc, & ſur laquelle eſt écrit le Teſtament.*) La Loy, Paragraphe. 7. Digeſte 15. ſemble n'avoir eſté faite que pour nôtre eſpece, *Ex ungue leonem.* C'eſt à dire. Meſſieurs, que le lyon ſe connoiſt par l'ongle, & le Greffier par la griffe. Venons à la forme. Le Teſtament dont il s'agit eſt entierement écrit & paraphé de la main du deffunt : premiere formalité. Il eſt reconnu

pardevant deux Notaires, au desir de la Coutume de Paris : autre formalité. Mais, Messieurs, ce qui fait la validité du Testament olographe;& ce que je vous prie treshumblement de remarquer, c'est que le deffunt fait mention expresse de l'institution d'heritier, qui est formelle au corps du Testament. J'épuiserois le Code & les Pandectes.

GRIPPIMINI *l'interrompt brusquement.*

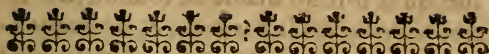
ARLEQUIN.

Laissez, laissez, Grippimini, hé laissez. Voilà qui est admirable! un Procureur interrompre un Avocat à l'Audience! En verité, Messieurs, je n'y connois plus rien... Il parlera encore? Hé laissez, laissez. Contentez-vous de tourmenter les gens dans vôtre étude, & ne nous venez pas icy incommoder en plaidant. Puisque ces Messieurs me font l'honneur de m'entendre, c'est bien la moindre chose que vous vous taisiez quand je parle! Je ne vous ay point interrompu, moy, je vous ay bien laissé parler. (*Il reprend le fil de son discours.*) J'épuiserois le Code & les Pandectes, si je rapportois icy tous les textes qui parlent de testament. Aussi bien nos Loix ne sont que trop usées depuis le temps qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-estre, que les quatre

Plutons pour qui je parle, ſont iſſus *ex damnata conjunctione*. Ah de grace, Meſſieurs, n'agitons point cette perilleuſe queſtion. Vivons vous & moy dans la bonne foy ſur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de ſujets, ſi tous les enfans de leur Royaume n'eſtoient faits qui par ceux qui ont droit d'en faire ? Combien y auroit-il de ſucceſſions vacantes, s'il ne ſe trouvoit des amis charitables qui portent des heritiers dans les familles qui en ont beſoin ? Mes pupilles ſont venus *conſtante matrimonio*. Voilà, Meſſieurs, ce qui établit leur eſtat & le vôtre. Voilà ce qui decide du repos public ; & voilà ce qui m'acharne à ſoutenir le Teſtament. Quoy ? pour favoriſer l'avarice d'une veuve, vous laiſſerez courir ſur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables ? Auriez-vous la conſcience de les voir ſans train & ſans équipage, eux qui font rouler tant de monde à Paris ? *Non feram, non patiar.* Puiſque leur pere me les a confiez ; je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroiſſent comme des diables de leur qualité. J'établirai l'aiſné auprés des femmes, & le rendray ſi complaiſant & ſi perſuaſif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'eſprit comme un diable. Je mettray le ſecond avec les Gens d'affaires, les Uſuriers, & les Marchands ;

afin qu'il ſoit un diable de tout métier. Le troiſiéme ſuivra le Barreau, & ne frequentera que des Procureurs pour eſtre quelque jour un diable en procez. Je jetteray le quatriéme dans l'Epée, où je prétens qu'il faſſe le diable à quatre. C'eſt de cette maniere qu'un Tuteur honneſte homme doit veiller à l'établiſſement & à l'éducation de ſes mineurs. Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Grippimini de ſa demande & le condamner à une violente reparation pour certain mots de fripon, que je retorque contre luy, avec ce bel axiome de Pytagore. *Procul hinc, procul eſto profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*





SCENES FRANCOISES DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE *DU MORE.*

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN *en More.*

ARLEQUIN *à Isabelle.*

UN Page de mes amis m'ayant fait connoître, Mademoiselle, que vôtre équipage abboyoit aprés un More, j'aurois fait conscience de tarder plus long-temps à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais-tu faire mon enfant?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit à ce que je vois?

ARLEQUIN.

C'en eſt une bonne marque, de chercher à demeurer auprés de vous.

ISABELLE.

Puiſque tu ſçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment, quand on te parle par ſignes ?

ARLEQUIN.

Aſſurément, Mademoiſelle. Si-toſt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toujours que c'eſt pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Vien ça, More; c'eſt qu'il ne m'arrive preſque jamais de parler à mes gens : Je craindrois trop de me ſouiller par leur entretien. C'eſt ce qui fait que je ne reçois perſonne à mon ſervice, qui n'explique à point nommé tous les ſignes dont je puis m'aviſer, & juſqu'au plus petit laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes ſortes de geſtes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah pour les grimaces, j'y ſuis grec, ou peu s'en faut. J'ay ſervi ſans contredit les premiers grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me ſuis le plus perfectionné c'eſt chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de rolle à leur ſervice : Ah la belle école pour un valet !

ISABELLE.

Tu en es donc ſorti bien ſçavant ?

ARLEQUIN.

Diable, ce n'eſt pas ſur le pied de laquais que vous me devez regarder. En cas de beſoin, je vous ſervirai joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend elle juſques-là ?

ARLEQUIN.

Hé, je crois que quand on a ſervi des Abbez, on ſçait & au delà, tout ce qu'il faut faire auprés des femmes.

ISABELLE.

Quelle eſt la choſe où tu reuſſis le mieux?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiſelle, c'eſt dommage que vous n'ayez tant ſoit peu de barbe, vous avouëriez bien-toſt qu'il n'y a point de trait d'arbaleſte que je ne ſurpaſſe en viteſſe, quand j'ay le raſoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre ! Sçais-tu faire de la paſte pour les mains ?

ARLEQUIN.

Voilà une choſe fort difficile ! Pendant tout le temps que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'eſt point ſervi d'autre paſte que de la mienne. Il me diſoit quelquefois que toutes les femmes de ſa connoiſſance, (& cela alloit bien à la moi-

tie de Paris,) usoient une paste qui les dessechoit d'une maniere qu'on eust pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à une homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE.

Cela est admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin reseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'air, du Soleil, de la pluye, & des baisers mesme appliquez par des Flamans.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Voila un tresor, Mademoiselle !

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualité & des plus dégoutantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets, depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepitez l'un & l'autre, pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonnez de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous que c'est moy qui ay donné l'invention d'un certain petit instrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le furet des Nouveautez, & la sentinelle ordinaire du Theatre? Malepeste, il n'y a rien de plus souverain contre les Comedies à la glace. Cela est si vray, qu'un Acteur a beau paroître vestu comme un Amadis; apostropher superbement la mort, & morguer les destinées au plus juste; sans respect de sa perruque & de son cimeterre à la Romaine, dés qu'il commence à m'assoupir, je luy coupe rasibus la parole, & s'il fait mine seulement de broncher, je reçois bien-tôt main-forte de vingt écots des plus glapissant, qui escortent sans misericorde le pauvre diable de Comedien jusques sur les frontieres du Theatre.

COLOMBINE.

Il est trop divertissant!

ARLEQUIN.

Croiriez-vous, à me voir, que je me mesle aussi de faire des Vers?

COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les Menuëts du Pont-neuf?

ARLEQUIN.

Fy, ma mie! Cela est bon aux Invalides du Parnasse, de s'amuser à des vaudevilles. Vive la Satire, morbleu, c'est là où je m'at-

tache uniquement. C'eſt le Thermomette de la raiſon, & la bequille du bon ſens eſtropié.

ISABELLE.

N'as-tu point fait encore quelque Critique conſiderable ?

ARLEQUIN.

Ma foy, je fais grace à bien des ſots, depuis que je m'occupe à cloüer une Preface à un ouvrage fort patetique dont un de mes confreres menace le public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage patetique.

ARLEQUIN.

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers Burleſques.

COLOMBINE *en riant.*

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers Burleſques ? Ah ! ah ! ah !

ARLEQUIN.

Pour moy, comme je ne veux pas me brouiller avec l'Academie, je ne produis pas un ïota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modeſtie ne faſſe moiſir deux petites pieces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air : ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles

COLOMBINE.

Que ſçais-tu ſi l'on eſt d'humeur à t'écouter ?

ARLEQUIN.

Voicy pour vous mettre en gouſt. (*Il lit:*) Recette pour avoir à coup ſeur des enfans.

ISABELLE.

Ah Colombine, quelle abſynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là dedans une cohuë d'obſcenitez.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que ce titre ne parle pas aſſez François ? Voicy quelque choſe de plus.

ISABELLE *en luy arrachant la piece des mains ; & la donnant à Colombine.*

Vois viſte, Colombine, ſi cela eſt au niveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Bon ! Ne faut-il pas s'accommoder au temps ? (*Elle lit :*)

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU, ou le portrait fidelle des Paſſe-volans de la Galanterie.

Aujourd'huy que le ſexe aiſément s'accommode
Des gens qui ſçavent badiner ;
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbez ſont à la mode.
Car, qu'eſt ce qu'un Abbé dans le temps d'apreſent?
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit coquet tout plaiſant.
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere,
Careſſer ſon petit colet,
Tourner ſon caſtor de maniere

Qu'il faſſe toujours le godet.
Entendant ſur tout à merveille,
A laiſſer entrevoir un petit bout d'oreille ;
A ſe mordre de temps en temps
Par maniere de paſſe temps
Une lévre qu'il tâche à rendre plus merveille.
Affectant de tire de tout
Pour montrer qu'il a les dents belles :
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles ;
Pour avoir le plaiſir de les pouſſer à bout.
En garde dans les Tuilleries,
Pour éviter un pied preſt à crotter le ſien :
Faiſant ſon cours aux Comedies :
Où, ſoutenant à l'aiſe un doucereux maintien,
Son œil voltige autour des Actrices jolies,
Et les bas ne luy coutent rien.
Voilà de legers traits de la delicateſſe
Où nos petits collets ſont preſque tous tombez.
Avoüons donc que la molleſſe
Eſt l'appanage des Abbez.

COLOMBINE *aprés avoir lû.*

Cela s'appelle un laquais univerſel.

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, avec ton laquais ! Je prétens bien eſtre l'homme de chambre de Mademoiſelle.

ISABELLE.

Sur quel pied prétens-tu entrer chez moy !

ARLEQUIN.

Sur quel pied ? Ma foy, ſur l'un & ſur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages ?

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le partisan d'où je sors cinquante écus, sans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour siffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoy en es-tu sorty ?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiseries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'estois d'humeur à me laisser cajoler par sa femme, parce qu'un jour en revenant de la Doüane, il la surprit qui me donnoit de petits soufflets.

COLOMBINE.

Cela estoit dangereux, au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus sortir ; & c'est à cette sortie bienheureuse que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à vôtre serviteur.

ISABELLE.

C'est bien mon dessein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & sçavoir le nom du Partisan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il ?

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme ſans teſte, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Il ſe nomme ?

ARLEQUIN.

Monſieur Tirepartout, Mademoiſelle.

ISABELLE.

C'eſt aſſez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantoſt.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Mademoiſelle. (*A Colombine*,) Adieu bonne piece. (*En revenant vers Iſabelle*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partiſan, que j'ay la main ſubtile, je vous prie de croire que je ne ſuis pas homme à ſuivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN *à Colombine.*

A tes heures perduës, cinq ou ſix douzaines de ſoupirs pour le pauvre More ?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.



SCENE

DU BARON.

ARLEQUIN *déguisé en Baron.*

COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant, & se tournant du côté d'où il est sorty.*

HOla, hé, la Saussaye; Qu'on aille dire à la vieille Marquise, que je l'envoyeray paître, si je n'ay mon quartier avant la fin de la semaine. Faites sçavoir à la Presidente, que je prens demain des pillules. Je la dispense de me venir voir de toute la matinée.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Vous voyez bien que je ne me suis pas trompée?

ARLEQUIN *aprés avoir regardé quelque-temps Isabelle.*

Ouy, Mademoiselle, la Renommée ne m'a point surfait, en me cornant aux oreilles, que vous estiez le plus joly tendron du monde.

ISABELLE.

Voilà, Monsieur, une surerogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaisance la plus prodigue. Venez-vous

icy de guet à pend pour aſſieger ma ſimplicité.

ARLEQUIN *en s'aſſeyant.*

Non, j'y viens pour me faire haïr. Je ne vois plus les femmes ſur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez - pas, Monſieur, d'eſtre pris au mot ?

ARLEQUIN.

Franchement, je ſuis aſſez ſeur de mon petit fait auprés du ſexe, & j'en enrage. Il faut eſtre né ſous une étoile bien deteſtable, pour eſtre aimé auſſi generalement que je le ſuis !

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avoüez, entre nous, que les femmes ſont devenuës bien folles depuis un temps. J'ay beau prendre tous les devans chez elles pour les dégoûter de moy ; je crois, Dieu me ſauve, qu'elles ſont enſorcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue !

ARLEQUIN.

Je ſuis peut-eſtre l'unique Gentilhomme de France, qui ne fait rien perdre à mes gens ; & j'ay le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veüille entrer

à mon

à mon service. En devineriez-vous la raison ?

COLOMBINE.

C'est apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos belles.

ARLEQUIN.

Bon ! Est-ce que je fais jamais réponse ? Sur ce pied-là, j'aurois de quoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Postillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la reputation de maltraiter vos gens ?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent : je n'ay assommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il est vray que les gens sont miserables avec moy. Ils ne sçauroient faire un pas sans que quelque Emissaire de Coquettes ou de vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire : Ah, mon Dieu, que vous avez un joly homme de Maître ? Ma Maîtresse se donneroit à tous les diables & de grand cœur, pour avoir un teste à teste avec luy. C'est une fatigue enragée de voir tirailler à chaque pas qu'on fait, & les valets me demandent cin-

quante écus d'augmentation de gages, seulement pour faire rentraire toutes les manches qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe, sans luy enseigner du moins quelque remede contre le feu que vous luy causez ?

ARLEQUIN.

Hé, comment diable suffire à panser toutes celles qui sont folles de moy ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hopitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

COLOMBINE.

Ho, pour cela, Monsieur le Baron, vous estes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN *à Isabelle en luy passant la main sur le genouil.*

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit ! Les Medecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de merite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez gueres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtāt 20. ans que je serois à tous les

diables, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entieremẽt dégoûté les femmes des Partisans.

COLOMBINE.

Des Partisans ! Vous vous mocquez. Ce sont des gens tres-polis & fort considerez dans le monde. On leur adresse tous les jours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy ! c'est qu'il n'y a plus de police dans la Poësie : l'empire des Lettres va de droit fil à l'Hopital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les Entrées du Parnasse, cinq ou six Mouchars du bel esprit, qui arrestent impitoyablement tous ces Panegyriques de contre-bande qui mettent l'honneur des Muses à l'encan, & font passer Apollon pour le Menestrier de la Doüanne.

ISABELLE.

Tout franc, il y a long temps que la Poësie crie aprés une telle reparation.

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire: J'appaiseray bien-tôt ses cris. Mais j'ay bien un autre dessein en teste.

ISABELLE.

Le peut-on sçavoir ?

ARLEQUIN.

C'est que cõme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas assez de chambres garnies pour

les loger, je veux du moins que ceux à qui je ceder ay mes pretentions, ſoient tenus de me faire foy & hommage ; & cela ſans préjudice de mes autres droits : Car je ne réponds pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper ſur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va ſans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que vôtre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ca, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir ſauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y ſongez pas, Monſieur le Baron. Les conqueſtes ſi aiſées ne font pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, teſte-bleu, c'eſt bien de l'honneur qu'on s'embaraſſe en ce temps-cy ! Quand j'aime, je ſuis fougueux en diable : Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne ; & s'il n'y avoit que moy, tous les courtiers de la galanterie mourroient de faim. Auſſi bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les belles n'ont pas accoutumé de faire ſoupirer un moment à credit ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous payez ſi bien,

qu'on ne vous ſçauroit rien refuſer.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny. Il ne m'a jamais coûté un liard pour reüſſir auprés des femmes. Voila encore une marchandiſe bien rare, pour obliger un honneſte homme à mettre la main à la bourſe. Je pretens que le ſexe m'en doit de reſte, quand je m'abbaiſſe à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pouſſeroient pas la generoſité ſi loin.

ARLEQUIN.

Je le ſçai de reſte : Mais ſi j'allois faire le cruel, les Cordiers deviendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendreſſe de belles par un peu de facilité, & ne pas rabroüer de plein ſaut les vertus commodes, qui cherchent à capituler de bonne heure avec nôtre merite.

COLOMBINE.

Monſieur le Baron a l'ame belle. Il ne ſe plaiſt point à faire des malheureuſes.

ARLEQUIN.

Malpeſte, je n'en fais que trop. Mais quoy, on ne ſçauroit eſtre par tout. Ah l'aſſommante choſe que le merite ! Si cela continuë, je vais faire penſion à des gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne ſervira qu'à vous mettre plus en credit.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

ISABELLE.

Aſſurement.

ARLEQUIN.

Oh bien, Paris peut donc ſe hâter de venir en mon Hotel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la Ville ne s'engage pardevant Notaires, à me fournir un ſecret pour eſtre moins couru des belles, dés demain je prens la poſte, pour aller ſubtiliſer les habitans du païs de la Garonne. (*à Iſabelle en la voulant embraſſer*) Va, mon petit Bouchon, ne te deſeſpere pas. Je ſuis touché de ta tendreſſe. Il ne tiendra pas à moy que ....

ISABELLE.

Doucement, Monſieur le Baron. Les manieres de Cour ne ſimpatiſent point avec les miennes.

ARLEQUIN *la voulant embraſſer de force.*

Eſt-ce qu'on refuſe quelque choſe aux gens de ma qualité ? Allons, qu'on me tende le bec inceſſamment. La friponne en a mardy plus d'envie que moy.

ISABELLE.

Ah le ridicule homme ! je n'y puis plus.

tenir. Sauvons-nous, Colombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont! Hola, chut, ſt, ſt. (*Il ſiffle*) Elles font la ſourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy, elles y perdront plus que moy.



SCENE
DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguisé en Comteſſe.*

ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *en entrant, à ſon Laquais.*

OH, oh, diable, Monſieur l'éveillé, vous eſtes curieux! A quelle école avez-vous appris à lever ſi haut les juppes d'une Comteſſe? Le public a-t-il quelque droit ſur ma peau, pour l'éventer comme vous faites? Que cela vous arrive une autre fois?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en ſorte qu'on puiſſe remarquer que vous avez un beau gras de jambe?

ARLEQUIN *luy donnant un soufflet.*

Te tairas tu, pendart ? veux-tu me faire affront ?

COLOMBINE. *à Isabelle.*

La plaisante idole de Comtesse !

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ah, Mademoiselle, la maudite engeance que les valets ! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard, au moins car je ne mesle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand chose, Madame, si j'estois la matiere de ...

ARLEQUIN.

Comme, pas grand chose, Mademoiselle ? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'attraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un fauteüil*) Attendez... Je crois que j'y suis. Le tintamare de diable, Mademoiselle, que vôtre humeur alaigre fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de vôtre veüe, & l'ignorance de vos plaisirs.

ISABELLE.

Vrayment, Madame je suis confuse de la peine que vous prenez. C'estoit à moy de

vous prévenir, par toutes sortes d'endroits. Que je sçay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'icy vôtre demeure !

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez sceuë, ma petite Mignonne, A quelle heure me rencontrer chez moy ? Suis-je de taille à demeurer un moment en place ? C'est à faire à des Poupées comme vous, à garder la chambre comme des accouchées. Pour moy, je suis à toute heure par voye & par chemin. Il n'est saison si déterminée qui me puisse retenir J'affronte en plein midy les incongruitez du plus ardent Soleil, Il y paroist assez à mon tein, sans que je le dise.

ISABELLE.

Vous voulez, Madame, apparamment vous attirer un compliment ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'attens bien aprés cela pour vivre ! Cela est bon à des petites mijaurées, qui mettent toujours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je pensay ces jours passez colleter un jeune Abbé, qui faisoit assaut de complimens avec une petite Precieuse, qui vous ressembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la plusspart des femmes. Elles

ſont bien plus graſſes, quand quelque oiſif de la Cour vient leur dire dans un temps de pluye : En verité, Madame, vous faites honte à la lumiere: Le Soleil ſe cache prudemment, de peur d'eſtre obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire: Madame, vôtre conſcience oſe-t-elle dormir en repos, quand vous avez à faire tant de reſtitutions ? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du ſoleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & vôtre teint celle des lys. Dieu me damne, il faudroit avoir de furieux reſervoirs de complaiſance, pour applaudir de ſang froid à une telle multiplicité de ſottiſes.

ISABELLE.

C'eſt pourtant là, madame, le manege du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'eſt que le grand monde, eſt un grand cheval. A propos de cheval, vôtre pere ſonge-t-il à vous marier ?

ISABELLE.

Cela ne preſſe pas, Madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables, cela ne preſſe pas ? Eſt-ce que je ne ſçai pas les petites neceſſitez du ſexe ? J'ay eſté fille, peut-eſtre, en mon temps ; & l'on fit bien de me marier de bonne heure: Car dés

l'âge de douze ans, je commençois déja à quitter la poupée, pour m'attacher au solide.

ISABELLE.

Il falloit donc, Madame, que vôtre esprit vous fist envisager les choses d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeste, c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions! C'est bien là où le bas blesse! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes: encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article.

ISABELLE.

Cela est bien juste, Madame, puis qu'elles ont plus d'experience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un teint de betterave, osent empieter sur nos droits, & attenter sur nos meilleures pratiques. J'ay fait un serment que la premiere de ces vieilles medailllles qui me tendra la jouë, je la lui choqueray si rudement, que je lui écacheray son surtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la premiere entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, pucelle de haut goût, serez vous

encore bien des façons pour vous ouvrir à moy sur vos demangeaisons d'estre mariée ?

ISABELLE.

Il faudroit, Madame, que je les eusse auparavant, ces demangeaisons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est moy qui les auray pour elle ! Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant ? Est-ce qu'on se cele rien entre femmes ?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager, Madame, à vous dire des faussetez ou des sottises ?

ARLEQUIN.

Vrayment vous y seriez bien venuë, à me dire des sottises ! Des sottises à la Comtesse de Merlet ! La Comtesse de Merlet est bien femme à souffrir des sottises ! Afin que vous l'entendiez, ma maison n'est ni plus ni moins qu'un cloître. Je voudrois qu'un valet eût eu la hardiesse de prononcer seulement le mot de Pardy devant moy : Je me donne au diable s'il boiroit du vin de plus de six mois. Il faut tenir la bride courte aux domestiques sur le chapitre de l'honnêteté ; & c'est là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle est digne de vous, Madame.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on dise à la Cour, que ma maison est une maison d'ordure. Il ne faudroit qu'un étourdi, qui s'allast aviser de conter quelque folie à quelque écervelée, que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirast quelque autre folie : En voila assez pour disloquer la reputation de la maison la plus reguliere. Pour obvier aux inconveniens, je ne me sers depuis un temps que de laquais au dessous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'estois bien embarassée pour les Cochers: car on ne les sçauroit prendre si jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des chevaux, & la senteur du fumier, les rendoit moins à craindre que les laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela, Madame.

ARLEQUIN.

Je suis si revêche sur les matieres de l'hōneur, que j'obligeay Monsieur le Comte de Merlet à chasser un grand laquais des mieux fabriquez & des plus adroits, parce qu'il sourioit quelquefois amoureusement en me versant à boire. Au moins quand j'étois seule avec luy, je ne me croyois pas en sureté.

ISABELLE.

Voilà, Madame, une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moy, que je fais faire des juste-au-corps brodez à mes Galans, & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audiance.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy, si vous avez quelque petite oppression de cœur, là, là n'en faites point la fine : je vous y serviray de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, Madame, vôtre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diable m'emporte, si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis fâchée, Madame, de n'estre pas en estat de profiter de vos offres obligeantes

ARLEQUIN.

C'est à dire, friande, que vous estes assez bié avec vôtre godelureau, pour vous passer

de mon ſecours. N'importe, dites-moy ſon nom ?

ISABELLE.

C'eſt à moy, Madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Perronelle. J'ay la charité de vous épargner les ſottiſes d'une plus longue converſation. Laquais, mes gens, Franc goujat, Preſt-à-tout, l'Intrepide ? Où eſt donc cette valetaille ? Que de coups de fouet ! que d'étrivieres ! (*A Iſabelle qui le ſuit.*) Eſtes-vous de ma ſuite ?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins ne vous aviſez pas de me rien demander: nous ſortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je. . . .

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, je ſuis morte, ſi vous m'aſſaſſinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à reſter pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une choſe ſi précieuſe.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc, ma mie, pour

une femme publique ?

ISABELLE.

Ah, Madame, usez mieux de vos lumieres.

ARLEQUIN.

J'en ay bon besoin : car vôtre degré est bien obscur. Jusques au revoir. Serviteur.



SCENE

DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSE-MINE, M. TUE-TOUT, ARLEQUIN *déguisé en Commissaire.*

COLOMBINE *à M. de Bassemine.*

Voicy Monsieur le Commissaire. Il faut qu'il soit bien de mes amis pour l'avoir pû resoudre à venir si promptement. (*M. de Bassemine & Arlequin se font des civilitez muettes.*)

M. DE BASSEMINE.

Monsieur avoit apparemment quelque affaire de consequence ?

ARLEQUIN.

J'estois occupé aprés un petit démenagement : Vous m'entendez bien. C'estoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit dont j'ay saisi les porte-

feüilles;& pour éviter le scandale, j'ay fait jetter les meubles par les fenestres.

M. DE BASSEMINE.

Messieurs les Commissaires sont toûjours sujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, nôtre métier ne vaut plus rien. Les filles d'apresent ont trop de vertu, pour nôtre profit ; & sans quelques joüeurs de bassette, à qui nous tendons charitablement les bras,je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de nôtre Charge, dequoy faire foüetter un chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'estes pas si malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il est vray que quand on a de l'honneur, on se tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy,je laisse au commun de mes confreres le soin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de Patissiers qui vendent des chats pour des liévres. Fy , fy, cela est trop trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y réüssir on a besoin d'une conscience souple, d'un esprit alerte, & sur tout d'une effronterie courageuse. C'est par là qu'on parvient , & qu'on fait fortune dans nôtre petite profession.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monſieur, ſi vous voulez entrer; il n'y a point de temps à perdre.

M. DE BASSEMINE *à Arlequin.*

Monſieur, Colombine a dû vous dire le ſujet qui ....

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, elle m'a dit je ne ſçais quoy, que vôtre femme vous fait enrager.

M. DE BASSEMINE.

Ma femme, Monſieur? graces à Dieu, je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'eſt donc vôtre fille? Et bien, fille ou femme, c'eſt toûjours meſme pâte.

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monſieur, ma fille eſt une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'époux que je luy veux donner. C'eſt un eſprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t'il? On n'eſt peut-eſtre pas fille ni femme pour rien. Mais ne vous inquietez pas. Vous eſtes tombée en bonnes mains; & je ſçauray....

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Ne perdons point de temps, Monſieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN *à M. de Baſſemine.*

Voilà un homme bien empreſſé! Quel intereſt prend-il à vôtre affaire?

M. DE BASSEMINE.

C'eſt l'amant de ma fille, & qui par vos ſoins ſera bien-toſt ſon mary.

ARLEQUIN *à M. de Baſſemine.*

Quoy ? ce vieux ragot eſt l'amant de vôtre fille ?

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monſieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire : car à ſon air, je l'aurois pris pour un vray remede d'amour.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monſieur le Commiſſaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN *bas.*

Tu n'as que faire de te tant preſſer, tu ne ſeras que trop toſt arrivé au but.

SCENE

DU PLAIDOYE' D'ISABELLE.

ARLEQUIN *Commiſſaire.* M. DE BASSEMINE, M. TUE-TOUT, ISABELLE, COLOMBINE. *Pluſieurs parens.*

ARLEQUIN *entrant à coſté d'Iſabelle.*

ÇA, ça, nous allons bien rire. Un ſiege. (*A Iſabelle.*) C'eſt donc vous, petite

personne... Hola, qu'on apporte un siege. (*Un laquais donne un siege à Arlequin, qui dit aprés s'y estre assis :*) Il est bien dur.

LE LAQUAIS.

C'est qu'aujourd'huy la Justice est diablement molle. On ne sçauroit prendre trop de précaution.

BASSEMINE *à Arlequin.*

Vous sçavez, Monsieur, que vous estes l'arbitre de tout. Faites bien vôtre devoir.

ARLEQUIN *en élevant sa voix.*

Comment ? que je fasse mon devoir ! Est-ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma Charge ?

BASSEMINE.

Ah, Monsieur, je n'ay garde...

ARLEQUIN.

Apprenez que c'est moy qui renouë tous les mariages disloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

BASSEMINE.

Monsieur, je ne vais pas-là contre.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

C'est donc vous, la belle Isabeau, qui refusez d'épouser un membre de la Faculté? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassâst vos mauvaises humeurs.

ISABELLE *à Arlequin.*

Monsieur, daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raisons où tout mon sexe n'est pas moins interessé que moy. Il s'agit de l'interest public.

ARLEQUIN.

Nous ne sçaurions nous dispenser de lui donner audiance. Mon Clerc, faites faire silence. La Cour a besoin de repos.

ISABELLE *deffendant sa Cause.*

Messieurs, dans le déplorable estat où la galanterie se trouve aujourd'huy, il n'est pas étrange qu'une femme soit reduite à entreprendre la Cause de toutes les autres, Nôtre sexe attendroit long-temps en vain qu'un autre prît le soin de le vanger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac sont devenuës si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y estre ; & l'amour tout puissant qu'il est, ne sçauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens, le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

ARLEQUIN.

Diable, Messieurs, si l'Exorde nous mene à la Galere, garre que la peroraison ne nous fasse tomber à la Greve !

ISABELLE *continuant.*

Où est le temps que le beau sexe voyoit assiduëment à ses pieds une jeunesse flo-

riſſante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Âge d'or de la tendreſſe, où les cœurs venoient par eſcadrons reconnoître nôtre-pouvoir ! Dans ce temps heureux, il n'y euſt pas eu de ſeureté à nous choquer ; & la peine ſuivoit de prés le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choſes ont bien changé de face;& nous éprouvons ſenſiblement, que l'empire de la tendreſſe n'eſt point à l'épreuve des revolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il eſt, mille infatigables avanturiers arpenter d'office tout l'Univers, pour ſoûtenir nos querelles ; & l'amour qui ſervoit autrefois à enrichir le ſexe, ne ſert aujourd'huy qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il eſt vray : Car-je ſçay des femmes qui ont vendu juſqu'à la houſſe de leur lit, pour équiper leurs galants.

ISABELLE *continuant.*

Ce n'eſt point dans nôtre ſiecle qu'il faut chercher ces heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles deſolations de la guerre, & ſe mettoient par là de pair avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'huy la galanterie n'eſt pas reconnoiſſable : On lezine juſques ſur les petits ſoins ; & bien loin de ſe dépoüiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne ſon cœur qu'a-

vec des reſerves. Mais ce qui a le plus contribué à décrier la galanterie, c'eſt l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous uniſſant tous les jours à d'imbecilles vieillards : Nation de tout temps reprouvée dans toute l'étenduë de l'Empire amoureux. Ces aſſortimens bizarres, que l'avarice ſuggere à nos peres, ouvrent la porte â des abus ſans nombre. C'eſt la Pepiniere des ſeparations, & le revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui ſont ſans ceſſe à l'affus de ces ſortes de mariages. Auſſi penſe-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un conſentement pour des liens que nôtre cœur abhorte, & contre qui nôtre liberté, (pour ne rien dire de plus) ne ceſſe point de reclamer ? Croit-on qu'il y ait des filles aſſez novices pour prendre aiſément le change en fait de mariage ? Et la douce idée que nous nous en faiſons, eſt incompatible avec les auſteritez où nous veulent accoutumer les maris à lunettes. Ne ſçavons-nous pas que l'hymen eſt une eſpece de milice, dont les enfans & les vieillards ſont également incapables ? Ne ſçavons-nous pas qu'il en eſt du mariage, comme du feu ſacré des Veſtales, qu'il falloit entretenir religieuſement, ſous peine de la vie.....

ARLEQUIN.

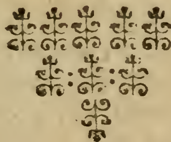
Il eſt vray, & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, puis qu'il ne peut ſouffler que du derriere?

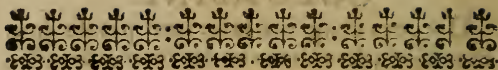
ISABELLE continuant.

Quelle figure veut-on que faſſe un vieux Barbon ſous la baniere de l'hymen, ou plutoſt quelle figure veut-on que faſſe une jeune perſonne auprés d'un époux qui la catechiſe à toute heure, qui compte tous les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ſes promeſſes du temps paſſé? Un bouru, qui fait un crime à ſa moitié d'un ruban ajoûté à ſa coëffure, & qui donne la queſtion à ſes ſerviteurs ſur les démarches les plus innocentes de ſa femme. Je ne parle pas de ces légions de maladies, dont la vieilleſſe eſt exercée, ny de cette toux inſuportable qui eſt la muſique ordinaire d'un vieillard. Ah, Meſſieurs, que de raiſons pour juſtifier une femme qui peut gagner ſur elle de n'eſtre pas la duppe d'un vieillard! Ce n'eſt pas que je ne trouve quelque choſe d'heroïque, dans la triſte fidelité dont on a le courage de ſe picquer envers des maris faits de la ſorte: Mais il faut que je confeſſe hautement ma foibleſſe. Dans une pareille extremité, je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais demordre

dre de la haine que j'auray conceuë une fois pour le vieillard qui osera attenter à ma liberté.

COLOMBINE. *veut deffendre les Vieillards, en faveur de Monsieur Tuë-tout: Mais luy qui connoist son ironie, l'en empesche; & renonçant au Mariage d'Isabelle, dégage Bassemine de la parole qu'il luy avoit donnée. Isabelle épouse Aurelio, & la Comedie finit.*





SCENES FRANCOISES DU PHENIX.

SCENE Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

OUy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses : Mais avec tout le respect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en teste. Les Princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux ; & quand ils s'abbaissent à caresser une fille de ma trempe. Ecoutez.... Enfin.... je crois que tout le corps peut luy frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah, ma pauvre Enfant, si tu sçavois les chagrins qui me devorent....

COLOMBINE.

Oh, ces chagrins-là ne sont pas de dure digestion ; & vous avez des intervales assez recreatifs. On dit bien vray, que les petits pâtissent toûjours des chagrins des Grands ; & les vôtres me coûteront du moins un blanchissage. Car enfin me voila assez honnêtement houspillée. Mais il faut prendre ces petites traverses en patience ; & j'en sçay bien de mon sexe, qui se feroient un fort gros plaisir qu'un Prince les eust mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah Colombine, dans l'estat où je suis, l'on doit bien me pardonner de petites absences ?

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc, Seigneur, si vous aviez l'esprit present ? Je m'émancipe un peu, comme vous voyez ; mais ne m'auriez-vous point communiqué de vos absences.

LE PRINCE.

Est-il sous le Ciel un Prince tout ensemble plus heureux & plus malheureux ?

COLOMBINE.

Voila un Prince qui est encore bien malade ! Il n'a que soixante mille hommes sur pied ; & des hommes que nous avons aguerris, il faut sçavoir. Helas ! c'est bien nous autres qui devrions faire les pleureu-

ses, d'estre à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevez à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un déluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres insectes de la galanterie. Encore la presse y est-elle, comme à quelque chose de bon; & pendant qu'on leve par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caisse de leur côté, & font leurs recruës à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah! Plust au Ciel que je n'eusse à combattre que les Turcs? mais j'éprouve une guerre interieure qui m'assassine à mort, & me met en proye à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur! hé, la Princesse vit de maniere à faire en un besoin un Va-tout de chasteté à Lucrece; & je ne connois point de femmes qui se picquent de sentimens plus fier à bras.

LE PRINCE.

Ah Colombine, le cœur d'une femme est un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y reconnoître: Est-on encore souvent la duppe de ses yeux & des apparences. Et que sçais-je, si dans les transports que la Princesse me fait paroître, elle ne cede pas plutost à l'importance du

devoir, qu'à l'inclination qu'elle a pour moy ? Ah ! je ne veux point de sa tendresse, ou je la veux independamment de toutes les sujétions du mariage.

COLOMBINE.

Voila ce qui s'appelle pindariser dans les formes. Mais avec votre permission, Seigneur, ces délicatesses ne sentent gueres l'époux. Les maris d'aujourd'huy n'y cherchent pas tant de façons, & sont gens à passer les choses au gros sas. Generalement parlant, le cœur d'une femme est un mets à part, qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnestes gens ont la discretion de s'accommoder au temps : Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

LE PRINCE.

Et que me sert la possession, si le cœur n'est de la partie ? Et qui peut m'assurer qu'il en est ? Ah ! mon incertitude me tuë; & quoy qu'il en coûte, je vais faire en sorte de ne plus marcher dans les tenebres.

COLOMBINE.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour éblouït, & sur tout en matieres de femmes. Cependant, Seigneur, oseroit-on vous demander ce que vous prétendez faire ?

LE PRINCE.

Je prétens faire .... Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre ....

COLOMBINE.

Bon Seigneur, est-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on pense ?

LE PRINCE.

Ah, je merite les noms les plus odieux ; & il faut estre lunatique ou visionnaire pour former le dessein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon ! c'est justement celles-là qu'il faut éprouver : Car pour les autres, elles épargnent assez les frais d'une épreuve. Si bien donc, Seigneur, que vous voulez mettre en teste à la Princesse quelque galant, qui tâche à occuper toutes les avenuës de son cœur ?

LE PRINCE.

C'est de là, Colombine, que dépend absolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foy, Seigneur, s'il est permis d'estre sincere à la Cour, votre repos est en grand branle. Car enfin, vous n'irez pas produire à la Princesse quelque malotru, plus capable de gendarmer que de faire broncher sa vertu. Mais aussi, si vous luy lâchez quelque joly homme, qui sçache attaquer une place dans les formes. Ecoutez, cela est

diablement chatoüilleux, au moins. Ce n'eſt pas comme dans un Roman, où l'Auteur, d'un trait de plume fait faire alte à la paſſion la plus fougueuſe : Mais dans le Roman de la nature, quand un joly homme eſt une fois accroché à une jolie femme; tout franc dans ces occaſions on a plus beſoin de bride que d'éperon ; & quand j'y ſonge, l'amour ſeroit bon à être Courier, car il fait faire terriblement de chemin en peu de tés.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choiſiſſe un autre qu'un amy ? Mais encore faut-il que ce ſoit un amy d'une fidelité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'eſt bien le traiter en amy, que de l'appeller à un tel miniſtere. Mais pour en uſer en amy, il faudroit qu'il fuſt ennemy de ſoy-même. Voyez-vous, Seigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excés de délicateſſe : C'eſt pourquoy quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur joye, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne ſçais donc pas que je feray la guerre à l'œil, & que je ſeray témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſera ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire, Seigneur, que vous eſtes tout preparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne ſerviront de gueres: L'amour eſt un drolle qui vient à ſes fins imperceptiblement, & les plus Argus ſont de vrais Quinze-vingt quand il luy plaiſt!

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous, ſi je m'offrois à vous en tirer? J'ay en main une perſonne d'execution; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'eſt que c'eſt une perſonne que les femmes n'ont jamais retirée.

LE PRINCE.

Eſt-il bien poſſible? Mais encore quelle eſt cette perſonne? & n'y a t'il point de riſque à courir avec elle?

COLOMBINE.

Du riſque? bon! La nature y a pourveu; & je croy que vous n'en douterez point, quand vous ſçaurez que c'eſt moy qui entreprens vôtre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine?

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t'il? Quand j'ay une fois endoſſé le harnois d'un Cavalier, j'ay

un petit air à faire trembles toutes les vertus dans le manche ; & je vous réponds que si la Princesse m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras-tu pour luy conter ces raisons ?

COLOMBINE.

Oh, c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de défricher le cœur d'un Agnés, bon, j'ay ce rolle-là en poche ; & j'entens merveilleusement à extirper les broussailles que les leçons d'une grand' mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques-unes de ces femmes battuës de l'oyseau, cinq ou six brusqueries galantes, assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ay affaire à une femme de vertu ; & c'est-là ce qui rend mon rolle épineux : Car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rolles, les idées se perdent, & il faut du temps pour les rappeller.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent-ils pour....

COLOMBINE.

Vous vous mocquez Seigneur, avec vos deux jours ! un tour de jardin me remettra sur les voyes. Allez, Seigneur, je

donne ma parole, que la Princesse ne se couchera point aujourd'huy sans étrenner.

LE PRINCE.

Mais si pour la faire mieux donner dans la patience, j'usois d'un stratagéme ?

COLOMBINE.

Bon ! faut-il tant de précautions pour tromper une femme ? La pluspart du temps, nous nous en ferons assez de nous-mêmes. Ce n'est pas que vous estes bon & sage, & je ne suis icy que pour vous obeïr.

LE PRINCE.

Viens, Colombine, je suis seur que mon dessein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

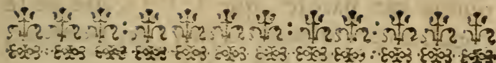
Mais au moins, Seigneur, vous me laissez les coudées franches auprés de la Princesse ? & il me sera permis de pousser ma pointe ? Voyez-vous, Seigneur, je ne veux pas qu'on dise de moy, que je ne suis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laisse les choses à ta discretion ; & tu peux en user comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous ne seriez pas si liberal, si vous ne me sentiez les bras liez. Mais qu'y faire ? Sur le pied où sont les hommes aujourd'huy, ce n'est pas un grand malheur que de n'estre pas faite tout à fait comme eux.



SCENE DES ADIEUX.

D'ARLEQUIN ET DE COLOMBINE.

ARLEQUIN *en habit de Soldat.*

ENfin c'est dans ce triste jour
Qu'il faut emballer notre amour.
Il faut nous separer ma pauvre perronelle.
Le Tocsin de la gloire à la guerre m'appelle.
Mais je differe d'un moment,
Pour vous estocader quelque beau sentiment :
Heureux, si votre ame farouche
N'ose pas refuser à mon cœur affligé
Son audiance de congé,
Pour me laisser partir dessus la bonne bouche.

COLOMBINE.

Quoy ? tu veux attraper les heros au galop :
Cher Arlequin, quelle furie
Pour aller à la boucherie !
As-tu quelque chose de trop ?

ARLEQUIN.

Non, je n'ay rien de trop : mais la gloire, Madame,
A mis garnison dans mon ame.
Depuis qu'elle a blocqué mon cœur,
Il me prend de certains impromptus de valeur,
Dont tout autre que toy sentiroit les épreuves.
Oh ! que voila des bras qui vont faire des veuves!

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabatre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fist une lucarne de ta pance ;

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ay pas mis cela dans mon bail, ou je meure.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin, demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure ? Non, le sort en est jetté.
Il est temps qu'Arlequin brille dans les Gazettes.
Je me dois, Colombine, à la posterité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes.
Entre ces animaux & toy
Mon cœur est suspendu : j'avoüeray ma foiblesse.
C'est pourquoy sans façon, ma chere donne-moy
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand, poltron.

ARLEQUIN.

Quoy donc ? fais-tu déja mon oraison funebre ?

COLOMBINE.

Va traître, de ce pas rendre ton nom celebre.
Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion ?
Tu n'as qu'à te montrer, beau Sire.
Ouy, sans qu'il soit besoin de poudre, ou de canõ,
Tu feras tout crever de rire.

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voila bien du sang épargné ;
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.
Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort tyrannique,
Mes bras n'auront point de pratique,

Permets-leur d'exercer icy par charité
Quelques actes d'hoſtilité :
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah ! Monſieur le Guerrier, vous prenez trop de peine.
Gardez d'évaporer vôtre illuſtre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ay trop auſſi-bien, ma mignone, mon cœur.
Allons, que vos appas, à leur devoir ſe rangent.

COLOMBINE.

Ah ! que de raiſons !

ARLEQUIN.

C'eſt que les mains me démangent.

COLOMBINE.

J'ay bien peur que le dos ne te démange auſſi.
Vous plaira-t-il facquin, de décamper d'ici ?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez, brave Guerrier.

ARLEQUIN.

Mais au moins donne-moy le vin de l'étrier.
Car que diroit la Renommée ?

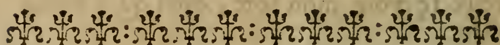
COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,
Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moiſſonner, friponne,
J'en feray de telles . . . . . moiſſons,
Qu'il n'en reſtera pas un brin pour les jambons.
Allons, il faut partir, la Gloire ainſi l'ordonne.
O vous, jeunes Abbez, paîtris d'ambre, de muſc,
Qui n'étes expoſez jamais qu'aux coups de buſc.
Pendant que nous allons expoſer nos cervelles,
Oh, combien irez-vous fourager chez nos belles?
Pour vous, gros Douaniers, & vous gens de Palais,

Vous n'avez que l'esté pour faire les muguets.
Les Plumets de retour, serviteur aux ruelles.
Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de dragons,
Les Abbez sont, morbleu, de toutes les saisons.



SCENE.

Qui ouvre le second Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Seigneur, mon plan de galanterie est tout dressé; & j'ay déja fait en moy-même la circonvalation du cœur de la Princesse. Mais si les remontrances sont de mise avec les Grands, ne feriez-vous pas mieux de demeurer dans une tranquille incertitude, que d'aller tenter une épreuve aussi délicate que celle-cy? Il en est du mariage à peu prés comme de la peinture. Ce n'est pas toujours le grand jour qui en fait la beauté; & les ombres y ont leur merite comme le reste. La meilleure politique, à mon sens, que puisse avoir un Epoux, c'est de ne considerer sa femme que dans son point de veuë. Les lunettes d'approche ne sont point avantageuses pour les Maris; & le moins qu'ils

puiſſent voir eſt toujours le mieux.

LE PRINCE.

Non, je ne me paye point de ces raiſons. Deuſſe je eſtre la düppe de ma curioſité, je veux ſçavoir mon ſort, quel qu'il puiſſe eſtre.

COLOMBINE.

Comme ſi le ſort d'un Mary eſtoit bien mal-aiſé à deviner! (Seigneur, je parle en general.) Mais pour venir à ce qui vous touche, ſi vous apprenez que la Princeſſe vous ſoit fidelle, ce ſera un plaiſir aſſez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas priſe du bon côté, ou vous en donnerez tout l'honneur à ſon temperament. Mais auſſi ſi le pied vient à luy gliſſer, (car cela eſt aſſez caſuel) ſongez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez?

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les riſques. Tiens, vois-tu Colombine, je ſuis un peu heretique ſur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, reſſemble à ces pieces fauſſes, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe diſſipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vray, je ſçay beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à paſ-

ser par le creuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de nôtre sexe, qu'est-il besoin de faire de nouvelles experiences? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autruy, je dirois, passe; Mais quand je songe que vous faites les avances de vos deniers, il me semble voir ces gens qui se ruïnent à chercher des tresors. Toute la difference, c'est que les chercheurs de tresors en sont quittes pour ne rien trouver; & que les Maris de vôtre humeur, trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu, Colombine? je sens ma bizarrerie mieux que personne. Mais comptes-tu pour rien, l'espoir de dérober à sa femme le secret de son cœur?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son cœur! Et la plusspart du temps, elles ne le sçavent pas elles-mesmes. Le cœur d'une femme est un vray miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'huy c'est une petite chienne qui l'amuse, demain ce sera un Perroquet mignon. Si les hommes y sont reçûs quelquefois; ce n'est que par *Interim*, & en attendant que le goust revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et aprés tout, n'est-il pas juste que nous ayons nôtre revanche? Car com-

ment les hommes d'apresent regardent-ils les femmes ? Comme des commoditez de passage, où l'on vient se délasser des fatigues d'un grand repas, & pour ainsi dire, faire la digestion agreablement. Aussi il faut voir comme notre sexe est sur ses gardes. On n'est plus si folle, que de prendre des fumées bachiques pour des transports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, Colombine : mais quand un joly homme, joint à des manieres touchantes la rhétorique des larmes & des presens, je crois qu'il peut se fl[illegible] d'avoir tost ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'est bien tout au plus, Seigneur. Une femme un peu grecque voit verser des larmes sans s'attendrir, & prend joliment les presens sans se laisser prendre. Presentement c'est une loy receuë dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains sans consequence ; & en effet, voudriez-vous qu'une belle essuyast Gratis les visites de vingt originaux ? Ira-t'on leur prêter sans interests des Canapez pour se veautrer, des glaces pour rajuster cent fois leurs perruques en un moment ; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatieres, & un plancher bien reluisant pour repeter leur pas de Sissone ? Au contraire, il y a telle

maison dans la Ville, où l'on devroit écrire sur la porte : DEFFENSES sont faites à tous fils de Partisans, d'entrer sans payer. Mais je crois qu'on y tient déja assez la main, sans que la police s'en embarrasse.

LE PRINCE.

Ah, Colombine, tu te perds dans les digressions, au lieu de songer à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, Seigneur, je repasse les folies de la jeunesse, pour prendre des manieres toutes opposées auprés de la Princesse. Car je croy que vous suivez vôtre pointe, & que vous voulez la faire éprouver absolument.

LE PRINCE.

Si je le veux ? Comptes que tu me rends la vie, si tu mets tout en usage pour ébranler sa fidelité.

COLOMBINE.

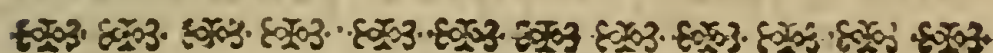
Seigneur, vous faites vos affaires à jeu seur. Mais ne m'avez-vous pas tantost parlé d'un divertissement sur mer, dont vous vouliez leurer la Princesse ?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me suivre pour l'apprendre : aussi bien il faut que nous concertions les choses ensemble.

COLOMBINE.

Voila un mary bien extraordinaire ! Le mal ne vient-il pas aſſez toſt ſans aller au devant de luy ?



SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguiſé en Turc*, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

Approuvez ma foibleſſe & ſouffrez ma douleur
Elle n'eſt que trop juſte en un ſi grand malheur.
Le Bacha conſtipé du deſir de vous plaire,
A vainement recours à ſon Apotiquaire.
Il crevera, Madame, en ce funeſte jour,
Si vous ne luy donnez des pillules d'amour.
Pour peu que votre cœur barguigne à dire Taupe,
Je vous le garantis au royaume des taupes.
Mahomet l'en preſerve. Il eſt gras, potelé,
Dodu, frais, un œil vif, un menton redoublé.
Un vermeil de corail ſur ſes levres éclate,
Ses oreilles ſur tout ſont haute à l'écarlate.
Tout, juſqu'à ſa mouſtache aiguiſe l'appetit.
Je vois que vôtre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte, Madame ?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.
Vous pouſſez trop loin vôtre employ.

ARLEQUIN.

C'eſt pour le droit d'avis, Madame, en bonne foy.

Car, nous autres Fouriers de la galanterie,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croy.
Mais qu'ay-je à faire, moy, de vôtre ministere ?

ARLEQUIN.

Hé Madame, est-ce à vous qu'il faut un commentaire ?
Lorsque sur un amant Cupidon acharné,
Est pis qu'un lutin déchaîné ;
Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade :
Si le Sort venant à changer,
Met sous la pate du berger
L'objet qui l'a rendu malade,
N'est-il pas naturel de se dédommager ?
Si vous n'entendez pas la chose,
Madame, le Bacha vous fournira la glose.

LA PRINCESSE.

Ah ! je connois tres-bien ses injustes desseins.
Mais je sçauray les rendre vains.
S'il ose de mon cœur se promettre l'entrée,
Je sçauray m'affranchir par un trépas si prompt,

ARLEQUIN.

Hé, Madame la Foire est-elle sur le Pont ?
Et voulez-vous mourir contre vent & marée ?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendray pas que le Barbare vienne,
Pour prix de sa tendresse, attenter à la mienne :
Et si je suis tombée en ses perfides mains,
Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voyage. Allez, courez, Tigresse,
Marcher pompeusement sur les pas de Lucrece :
Aussi-bien sa memoire est-elle à son declin.
Car, quoique dans le monde il soit plus d'un Tarquin.

Et que dessus l'honneur le sexe toûjours glose,
On ne voit plus de femmes dans ce siecle malin
Se tuer pour si peu de chose.

LA PRINCESSE.

Ah! pour moy le trépas n'aura rien que de doux,
Aprés qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmãt, (quoique cette epithete
Pour de tels animaux n'ait jamais esté faite,)
Croira-t-il, s'il luy reste un peu de jugement,
Que vous vous poignardez pour des prunes!

LA PRINCESSE.

Comment?
Traître de quel soupçon viens-tu fraper mõ ame?

ARLEQUIN.

D'un soupçon, dés soupçons le mieux fondé; Madame.
Car, comme dit fort bien Platon,
Tout Ravisseur estant sujet à caution,
En vain dans ce siecle hypocrite
Vous joüeriez des couteaux à bonne intention,
De vôtre mort encor vous perdriez le merite,
Et vous attireriez sur vous quelque *flon, flon.*
Vivez donc, ma Princesse, en depit de l'envie.
Le pauvre Bacha vous en prie:
Et son cœur, qui vous tend les bras de tous côtés,
Recommande à vos charités
Un amour fort pressé de ses necessités.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grands Dieux! peut-on estre assez brute
Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte?
C'est là le procedé d'un Turc & d'un Tyran.

ARLEQUIN.

Hé, Madame; de grace épargnez l'Alcoran.
Personne aujourd'huy ne se pique

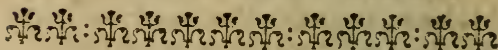
D'aimer par ordre methodique.
Car depuis que les Partisans
Ont amené chez nous la vilaine methode
De ne point soûpirer qu'à beaux deniers comptans,
Les belles passions ne sont plus à la mode.
Tous les cœurs à present sont des cœurs de rocher
On regarde l'amour comme un hostellerie,
Où l'on ne fait qu'un gite & puis touche Cocher?

LA PRINCESSE.

Hé bien, mechant boufon, es tu las de prêcher?
N'as-tu pas assez loin poussé la raillerie?

ARLEQUIN.

Je finis: aussi bien j'ay déja la pepie.
Madame, puis qu'enfin rien ne vous peut toucher,
Adieu, tout votre saoul faites la rencherie.
Je vais vite au Bacha conter notre entretien;
Et je vous donne ma parole,
Que si j'ay bien joüé mon role,
Le Bacha joüera mieux le sien.



SCENE DU BACHA.

COLOMBINE *en Turc*, LA PRINCESSE, ARLEQUIN *derriere.*

ARLEQUIN.

ALlons, il faut que je serve icy de Juge de Camp. En amour, il devroit toujours y avoir un tiers, pour regler les difficultez. Car depuis un temps les femmes

ſont devenuës ſi chicaneuſes....

COLOMBINE.

Madame, à juger de moy par les manieres du païs, vous vous attendez ſans doute à vous voir demander le cœur, comme un voleur demande la bourſe. Les Turcs coupent aſſez court ſur la tendreſſe, & chez eux une galanterie reſſemble aux Orangers où l'on voit la fleur & le fruit tout enſemble. Pour moy ſans trop faire le reſpectueux, je commence par abjurer ma patrie, ſi ma patrie vous eſt ſi ſupecte: trop heureux, ſi ce premier ſacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur prétend vous faire!

ARLEQUIN.

Une. Deux. Remettez-vous. En garde, Madame, en garde: Voila un compliment qui alloit droit au quatriéme bouton.

COLOMBINE.

Madame, ſeroit-ce bien moy qui cauſeroit vos allarmes? Ah! laiſſez à des yeux vulgaires les larmes en partage: Ce n'eſt point-là le métier des vôtres. Peut-être auſſi ne pleurez-vous que par reſtitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, Madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage ſera toûjours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embarraſſé! Si elle pleure

toûjours, il n'y a qu'à lui jetter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une ſi belle bouche demeure oiſive, pendant que tant d'autres s'employent ſi volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent? Comptez, Madame, que tout ce que vous manquez à dire, eſt autant de larcins que vous faites. Il eſt vray qu'aprés vous avoir entenduë, on perdroit inſenſiblement le goût des autres bouches: Mais, Madame, quand pour vous ſeule on devroit renoncer à toute la terre, vous pourriez eſtre encore reçuë à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voila déja la bouche & les yeux ſur les rangs. Courage, courage, nous ne ſommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je croyois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque debut d'humanité que je remarque en vous, le ſilence dont je me ſuis picquée juſqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place, euſſent profité d'un champ favorable à étaler mille imprecations magnifiques, & à donner l'eſſort à des torrens de larmes de commande. Mais moi qui n'oſe point perdre mes chagrins de veuë, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir ſur mon infortune

fortune. Je laiſſe à des femmes mediocrement touchées tout ce fracas de gemiſſement, & cét appareil de triſteſſe, où l'eſprit ſuppoſe toujours le cœur. Voila, Seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où ſans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, ſi je ne craignois d'affoiblir mon reſſentiment par mes paroles.

ARLEQUIN.

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs ſont muettes. Mais il a excepté ſagement la douleur des femmes & des Perroquets : Car il faut bien que chacun joüiſſe de ſes privileges.

COLOMBINE.

Ainſi donc, cruelle, vous me plaignez jusqu'aux duretez dont vous me jugez digne ; & votre cœur croiroit ſe mettre en frais, en rendant ſa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moi ? C'eſt donc un grand crime que d'oſer vous aimer ? Ouy, Madame, c'en eſt un, je le confeſſe. Mais eſt-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas ?

ARLEQUIN.

Au moins, voila ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mou cœur ſortira tout candy de cette affaire-cy.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens

que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin à mille careſſes innocentes dont on cimentoit un hymen naiſſant : Helas, Seigneur, que votre prétendu amour ſe ſent encore du vice du terroir ? & que vos feux portent bien tous les caracteres du climat où vous avez pris le jour ? Mais comment oſez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres ? Prendre pour les mouvemens d'une affection reglée le deſordre d'un cœur vrayment eſclave des irruptions de ſon temperament. Ah ! ſi l'Amour chez vous n'a point d'autre enſeigne ; qu'ay-je fait au Ciel pour ne pas meriter vôtre averſion.

ARLEQUIN *chantant.*

Ah CADMUS, pourquoy m'aimez-vous ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire, Madame, que vous faites vos reproches toujours à bon compte ; & cela me paroit de bon ſens. Car enfin qui pourroit répondre de ſa fermeté dans une occaſion auſſi delicate que celle-cy ? Eſtre né Turc, ſe voir dans le boüillant de l'âge; ſentir auprés de ſoi une jolie femme, & encore la femme de ſon ennemi ; eſtre fondé en coutume, voila mes titres, Madame, voila mon jeu ſur table. En faut-il davantage pour ceder à l'impreſſion ſur-

prenante que vos charmes font ſur mon cœur ?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment : Voila mon jeu ſur table : Il ſçait bien pourtant, que le meilleur eſt à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, auriez vous le cœur d'abuſer de la priſe que mes malheurs vous donnent ſur moy ? Feriez-vous ce tort à la nobleſſe de vos ſentimens ?

COLOMBINE.

Oh, Madame, j'ay là-deſſus les ſentimens fort roturiers. Que voulez-vous ? ce n'eſt point ma faute. J'ay caché mon jeu le plus long-temps qu'il m'à eſté poſſible, je me ſuis retenu le bras vingt fois : mais le levain de la nation eſt inſurmontable. A l'heure que je vous parle, je ne ſuis plus mon maiſtre ; je ſens des tranſports qui m'emportent hors de moi-meſme. Madame, je vous le dis à regret, je ſuis fâché que vous ſoyez ſi belle.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Meſſieurs, que quelqu'un de vous ſe jette entre-deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, je m'eſtois donc bien trompée. Je ne croyois rien moins de ce que vous paroiſſiez. Je cherchois dans vos

manieres ce Turc que je rencontrois ſous vos habits. Seigneur, laiſſez-moi mon erreur. J'ay encore aſſez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun riſque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moy! Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit-elle deviné l'encloueure? Il eſt vrai que les femmes ne prennent gueres l'échange ſur cét article. Elles vous ſentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, qui vous a pû gâter en ſi peu de temps? Vous aviez tantoſt des airs ſi reſpectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaite ne font point de montre. Moy j'en ay voulu faire pour laiſſer gagner à mon amour le terme de maturité, Le terme eſt échu, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foy, s'il luy fait ſaiſir ſes meubles, qu'il ne s'aviſe pas de choiſir un autre gardien que moy?

LA PRINCESSE.

Seigneur, ſi mes foibles appas ont trou-

vé grace auprés de vous, ne leur faites point l'affront de manquer à la retenuë que vous devez à une perſonne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le ſeul endroit où je ne reconnois point la juriſdiction de vos appas. Quoy? je pourrois me poſſeder à la vûë de tant de charmes? Et quelle occaſion jamais plus belle pour s'oublier? Vôtre beauté, Madame, porte l'excuſe de tous les crimes où elle peut precipiter: mais ce ſont tout au plus d'heureuſes foibleſſes. Ce mot me fait appercevoir que le reſpect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, laiſſez-moy du moins le temps de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous?

LA PRINCESSE.

Quel terme, Seigneur, eſt-ce trop de deux mois?

COLOMBINE.

Deux mois, Madame, deux mois! Et j'auray le temps de mourir un million de fois avant l'écheance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'eſt pourtant ſi peu, Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien, il faut vous les accorder, ces

deux mois : Mais j'y mets une clause. Le Calendrier des Amans n'est pas fait comme celui des autres. Chaque jour est une année, & chaque heure est un mois pour un cœur bien passionné. Ainsi, Madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois seront accomplis ; & j'auray satisfait à ma parole, selon les Loix de la Boussole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites-là est bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, songez que vous n'avez encore vû qu'un échantillon de mon amour : mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux.

LA PRINCESSE.

Dans deux heures !

ARLEQUIN.

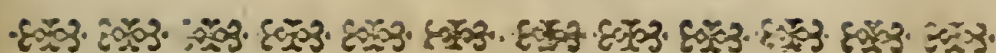
Et ledit temps passé, les parties se pourvoiront, ainsi qu'elles aviseront bon estre.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inspire moy tout ce qui peut parer un coup si funeste.

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour remettre les maris à la mode : mais c'est une mode qui passeroit bien vîte.



SCENE DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE, DIOGENE, LE PRINCE, PASQUAREL.

LE PRINCE *à Democrite.*

MOnſieur, je viens au canal de la ſageſſe, pour vous conſulter ſur la maladie de la Princeſſe ma femme.

DEMOCRITE *riant.*

Au canal de la ſageſſe! Ah! ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Mais, Monſieur, pourquoy me rire au nez comme vous faites? En uſe-t-on ainſi avec les gens de ma qualité?

DEMOCRITE.

Quoy? je verrois une coquette à pleines voiles, qui aprés vingt ans de poſtulation pour le mariage, eſt enfin parvenuë à accrocher une duppe de cent mille écus; elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Baſte, & quelques Gano qu'elle faiſoit à la traverſe: & je ne rirois pas?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de ſon tein de lait & de ſon caroſſe de cuir de rouſſy, ſe faux-filer parmy les petits

Maîtres, & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché ſuivant la Cour; & je ne rirois pas?

Je verrois un Empyrique, appellé pour des vapeurs feminines, qui ſe met en devoir d'eſtre tout à la fois le Medecin & le remede; & je ne rirois pas?

Je verrois le ſous-fermier Bourſoufflé, à peine échappé de la mandille, ne jurer que par ſa table, ſes alcoves dorez, & ſa tapiſſerie de velours cramoiſy : lui qui eſtoit trop heureux autrefois de manger à la gargotte, de coucher ſur un lit de ſangle, & de coller des Theſes tout autour de ſon galetas; & je ne rirois pas?

Je verrois des femmes, qui à la moindre parole équivoque ſe font un plaſtron de leurs éventails & de leurs manchons, cottoyer durant l'Eſté les rivages de la porte ſaint Bernard, pour n'y voir rien moins que des Dieux marins; & je ne rirois pas?

Je verrois tous les jours aux Thuilleries, un Anglois qui pouſſe vingt ſoupirs ſterlin auprés de chaque griſette qu'il y rencontre; & je ne rirois pas?

Je verrois un détachement de jeunes Senateurs qui partent pour le ſiege de Mons, armez de perruques à l'Eſpagnole, de petits miroirs de poches, & d'eſſence de bergamotte, & qui ſe laiſſent contumacer à la tranchée; & je ne rirois pas?

LE PRINCE.

Hé bien, ri donc tout ton ſaoul, Philoſophe à tous les diables. *(A Heraclite,)* Et vous, Monſieur, rirez-vous comme ce fou là ?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas ſçavoir que mes yeux ſont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de ſiecles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fiſtule lacrimale de fondation ? *(Il pleure,)* hui ! hui ! hui ! hui !

LE PRINCE,

Monſieur, c'eſt un conſeil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoy ? je verrois les deſolations cauſées par deffunt le Lanſquenet, & tant de bourſes affligées pour avoir mis à la réjoüiſſance & je ne pleurerois pas ?

Je verrois nôtre ſiecle ſi fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Doüanne ; & qu'aujourd'hui, ſi un mari veut être employé, il faut qu'il conſente que ſa femme le ſoit la premiere ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois tant de jeunes gens qui ſe laiſſent prendre à la glu d'une belle voix ou d'un pied ſouple à la cadence, quoy que ces beaux gouſiers ſoient ſujets à entrer en muë, & que ces pieds ſi mignons faiſent

quelquefois des faux pas ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois le merite tomber en roture,& la vertu ſous les haillons,dans un temps où le vice & la ſottiſe ſe font préceder par des fourgons ; & où l'on voit ſouvent ſix chevaux bien embaraſſez à entraîner un ſeptiéme ; & je ne pleurerois pas ?

PASQUAREL *au Prince.*

Signor, laſciate, queſto matto, &c.

LE PRINCE.

Voyons Diogene. (*Il frappe au tonneau.*)

DIOGENE *dans ſa tonne.*

Qui va la ? *Voyant le Prince & Paſquarel, qu'il prend pour des mouchards.*)

Comment ces marauts-là veulent jeauger le manoir de la ſageſſe ? ah je vous apprendrai.... (*Il ſort tout en furie, & aéfonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monſieur, je viens à vous en dernier reſſort, pour vous ſupplier de guerir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé, j'ai bien affaire d'une femme ? *hominem quæro.* Mais où trouver l'homme que je cherche ? (*Il regarde le Parterre avec ſa lanterne.*) Voici bien du peuple aſſemblé. Mon homme ne ſera-t-il pas là ?

Eſt-ce le Damoiſeau Papillotin, qui fait de ſa chambre une Academie de friſure,qui

ſe rend le menton chauve par art, qui parle toûjours comme s'il joüoit de la flute, de peur de s'élargir la bouche ; qui dans les chaleurs louë un homme exprés pour lui ſouffler de quart-d'heure en quart-d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains, afin de les avoir plus fraiſches : Ecureüil aſſidu de tous les Theatres, où il ſe donne en ſpectacle aux femmes ; ſousriant aux unes, ramageant aux autres, & ſe montrant piece à piece à toutes : toûjours nouveau par ſes habits, & pourtant toûjours le meſme ? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le ſous-Fermier Pimpant, avec ſon merite doré ſur tranche, qui fend bruſquement la preſſe aux Thuilleries pour annoncer au public ſa brillante écharpe, par laquelle il ne pretend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée ? Non, ce n'eſt point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le beau Narciſſe, qui prétend racheter les uſures de ſon pere, par celle qu'il fait commettre à vingt Marchands, dont il prend l'argent au denier quatre ? Non, ce n'eſt point là mon compte. *Hominem quæro.*

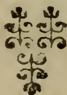
Eſt-ce cet Avanturier, dont la fortune eſt un labyrinthe, qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges & un Caroſſe magnifique, Caroſſe qui dés le

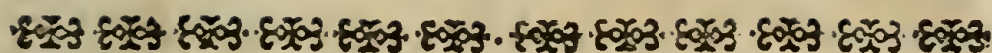
jour de sa naissance a connu toutes les ruës de Paris, & qui a furieusement éclaboussé la reputation de deux riches veuves, dont son maître passe pour le grand veneur? Non ce n'est point là ce qui m'accommode. *Hominem quæro.*

Est-ce le Senateur Tourbillon, qui fait déja l'homme d'importance, quoy qu'il n'ait encore opiné que sur des ragoûts, ou sur la seve d'un vin de Champagne; le fait de son merite consistant à sçavoir remplacer par d'amples sillons de Tabac d'Espagne, la moustache que la nature prudente luy a refusée? Non, ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Est-ce....

Le Prince le repousse avec violence, & les chasse tous. Diogene dit plusieurs fois en s'en allant : Hominem quæro. *Democrite se voyant chasser, dit :* Et je ne rirois pas; *& Heraclite :* Et je ne pleurerois pas.





SCENE DES MATRONES.

ARLEQUIN *en Commissaire infernal, lit :*

PLUTON, Dieu des Enfers, à tous presens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a esté representé, que plusieurs Donzelles se sont intruses aux champs Elisées, dans le quartier des femmes de vertu, sans avoir titre ni caractere, & sans estre marquées au veritable coin de la pudeur, Nous avons jugé à propos d'établir un Commissaire Enquesteur & Examinateur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage : A la charge par ledit Commissaire de prester le serment en la maniere accoutumée, & ce pour la forme seulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur preuve de chasteté en bonne forme, soient renvoyées sur l'heure à l'appartement des Laïs & des Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles de s'oser jamais manifester dans l'allée des femmes sages ; à moins que d'y paroître en robe de chambre, en linge chifonné, & avec deux ou trois onces de fard sur le vi-

ſage : le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre, que toutes celles qui ſont en odeur de vertu,grace à la fatuité de nos anceſtres , ſoient obligées de comparoître, pour faire appurer leurs comptes de chaſteté pardevant Arlequin Sbroufadel, Commiſſaire ſus-nommé.Donné au Manoir Stigieux, le quatre-vingt dix-neuviéme, &c.

LUCRECE *entrant.*

Seigneur,il n'eſt pas étrange que Lucrece mene le branle dans l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes : mais il me ſemble qu'en bonne police, on devroit tirer de pair une vertu quinteſſenciée , & ne me pas mettre de niveau avec tant de chaſtetez ſubalternes , qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut-eſtre a-t-on voulu me ménager des trophées, en m'expoſant à l'examen avec les autres : mais mon merite ſe ſoutient aſſez de ſoy-meſme ; & Lucrece ſera toûjours la vertu par excellence , pour avoir lavé dans ſon ſang le forfait d'autruy.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que vous fiſtes là une belle maneuvre ! Voyez auſſi comme on vous a ſuivie?Vôtre action eſt encore la premiere & la derniere de ſa race. On convient que vous vous perçaſtes le ſein aſſez metodiquement:mais par malheur vous vous y prîtes un peu ſur le tard ; & apparemment vous

fuſtes bien-aiſe de ne vous tuër qu'en connoiſſance de cauſe ? Mais à quoy bon faire une aſſemblée de parens, avant que de vous donner le coup fatal ? Eſtoit-ce pour leur annoncer que vôtre honneur eſtoit mort *ab inteſtat ?* Le beau compliment pour un mary, de s'entendre dire : Ah mon cher petit homme, ton front vient d'eſtre inſulté : Mais j'atteſte Jupiter Capitolin, que ç'a eſté ſans mon conſentement ; comme ſi en pareil cas une femme eſtoit croyable ſur ſa ſimple dépoſition ! Aprés cela le poignard joua ſon jeu ; & en effet, puiſque vôtre mary eſtoit pourveu, vous n'aviez plus rien à faire au monde, à moins que de vouloir recommencer ſur nouveaux frais. Mais c'eſt ce coup là que vous auriez pû dire à bon titre : *Je ne ſçaurois.*

Pour qui prenez-vous Lucrece ?
J'en mourrois.

LUCRECE.

Je crois que ce monſtre eſt aſſocié avec Tarquin pour me deshonorer une ſeconde fois. Traiſtre, oſe-tu bien noircir l'action la plus heroïque ? . . .

ARLEQUIN.

Et avec tout vôtre heroïque, vous ne meritez pas ſeulement le dernier *Acceſſit* en vertu. Huiſſier qu'on la mette avec Cleopatre. Avec Cleopatre, Madame, avec Cleopatre.

ARTEMISE *arrive.*

Seigneur, qu'on me laiſſe ma part franche de chaſteté, où je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoiſt aſſez Artemiſe ; & je défie la Communauté des Prudes de pouſſer plus loin que moy le vacarme de la tendreſſe conjugale. Je vous prens à témoins, balafres, égratignures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Mauſole : & vous Mauſolée à jamais durable, dont j'honoray ſes Manes : ſans compter ſes cendres, que je pris la peine d'avaler. Voila des titres cela, qui feront ranguêner toutes les vertus qui voudront faire aſſaut avec la mienne.

ARLEQUIN.

Quant au Mauſolée ſuperbe que vous fiſtes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient eſtre quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que ſçait-on, ſi vôtre intention n'eſtoit pas de perpetuer la joye que vous donnoit la mort de vôtre épouz ? A l'égard de ſes cendres que vous priſtes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, & qu'elles vous purgerent abſolument de toute vôtre affection conjugale ; puiſque ſans attendre le bout de l'an, vous vous amourachates d'un jeune homme dōt les mépris vous obligerent à vous caſſer la teſte, que vous aviez déja un peu feſlée.

Ainsi donc toute vôtre fidelité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse, & à deux ou trois accez de desespoir. Allez, Madame Artemise, je vais vous mettre en païs de connoissance. Huissier, avec la Matrone d'Ephese. Avec la Matrone d'Ephese, Madame, avec la Matrone d'Ephese,

---

PENELOPE *arrive.*

Mon bon Monsieur, vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siege de Troye. Ulysse me laissa pauvre innocente que j'estois avec un petit Poupon de sa façon. C'estoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis: Nous n'avions point de Dindon qu'on ne mist à la daube, point de Cochon de lait dont on ne fist des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fist des petits fromages, ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon Monsieur: mais je n'eus garde: Tant y a, mon bon Monsieur, qu'Ulysse revint, & trouva sa Penelope tout comme il avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh, Madame Penelope, avec toute vôtre ingenuité, je trouve bien des non-valeurs de chasteté à vôtre fait; Car enfin voicy comme je raisonne. Un mary à la guerre

depuis dix ans; une jeune femme ſans deffenſe ; vingt Princes pour galans, dont le moindre eſtoit expert en l'art de cocqueter: Vôtre maiſon avoit déja pris ſes titres de Taverne & d'Academie. Pour derniere batterie, les Princes y établirent un Opera. Ah, Madame, le dangereux air pour la vertu !

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main-forte, Meſdames, main-forte. Voici l'impoſteur qui m'a perduë dans le monde. Helas ! ſans ce traître de Virgile, la pauvre Didon joüiroit encore d'une reputation inviolable. Mais ce chien de Poëte, ce maudit Mache-lauriers, il ne ſe contente pas de renverſer l'ordre des temps, il renverſe encore l'ordre des chaſtetez, & me fait me paſſionner pour un Eſcroc qui me plante là ſur la foy d'une apparition chimerique. Quoy ? l'honneur de la plus vertueuſe Veuve qui fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel eſprit ? Seigneur, faites-moy faire reparation d'honneur ; ou ſans autre forme de procés, je vais vous déviſager tous les deux.

ARLEQUIN.

Hé là là, Madame Didon, vous prenez le mort aux dents un peu bien viſte. Vous vous plaignez que Virgile vous a oſté l'hõneur que vous aviez ; & Homere par une compenſation Poëtique a donné à Pene-

lope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous ? Les Poëtes ſont ſujets aux quiproquo, auſſi bien que les Apoticaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huiſſier, qu'on les place parmy les honneurs douteux des champs Eliſées ?

DIDON.

Comment parmy les honneurs douteux? Cela eſt bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau, Didon, parlez des modernes avec reſpect.

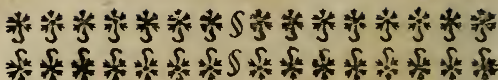
DIDON.

Allez, Juge de balle, nous allons toutes vous prendre à party.

ARLEQUIN *aux Auditeurs.*

Et moy, je jure par le Stix,
Que leurs honneurs broyez enſemble
Ne valent pas, Meſſieurs, celuy qui vous raſſemble,
Que j'intitule LE PHENIX.
Un Phenix ! dira-t'on ; La penſée eſt nouvelle.
Ouy, j'appelle Phenix, une femme fidelle,





SCENES FRANCOISES.

DES SOUHAITS.

SCENE DU LAQUAIS.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Hé bien, mon aimable Tygresse,
Puis qu'un Astre benin nous rassemble en ces lieux
A qui tient-il qu'icy nous ne jouions tous deux
Une reprise de tendresse ?
Ca, dans les amoureux propos,
Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros ?
Voulez-vous sur le pas de Cyrus ou Clelie
Passer en complimens les deux tiers de la vie ?
Ou n'auriez-vous point plus à cœur
Un amour payable au porteur ?
Là, de ces passions, dont nous devons l'usage
A Nosseigneurs du Grand Bureau,
Gens qui ne filent point l'amour en Damoiseau,
Et qui mettent d'abord une belle au pillage ;
Ca mon cœur, vous plaist-il de quittancer mes soins ?

C'eſt un acte qui peut ſe paſſer ſans témoins.

COLOMBINE.

Faquin, qui te rend temeraire
Juſqu'au point de pretendre aſpirer à me plaire?
Un Laquais, tout des plus Laquais,
Oſe attenter ſur mes attraits?

ARLEQUIN.

Hé, Madame, arreſtez. Tout Laquais que nous ſommes,
Sommes-nous pas du bois dont on fait les grands hommes?
Aujourd'huy la mandille eſt ſur un fort bon pié.
Le ſiecle aimant la bigarrure,
Avecque les couleurs s'eſt reconcilié.
Voilà pour ma grandeur future
Un habit Privilegié.
Voilà d'une richeſſe ſeure
Le veritable Chauſſepié.
Banniſſez donc, Madame, une plainte importune;
Et laiſſez-moy du moins achever par pitié,
Mon Noviciat de fortune.

COLOMBINE.

J'ay bien peur que Monſieur le Piéplat,
Qu'aſſez mal à propos le Sort ne vous éleve;
Et que ce beau Noviciat
N'aboutiſſe enfin à la Gréve.

ARLEQUIN.

Va, va, lorſque tu me verras
Dans un char Triomphant rouler avec fracas;
Sous des lambris dorez coucher avec delices:
Quand ma table ſervie au gré de mes ſouhaits,
De toutes les ſaiſons m'offrira les prémices;
Qu'autour de mon Buffet, vingt coquins de valets
Feront voler Ragouts, Grillades, Entremets,
Hors d'œuvre, & puis enfin tout ce qui peut refaire
Un Palais engourdi du trop de bonne chere;

Quand ma femme passant dans le cœur de Paris,
Rendra par ses brillans tout le monde surpris :
Que nos Coursiers fringans se faisant faire place,
Ecarteront la populace :
Que le peuple verra des Mores, des Houssars,
Des Nains, des petits Turcs, attelez à nos chars :
Un gros Singe sur tout, faisant mainte grimace.
COLOMBINE.
Hé bien cela ne va pas mal.
ARLEQUIN.
Que de Cloris alors brigueront ma poursuite !
Et sçauront me vanger par leur tendre conduite,
Des dégouts qui traîne à sa suite
Un ordinaire conjugal !
COLOMBINE.
En demeures-tu là ?
ARLEQUIN.
Je verray le Parnasse
Celebrer à plein cor les faquins de ma race ;
Me donner pour ayeuls les enfans de Cyrus,
Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.
Alors, tout vain d'avoir pour parens des Arabes,
Je ne parleray plus que par monosyllabes.
Je ne connoîtray plus personne en mon orgueil :
Je ne verray les gens rien que du coin de l'œil.
Alors j'affecteray de marcher des épaules.
Je saluëray du ventre, encor selon les gens ;
Et je seray plus fier qu'un Amadis des Gaules.
COLOMBINE.
Voilà des airs bien engageans !
ARLEQUIN.
L'heure des Grisettes venuë,
Je me dépoüilleray de mon humeur bouruë,
Si-tost qu'un Laquais favori,
M'aura par des détours conduit l'objet cheri,
Mon cœur, mon cœur alors flexible à la tendresse,
Perdra sa premiere rudesse.

Non, que des Celadons renouvellant l'abus,
J'aille aux pieds d'une Iris distiller le Phœbus,
Et long-temps aboyer sans mordre :
Mais au lieu d'un tas de rebus,
A des loyers écheus doucement donner ordre ;
D'un falbala fletri reparer le desordre ;
Des crottes de la Ville affranchir mon Iris ;
Luy fourrer des Bijoux, des Stinquerques de prix ;
Et sur tout luy fonder une bonne cuisine :
Voilà de mes douceurs, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train, si je suis ta moitié ?

ARLEQUIN.

Bon ! Tu te chausseras d'abord au même pied.
Bien-tost, grace à ta prévoyance,
Quelque jeune Commis, bien frais, bien délié,
De mon lit, moy vivanr, aura la survivance,
Et par ses doux empressemens,
Il sçaura, sur mon front fidelle a la souffrance,
De son orgueil futur jetter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand mercy, Monsieur le visage,
De vos loüables sentimens.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu voudrois t'aviser d'estre sage ?
Au Siecle d'apresent ferois-tu cet affront ?

COLOMBINE.

Va, va, le relief de ton front
Ne sera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voilà des yeux, qui me sont caution
De ta prévarication
A la foy matrimoniale.
A telle fin que de raisou,
Passons-nous compensation
D'infidelité conjugale.

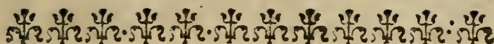
COLOMBINE.

Va-t-en, maraut ailleurs debiter ta Morale
Va, quelque revolution
Que le sort puisse mettre à ta condition,
Colombine à tes vœux sera toûjours contraire.
Souviens-toy seulement, à ta confusion,
Dans les plus forts accés de ton ambition,
Qu'un âne chargé d'or ne laisse pas de braire.

ARLEQUIN.

Ainsi donc, j'ay poussé des soûpirs superflus ?
Quoy, diminutif de soubrette,
Je veux t'associer à l'heur de ma Planete,
Et tu viens à mon Nez m'annoncer tes refus ?
Tu me traittes d'Asne, bien plus.
Ah pourtant, si ton cœur sensible à ma tendresse,
Vouloit à ton Asnon te donner pour Asnesse,
Bien-tost ou de force ou de gré
Nous nous trouverions sur le pré.
Mais quoy ? la cruelle me quitte.
Ah courons aprés au plus vîte.
Peut-étre s'en va-t-elle dans son petit Taudis,
A son cher Arlequin preparer les Logis.





SCENE
DES SCIENCES.

ARLEQUIN *en Maiſtre de Sciences.*
ISABELLE *Fille du Docteur.*

ARLEQUIN *ſortant d'une Mappemonde.*

NE *ſus Minervam* : Qu'un cochon ne s'aviſe point de faire le Docteur. Voila Mademoiſelle un Arreſt foudroyant pour Monſieur vôtre Pere. Il n'en eſt pas de meſme des chevaux. Malepeſte, ſi on les excluoit du Doctorat, trop de gens ſeroient en danger de perdre leurs licences. Aprés avoir établi mes qualitez, trouvez bon, Mademoiſelle, que je vous aſſure que dans tout le Horas des belles Lettres, il n'eſt point de Sçavant plus capable de vous endoctriner que moi.

ISABELLE.

O ça, Monſieur, ſur quoi voulez-vous m'inſtruire d'abord ?

ARLEQUIN.

Il faut voir premierement, ſi vous avez les ſimptômes d'erudition determinez par nos Maiſtres.

ISABELLE.

Et à quoi cela se voit-il ?

ARLEQUIN.

Ariſtote dit que ce qui rend les femmes plus ſuſceptibles des ſciences que les hommes ; c'eſt qu'elles ont la peau plus delicate, & par conſequent l'eſprit plus délié. Voyons un peu ſi vous eſtes dans le cas du Couſin Ariſtote ? (*Il luy taſte le bras*) Hé, ouy, ouy, voila une Peau dont on pourra faire quelque choſe avec le temps.

ISABELLE.

Fy donc, Monſieur, fy donc !

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, *Dabitur licentia ſumpta pudenter.* Vous n'en voudriez pas dedire Horace. (*Il continuë de luy taſter les bras, & les baiſe à la fin.*

ISABELLE.

Ah, pour le coup, Monſieur, je croi que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Dulce eſt in loco deſipere, Mademoiſelle.

ISABELLE.

N'avez-vous point, Monſieur, d'autres leçons à me donner ?

ARLEQUIN.

Oh que ſi. Mais je cherche encore une authorité dans les anciens. En tout cas, je pourray bien la trouver chez les Modernes.

On trouve par tout chez eux de ces authoritez-là. (*Il veut l'embraſſer, & la manque.*

ISABELLE.

Mais, Monſieur, ſçavez-vous que vos manieres ne compatiſſent point du tout avec la gravité ſçavante ?

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, mettez les Socrates & les Platons à ma place. S'ils eſtoient auſſi ſages que moi, c'eſt qu'ils ne pourroient pas eſtre plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois, Monſieur, de la Heriſſonniere eſt un vray Docteur en galanterie ?

ARLEQUIN.

Ma foi, l'amour eſtant le principe de toutes choſes, je trouve qu'il n'y a rien qui ouvre les pores aux ſciences comme la tendreſſe. Je repete un certain Octave, qui eſtoit une vraye Hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'eſt mis l'amour en teſte, il faut l'entendre raiſonner. Voulez-vous que je vous faſſe diſputer enſemble un de ces jours ?

ISABELLE.

Oh, je ne ſuis pas encore aſſez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il eſt le plus fort, il vous fera de l'avantage.

ISABELLE.

Et quel avantage me pourroit-il faire ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous que je faſſe la partie égale? Si vous croyez qu'Octave en ſçache plus que vous ; quand vous vous trouverez ſeule avec luy, montrez-vous docile à ſes leçons, & je vous donne ma parole que vous ſerez bien-toſt auſſi ſçavant l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, Monſieur, vous n'eſtes pas de ces ſçavans farouches qui ne daignent s'humaniſer pour perſonne.

ARLEQUIN.

Oh pour moi, Mademoiſelle, je ſuis un ſçavant privé, ſur qui la roüille du College n'a point trouvé priſe ; & ſans vanité il y a plus d'une ruelle dans Paris, où j'ay pouſſé plus que le Syllogiſme.

ISABELLE.

C'eſt à dire qu'une Ecoliere un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous ſeriez homme à uſer de vos avantages.

ARLEQUIN.

Point, point. Quand je les trouve innocentes, à peu prés comme vous, j'attens

qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres ſçavans, nous aimons quelque choſe qui picotte ; & c'eſt un goût pour nous que d'enlever une proye conjugale.

ISABELLE.

Hé quoy, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres Maris ?

ARLEQUIN.

Voila encore de bons animaux! Je regarde les Maris comme les Maîtres d'Hoſtel. Ils vont à la proviſion, & font l'eſſay des viandes pour les autres. Encore n'en font-ils pas toûjours l'eſſay, & bien ſouvent on ne leur ſert que des mets rechauffez.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, tout en riant, je n'apprends rien ; & il y a une heure que vous me bercez de cocq à l'aſne.

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous cocq à l'aſne, Mademoiſelle ? Voudriez-vous que je vous appriſſe la fable, pour vous repaître de chimeres & de fictions ? Hé, n'en avez-vous pas déja trop de celles de vôtre ſexe? Voudriez-vous que je vous donnaſſe des regles d'éloquence ? Que je vous appriſſe tous les ſtratagêmes d'un diſcours figuré ? Eſt-ce que vous ne trouvez pas cela dans vôtre propre fonds ; & la paſſion ne fait-elle pas chez vous ce que la Rhetorique fait chez

les hommes ? Eſt-ce de la Philoſophie que vous eſtes amoureuſe ? Ah,contentez-vous de bleſſer la raiſon ſans la connoître, & laiſſez-nous la confuſion de ſçavoir raiſonner ſans en eſtre plus raiſonnables. Eſt-ce la Medecine qui vous charme ? Que vous ſerviroit de comprendre la ſtructure du corps humain, ſi les reſſorts de l'ame ſont impenetrables ? Eſtes-vous préoccupée de l'Aſtrologie ? Ah défiez-vous d'une connoiſſance qui fait connoître le mal, & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la Chimie ? Gardez-vous des gens qui vous promettent des monts d'or,& qui vous demandent un teſton. Eſt-ce la Juriſprudence qui vous touche ? Enviſagez les Loix comme des toiles d'araignées, d'où les groſſes Beſtes ſe ſauvent, & où les petites demeurent. Sont-ce les Mathematiques qui vous poſſedent ? Une demonſtration d'amour eſt plus infaillible que toutes les regles de l'Algebre. Eſt-ce enfin l'Hiſtoire qui vous attache ? Eh voulez-vous vous enterrer dés ce monde, & renoncer aux vivans pour les morts ?

ISABELLE.

Et que voulez-vous donc que j'apprenne ?

ARLEQUIN.

Apprenez toutes les petites façons de vôtre ſexe. Faites-vous un art de la minau-

derie. Ayez toûjours les prunelles offensives & deffensives. Apprenez à rougir sous de faux pretextes, afin qu'on ne connoisse pas quand vous rougissez à propos. En un mot, faites vôtre capital de plaire, d'aimer & d'estre aimée.

ISABELLE.

Vous estes un conteur de guoguettes, & vous ne meritez pas qu'on vous écoute. *(Elle s'en va.)*

ARLEQUIN.

Elle a raison. Je m'y suis mal pris. En matiere de galanterie, les femmes veulent qu'on saute d'abord des preceptes à l'application.



SCENE DES SOUHAITS.

ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN, *sans voir Momus.*

O Destins ennemis! O sort mal-en-contreux ! ô fortune impertinente !

MOMUS.

Tout beau, l'amy, tout beau.

ARLEQUIN.

Tout beau vous-meſme. Depuis quand empêche-t-on les gens de jurer contre leur ſort ? C'eſt un privilege eſtabli par les Heros de Theatre,& confirmé par leurs Confidens. Ainſi, Monſieur, pour l'acquit de ma bile, laiſſez-moy peſter tout à mon aiſe, & me répandre tout mon ſaoul en galimatias pathetiques.

MOMUS.

Hé, fy ! C'eſt à faire à des ames vulgaires à prendre à party la deſtinée. mais un grand cœur comme le tien, doit eſtre au deſſus des accidens. Il faut qu'il montre une ame à l'épreuve des revers, & que par l'intrepidité de ſa conſtance, il ſe donne le charmant plaiſir de faire rougir la fortune.

ARLEQUIN.

Ouy, mais la fortune eſt femme ; & il y a long-temps que les femmes ne rougiſſent plus. Laiſſez-moy donc, Monſieur, reprendre le fil de mes imprecations ; & aprés cela tant de Philoſophie que vous voudrez.

MOMUS.

Non, non, cher Arlequin, fais tréve à tes injures.
J'ay le rare ſecret d'étouffer les murmures :
Je ſçay mettre un mortel au comble de ſes vœux.
Vois donc ce qu'il te faut, & dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur le Charlatan, je ne veux pas grand choſe. D'abord je ne me ſoucie pas beaucoup d'argent : Je voudrois ſeulement trouver credit par tout, & ne point payer qu'aprés ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes : mais je ne ſerois pas fâche d'eſtre aimé de toutes, & qu'elles ne puſſent diſpoſer de leur cœur qu'aprés m'avoir demandé Lettre de Voiture. Je voudrois encore qu'il ne fut permis qu'à moi d'avoir de l'eſprit, & que les autres n'en euſſent que quand je ſerois las d'en avoir. Vous voyez que je ſuis bien aiſé à contenter.

MOMUS.

Hé bien, pour donner un plein effort à tes ſouhaits, il faut te montrer tout ce qui peut intereſſer les hommes.

Paroiſſez faux brillants, jeux, richeſſes, plaiſirs,
Et tout ce qui du monde intrigue les deſirs.

Le Theatre s'ouvre, & repreſente le Temple des ſouhaits, où paroiſſent la valeur, la ſanté, le bel eſprit, les bonnes fortunes, la faveur, le merite, la folie, les richeſſes, la bonne chere, & autres choſes ſemblables.

MOMUS.

A preſent que te voila à meſme, c'eſt à toy de choiſir ce qui te conviendra le mieux ; & auſſi-toſt on te livrera la marchandiſe.

ARLEQUIN.

Hé bien, de peur de me méprendre, & pour ne point cauſer de jalouſie, je choiſis toute la Boutique.

MOMUS.

Oh, cela ne va pas comme cela ; & il ne t'eſt permis de choiſir qu'une choſe à la fois.

ARLEQUIN.

Nous voila d'accord. Je n'en choiſiray qu'une à la fois ; mais je les prendray toutes l'une aprés l'autre. Mais, Monſieur, le Charlatan, afin que je n'achete point chat en poche, dites-moy ce que vous entendez par la valeur ?

MOMUS.

La valeur eſt une fermeté d'ame, qui nous étourdit ſur les perils les plus preſens. C'eſt une ferveur pour la belle gloire, qui diſſimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'eſt un heureux ſang froid dans les plus chaudes occaſions, qui fait qu'on ſe familiariſe avec le fer, le feu, les boulets & les mouſquetades.

ARLEQUIN.

Diable ! voila une vilaine familiarité.

Mais n'y auroit il pas moyen d'apprivoiser les bales, de dépaïser les coups de canons, & de faire retrograder la pointe du fer ? C'est qu'aprés tout cela on pourroit estre brave en toute seureté de conscience ; & dés aujourd'huy je ferois querelle à toute la terre.

MOMUS.

Va, va, mon ami, la valeur n'est faite que pour les ames nobles. Tu t'accommodera peut-estre mieux de la santé.

ARLEQUIN.

Oh, pour la santé, je n'en ay déja que trop. Et le moyen d'en manquer, quand on est aussi regulier que moi à pratiquer les Ordonnances d'Hypocrate ?

MOMUS.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant de santé ?

ARLEQUIN.

Hypocrate dit que pour se bien porter, il faut s'enyvrer une fois le mois. C'est un regime que j'observe avec la derniere circonspection ; & comme je crains toujours de n'avoir pas remply le precepte dans toute son étenduë, je fais des repetitions Bachiques trois fois la semaine, afin qu'Hypocrate n'ait rien à me reprocher.

MOMUS.

Hé bien, puisque tu renonces à la valeur & à la santé, ne seroit-ce point sur

le bel eſprit que tu voudrois jetter ton plomb ?

ARLEQUIN.

Hé fy, de par tous les diables ! Moy bel eſprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier-là ; c'eſt que quoy qu'il arrive, ils ne courent point riſque d'eſtre compris dans la taxe des Aiſez.

MOMUS.

Serois-tu friand de bonnes fortunes, & voudrois-tu qu'on miſt les femmes ſur le pied de ne point tenir contre toy ?

ARLEQUIN.

Hé, pour cela, Monſieur, il n'y a qu'à les laiſſer cdmme elles ſont. De tout temps j'ay eu mon franc-ſallé auprés des belles ; & actuellement je ſuis couru de toutes les Soubrettes de mon quartier.

MOMUS.

Aurois-tu la maladie des grandeurs ? Veux-tu qu'on te mette ſur les voyes de la faveur, & que l'en t'enſeigne à te pouſſer auprés des Grands ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'eſt un manége que j'entends mieux que perſonne. D'abord, Monſieur, il faut compter que je ſuis tout couſu de contreveritez. Faut-il applaudir à des appas ſurannez, ou rapprocher la datte importuné d'un baptiſtaire à perte de veuë ? En moins de trois paroles, je ſçay rajeu-

nir un visage qui porte son attachement de caducité. Faut-il appuyer un Faquin heureux dans son idolatrie pour la fortune? Je le mets à la teste de ses meutes & de ses haras; & il prend si bien le goust des bestes, qu'il ne connoist plus les hommes, & ne saluë que les équipages & les chevaux.

MOMUS.

Voila déja de beaux commencemens. Mais sçais-tu te plier & te replier devant les Mignons de la fortune? Sçais-tu precipiter ta teste entre tes jambes à la veuë de certains personnages importans?

ARLEQUIN.

Bon! C'est moi qui ay donné au public les nouveaux tarifs de reverence: & au pis aller, je n'aurois qu'à imiter le Chevalier Pince-Maille, qui possede toutes les inflexions du corps, tous les remuëmens de teste, & tous les débauchemens imaginables.

MOMUS.

Va, va, c'est un métier qui ne s'apprend pas si vîte. Crois-tu, par exemple, qu'il soit si facile d'entretenir vingt personnes tout en courant, de parler aux uns, de répondre de la Tabatiere aux autres, de donner fidellement des torticolis à tous les gens que l'on aborde, de couper passe avec

un Marquis, pour aller à la rencontre d'un Duc, qu'on ne connoît plus bien-toſt dés qu'on voit un Prince ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant qu'une choſe qui me dégoûte de la faveur. C'eſt que les diſners & les ſoupers des Courtiſans ſont furieuſement dérangez ; & avec cela je n'ay point l'art d'apprivoiſer des Suiſſes, & des Maîtres quelquefois plus Suiſſes que leurs Suiſſes meſmes.

MOMUS.

Hé bien, il ne faut point tant d'appareil pour eſtre un homme de merite, & tu y trouveras peut-eſtre mieux ton compte.

ARLEQUIN.

Moi, que j'aille choiſir le merite ? Et de quoi le merite guerit-il aujourd'huy ? Il y a beaux jours que le merite n'eſt plus monnoye courante ; il faut le renvoyer aux ſiecles des Eſcofions & des Vertugadins.

MOMUS.

Ouais ! que veux-tu donc qu'on faſſe pour toy ? Serois-tu homme à t'accommoder de la folie ?

ARLEQUIN.

Mais, je crois que je n'ay rien à ſouhaitter là-deſſus.

MOMUS.

Encore, eſt-ce quelque choſe de ſe connoître !

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, dites-moy un peu : Eſt-ce que la Folie procure de ſi grands avantages, que vous la placiez parmi ce qui fait les ſouhaits des hommes ?

MOMUS.

Hé, pauvre innocent, d'où viens-tu ? Et ne ſçais-tu pas que la Folie a toujours eſté & ſera toujours le plus beau fleuron de la ſocieté civile ? Qu'eſt-ce qui raſſure ce Magiſtrat ſur l'éclat de ſon jeu, & ſur le fracas de ſes intrigues ? La Folie. Qui eſt-ce qui raſſemble tant de duppes à l'heure du Lanſquenet chez la Comteſſe de Plumoiſon ? La Folie. Qui eſt-ce qui retient à Paris tant de Plumets d'eſté & tant de Guerriers de Robbe-Courte ? La Folie. Qui eſt-ce qui produit tant de vaines conteſtations ſur le pas, ſur les marches, & pas une ſur le merite ? La Folie. Qui eſt ce qui rend cet Auditeur ſi curieux d'antiques, de cornalines, de diamans, quoi qu'aux fonds il ne ſoit qu'une Hapelourde ? La folie. Qui eſt ce qui porte cet Epicier à éventer la honte de ſon lit, & à ſolliciter une place ſur les Tabatieres de *Fagnani* ? La Folie. Eſt-ce autre choſe que la Folie, qui oblige cet Avocat à faire jeûner toute

ſa Maiſon, pour montrer ſes deux Palefrois etiques au Conrs, ou à la porte Saint Bernard ? Eſt-ce autre choſe que la folie qui fait qu'on ſe ſacrifie & toute ſa famille, pour la vanité chimerique d'avoir un lievre de plus ſur ſes terres, ou quelque carpe brahane dans ſes étangs ?

ARLEQUIN.

Diable ! je ne me croyois pas tant de Confreres. Mais, Monſieur, par charité, donnez-moi les richeſſes, afin que j'aye un titre legitime pour eſtre fou ; car comme vous ſçavez, *Stultitiam patiuntur opes.*

MOMUS.

Les Richeſſes ? Et te ſens tu la cervelle aſſez forte pour ſupporter toutes les fumées qu'un gros bien m'envoye à la teſte ? Penſes-tu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la Boutique d'un Joaillier à ſes dix doigts ? pour n'aller jamais ſans un regiment de Montres & de Tabatieres ? Eſt-ce une choſe ſi importante pour la felicité, que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de Rouſſy de ſon caroſſe ? que d'avoir des entre-pos de galanteries à tous les Theatres ? Que d'eſtre en Malines juſqu'à ſes chauſſons, que de ne faire qu'un déjeûner de la nourriture de cent familles ? Voudrois-tu impoſer au public par une Bibliotheque faſtueuſe, quand il ne faudroit pour tout Maître que les nouveaux Alma-

nachs avec le Tarif pour les Monnoyes ? En un mot, voudrois-tu toûjours bâtir ſans neceſſité, toûjours détruire ſans raiſon, & ne laiſſer à la poſterité tant de pierres raſſemblées, que comme autant de gages de la dureté de ton cœur, & de l'inquietude de ton orgueil ?

ARLEQUIN.

Et que ſeroit-ce donc, ſi je vous demandois les richeſſes au prix qu'elles coûtent à tant de gens ? Si j'eſtois curieux de les obtenir, ou par les ſupercheries de ce Procureur, ou par les ſcelerateſſes de cet Uſurier, ou par la benignité de ce mary commode, ou par les contributions de quelque vieille amoureuſe ? Car enfin il n'y a plus que ces endroits-là pour parvenir. *Sic itur ad Aſtra.*

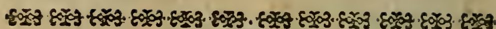
MOMUS.

Non, non, je veux que tu ſois riche de pure ſource ; je vais faire pleuvoir ſur toy la corne d'abondance.

ARLEQUIN *chantant.*

Faites donc pleuvoir au plus vîte,
Car depuis long-temps je ſuis ſec.

Momus frappe de ſa Baguette, & Arlequin eſt precipité ſous terre.



SCENE CONTRE LES HOMMES.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

QUoy ? dans le printemps de vôtre âge, dans un temps où tous les jours de vôtre vie devroient estre marquez par autant de nouvelles conquestes, vous perdez sur de vieux bouquins d'Auteurs, tant de coups d'œil que vous pourriez si bien mettre à honneste interest ? Hé comment serez-vous la seule à Paris qui ne chomerez pas le retour des Officiers ? Déja les Abbez ont évacué les ruelles : Les Financiers n'oseroient plus y paroître que le bordereau à la main. Déja les gens de Robe ont pris leurs vacations de galanterie ; & pendant que toutes les Coquettes sont sous les armes, là en bonne-foy, serez-vous la seule qui demeurerez dans l'inaction.

ISABELLE.

Hé crois-tu, Colombine, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde, soient capables d'effleurer ma tranquillité ?

COLOMBINE.

Ah je vous permets de faire l'eſprit fort, tant que vous n'aurez qu'une Colombine en teſte. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de Ceſar; quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ſes plumets flamboyans, & de ces cravates hiſtoriées qui ſerpentent juſques dans les boutonnieres, oh pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame, ces Guerriers-là ſont de terribles gens ; & il n'y a Palatine ni Falbala qui en réchapent.

ISABELLE.

Va, va, Colombine, il n'y a plus que des dupes qui donnent dans les paneaux des hommes ; & ceux d'aujourd'huy ſont marquez à un coin de perfidie.

COLOMBINE.

Ouy, je conviens avec vous que les hommes ſont des perfides : mais une fois il faut vivre ; & l'on vit avec ces perfides-là comme avec les Turcs, ſeulement pour la neceſſité du commerce.

ISABELLE.

Et quel commerce peut-on établir avec des traîtres qui ne ſont bons que pour eux-mêmes ? Dans quelle ſujétion n'ont-ils pas jetté nôtre pauvre ſexe ? falloit-il nous brider comme ils ont fait, en nous éloignant des ſciences, du gouvernement, & des emplois.

COLOMBINE.

Ah vraiment,vous remuez la vieille querelle : trop heureuſe ſi vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraîche datte. Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'eſtre point appellées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes ſi celebres ? Déja, ſi nous n'allons point à la guerre, on ſçait bien que ce n'eſt pas faute d'avoir les inclinations militaires. Si nous ne paroiſſons point ſur les Fleurs-de-lys, & n'eſt-ce pas nous qui faiſons le thême à tant de jeunes Magiſtrats,à qui nous valons mieux que tous les ſiffleurs de Droit enſemble ? Il eſt vray que nous n'entrons point dans les Finances : mais les Finances ſont nos comptables. Allez, allez, c'eſt une bonne condition que celle d'une jolie femme, quand on la ſçait faire valoir ; & la ſcience de plaire eſt au deſſus de toutes les autres.

ISABELLE.

Mais ne trouves-tu pas que nous aurions bon air à briller dans un Tribunal de Juſtice?Il me ſemble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche, ſeroit adoucie de la moitié : Et qui pourroit tenir contre nous, ſi nous eſtions à la teſte d'une Armée ? La beauté a des armes ſi naturelles.

COLOMBINE.

Ouy,je ſens bien que ſi l'on oppoſoit une

armée de femmes à une armée d'hommes, ce ſeroit le moyen d'avoir bien-toſt la paix. Mais pour ne point quitter nôtre theſe, ſi les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois, ces meſmes emplois ne nous offrent-ils pas tous les jours des endroits pour nous vanger? Quoy? croyez-vous que pendant que Monſieur le Conſeiller ſe leve dés l'aurore, pour aller faire les affaires d'autruy, on ne faſſe pas ſouvent les ſiennes, & qu'on ne juge pas ſon honneur de petit Commiſſaire? Pendant que Monſieur le Colonel court à la gloire & va monter la tranchée, qui luy répondra que ſa femme n'aille pas à l'occaſion de ſon côté? Allez, allez, quoi qu'en diſent les hommes avec leur pretenduë ſuperiorité, nous ne les balotons pas mal; & tout ce qu'ils ont de plus beau releve des femmes.

ISABELLE.

Et ne comptes-tu pour rien cette guerre étudiée qu'il faut que nous nous faſſions ſans ceſſe; ce joug importun de la pudeur, qui nous deffend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux.

COLOMBINE

Bon! eſt-ce que vous ne ſçavez pas le manege du ſexe en ces rencontres? Vient-on, par exemple, à nous produire quelque tabatiere ſcandaleuſe? nous portons d'abord la main ſur nos yeux: mais c'eſt pour

nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque vaudeville un peu gaillard ? nous feignons de détourner la veuë : mais c'eſt pour mieux recueillir nos oreilles. Nous ſurprend-on dans quelque lecture équivoque ? hé bien, nous en ſommes quittes pour une petite rougeur ; & c'eſt un verny pour la beauté. Voila comme les femmes ont le plaiſir de tout ſans en avoir jamais la honte ; au lieu que chez les hommes, la honte eſt toûjours à la ſuite du plaiſir.

ISABELLE.

Mais fais-moy raiſon un peu de cette licence effrenée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire ſans conſequence ; au lieu que la moindre émancipation nous eſt tournée à crime.

COLOMBINE.

Allez, allez, les loix de la pudeur ſont ſujettes à extenſion, comme le reſte. Nôtre honneur eſt de ces choſes où l'on peut dire que la forme emporte le fonds ; & la reputation de l'honneur eſt ſouvent plus couruë que l'honneur meſme. Pourveu qu'on ſe pare au beſoin de certaines grimaces fondamentales, qu'on ait ſoin tous les matins de charger ſes yeux ſur l'hypocriſie, qu'on begaye fidellement aux endroits où le ſexe doit begayer, hé nôtre honneur n'en exige pas davantage. Au contraire nous embaraſ-

ſerions les hommes, ſi nous nous piquions de ſuivre leurs loix à la rigueur ; & d'ailleurs nous vivons dans un païs où l'on ſe conduit moins par la Loy que par la Coutume.

ISABELLE.

Cependant à entendre ces vilains hommes, nous cedons à noſtre temperament, dés que nous avons la moindre honneſteté pour eux.

COLOMBINE.

Vraiment, je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toûjours leur moitié auſſi bien que nous! Mais nous voit-on comme eux grenoüiller dans les cabarets ? Nous voit-on comme eux chez Sauvage, dans le banc des Marguilliers du Caffé ? Allons-nous ſur les Theatres nous baiſer comme des petits enfans ? Courons-nous les Foires pour y ſeringuer de l'huile ſur le brocard des Bourgeoiſes ? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies : mais nous les faiſons à huy clos ; & nous n'y appellons que les témoins abſolument neceſſaires.

ISABELLE.

Et que dis-tu de ces jeunes fous, qui étalent tous les ſoirs aux Thuilleries, & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies ? Que dis-tu de ces Empyriques en politique, qui chãgent la face des Eſtats, & qui ſe répandent par pelotons comme

des hannetons & des ſauterelles ? Que dis-tu de ces Avanturiers qui paroiſſent dans Paris comme des feux follets, & qui tombent tout d'un coup en éclipſe ?

COLOMBINE.

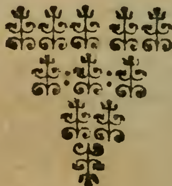
Mais, je dis que tout compté & rabatu, il eſt des hommes à peu-prés comme des Medecins. On connoiſt leur foible, on les turlupine dans l'occaſion ; & au bout du compte on ne ſçauroit ſe paſſer d'eux. Mais voicy une viſite d'éclat qui vous arrive. Trouvez bon que je me retire.

ISABELLE.

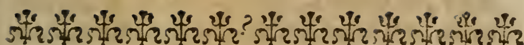
Et as-tu de ſi preſſantes affaires ?

COLOMBINE.

Ouy, je cours vîte me laver la bouche. Il y a aſſez long-temps que je parle d'hommes.



SCENE



SCENE DU BARON.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN *qui par le moyen de Momus a obtenu les richesses vient habillé magnifiquement, avec quatre laquais qui le suivent, & trouvant Isabelle dans sa chambre, luy dit :*

Des beautés de Pâris lorgneur infatigable,
Je viens vous reconnoître icy, mon adorable,
Mais je découvre en vous certain air tentatif,
Qui me revolte un peu l'appetit sensitif.
Est-il une beauté d'agréemens mieux fournie ?
L'Amour dans ces yeux-là loge en chambre garnie.
Cette bouche & ce nez paroissent faits au tour :
Et ce petit muzeau détermine à l'Amour.
Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe
L'épaisse obscurité d'une envieuse robe ?
Ah sans doute, il faudroit la visiere d'Argus,
Pour percer tant d'appas connus & non connus.
Somme totale : Heureux qui sera l'économe
D'un si joli bijou ! Serois-je bien vôtre homme ?
Mignonne ; parlez sans façon.
Je suis un assez bon garçon.
Donnez-moy vôtre cœur, ma petite charmante ;
Et je vous en feray la rente.

ISABELLE.

Penses-tu que mon cœur soit si fort au rabais,
Que de borner son vol aux vœux d'un Ex-laquais ?

ARLEQUIN.

Hé Madame, en amour eſt-ce que l'on raiſonne ?
Et le rang y doit-il ſupplanter la perſonne ?
Seriez-vous la premiere, aprés tout, dont le cœur
N'auroit pas dédaigné Champagne, ni la Fleur ?
Et de qui les tranſports allant plus loin encore,
Se feroient fait ſentir du Couchant à l'Aurore ?
Quoy ? ne peut-on d'un cœur s'ouvrir les doux ſentiers,
Sans prouver les ſeize quartiers ?
Qu'a de commun l'amour avecque la nobleſſe ?
Ah ! laiſſons les ayeux, le blaſon, les d'Hoziers,
Et moutrons ſeulement nos titres de tendreſſe.

ISABELLE.

Comme ſi la tendreſſe eſtoit de ton reſſort,
Toy malheureux joüet des caprices du Sort !

ARLEQUIN.

Ouy, malgré la rigueur du Sort qui me nazarde
Je veux toûjours aimer, charmante Leoparde.
Car enfin, parlez-moy ſans feinte ni détour :
Eſt-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour ?
Ah ! lors qu'on peut tromper la garde vigilante
D'une maman qui couve une jeune innocente ;
Que joignant au biſcuit l'aide du macaron,
Aux portes de Paris l'on traduit le tendron ;
Et qu'enfin au beſoiu l'Amour prêtant mainforte,
La belle ſe deffend, & n'eſt pas la plus forte ;
Dans ces tendres inſtans j'ay toûjours éprouvé,
Qu'un faquin peut ſentir un bonheur achevé.

ISABELLE.

O Ciel ! quels contes bleux ce maraut vient me faire !

ARLEQUIN.

Hé, Madame, eſt-ce à vous que je voudrois ſurfaire ?
Ah ! ſi pour mettre en goût les Dames du haut ton,
Les ſoubrettes d'abord m'ont ſervi d'échelon ;
Si pour mes coups d'eſſay ma tendreſſe peu fine
A brigué de l'employ juſques dans la Cuiſine,

Bientoſt, bientoſt mon cœur par un retour heureux,
A rehabilité la gloire de ſes feux ;
Et l'envie à ſon tour me rompant en viſiere,
M'a procuré ſous main quelques coups d'étriviere.
Trop heureux, ſi ce cœur que j'eſtime tout neuf,
Pouvoit ſe meriter à coups de nerfs de bœuf !
Aux plus rudes tricots, aux plus épaiſſes gaules,
J'irois pour vos appas devoüer mes épaules.

ISABELLE.

Finiras-tu bien-toſt ton galimatias ?
Crois-tu qu'à t'écouter on ne ſe laſſe pas ?

ARLEQUIN.

Quoy vous me criblerez d'outre en outre, Madame !
Et vous refuſerez l'audiance à ma flame ?
Il vous ſera permis de bombarder mon cœur,
Sans que je ſois en droit de crier au voleur ?
Et qu'a donc de ſi cru ma tendre rhetorique ?
Voulez-vous, puis qu'enfin il faut qne je m'explique,
Que dans les mots choiſis mon eſprit abſorbé,
Repete auprés de vous le rolle d'un Abbé ?
Et que pour intermede aux phraſes précieuſes,
Je vous livre un aſſaut d'œillades amoureuſes ?
Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif Financier,
Je gliſſe adroitement croix, coulant & collier ?
Qu'à force de preſens vous rendant moins ſauvage,
Je brigue vôtre cœur comme l'Echevinage ?
Iray-je, auſſi tiré qu'un jeune Senateur,
Par des mots cadancez vous empezer le cœur ?
Et remuant la teſte avec art & methode,
Copier mot pour mot le Ticq d'une Pagode ?
Viendray-je tout botté, l'air à demy chagrin,
Vous donner bruſquement des nouvelles du Rhin ;
Et pour couper racine aux diſcours inutiles,
Vous ſommer tout d'abord comme on ſomme les Villes ?
Ça, mignonne, parlez. Me voila preſt à tout.

ISABELLE.

Traître, oses-tu pousser ma patience à bout ?
Pour la derniere fois, fuis loin de ma presence :
Ou bien tu sentiras le poids de ma vengeance.

ARLEQUIN.

Bon ! je sçay ce que peut une femme en courroux.
Jamais vôtre fureur ne tombe à plomb sur nous :
Et lors que la vengeance aiguillonne vôtre ame,
Ce n'est pas contre nous ; mais c'est de femme à femme.
Aprés tout, qui vous porte à faire tant de bruit ?
Je ne demande pour tout fruit
De mes soûpirs & de mes larmes,
Que d'avoir un petit reduit
Dans le galetas de vos charmes.
Pour obtenir ce bien je me consume en pleurs.
Si ce procedé vous offence,
Par charité voyez ailleurs,
Et me donnez la préference.

ISABELLE *luy donnant un soufflet.*

Tiens, voila le party que je fais aux railleurs.

ARLEQUIN.

Il a claqué bien fort. Juste Ciel ? quel outrage !
Me planter un soufflet au milieu du visage !
Colaphiser ainsi mes lévres de corail,
Moy qui voulois par elle ébaucher mon Serrail !
Si tu la reservois pour ce coup qui m'assomme,
Ah Nature, pourquoy n'en faire pas un homme ?
Mais quoy ? parce qu'elle est d'un sexe tout charmant,
La verray-je échapper à mon ressentiment ?
Non. Je veux qu'un baiser appliqué par l'ingrate,
Soit l'emplâtre du tour que m'a joüé sa patte :
Car, malgré l'ascendant qu'ont sur moy ses attraits,
Mon minois n'est point fait pour souffrir des soufflets.



SCENE DU JUGEMENT DE PARIS.

MEZZETIN *en* MERCURE, *conduisant les Déesses* JUNON, PALLAS, VENUS.

MERCURE, *aux Déesses.*

Mesdames les Divinités,
Vous marchez bien à pas comptés,
Au galop, au galop, Déesses.
Point de fausses delicatesses,
Quand il s'agit d'aller disputer un tresor
Aussi grand que la Pomme d'or.
Voicy le moment de la Crise.
Bien-tost vous allez voir Pâris,
Pâris, juré Priseur des graces & des ris:
Apprêtez vôtre marchandise.
Belles, n'avez-vous plus rien à dire au miroir?
Vous manque-t-il point quelque moûche
La pommade qui sert à colorer la bouche
A-t-elle bien fait son devoir?
Vos yeux sont-ils seurs de leur rolle?
Sçavez-vous galamment élancer une épaule,
Pour affrioler un Amant?
Et pour tout dire enfin, certain couple si drolle,
Peut-il avec honneur forcer son logement?
Je laisse au beau Pâris à peser vos merites:
Mais si j'avois à rendre un pareil jugement,

Belles, vous n'en seriez pas quittes
Pour montrer le nez seulement.
Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus,
In puris naturalibus.

P A L L A S *d'un air dédaigneux.*
En verité, Seigneur Mercure,
Vôtre bouche est un franc bourbier.
C'est déja pour Pallas une assez grosse injure
de vous avoir pour Ecuyer,
Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,
Qui sont pudiques par merveilles.
Passe encore pour Junon, & Madame Venus.
L'une est femme, & l'autre est quelque chose de plus.
Mais moy qui suis toute novice,
La moindre ordure met ma pudeur au supplice.

M E R C U R E.
Hé, Madame Pallas, tréve icy de pudeur.
Je croy pieusement que vous crevez d'honneur.
Mais comme la beauté ; (soit dit sans vous déplaire,)
Avec l'honneur ne marche guere ;
Mettez-moy l'honneur de côté,
Et ne vous retranchez que dessus la beauté.
Il n'est point de femme un peu vive
Qui ne prist cette alternative.
L'honneur est, je l'avouë, un precieux surtout :
Mais enfin quoy qu'il en arrive,
Un beau visage excuse tout.

P A L L A S.
Pour une Morale si fine,
Venus ne sçauroit vous payer,
Qu'en vous invitant d'essayer
Ses draps de satin de la Chine.

V E N U S.
A vôtre aise, Pallas, déchainez-vous bien fort.
Mon crime unique, c'est de n'estre point tygresse.
En effet, n'ay-je pas grand tort :

Sans cesse vous portez un œil plein de tristesse
Sur la douceur de mes ébats :
N'auriez-vous point aussi, Pallas,
Des défaillances de sagesse ?
Entre nous, l'immortalité
Est un terme bien long pour la Virginité.
Quand on veut jusqu'au bout soûtenir la gageure,
Nôtre cœur en secret murmure ;
Et fort souvent sur ses vieux ans,
Las du martire qu'il endure,
Un honneur prend la clef des champs.

P A L L A S.

Taisez-vous, petite effrontêe.

V E N U S.

Hé, Minerve, là là, tout doux.
Vous nous feriez penser à tous
Que vôtre mine est éventêe.

M E R C U R E.

Chut. J'apperçois Pàris & ses Moutons, Mesdames,
Ces petits animaux ne se disputent rien.
Si c'estoit un troupeau de Femmes,
Ils ne s'entendroient pas si bien.

A R L E Q U I N *en* P A R I S, *aux Déesses, aprés les civilités reciproques.*

Beautés dont l'œil invite à la fripponnerie,
Cet honneste homme que je vois,
Ne vous feroit-il point passer par la prairie,
Pour vous mener cueillir des Noisettes au bois ?

M E R C U R E *à Pâris.*

Berger, pour m'écouter, qu'on ait la teste nuë.
Je vous amene une recruë
Des plus belles Divinités.
Celle qui selon vous aura plus de beautés,
De ce fruit d'or sera pourveuë.
Je n'examine point si c'est bien-là le fruit
Qui la toucheroit davantage.

Quoy qu'il en soit, il vous suffit
Du plus charmant objet d'en faire le partage,
Et cela sans craindre le bruit.
C'est Jupiter qui vous l'ordonne.
Pour moy, je suis Mercure, Huissier sur ce requis ;
Et par ainsi, Monsieur Pâris,
Coupez, taillez, rognez, sans égard pour personne.

PARIS.

Peste ! A qui rogneroit sur de pareils oiseaux,
Il luy faudroit de bons ciseaux !
Mais moy, comment juger ? Encor juger des femmes ?
Je ne sçay pas le droit, Mesdames.

VENUS.

Il ne faut que des yeux, Pâris, pour nous juger.

PARIS.

Que des yeux ? Mais j'ay la berluë.

VENUS.

Que tu fais de façons, Berger !
Ah ! ta longueur icy me tuë.

PARIS.

Mais je n'ay point de robbe.

VENUS.

Hé, qu'importe ?

PARIS.

Comment ?
On ne rend point de jugement
Sans robbe. La robbe est le nid de la Science.

VENUS.

Hé bien, va, va, l'on t'en dispense.

PARIS.

Il me faut un Bonnet quarré.

VENUS.

Oh Berger, de force ou de gré,
Tu nous rendras une Sentence.

PARIS.

Mais si je dors à l'Audiance ?

VENUS.

C'eſt moy qui te reveilleray.

PARIS.

Diable ! c'eſt une affaire icy de conſequence.
Voyons un peu par où je la commenceray.

A Junon. Hola hé, la groſſe Citroüille,
Que je vous diſe un petit mot.
Elle eſt vrayment doduë,& de bon ſuc. Un Sot
S'en accommoderoit.Ç,à le prix vous chatoüille?
N'eſt-il pas vray ?

JUNON.

Berger, ſi par toy je l'obtiens,
Ne t'embarraſſe point ni de toy ni des tiens.
Je vous feray tous Roi.

PARIS.

Roy des Bohemiens ?
Auſſi bien j'ay déja la main aſſez ſubtile :
Outre que ma blancheur m'en rend l'accez facile,

JUNON.

Fais-toy fort que Junon te comblera de biens.

PALLAS.

Quoy, vous étes Junon ?

JUNON.

Ouy, je la ſuis ſans doute.

PARIS.

A propos, Madame Junon.
Jupiter n'a-t-il plus la goutte ?
Mais l'heure icy me preſſe. Adieu, Dame Alizon.
Je vous feray bonne juſtice.
Et d'une. (*A Pallas.*) Approchez, fine épice.
Venez de vos appas faire exhibition.
Comment diable : une Lance ! un Caſque : un Morion !
Vous allez donc à l'exercice?

PALLAS.

Berger, à cet harnois ne reconnois-tu pas
Pallas, la Guerriere Palllas ?
Je suis la Reine des Sciences.
Pâris, adjuge moy le prix de la beauté :
Je te prodigueray les belles connoissances.

PARIS.

Vous me ferez Recteur de l'Université ?

PALLAS.

Si dans le champ de Mars ton courage te guide,
Je t'armeray de mon Egide.
Les Boulets & les Fauconneaux
Sur ton corps porteront à faux.

PARIS.

Madame, vous devriez vous montrer à la Foire.
Vous auriez-là bien des Chalans.

PALLAS.

Veux-tu donc effacer les plus fiers Conquerans ?
Veux-tu vivre à jamais au Temple de Memoire ?

PARIS.

Madame, je n'ay pas le temps.

PALLAS.

Pallas te répond de ta gloire.

PARIS.

Croyez-vous me corrompre à force de presens ?
Tirez, Madame l'Amazone,

A Venus. A vous le dé, jeune Mignonne.
Estes-vous friande du prix ?

VENUS.

Si j'en suis friande, Pâris !
Ay-je les yeux, à ton avis,
Bien tournez à la friandise ?

PARIS.

Voire même, à la gourmandise.

VENUS.

Paris, il me paroît que tes ſens ſont émeus.
N'en rougis pas, je ſuis Venus.
Je ne t'offriray point ni Sceptre ni Couronne.
Je ne te feray point Bretteur, ni Maiſtre és Arts,
Veux-tu courir de doux haſards ?
Berger, l'occaſion eſt bonne.
A quatre pas de mon quartier
Certain jeune Tendron demeure,
Dont je réndray pour toy le cœur comme un brazier.

PARIS.

Diable! mais c'eſt bien de bonne heure
Que Venus change de mêtier!

VENUS.

Si tu ſçavois, Pâris, combien ſa beauté brille,
Tu l'aimerois dés ce moment.

PARIS.

Ainſi donc nous aurons tous deux contentement
A vous la Pomme : A moy la fille.

JUNON *ſe jettant ſur luy.*

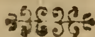
Ah Chien, ah Loup Cervier!

PALLAS *ſe jettant ſur luy.*

Ah, quelle perfidie ?

PARIS.

Que voulez-vous que je vous die ?
Meſdames, en deux mots comme en cent, je défie
Les Petits & les Grands, les Sujets & les Rois
De pouvoir contenter trois Belles à la fois.





SCENE DES ELEMENS.

MARIANNE, ARLEQUIN *déguisé.* LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

DOcteur, au seul aspect de vôtre mine hagarde,
Je vous trouve tout l'air d'un Crieur de moutarde.
Ce Nez en manche de rasoir;
Cette Bouche taillée en forme d'entonnoir;
Ce maintien tenebreux vous feroient je vous jure,
Prendre pour le Corbeau de la Litterature.
Mais fussiez-vous encor cent fois plus Loup-garou,
Fussiez-vous Chat-huant, Singe, Magot, Coucou,
En faveur des attraits de vôtre Marianne,
On oubliroit toûjours que vous n'étes qu'un Asne.
——— *Scelera ipsa nefaque;*
Hac mercede placent.
(*à Marianne.*) Et vous, la crême des Beautés,
Fourmilliere d'appas, Tombeau des libertés,
Microcosme d'Amour, chez qui tout plaist, tout brille,
De ce vilain Magot étes-vous bien la fille?
Parlez, répondez-moy?

MARIANNE.

Monsieur, vous sçavez bien
Que sur un cas pareil on ne répond de rîen.

ARLEQUIN.

O la jolie incertitude!
Combien de sots pourtant font toute leur étude
De prôner fierement le sang de leurs Ayeux,

Sans songer si ce sang n'a point tari sur eux ?
Tel qui croit au Mortier tenir par sa naissance,
Est peut-être le fils d'un Commis de Finance.
Tel, qui par six chevaux vient nous éclabousser,
Doit peut-être le jour à son Maistre à danser.
Encore trop heureux, si malgré ses chimeres,
On ne lui donne pas un Regiment de peres !

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, je vous jure que ma fille est ma fille ; & j'en répons sur l'honneur de ma femme.

ARLEQUIN.

Ah, Docteur, la naissance est souvent incertaine.
J'en appelle à temoin le cousin Diogene,
Qui voyoit un enfant qui ruoit des caillous
Sur un gros peloton de Nouvelistes fous,
Luy cria : Petit temeraire,
Tu peux, sans y penser, fort bien blesser ton pere.

LE DOCTEUR.

Encore une fois, Monsieur, je soûtiens que Marianne est ma fille, à moy tout seul. Quand elle est venuë au monde, ma femme ne voyoit plus personne, & j'avois banni de chez moy ce gros Quaissier qui pouvoit seul me faire ombrage.

ARLEQUIN.

Hé bon, bon ! à Paris manque-t-on de Galans ?
Chaque ruë est feconde en Plumets obligens,
Qui d'un mary jaloux travaillent à la honte.
Tout s'en mesle, jusqu'à ses gens :
Mais par un privilege à leur sort attaché,
Les Domestiques vont par dessus le marché,
Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme est ce là, qui ne veut pas qu'on soit le pere de ses enfans !

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur le Docteur, vôtre animalité

Pourroit prendre un ton plus modeste.
On ne disconvient pas que vous n'ayez jetté
Les premiers fondemens de la paternité :
Mais vos voisins ont fait le reste.
Faut-il vous le prouver démonstrativement ?
Humano capiti cervicem Doctor equinam :
Ergo, Si Marianne estoit de vous vraiment,
Par la conformité d'un enfant à son pere,
Vôtre fille auroit donc le cou d'une jument,
Ou vôtre fille devroit braire.
Car enfin tout enfant qui vous ressembleroit,
Hanniroit, meugleroit,
Rugiroit, heurleroit,
Japperoit, grogneroit,
Beslcroit,, glapiroit,
Sifleroit, miauleroit.
Dût enfin mon encens vous monter à la teste,
Vous n'estes qu'un précis, Docteur, de chaque beste.

LE DOCTEUR.

Monsiéur, je vous cede toutes ces qualités là, pourveu que vous me laissiez le droit que j'ay sur ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien, Papa mignon, Syndic des Godenots,
Digne rejetton d'Ostrogots,
Puisque vous vous flattez de cette Geniture,
Combien luy donnez-vous d'âge, par avanture ?

LE DOCTEUR,

Monsieur, elle a quinze ans, si je m'en souviens bien.

ARLEQUIN.

Et la passe, Docteur, la comptez-vous pour rien ?
Mais pour changer de batterie,
La croyez-vous bien aguerrie
Sur tous les soûbre-sauts de la coqueterie ?
A-t-elle bien appris sous sa Maman les tours
Par où l'on sçait mener un mary comme un Ours ?

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur !

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoître,
N'avez-vous point souffert chez vous de petit Maî-
(tre?

LE DOCTEUR.

Monsieur !

ARLEQUIN.

Ne la voit-on pas trop souvent paroitre
Dans ces lieux où l'Amour se glisse en tapinois,
Comme S.Cloud, Meudon, ou le Port à l'Anglois ?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la Canicule,
Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,
Ne va-t-elle point par hazard
Courir la Porte Saint Bernard ?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant manege,
N'a-t-elle point parti pour les eaux de Barege ?
Sous ombre de vapeurs, n'a-t'elle point éte
A Bourbon, à Vichy rétablir sa santé ?

LE DOCTEUR.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Comment donc la mettre en mariage ?
Elle n'a pas encor fait son apprentissage.
Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter
Par quelqu'un des Experts en l'art de coqueter.
Et pour vour découvrir en deux mots ce mistere,
Je suis le Directeur du Peuple Elementaire,
Qui veut à cor à cri vous avoir pour Beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, Monsieur ? Les quatre Elemens recherchent ma fille en mariage ?

ARLEQUIN.

Ouy, Pecore. Le Feu, la Terre, l'Air, & l'Eau,
Enragent de tâter d'un si friand morceau.
Le Feu charmé de cette Belle,
Ne veut plus brûler que pour elle.
L'Eau pour luy plaire veut couler jusqu'au tombeau.
L'Air de son soufle la devore;
Et la Terre la prend pour la Déesse Flore.

LE DOCTEUR.

Mais,, Monsieur, comment voulez-vous que ma fille épouse les quatre Elemens á la fois?

ARLEQUIN.

Qui vous parle, Butor, de les prendre à la fois?
Déja vous étes trop matois
Pour prendre l'Air pour vôtre Gendre,
On sçait que vos Ayeux, reverence parler,
Ont fait la capriole en l'air:
Partant pour vos pareils l'Air ne vaut pas le pendre.
Pour la Terre, cet Element
Est reservé par préference
A ceux qui pour mourir en toute diligence,
N'atendent que vôtre agrément
Sous la forme d'une ordonnance.
A l'égard de l'Eau, franchement
Docteur dont la mule éclabousse,
Seroit-ce un grand contentement
Pour une aussi charmante enfant
Que d'avoir un mary d'eau douce?
Non, Docteur, il luy faut un mary tout de feu:
Et comme en tel gibier je me connois un peu,
Je prétens que sans plus attendre,
Elle soit mariée avec un Salemandre.

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, ma fille n'épousera jamais une aussi vilaine beste qu'une Salemandre.

ARLEQUIN.

Hé, grosse buse, tu ne sçais donc pas

qu'en faveur de ce mariage la Pierre Philosophale entre à perpetuité dans ta famille ?

LE DOCTEUR.

Comment donc, Monsieur, la Pierre Philosophale ?

ARLEQUIN.

Ouy, Cheval, la Pierre Philosophale. Tu sçais bien qu'Averroës a decidé que la Pierre Philosophale ne pouvoit se faire qu'avec la matiere la plus vile, la plus basse, & la plus abjecte : en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé bien, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Hé bien, Clabaud par excellence, j'ay fait préparer un creuset de ta grandeur, où l'on te va jetter incessamment ; & c'est avec toy-même qu'on va faire la Pierre Philosophale.

LE DOCTEUR.

Et vous prétendez avoir ma fille ? Et zeste, & zeste, attendez-moy sous l'Orme.

ARLEQUIN.

Ah ! ce vieux Roquantin fait donc l'opiniâtre ?

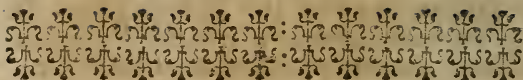
Hola, Messieurs les Elemens, main forte à vôtre Directeur ? Peuples de l'Eau, noyez-moy cet homme-là. Peuples de l'Air, devorez-moy cet homme-là. Peuples du Feu, brûlez-moy cet homme-là. Peuples de la Terre, engloutissez-moy cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Hé, Messieurs, Messieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma posterité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puisqu'il est raisonnable, Peuples Elementaires, mettez-vous en quatre pour le réjoüir.



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN, GRAND SOPHY DE PERSE.

SCENE DE LA MAGICIENNE.

Pour entendre cette Scene, il faut sçavoir qu'Arlequin est un Chevalier errant, dont Melisse Magicienne est amoureuse, & qu'elle tient renfermé dans son Palais par ses enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant, sçachant le malheur d'Arlequin, va le délivrer des mains de cette Sorciere; Ce qu'il fait en luy donnant un charme sur lequel Melisse ne peut rien. Aprés qu'Arlequin a receu le charme, voicy ce qu'il dit :

ARLEQUIN *seul.*

IL est temps, Arlequin, de prendre ton party
Ou pour l'Amour, ou pour la Gloire,

Je ne ſçay qui des deux aura le dementy.
Je ne ſçay qui des deux merite la victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y ſeroit bien embarraſſé. J'ay beau chercher à les atteler enſemble. L'amour dit toûjours, Ouy : La Gloire dit toûjours, Non : Voila le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'Amour eſt un petit libertin, qui ne reſpire que la joye. Il ne demande qu'à joüer, qu'à boire, qu'à folâtrer. Ma foy, plus je me tâte, plus je ſens que je ſuis fait pour l'Amour. D'un autre côté, la Gloire eſt une terrible pigrieche : Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent auſſi volontiers en plein champ, , que ſur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu : Je m'endors par tout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toûjours la pouſſiere dans les yeux, & le Soleil ſur la teſte. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la Lune ſur la teſte, je vois icy bien des marys qui ſe trouveroient glorieux ſans y penſer. La Gloire ne ſe plaiſt qu'à déchiqueter le monde ; toûjours quelque tête, ou quelque bras caſſé avec elle : au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il eſt vray que la Gloire donne un laurier : mais je n'aime le laurier que ſur un jambon, ou dans les ſauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette aprés la mort : mais quelle folie de s'aller

faire tuer pour fournir de la pasture à Messieurs les Curieux ? Ainsi, tout bien & diligemment consideré, serviteur à la Gloire. Mais quoy ? je sens-là certains élancemens de bravoure Ouf ! ouf : j'ay bien peur que la Gloire ne donne le cros en jambe à l'Amour.

MELISSE MAGICIENNE *arrivant.*

Ah traître, tu me veux quitter ?

ARLEQUIN.

J'en enrage, aimable Pouponne.
La Gloire si fort me talonne,
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin quelle fureur te porte
A t'éloigner de ce Palais ?
Tout y répond à tes souhaits.
Que te manque-t-il ? dis.

ARLEQUIN.

D'estre mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide ! Ah, ne l'ose esperer.
Je m'en vais à l'instant tout l'Enfer conjurer.

ARLEQUIN.

Madame, puisque la Poësie ne peut obtenir mon congé, & que la plus incontestable verité devient problematique si-tost qu'elle est escortée de la Rime, trouvez bon que je vous dise en Prose, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'ose dire en face?
Barbare, c'est donc la le prix de mon Amour?
Peut-on pousser plus loin l'audace?
Un Brigand que je tiens dans un charmant sejour,
Qui se voit par mes soins au comble des delices,
Pour qui mon lâche amour ne cesse d'eclater!
Et cet ingrat peut me quitter!
Ah traître, il faut que tu perisses.
Mais afin que l'amour n'ait rien à m'imputer,
De ton Sort je te rens le maître.
Avant qu'un monstre affreux vienne se presenter;
Si ton cœur est touché, qu'il se fasse connoître.

ARLEQUIN.

Prenez, prenez, Madame, un moins funeste soin.
Ma tendresse n'a pas besoin
D'un Tire-bourre pour paroître.
Ah! s'il ne s'agissoit que de brûler pour vous
D'un feu qui ne vous pûst laisser aucun scrupule,
Vous verriez Arlequin dans ses Vœux les plus doux,
Faire nargue à la Canicule.
Mais si vous voulez qu'un Amant
Donne une nazarde à la Gloire,
Je suis vôtre valet à parler franchement.
Pour vivre avec vous un moment,
Je ne veux pas mourir à jamais dans l'histoire.

MELISSE.

Hé bien puisque ton grand courage
Ne respire que les combats,
On va l'exercer de ce pas.
Monstres, sur cet ingrat déchargez vôtre rage.

Les Monstres paroissent.

ARLEQUIN *tremblant & se r'avisant.*

Ma foy, je suis d'avis pourtant de demeurer,
En cas que ces Messieurs veüillent se retirer.

MELISSE.

Monstres, éloignez-vous.

ARLEQUIN *ôtant sa toque, & faisant une reverence.*

A cette heure, Madame,
Peut-on prendre congé de vous ?

MELISSE.

Il se moque de mon courroux.
Hola, Monstres, hola, devorez cet infame.

Les Monstres enteurent Arlequin, qui les arreste, en leur montrant le charme qu'il a receu de Pierrot.

ARLEQUIN.

Fy, Messieurs, n'allez pas donner dans le panneau.
Je n'ay, sur mon honneur, que les os & la peau.
Mais si vous voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là bas dequoy faire grand' chere.

MELISSE.

Quoy Monstres, vous n'osez seulement l'approcher ?
Ah ! mon Art est à bout, je ne puis le cacher.

Se tournant vers Arlequin.

Et toy, Monstre plein de d'injustice
Qui t'applaudis secretement,
De m'avoir tant de fois choquée impunement,
Tu n'attens plus du tout que le moment propice
Pour m'abandonner à jamais.
Mais où trouveras - tu ce superbe Palais ?
Ingrat peux-tu jamais prétendre
De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien ?
Par tous les mouvemens de l'Amour le plus tendre
Je n'ay pû meriter le tien.
J'ay fait agir vers toy, larmes, soûpirs, adresse,
Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'attirer.

ARLEQUIN.

Ouy : jusques à vouloir me faire devorer.
Vous avez poussé la tendresse.

MELISSE.

Voicy ma derniere foiblesse.

Par tous lrs charmes de l'amour
Differe ton depart d'un jour
Aprés cela tu peux partir en assurance.
N'y consens-tu pas mon cher cœur ?

ARLEQUIN.

Je ne suis donc plus Monstre ? Oh, oh ! quelle douceur !
Les femmes, à moins qu'on n'y pense,
Sçavent tourner du blanc au noir.

En cet endroit Pierrot paroist.

Ma chere, je voudrois pouvoir
Répondre à vôtre douce instance.
Mais Sancho Pansa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plustost le bon soir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette !
Ah ! sans doute la Parque acheve mes destins.

Elle s'évanoüit, & tombe dans un fauteüil.

ARLEQUIN.

Je vais vous délasser ; attendez, ma poulette.

PIERROT *à Arlequin.*

Allons, plantez-moy là la Reine des Lutins.

ARLEQUIN.

Ouy, Syndic des Brutaux, je partiray ; mais il en coûtera à ta teste du moins deux oreilles. (*Il chante.*)

L'espoir de la vangeance est le seul qui me reste.
Fuyons, Fuyons. (Il court aprés Pierrot, & s'en va.)

MELISSE *seule.*

A moy, Farfadets & Lutins,
A moy, troupes d'esprits malins.

Mon ſcelerat croit que ſa fuite
Va du moins me couter le jour !
Mais la mode n'eſt plus de voir mourir d'amour.
O la ridicule conduite
D'aller bizarrement chercher
Un remede à ſon feu ſur un ardent bucher !
Il eſt peu de Didons, dans le ſiecle où nous ſommes :
Et ſi de nôtre ſexe on regloir les abus,
On nous verroit bien-toſt regagner le deſſus
Qu'ont ſur nous les perfides hommes.
Il ne ſera pas dit qu'un mortel à mon Art
Oſe faire une telle injure.
Je viens de découvrir le nid de mon pendart.
J'y vais d'une ſervante emprunter la figure.
Ah ! Si jamais il vient m'en conter par hazard,
Il aura de la tablature.
Mais le temps preſſe : A moy, Farfadets & Lutins,
A moy, Troupes d'Eſprits malins ?

Les Eſprits enlevent Meliſſe.

SCENE DU SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD *à la Toilette.*
COLOMBINE *en Robbe de Palais.*

COLOMBINE.

QUoy, Madame, encore à la Toilette ! Juſte Ciel ! Que de cœurs en peril ! Que de libertés en branſle ! Entions en compoſition, je vous prie. Ça, pour combien

bien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'huy ?

M. GROGNARD.

Ah, Monſieur le Subſtitut, quel impromptu pour moy que vôtre viſite ! Vous prenez tous mes attraits au ſaut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiere couche ſur mon viſage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe ? Palſambleu, je vous trouve aujourd'huy des nuances de beauté... Madame.... Madame... épargnez un peu la gravité d'un Apprentif Magiſtrat.

M. GROGNARD.

Ah ! n'inſultez pas une pauvre creature qui eſt broüillée de la derniere broüillerie avec le ſommeil. Croiriez-vous que depuis deux mois mes yeux, ces pauvres Enfans, ſont ſur pied nuit & jour....

COLOMBINE.

Que ne venez-vous coucher chez moy ? J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiere inſomnie.

M. GROGNARD.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop letargique. A propos, êtes-vous toûjours auſſi fou qu'à l'ordinaire ?

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, vous me prevenez,

J'allois vous faire le meſme compliment.

M. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur eſt-il auſſi giroüette que de coutume ?

COLOMBINE.

Il me ſemble que c'eſt vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur ?

M. GROGNARD.

Oüais ! oüais ! Eſt-ce la jaquette qui vous inſpire ces ſucreries ? Sçavez-vous que vous me pouſſez des fleurettes à bout portant ?

COLOMBINE *en portant la main au Peignoir.*

Charmante, vous avez-là un Peignoir qui me porte la mine d'être un grand receleur.

M. GROGNARD *en ſe deffendant avec des Minauderies.*

Fy donc ! Eſt-ce que les Subſtituts ont des mains ?

COLOMBINE.

Etes-vous d'aujoud'huy à vous en appercevoir ? Parlez, la belle, vôtre Peignoir pretend-t'il me boucher le jour encore long-temps ?

M. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que ſçavez-vous ſi je n'ay pas mes raiſons pour le garder ?

COLOMBINE.

Comment eſt-ce que les choſes ne ſont pas encore en place ? Je ſuis peut-eſtre arrivé trop tôt.

M. GROGNARD *en ſouriant.*

Vous voudriez bien me picquer d'honneur. Mais pour vôtre punition . . . Ce n'eſt pas qu'il ne faut point laiſſer de ſcrupule à des étourdis comme vous : Et quand on a là-deſſus , (*en ſe touchant le ſein*) la conſcience auſſi nette que moy . . .

COLOMBINE *empêchant Madame Grognard de ſe couvrir de ſon Peignoir.*

Ah , Madame , que n'avertiſſez-vous les gens ? J'avois les yeux & l'eſprit ailleurs , quand . . .

M. GROGNARD.

Ho ! que n'y étiez-vous ? Cela ne ſe montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du miſtere là-deſſous. *Quod tegitur , majus creditur eſſe malum.*

M. GROGNARD.

Quelle profanation ! Du Latin à la Toilette d'une femme ! Allez , petit Embrion de l'Univerſité.

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous aimez que l'on vous parle François , mais il y a long-tems que j'ay renoncé à toutes les vanitez du

monde ; & desormais vous m'allez voir tout Caton.

M. GROGNARD.

Laissez faire, laissez faire, je sçay bien les moyens de vous decatoniser.

COLOMBINE *prenant du Tabac.*

Quel party prenez-vous pour la Campagne prochaine ? Vous enleve-t'elle force soupirans.

M. GROGNARD.

Oh ! la guerre me fait un fort gros plaisir, en ce qu'elle va purger la societé civile d'un tas de Gesticulateurs incommodes. J'y gagneray pour le moins vingt habits par an : Car quand on est tant soit peu mignonne, on est si sujette à estre chifonnée...

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de Robbe vont avoir des pratiques. Moy je suis déja retenu pour trois Marquises. Palsambleu, elles font bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites-vous ? (*en touchant Madame Grognard.*)

M. GROGNARD.

Je dis que c'est dommage que vous soyez du Palais : Car vous avez de grands talens pour faire des armes (*Colombine luy passe la main devant le visage.*) Eh, bon Dieu ! que vous avez peur que vôtre Diamant n'échappe à ma vûë.

COLOMBINE.

Mon Diamant ? Voila encore une belle gueuſerie !

M. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez-vous payé ?

COLOMBINE.

Bon ! Eſt-ce qu'un homme comme moy ſçait jamais ce que les choſes coûtent ?

M. GROGNARD.

Eſtes-vous toûjours bien avec l'Auditrice ?

COLOMBINE.

Fy, eſt-ce que je vois des Bourgeoiſes ? Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

M. GROGNARD.

Quels ſont vos plaiſirs à l'heure qu'il eſt ?

COLOMBINE.

Ma foy, je ſuis tout occupé d'un procez que je vais avoir avec les Comediens.

M. GROGNARD.

Contez-moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous ſçavez bien, que trois fais la ſemaine, je me donne en ſpectacle au public ſur le Theatre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente baluſtrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je ſuis comme un oyſeau en cage. Oh, vous ſauterez, Madame la baluſtrade-

Le parterre m'a promis de se joindre à moi. Il y a, Dieu me damne, un interêt sensible. Je me mets assez en frais pour ses plaisirs.

M. GROGNARD.

Oh! le public vous fait aussi justice là-dessus.

MONSIEUR GROGNARD *entre, & les écoute.*

COLOMBINE.

Que faites-vous de vôtre vieux Satyre? Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde? N'y a-t'il pas assez long-temps que ce belître-là fatigue la vie?

M. GROGNARD.

Mais songez-vous que ce Belître est mon mary?

COLOMBINE.

Et delà c'est un sot. Quoy? la plus charmante personne du monde, au pouvoir d'un vieux Druide! Madame, si mon repos vous est cher, rassurez-moy contre les soupçons que donnent les prerogatives d'un mary.

M. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'est plus un mary à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD *à part.*

Voila une méchante carogne!

COLOMBINE

Vous ais-je demandé des nouvelles de

vôtre Guenon ? Sçavez-vous que je l'aime à la folie ? Faites moy ſouvenir, je vous prie, de luy faire une declaration inceſſamment.

M. GROGNARD.

A ! Le vilain petit homme ! de l'amour pour une Guenon !

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parceque je luy trouve un peu de vôtre air.

M. GROGNARD *d'un air languiſſant.*

Etes-vous bien capable d'aimer quelque choſe ?

COLOMBINE *en ſe paſſionnant.*

Ah! mettez moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart d'heure, qu'un autre ne feroit en toute la vie.

M. GROGNARD *en ſoupirant.*

Pourquoy faut-il que cela ait la tête ſi verte ?

COLOMBINE *en ſe paſſionnant toûjours.*

Faut-il des ſermens pour vous convaincre ? Ah ! mon ardeur eſt aſſez violente, pour être elle-même ſa caution ; & pour peu que vôtre cœur veuille ſuppléer ...

MONSIEUR GROGNARD *en l'arrêtant.*

Alte là, Monſieur le Damoiſeau. Vous ne ſongez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard*) Et vous Ma-

dame l'Effrontée, c'eſt donc ainſi que vous laiſſez porter la faux dans ma moiſſon ?

M. GROGNARD *en ſe levant.*

Probablement, Monſieur Grognard, vous êtes un mortel bien mauſſade ! Que ne veniez-vous un quart-d'heure plus tard ? (*A Colombine qui ſort*) A nous revoir à la Comedie.

MONSIEUR GROGNARD *en s'emportant, donne un coup de pied dans la Toilette.*

A la Comedie Pendarde ! En Perſe, en Perſe, en Perſe.



SCENE
DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE *traveſtie en homme.* PIERROT.

ISABELLE.

MOn pauvre Pierrot ?

PIERROT.

Ma pauvre Damoiſelle ?

ISABELLE.

Trouve-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

PIERROT.

Hé ; ouy ouy , à quelque chose prés. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, si tu ne sçavois pas que je suis fille, n'y serois-tu pas trompé ?

PIERROT.

Bon ! Est-ce que les Filles sont faite pour autre chose que pour tromper ?

ISABELLE.

Ah ! si l'Astrologue découvre une fois la verité de mon sexe , je me rendray sans peine à ce qu'il me dira sur ma destinée. Ciel ! faut-il que les bizarreries de mon pere m'obligent à recourir aux Devins ?

PIERROT *en souriant.*

Est-ce que vous courez le bal en cet équipage-là ?

ISABELLE.

Pierrot, és-tu homme à garder un secret ?

PIERROT.

Selon. Par exemple , si vous m'alliez dire que vous m'aimez , je n'en parlerois pas pour un diable.

ISABELLE.

T'aimer , moi ? je pense que nous connoissons l'Amour aussi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moi, je ne cherche qu'à m'instruire. Voulez-vous prendre ce soin-là? Allez, allez, je n'ay pas la teste si dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois-tu pour persuader à une personne que tu l'aimerois?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous dise le dernier mot, sans vous surfaire?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça, voyons comme tu t'y prendrois?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous soyez Fille. Ah, morguoy, c'est une bonne ruse. En batifolant, comme on sçait bien qu'on batifole, aprés queuque petite singerie, je lairois tomber mon chifflet contre terre. La femme est curieuse: Vous ne manqueriez jamais de baisser la tête, pour voir ce que c'est. Aussi-tôt, moy, je m'epousse derriere vous: vous vous retournez; & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de groüin.

ISABELLE.

Tout beau Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites! C'est donc que vous ne voulez sçavoir les choses

qu'à demy ? Voila ce que c'eſt que de n'avoir qu'un habit de toile . . .

ISABELLE.

Laiſſons la plaiſanterie , Pierrot. Je te veux confier mon ſecret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais eſt-ce quelque choſe qui en vaille la peine ? car depuis un temps , je ſuis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit conſulter un Aſtrologue.

PIERROT.

Pourquoy faire un Aſtrologue ? Eſt-ce que ces gens-là en ſçavent plus que moi ? Ventre d'un petit poiſſon , ſi vous me laiſ ſiez faire, je vous dirois poſſible des choſes . . . . Mais parcequ'on eſt valet . . . . Et ſi pourtant je ne ſers que pour mon plaiſir ?

ISABELLE.

Mais , Pierrot , il me ſemble que ton eſprit s'évertuë , & que tu te degourdis à veuë d'œil.

PIERROT.

Hé , jarnigué , qui ne ſe degourdiroit auprés de vous ? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'eſprit.

ISABELLE.

Va va , je diray toutes ces douceurs à

Colombine, afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine? Est-ce à elle à payer vos dettes?

ISABELLE.

Ah Pierrot, je crois que tu as envie de m'embarasser. Va-t'en plûtôt sçavoir si Monsieur Crepuscule est chez luy?

PIERROT.

Vraiment, s'il est chez luy! Je gage qu'à l'heure qu'il est, il prend les Etoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins, ce n'est qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le sçais-tu, Pierrot?

PIERROT.

C'est que l'autre jour il s'alla aviser de promettre à un garçon qu'il seroit pendu; & au bout du compte, il n'a été condamné qu'aux galeres. Presentement le garçon luy demande reparation pour l'avoir scandalisé. Quelle bêtise aussi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il sera pendu, quand on ne l'envoye qu'aux galeres!

ISABELLE.

N'importe. Je suis curieuse de sçavoir s'il rencontrera juste sur mon chapitre.

PIERROT.

A tout hazard, je vais rabouter du bel air à la porte de l'Obſervatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui abboye à la Lune.

L'ASTROLOGUE *ſortant de chez luy,*
ISABELLE *habillée en homme,*
PIERROT.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

QUe veux-tu, chetif mortel ?

PIERROT.

Rien. Mais vela, Mademoi . . . c'eſt ce Cavalier-là qui voudroit ſçavoir comment ſe porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on, ſous le bon plaiſir des Etoiles, vous demander un moment d'entretien ?

L'ASTROLOGUE.

Un moment ! Ah, vous autres ignorans, vous parlez d'un moment bien à vôtre aiſe. Mais ſçavez-vous ce que c'eſt qu'un moment pour des gens de nôtre profeſſion. Ce moment que vous demandez, decide quelquefois de la deſtinée d'un million d'ames. Nous ſommes toute nôtre vie à l'affus de ce moment ; & vous m'oſez dérober un moment ? Moi qui ſuis le Concierge du Firmament, le Truchement des

Planetes, & la Sage-femme de l'avenir.

PIERROT.

Monſieur la Sage-femme, je vous retiens pour le premier Enfant que fera nôtre Ménagere.

ISABELLE.

Excuſez, Monſieur, une imprudente curioſité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans ſa Demonomanie dit, que la curioſité eſt la Fille de l'Ignorance; & les celebres Theophraſte, Bombaſt, Paracelſe, nous aſſurent que cette paſſion a été funeſte aux plus grands hommes. Il en coûta la vie à Empedocles, pour avoir voulu ſonder de trop prés les flames du Mont-Etna. Le Philoſophe Tales, en conſultant les Aſtres, ſe laiſſa cheoir dans un puis. Ariſtote ſe precipita dans la Mer de depit de n'en avoir pû penetrer le flux & reflux; & l'Aſtrologue Conon, mon tres-honoré Confrere, fut foudroyé ſur une montagne, en cherchant la cauſe du Foudre. Aprés tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une temeraire curioſité?

PIERROT.

Mais, Monſieur l'Aſtrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoy grimper au Ciel, & fureter les Aſtres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes

qui iroient d'icy à Pontoise? En tenez-vous presentement, Monsieur le Lorgneux ?

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon amy ? Mais afin que je ne perde pas le merite de mes réponses, as-tu de l'esprit ? as-tu de la memoire ?

PIERROT.

Pour de l'esprit, *nescio vos*. Pour de la memoire, faut distinguer. Quand il m'est dû de l'argent, j'ay la Reine des Memoires : mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en souviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta rusticité, j'entrevois quelque bluette de raisonnement. Sçache donc, mon amy, qu'il en est de la curiosité comme de l'antimoine. Quand il est preparé par un ignorant, il cause la mort : mais quand il est ménagé par d'habiles mains, c'est un souverain remede. Tout de même, la curiosité en soy est un poison ; mais quand elle est reglée par les ressorts dont les Sages sont dispensateurs, elle purge l'esprit des tenebres de l'ignorance, & nous guide à la connoissance parfaite de l'harmonie de l'Univers.

PIERROT.

Monsieur l'Antimoine, dis-je, l'Astrologue, enseignez-moi où l'on vend de la Curiosité bien preparée ?

ISABELLE *à l'Astrologue.*

Puis-je esperer, Monsieur, avec la permission des Astres...

L'ASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous êtes en bonne odeur auprés des Astres, vous autres jeunes gens ! S'il meurt à vos belles, quelque sale Bichon, on degrade impunément le Chien celeste pour le mettre en sa place. Si les chevéux sont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à vôtre compte ils ont droit de seance parmi les Etoiles ; & vous esperez trouver quelque faveur auprés de ces corps lumineux, sur qui l'avenir paroît en relief....

ISABELLE.

Je vous jure, Monsieur, que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Astres.

L'ASTROLOGUE *en se radoucissant.*

Il est vrai que vous êtes fait d'un air à n'avoir besoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier ! Ah Ciel ! Quel essain de charmes ! Voilà des yeux qui me paroissent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le dementi dans tout ce qu'elle entreprendra de persuader. Je ne sçay que vous dire : je vous trouve je ne sçay quoy que n'ont point les autres hommes.

Felix quæ tenerum vexabit sponsa maritum.
Felix quæ faciet prima puella virum.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! M'auroit-il découverte ? *(à l'Astrologue.)* Songez, Monsieur, que vous êtes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah ! dussay-je rendre tout le Firmament jaloux , je ne vois rien dans l'Univers qui vous soit comparable. Vos yeux sont les seuls astres que je veux desormais consulter. Ouvrez les ces yeux adorables : j'y liray plus surement la destinée des mortels, que dans la voute celeste.

ISABELLE.

Oserois-je vous dire,Monsieur,que vous extravaguez. Mes yeux sont les yeux d'un homme comme vous ; & les yeux d'un homme meritent-ils ...

L'ASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Isabelle.*

Pourquoy tenez-vous éclipsée sous ce manteau la moitié de vos charmes?Laissez-moy joüir du plus charmant spectacle qui se puisse offrir à ma vûë. M'en dût-il couter la vie , j'auray la consolation qu'on dira de moy :

Non potuit fato nobiliore mori.

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Astrologue aura fleuré qu'elle est fille! Comme diantre il escrime de la prunelle!

ISABELLE.

Tréve de complimens, Monsieur, voila ma main.

L'ASTROLOGUE *en luy baisant la main.*

Souffrez que je prenne le droit de l'Astrologue.

ISABELLE.

Hé bien, suis-je menacé d'être tué à l'Armée?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Votre amant qui perdra ce nom demain, prépare un stratageme pour vous obtenir d'un pere tout fantasque.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, vous me croyez donc fille?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les correspondances que j'ay dans la voye Lactée.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, vous êtes un homme tout admirable. Par quel present puis-je reconnoître ...

L'ASTROLOGUE.

Hé ne suis-je pas trop payé, par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle?

Adieu, charmant Cavalier. Je vais faire une Consultation sur un catarre que nous avons découvert ces jours passez dans le Soleil.

ISABELLE.

Et moy, Monsieur, je vais vanter vôtre art & vôtre generosité à tout le monde. Adieu, Monsieur, je vous souhaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE *en faisant semblant de la vouloir embrasser.*

Ah, ma belle, il ne tiendroit qu'à vous de m'accorder ce que vous me souhaitez.

PIERROT.

Tout doux, Monsieur l'Almanac, vôtre métier est de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

Prens garde que je ne te décoche quelque maligne influence.





SCENE
DU GRAND SOPHY.

ARLEQUIN *déguisé en Sophy.* ISABELLE, COLOMBINE, PASQUAREL, M. GROGNARD. *Suite du grand Sophy.*

ARLEQUIN *à M. Grognard.*

C'Eſt-à-dire, beau-pere, qu'à la phyſionomie de vôtre logement, vous êtes l'Aubergiſte de toutes les Chauve-ſouris de la Ville? Quand je devrois cauſer quelques bourgeons à vôtre modeſtie, je vous diray qu'il entre je ne ſçay quoy de chat-huant dans la compoſition de vôtre figure; & ſur la foy de vôtre maintien ratatiné, & de vôtre attiral archicroteſque, j'ay grand'peur qu'on ne m'accuſe de m'être fourny d'un beau-pere à la Friperie.

M. GROGNARD.

Ah Seigneur, excuſez. Si j'avois prévû....

ARLEQUIN.

Le diable vous emporte, beau-pere, par avancement d'hoirie. C'eſt un compliment à la Perſane, qui veut dire que vous êtes tout excuſé, Et quand je voudray vous

faire entendre que je ſuis vôtre ſerviteur, je vous donneray un grànd coup de pied dans le ventre,

M. GROGNARD.

Seigneur, voicy ma fille qui vient.

ARLEQUIN.

Ah ventrebleu, faites-la reculer. Voulez-vous qu'un grand Sophy reçoive ſa Maîtreſſe dans un nid à rats ? Allons, vous autres de ma ſuite, meublez-luy un appartement au plus vîte, en attendant qu'elle vienne occuper le plein-pied de mon cœur.

M. GROGNAR.

Mais Seigneur, comment bâtir en ſi peu de temps . . .

ARLEQUIN.

Vous êtes un ſot dés le deluge, Beau-pere. Apprenez qu'en Perſe on bâtit un Palais au ſon des inſtrumens. En ce païs-là on ne connoît point d'autres Maçons que les Muſiciens; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de Muſique. Voyez plûtôt.

L'on voit un Appartement ſe meubler à veuë d'œil, au ſon de la ſimphonie.

M. GROGNARD *en faiſant de grandes inclinations au Sophy.*

Ah Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre !

ARLEQUIN.

Qui eſt vôtre Maître à danſer, Beau-pere ? Vous apprend-il à faire toutes vos

reverences à la Siamoiſe ?

M. GROGNARD.

Seigneur, ſouhaitez-vous que ma fille approche ?

ARLEQUIN.

Ouy da, annoncez-luy que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, ſaluez le grand Sophy.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Mademoiſelle, & bien-tôt ma femme, quand je ſonge que vous ſortez d'un pere auſſi ſot, je ne m'étonne plus ſi l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille eſt-elle à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Je ne luy trouve qu'un defaut. C'eſt d'être fille d'un animal comme vous. O ça, Beau-pere, dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mauſolées.

M. GROGNARD.

Je ſuis fort obligé à vôtre civilité.

ARLEQUIN.

Comment nommez-vous ces obeliſques que les femmes d'icy ont ſur leurs têtes ?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des paliſſades ?

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Qui eſt le Serrurier qui vous coëffe, Mademoiſelle ?

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces queſtions-là . . .

ARLEQUIN.

Je penſe que cette vieille futaille-là ſe mêle de me contrôller.

M. GROGNARD.

Ah Seigneur, entrez mieux dans mon eſprit.

ARLEQUIN.

Dieu m'en garde, Beau-pere. Vôtre eſprit eſt trop mal logé. (*A Iſabelle.*) Et vous, la belle, par avanture ronflez vous modeſtement la nuit ?

M. GROGNARD.

Seigneur, n'avez-vous point d'autres douceurs à luy dire ?

ARLEQUIN.

Des douceurs ? Eſt-ce que les Grands ſe marient pour dire des douceurs ? Voila un homme qui vient de l'autre monde !

M. GROGNARD.

Seigneur, voila ce que vous avez gagné. Vous avez fait fuir ma fille.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'eſt qu'elle n'a pû ſoûtenir l'éclat de ma preſence. Mais voicy mon Secretaire qui va l'épouſer en mon nom ; & moy par proviſion, j'épouſeray toûjours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croiſez.

COLOMBINE.

Moy, Seigneur ; je ne veux point aller en Perse. Je suis folle de la Comedie; & l'on dit qu'il n'y en a point en ce païs-là.

M. GROGNARD.

Quoy, Seigneur, point de Comedie dans un si bel Empire ? C'est pourtant un divertissement si honnête.

ARLEQUIN.

Il est vray : mais j'ay esté obligé de deffendre la Comedie, pour ménager la poitrine de mes sujets, qui s'alteroient les poulmons à force de siffler les méchantes pieces.

PASQUAREL *à Arlequin,*

Mais vôtre Seigneurie ne peut pas épouser Colombine. L'Oracle me l'a promise; & l'Oracle ne sçauroit mentir.

COLOMBINE *se découvrant.*

Ouy, mais je ne suis pas Colombine : Je suis Melisse la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raison.

ARLEQUIN.

Ouy, mais on ne marie pas les gens de surprise, & la Loy 5. au Code, défend la diablerie dans le ménage.

COLOMBINE *en le prenant à la gorge.*

Ha traître je te tiens à present, & tu ne me sçaurois échapper.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Touche donc là, je ſuis ton mary. Diableſſe pour diableſſe, il faut autant épouſer une Magicienne qu'une autre femme.



SCENES FRANCOISES. DU DIVORCE.

SCENE D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

AH ! Colombine, quel bruit épouvantable ! quelle rumeur ! Mais, il faut qu'on ait perdu l'eſprit, de faire une tintamarre ſemblable dans mon antichambre ! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il eſt ! Non, je ne crois pas qu'il ſoit encore midy ; & il n'y a pas trois heures que je ſuis rentrée. Je crois, Colombine, que je ſuis faite d'une jolie maniere ? (*Elle ſe regarde dans un miroir.*) Ah l'horreur ! quelle extinction de tein !

COLOMBINE.

Et là là, consolez-vous, Madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et de quoy vous embarassez-vous de vôtre tein? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton rouge! Tu me mets au desespoir. Crois-tu que je puisse me resoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas? J'ay une conscience si delicate, que je me reprocherois les conquestes qui ne se seroient pas faites de bonne guerre; & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon visage.

COLOMBINE.

Bon, bon, Mademoiselle, vous avez là un plaisant scrupule! La beauté que l'on achete n'est-elle pas à soy? Qu'importe que vos joües portent les couleurs d'un Marchand ou les vôtres, pourveu que cela vous fasse honneur? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'huy d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'estre connuës.

ISABELLE.

Mon Dieu ! les femmes ne ſont-elles pas aſſez déguiſées, ſans ſe maſquer encore ? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de ſincerité juſques ſur leur viſage ? Pour moy, je ne ſuis point de ce nombre-là : j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & eſtre un peu plus vraye.

COLOMBINE.

Ho par ma foy voila une belle delicateſſe de ſentimens. Il n'y a plus que le rouge qui ſe met à la toilette, qui marque la pudeur de la pluſpart des femmes d'aujourd'huy. Elles ne rougiroient jamais ſans cela. Et que ſeroit-ce donc, Madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la derniere Maîtreſſe que je ſervois, qui changeoit tous les ſix mois de peau ?

ISABELLE.

Bon ! tu te mocques, Colombine. Eſt-ce que tu as veu cela ?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu ? C'étoit moy qui faiſois l'operation. Elle me faiſoit prendre la peau de ſon front, que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable ; & moy je riois comme une folle. Il me ſembloit habiller un levreau. Mais ce qui eſt de meilleur, c'eſt qu'elle portoit toujours ſur elle dans une boëte la peau de ſon dernier viſage calcinée, & diſoit qu'il n'y avoit

rien de si bon pour les élevûres & les bourgeons.

ISABELLE.

Tu veux t'egayer Colombine !

UN LAQUAIS.

Mademoiselle, voila un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le fasse entrer.

SCENE
DU MAITRE A DANSER.

ARLEQUIN *en Maitre à danser, sur un petit cheval.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE crois, Mademoiselle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître : Mais quand vous sçaurez que je m'appelle Monsieur de la Gavotte, sieur de Trottenville, vous devinerez aisément que je suis Maître à danser.

ISABELLE.

Vôtre nom, Monsieur est assez connu dans Paris ; & j'espere devenir une bonne Ecoliere, ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

ARLEQUIN.

Ah, Madame ! vous mettez ma modeſtie hors de cadence : & quand on n'a, comme moy, qu'un merite leger & cabriolant, pour peu qu'on l'éleve par des louanges un peu fortes, il court riſque en tombant de ſe caſſer le cou.

COLOMBINE.

Miſericorde ! Que Monſieur de Trotenville a d'eſprit !

ISABELLE.

Il eſt vray que voila une penſée qui eſt tout à fait bien miſe en œuvre ! C'eſt un brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'eſprit, Mademoiſelle, les gens de notre profeſſion en regorgent. Et qui en auroit ſi nous n'en avions pas ? Nous ſommes tous les jours parmy tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je ſors preſentement de chez la femme d'un Elu, où je me ſuis fait admirer pour mon eſprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous ſçavez, Madame, que c'eſt là preſentement la pierre de touche du bel eſprit.

COLOMBINE.

Ah par ma foy, les beaux eſprits ſont donc biens communs ! Car la moitié du Mercure n'eſt remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, Monſieur, vous n'avez pas beſoin qu'on im-

prime le vôtre pour faire connoître vôtre merite au public. On ſçait aſſez, que vous eſtes l'honneur de l'Eſcarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoy vous avez un ſi petit cheval ?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Caroſſe à un cheval : mais mes amis m'ont conſeillé de changer de voiture, afin de ne pas cauſer une erreur dans le public, qui prend ſouvent dans cét équipage-là un Maître à danſer pour un levrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Caroſſe à deux chevaux ? Depuis qu'on ne jouë plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre !

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'eſt un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Baſtille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux-là parmi nous : *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc ? qu'eſt-ce que cela veut dire ? *Un tendre engagement ?*

ARLEQUIN.

Vraiment ouy. Eſt-ce que vous ne ſçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus*

loin qu'on ne pense. (Il chante ces derniers mots.)

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monsieur sçait son Opera, & qu'il en est !

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moy ? fy fy ?

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy ?

ARLEQUIN.

Hé fy, vous dis-je. J'en ay esté autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medecines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois respiré.

ISABELLE.

Vous me surprenez, Monsieur. J'avois toujours crû, que l'Opera estoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, bon ! Monsieur de Trotenville à beau dire : il voudroit y estre rentré, comme tous ceux qui en sont sortis. C'est un Perou : il n'y a pas jusqu'aux violons qui n'ayent des juste-au-corps bleux galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je ferai me rompe le cou, si jamais j'y mets le pied ! Vous mocquez-vous ? quand on me donneroit un tiers dans l'Opera, je n'y rentrerois pas moy. Pour quelques ..... quelques femmes qu'on achete bien, de par

tous les diables, j'irois prostituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous sommes glorieux comme tous les diables, dans notre profession. Voulez-vous que je vous parle franchemeut ? l'Opera n'est plus bon que pour les filles. Il n'y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entestement des jeunes gens. C'est une fureur, Mademoiselle, c'est une fureur ; & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & disent que l'Opera leur enleve leurs meilleures pratiques, & qu'elles sont ruïnées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le crois bien. Ces personnes-là ont grande raison ; & si j'estois d'elles, je leur ferois rendre jusqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient receuë.

ARLEQUIN.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut estre tout rendre. Mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs privileges ; & un Amant qui n'exprime son amour qu'avec des fontanges & des bas de soye, se morfond dix ans derriere leur porte.

ISABELLE *regardant l'habit de M. de Trottenville.*

Mon Dieu ! que voila un joli habit ! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez sur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame! vous vous moquez. C'eſt une guenille! Que peut-on avoir pour cinquante ou ſoixante piſtoles? Je voudrois que vous viſſiez une garderobbe: elle eſt des plus magnifiques; & ſi ſans vanité, elle ne me coûte gueres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monſieur nous la verrons une autre fois: mais preſentement, je vous prie de danſer un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Ouy da.... Tres-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui eſt cét homme-là qui eſt avec vous?

ARLEQUIN.

C'eſt ma poche. Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme luy. Il feroit danſer, s'il l'avoit entrepris, tous les Invalides & leur Hoſtel. Vous allez voir. (*Il prend la poche dans la queuë du Cheval.*)

COLOMBINE *& Arlequin danſent.*

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danſe?

ISABELLE.

J'en ſuis charmée!

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'hon-

neur de danser avec vous :

ISABELLE.

Pour aujourd'huy, Monsieur, il n'y a pas moyen. Je suis d'une fatigue, cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter ; je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, Madame ? Cela est bon pour les Maîtres à Dancer fantassins. On me donne une marque chaque visite, & je veux vous montrer quel a esté le travail de cette semaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valise ? Vous allez voir : allez donc. (*On détache une Valise, qu'on apporte pleines de marques faites de cartes.*)

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! Vous avez esté plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! C'est le travail d'une semaine ; & si ce que je vous montre là, c'est de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez le premier Banquier, je suis seur de toucher un demi Loüis d'or de chaque billet.

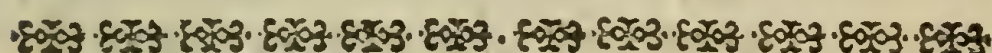
COLOMBINE.

Un demi Loüis d'or pour une Leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il est vray. Mais dans ce temps-là, les

Maîtres à Danſer n'eſtoient pas obligez d'eſtre dorez deſſus & deſſous, comme à preſent, & une paire de Galoches eſtoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais preſentement on ne nous regarde pas, ſi nous n'avons le Cheval & le Laquais.



SCENE DU MAITRE A CHANTER.

MEZZETIN *en Maiſtre à Chanter.* ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiſelle! Voila vôtre Maître à Chanter, Monſieur A mi la re Becaré.

ISABELLE *à Monſieur de Trotenville.*

Ne vous en allez pas, Monſieur, je vous en prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme là. C'eſt un Italien.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers, Madame, cela me fera bien du plaiſir: Car tel que vous me voyez, je ſuis à deux mains; & je chante auſſi bien que je danſe. (*Il l'examine*) Voila un viſage bien baroc: les Muſiciens Italiens ſont de plaiſans originaux! Ne diroit-on pas que ce ſeroit-là un Siamois échappé

d'un Ecran ? Comment vous appellez vous, Monsieur ?

MEZZETIN *repete une douzaine de noms.*

ARLEQUIN.

Voila bien des noms ! Il faut, Monsieur, que vous ayez bien eu des Peres ! C'est un Calendrier que cet homme-là !

ISABELLE.

Je suis ravie, Messieurs, que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux illustres. (*Au Maître à Chanter.*) Je vous prie, Monsieur, de vouloir chanter un air.

MEZZETIN *en begayant.*

Je, je, je, je, le, le, le veux bien.

ARLEQUIN.

Quoy ? C'est-là un Maître à Chanter à Misericorde !

MEZZETIN *chante.*

ISABELLE *aprés qu'il a chanté.*

Hé bien, Monsieur, que dites-vous de ce chant-là ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voila une voix d'un assez beau metail. Cela n'est pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal ? Il faut se jetter par les fenêtres, quand on entend chanter ainsi.

ARLEQUIN.

Ho, tout doucement, s'il vous plaiſt ! Je ne ſçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiſelle, je ne ſuis pas de ces gens qui loüent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a eſté toute ſa vie nourri de Dieſis & de B mols, eſt diablement delicat en Muſique.

MEZZETIN *en begayant.*

Monſieur apparemment n'aime pas l'Italien : mais j'ay fait depuis peu un Duc François que je veux chanter avec luy, & je ſuis ſeur qu'il lui plaira. *Mezzetin luy preſente un papier de Muſique.*

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaiſt, que tous ces pieds de moûches qui ſont au commencement des lignes ?

MEZZETIN.

Ce ſont des Dieſis, pour montrer que c'eſt en à mi la re becare. Je ne compoſe jamais que ſur ce ton ; & c'eſt pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous compoſez donc toûjours ſur ce ton-là ?

MEZZETIN.

Ouy, Monſienr.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moi, Monſieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien, Monsieur, voila un autre air en D la re sol.

ARLEQUIN.

La Rissole, vous-mesme. Je vous trouve bien admirable, de me donner des sobriquets!

MEZZETIN.

Voila un homme qui est bien fâcheux! Je vous dis, Monsieur, que cét air là est en D la, re, sol, & qu'il n'est pas si difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qui n'est pas si difficile que l'autre! Croyez-vous, mon ami, que la Musique m'embarrasse? Je vous trouve plaisant!

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela.... Allons.

Ils chantent ensemble.

Cupidon ne sçait plus de quel bois faire fleche.

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. (*begayant*) Cu, cu, cu, chantez donc juste.

ARLEQUIN *luy jettant le papier au nez.*

Oh, chantez juste, vous-même; je sçay bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une dissonance, & que l'octave s'entre-choquant avec l'unisson, vient à former un Diesis b. mol. Mais voyez cet ignorant!

MEZZETIN.

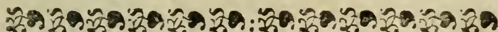
Monsieur, avec vôtre permission ; si les Musiciens n'en sçavent pas plus que vous, ce sont de grands Asnes.

ARLEQUIN.

Plaist-il mon amy ? Sçavez-vous que vous estes un sot par nature, par b mol, & par becare ? Je vous apprendray à insulter ainsi la croche Françoise.

COLOMBINE.

Voila qui est plaisant qu'ils .... (*Ils se battent, les femmes veulent les separer, Monsieur Sotinet accours au bruit : on le bat, & on luy déchire son habit, & tout le monde s'en va.*



SCENE DU GASCON.

ARLEQUIN *en Chevalier de Fond sec.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoiment, Madame, causé à ma bourse par les frequentes cruditez d'une fortune indigeste, m'a obligé d'avoir recours au remede astringent d'un petit billet payable au Porteur, que j'ap-

portois à Monſieur vôtre Epoux. Mais n'y eſtant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne ſeriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fond-ſec.

ISABELLE.

Je ſuis ravie, Monſieur, de l'honneur que je reçois : Mais je voudrois que ce ne fuſt pas une ſuite de vôtre malheur ; & devoir à ma bonne fortune, & non pas à vôtre mauvaiſe, la viſite que je reçois. Mais il faut eſperer que vous ſerez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame ? Pour eſtre heureux, il faut joüer : Pour joüer, il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent, que Diable faut-il faire ? Car nous autres Chevaliers de Gaſcogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il eſt vrai que de memoire d'homme, on n'a jamais veu venir une Lettre de Change de ce païs-là.

ISABELLE.

Monſieur le Chevalier voudra bien paſſer toute l'aprés-dînée avec nous ?

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ne ſçay pas ſi je

pourray me prostituer à vôtre visite : Car c'est aujourd'hui mon grand jour de femme. Je m'en vais voir sur mes Tablettes. (*Il tire ses Tablettes & lit :*) Le Mercredi, à cinq heures chez Dorimene. O ma foi, il est trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comtesse qui m'a envoyé cette épée d'or. (*en riant*) Ah ! ah ! La sotte prétention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pese que soixante Louis ! Non, Madame, je n'iray pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A six heures & demie promis à Toinon au troisiéme étage, ruë Tireboudin. Oh, ma foi, cette visite-là se peut remettre. Allons, Madame, je suis à vous pendant toute l'aprésdînée ; & pendant toute la nuit si vous voulez.

ISABELLE.

Ho, ça Monsieur le Chevalier, voila un chagrin qui me saisit. Que ferons-nous aprés la Collation ? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaisirs à prendre dans le reste du jour, je suis dans une langueur mortelle ; & je m'ennuye presque toûjours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bien-tost. Il faut envoyer voir ce que l'on jouë aux Italiens. Broquette, Broquette.

UN LAQUAIS.

Madame ?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on jouë aujourd'hui à l'Hostel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne sçai pas, Madame, ce que vous voulez faire. Mais je vous avertis que Monsieur a enfermé une rouë du Carosse dans son Cabinet, pour vous empêcher de sortir.

ISABELLE.

Qu'importe, nous irons dans le Carosse de Monsieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas, Madame, mon Cocher s'en sert... C'est que je luy donne mon Carosse un jour la semaine pour ses gages. C'est aujourd'huy son jour ; & il l'a loüé à des Dames qui sont allées au Bois de Bologne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrester. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Carosse.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton Opera! Peut-on revenir à la Demie Hollande, quand on s'est si long-temps servy de Baptiste ? J'y allay dés deux heures, à la premiere Representation ; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençast ;

mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y sont si beaux !

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne sommes pas engoüées de Musique aujourd'hui, & qu'il faudra nous en tenir à la Comedie Italienne.

ARLEQUIN.

En verité, Madame, je ne sçai pas quel plaisir vous trouvez à vos Comedies Italiennes ! Les Acteurs en sont detestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit? C'est une pitié ! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'estois dernierement à une piece nouvelle. Elle n'estoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les sifflets au Paterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay aussi-tost pestant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas entendre davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendites donc pas que la toile fust levée ?

ARLEQUIN.

Hé, vraiment non. Ne voit-on pas bien

d'abord à ces indices-là qu'une piece ne vaut rien.

ISABELLE *au Laquais.*

Approchez, petit garçon. Hé bien, quelle Piece jouë-t-on ?

LE LAQUAIS.

Madame, on jouë le Sirop pour purger.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ne vous l'avois-je pas dit, Madame ? Ces gens-là ne jouënt que de vilaines choses.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts ?

ISABELLE.

Deux, un pour Monsieur le Chevalier, & l'autre pour moi.

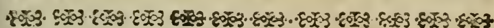
LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas aussi un pour Monsieur ?

ISABELLE.

Non. Ne sçavez-vous pas bien que Monsieur ne mange point à table quand il y a compagnie. (*Ils s'en vont tous.*)





PLAIDOYE'
DE BAILLARDET.

LE DIEU D'HYMEN, *plusieurs Assistans* BRAILLARDET ET CORNICHON, *Avocats*, MONSIEUR SOTINET, ISABELLE, *parties*.

BRAILLARDET.

POur Messire Mathurin Blaise Sotinet, sous-Fermier : Contre la Dame Sotinet sa Femme, demanderesse en separation.

Je ne suis pas surpris, Messieurs, de voir à ce nouveau Tribunal une Femme qui veut secoüer le joug d'un Mari : mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous patience. Nous n'aurons pas plutost demarié la premiere, qu'elles y viendront toutes les unes aprés les autres.

BRAILLARDET.

En effet, Messieurs, une jeune femme qui épouse un vieillard dans l'esperance de l'enterrer six mois aprés, n'est-elle pas en droit de lui demander raison de son retardement ? Et n'est-elle pas bien fondée à faire rompre un mariage, puisque son mari n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel

du Contract, par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année ? Celui pour qui je parle aprés avoir long-temps contemplé du port les nauffrages de tant de malheureux Epoux, s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage : & quand il fit ce solecisme en conduite, qu'il souffrit cette lethargie de bon sens, cette eclipse de raison ; s'il se fust mis une corde au cou, ou qu'il se fust jetté dans la riviere, il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoûtumé de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles : C'est à dire, qu'il confessa avoir receu vingt mille écus, quoi qu'elle ne luy eust jamais rieu apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voila la dotte de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec vôtre permission, Maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, si je vous dis que vous en avez menti. Il a receu vingt bons mille écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, Messieurs, des dementis ! Il est vrai que voila le Stile ordinaire de Cornichon.

CORNICHON.

Et allez, allez vôtre chemin: Je vous voy venir avec vos ſuppoſitions. Une fureur pour le jeu ! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !

BRAILLARDET.

Ouy, ouy, Meſſieurs, quand je dis que voila la dotte de la Dame Sotinet, je n'avance rien que de veritable. Mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépenſe moins en ſe mariant. Les jeunes filles qui ſe vendent à des Vieillards, achetent en meſme-temps le droit de les envoyer à l'Hôpital promptement par leurs dépenſes extravagantes. C'eſt ce qu'a preſque fait la Dame Sotinet: Car enfin le pauvre homme ne fut pas plutoſt marié, qu'il vit bien, comme preſque tous les autres qui s'enrolent dans cette milice, qu'il avoit fait une ſottiſe ; que le mariage eſt une affaire à laquelle il faut ſonger toute ſa vie : Qu'ún bon ſinge & la meilleure femme ſont ſouvent deux méchans animaux ; & que ce grand Philoſophe avoit bien raiſon de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes penduës à un arbre : Que les hommes ſeroient heureux, ſi tous les arbres portoient de ſemblables fruits !

CORNICHON.

Ce fruit-là ſeroit diablement âcre ; & je croy qu'il ne ſeroit bon qu'en compote.

BRAILLARDET.

Il vit dés le jour mesme de son mariage, introduire chez lui l'usage des deux Lits : Usage condamné par nos Peres, inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage : Usage que je puis nommer icy, la perte du ménage, l'ennemi mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge sa posterité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme ? Fy ! Cela est du dernier Bourgeois !

BRAILLARDET.

Il fit fondre chez lui dés le lédemain tous les faineants de la Ville, Chevaliers sans Ordre, beaux Esprits sans aveu, cent petits Poëtes crottez, vrais Chardons du Parnasse; de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vid faire de sa maison une Academie de jeux défendus ; & fut obligé de payer une grosse amende, à quoy il fut condamné. Oüy, oüy, Messieurs, je n'avance rien que de veritable ; & malgré toutes les précautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance signée, Pallot. Mais qui fut le dénonciateur ? Vous croyez peut-estre que ce fust, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir esté chassé de la Maison, ou quelque joüeur

outré

outré d'avoir perdu ſon argent? Non, Meſſieurs, non. Ce fut la Dame Sottinet. La Dame Sottinet! Ouy, Meſſieurs, ce fut elle qui ne ſçachant plus où trouver de l'argent pour joüer, alla denoncer elle-meſme qu'on joüoit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les paya: elle receut ſon tiers, comme denonciatrice. Que direz-vous, races futures d'un pareil brigandage?

—— *Quid non mulebria pectora cogis,*
Auri ſacra fames?

CORNICHON.

Vous devriez garder vos paſſages pour une meilleure cauſe. Voila bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin. . . .

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon François, Maiſtre Cornichon: On m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prelude des pieces qu'elle devoit faire dans la ſuite à ſon mary. Les pierreries engagées, la vaiſſelle d'argent venduë, des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez: Car le ſieur Sottinet a eſté toûjours extrêmement curieux d'originaux, & ſe connoiſſoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Avant que d'eſtre ſous-Fermier, il a porté les couleurs aſſez long-temps pour s'y connoître.

BRAILLARDET.

Cela eſt faux : Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires;& cela s'appelle, Apprentif ſous-Fermier, & non pas Laquais. Mais Meſſieurs,s'il n'y avoit que de la diſſipation dans la couduite de la Dame Sottinet,vous n'entendriez pas retentir vôtre Tribunal des plaintes de ſon mary. Mais puis qu'il eſt aujourd'huy obligé d'avouër ſa honte & ſon malheur, approchez Financiers, Plumets, Chevaliers ; & vous Godelureaux, les plus determinez, paroiſſez ſur la Scene. Oüy,oüy, Meſſieurs,nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la Dame Sottinet : Equipage qu'elle promene ſçandaleuſement pat toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour ? Non, ce n'eſt point pour elle que le Soleil éclaire. Elle mépriſe cette clarté Bourgeoiſe : Elle ne ſort de chez elle qu'avec les oublieux, & n'y rentre qu'à la faveur des Crieurs d'eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y eſt bien obligée. Son mary a la cruauté de luy refuſer un flambeau ; il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celuy pour qui je ſuis, eſt un brutal : J'en tombe d'accord. Un yvrogne : je le veux.

Un débauché : J'y consens. Un homme mesme qui est quelquefois attaqué de vertiges : Cela est vray. Mais, Messieurs...

MONSIEUR SOTTINET.

Mais Monsieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

BRAILLARDET.

Hé, taisez-vous, ignorant. Ce sont des figures de Rhetorique, qui persuadent. (*Aux Juges*) Quand tout cela seroit, dis-je, Messieurs, sont-ce des raisons pour faire rompre un Mariage ? Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sottinet, de ses avantages galantes, de ses subtilitez pour tromper son mary ; mais

Ante diem clauso componet vesper Olympo.

Vous rougiriez, illustres & vieilles Coquettes de nôtre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé, bien loin aprés elle dans la carriere de la galanterie: & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de souplesse. (Elles n'en sçavent déja que trop.) Et aprés cela, Messieurs, une femme qui est le Precis, l'Elixir, la Mere-goutte de la plus transcendente Coquetterie, viendra vous demander une separation ? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles detorses à l'Hymen ? Ordonnerez-vous qu'un mary soit declaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non, non, vous n'au-

thoriserez point une telle injustice. Nous esperons au contraire que vous obligerez la Dame Sottinet à retourner avec son mary, pour mieux vivre avec luy, s'il est possible. C'est à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voila une belle conclusion ! O ça, ça, nous allons voir.

PLAIDOYÉ DE CORNICHON.

CORNICHON.

MESSIEURS, Je parle pour Damoiselle Zorobabel de Roqueventrouse, demanderesse en separation : Contre Mathurin Blaise Sottinet, Sous-Fermier ; cy-devant Laquais & deffendeur.

L'aspect de ce Senat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela, je l'avouë, m'inspire quelque terreur. Mais d'un autre costé l'équité de ma cause *me recreat & reficit* Puisque je parle icy pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mary est à present un meuble fort inutile ; & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaiſe Sottinet âgé de ſoixante & dix ans, ſentit un prurit pour la noce, une demangeaiſon pour le mariage. Cette vieille roſſe refaite & maquignonnée, cette méche ſeiche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épouſa, & ne tint qu'à luy de voir qu'il avoit mis dans ſa maiſon un treſor de ſageſſe & de prudence, puis qu'elle ne dépenſa en ſe mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'huy, qui montent inſolemment ſur une groſſe dotte pour inſulter à l'œconomie de leurs maris.

BRAILLARDET *en riant.*

Ah! ah! ah! l'œconomie de la Dame Sottinet ! J'avois oublié de vous dire, Meſſieurs, que le mariage fut preſque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Je le croy bien. Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres : & ſi dans ce temps-là, les Drapiers n'avoient pas gagné leur procez contre les Marchands de ſoye.

BRAILLARDET.

La femme d'un Sous-Fermier, un carreau de cinq cens écus !

CORNICHON.

Oh, taisez-vous donc si vous pouvez. Si on n'impose silence à Maître Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie. C'est une femme que cet homme-là ; il ne débabille point !

Vous la voyez, Messieurs, à vôtre Tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ses pierreries, vend sa vaisselle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela ? Pour tirer son mari de prison ?

Le sieur Sottinet estoit malheureusement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ses associez sont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort l'Evêque. Cette chaste Tourterelle privée de son Tourtereau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Messieurs ? Pourquoy encore une fois ? Pour tirer son mary d'un cul de basse fosse.

BRAILLARDET.

En verité, Messieurs, voila une calomnie atroce ! Le sieur Sottinet n'a jamais esté en prison. Je demande reparation.

CORNICHON.

Un sous-Fermier jamais en prison ! Hé bien donnez vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tost aller.

Mais que dirons-nous, Messieurs, de ses débauches, ou pour mieux dire, que n'en

dirons-nous pas ? Car juſqu'à quel excés de crapule cet homme-là ne s'eſt-il point laiſſé emporter. Mais que dis-je, un homme ? Non, Meſſieurs, c'eſt plutoſt une futaille qui ne fait que s'emplir & ſe vuider à tous momens. C'eſt un bouchon ambulant, c'eſt une éponge toûjours dégoutante de vin, dont les vapeurs obſcurciſſent & ſoufflent enfin la chandelle de la raiſon.

BRAILLARDET.

Je vous arreſte là. C'eſt une calomnie diabolique. Le ſieur Sottinet ne boit que de l'eau : cela eſt de notorieté publique.

CORNICHON.

Un homme qui a eſté toute ſa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau ! N'avoit-il bû que de l'eau, Maître Braillardet, quand ſortant tout chancelant d'un cabaret pour aſſiſter à l'Enterrement d'un de ſes meilleurs amis, il ſe laiſſa tomber dans la foſſe, où il ſeroit encore, ſi par malheur pour ſa femme on ne l'en euſt retiré ? N'a t-il bû que de l'eau, quand il revient chez luy le ſoir, amenant avec ſoy des femmes d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je ſuis, de paroles & de coups.

BRAILLARDET.

De coups ? Ah, Meſſieurs, on ne ſçait que trop que c'eſt le pauvre homme qui les a receus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre ſur le nez, d'un coup de chan-

delier que sa femme luy a donné.

SOTTINET *en pleurant.*

Cela est vray. Je ne sçaurois m'empescher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON.

Vous estes Sous-Fermier, Monsieur ; & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à essuyer, je ne m'en plaindrois pas : car on sçait bien qu'une femme veut estre un peu pansée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extravagances d'un fou !

SOTTINET.

Moy fou ?

CORNICHON.

Ouy, Messieurs, je vous le garantis tel, & des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore veu aujourd'huy courir les ruës la barbe faite d'un costé, & le bassin passé à son col.

SOTTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez vôtre cause si vous voulez. *(Il leve sa canne.)*

CORNICHON.

Vous voyez, Messieurs, que vôtre presence ne sçauroit servir de Gourmet à ce furieux. Que seroit-ce si cette pauvre innocente se trouvoit toute seule avec luy ?

Approchez, mal-heureuse opprimée ; venez, épouse infortunée. C'est à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile assûré contre la petulence de vôtre persecuteur. Souffrirez-vous, Messieurs, qu'une femme qui (comme dit fort éloquemment un sçavant Philosophe,) doit estre *vas dignitatis, non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing ; qu'une femme qui doit estre la Soucoupe des plaisirs d'un mary, soit le balon de ses emportemens. Non, Messieurs, vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups ravissans ? Et qui voudroit d'oresnavant se mettre en ménage, si vous fermiez les portes aux Separations.

Le Divorce ayant esté de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoust de veuvage anticipé, cette viduité prématurée que vous allez servir à la Dame Sottinet, va faire venir l'eau à la bouche à la pluspart des femmes de Paris : Elles en voudront tâter. Songez, Messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir. *Cornu quanta seges !* Vous aurez plus d'affaires que toutes les Jurisdictions de la France. L'Hostel de Bourgogne crevera de monde : Vous en aurez toute la gloire, & les Comediens Italiens tout le profit. *Dixi.*

Pendant que le Dieu de l'Himen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.

BRAILLARDET.

Quand il auroit quelque petit grain de folie, il a des intervales. . . .

CORNICHON.

Ah, taisez-vous, taisez-vous. (*Cela se dit à haute voix.*)

JUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requeste de la partie de maistre Cornichon, le Dieu de l'himen a ordonné que la Dame Sottinet demeurera separée de corps & de biens d'avec son mary ; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage ; qu'elle joüira dés à present de son doüaire, estant reputée veuve, & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la démence averée du sieur Sottinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons, ou à saint Lazare.

M. SOTTINET.

Moy enfermé ! moy à saint Lazare !

CORNICHON.

Bon ! il y a dix ans que vous devriez y estre.

On emmene le sieur Sottinet, Octave se découvre à Isabelle.

CORNICHON.

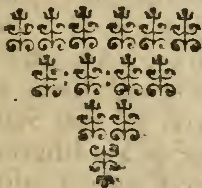
Monsieur l'Himenée, ce n'est pas le tout. Vous venez de faire un mariage : mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

COLOMBINE.

Ah tres-volontiers ! à condition qu'on nous demariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. Car j'ay toûjours ouy dire, qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.





SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN, HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE, COLOMBINE *en petite Fille, & affectant un air niais.*

ISABELLE.

EN verité, vous estes bien folle, de farcir vôtre teste de vos sottes imaginations d'Amour & de Mariage! Est-ce là le party que doit prendre une Cadette? Et ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire; mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens,

ISABELLE.

Et que ſentez-vous donc, s'il vous plaiſt? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour ſentir quelque choſe ! Et que ſentiray-je donc moy, qui ſuis vôtre aînée? eſt-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cauſe l'eſtat de fille ? Vous eſtes encore une plaiſante Morveuſe.

COLOMBINE.

Plaiſante Morveuſe ? Mon Dieu, je ne ſuis point ſi morveuſe que je le parois ; & il y auroit déja long temps que je ſerois femme, ſi mon Pere avoit voulu : Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'eſtre à douze ans.

ISABELLE.

Mais ſçavez-vous bien ce que c'eſt qu'un mary, pour parler comme vous faites ?

COLOMBINE.

Bon ! ſi je ne le ſçavois pas, eſt-ce que j'en voudrois avoir un ?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de ſi belles choſes ?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend-t-il pas tout ſeul ? Quand je ſonge que je ſeray mariée, je ſuis ſi aiſe, ſi aiſe ! Oh ! il faut que ce ſoit quelque choſe de fort joly que le mariage, puiſque la penſée ſeule fait tant de plaiſir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à vôtre calcul,

ſi vous vous figurez tant de plaiſir dans le mariage. Le beau regal qu'un mary qui gronde toûjours ! Les ſoins des domeſtiques ! L'incommodité d'une groſſeſſe ! Non, quand il n'y auroit que la peur d'avoir des Enfans, je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans ? Bon ! On dit que c'eſt pour cela qu'il faut ſe marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petiteſſe de raiſonnement ! Que vôtre eſprit eſt à rez de chauſſée !

COLOMBINE.

Mais vous, ma ſœur, qui eſtes ſi raiſonnable, eſt ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oh, ce n'eſt pas de meſme. Moy, je ſuis vôtre aiſnée. Et la raiſon qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'eſtes point propre au mariage : Ce n'eſt pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moy je vous dis que j'y ſuis auſſi propre que vous. Je ſupporteray fort bien toutes les fatigues du ménage, & quoy que je ſois jeune, ſi j'étois mariée preſentement, je ſuis ſeure que je n'en mourrois pas.

ISABELLE.

En verité, il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de vôtre esprit ! Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'est de vous conseiller de bannir de vôtre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a personne assez dépourveu de bon sens, pour vouloir se charger de vôtre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, cette charge-là n'est pas si pesante, & ne fait pas peur à tout le monde, Il n'y a pas encore huit jours que je trouvay dans une Boutique au Palais, un Monsieur de condition, qui me dit que j'estois bien à son gré, & qu'il seroit bien-aise de m'épouser.

ISABELLE.

Et que luy répondîtes-vous ?

COLOMBINE.

Je luy dis que j'estois encore bien petite pour cela ; mais que l'année qui vient, j'esperois d'estre plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde ? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE.

Ne voila-t-il pas? Vous me grondez tou-

jours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je me marie. Eſt-ce que je ne ſuis pas fille comme vous?

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a pas quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage ?

COLOMBINE.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puiſque vous me trouvez trop jeune, faiſons une choſe. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux : Cela ne gâtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embarraſſée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous ſçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas eſtre faite comme vous ni de corps ni d'eſprit.

PIERROT arrive.

PIERROT.

Qu'eſt-ce donc, Meſdemoiſelles ? Voila bien du bruit ! Il me ſemble que vous vous flattez comme chiens & chats. Ne ſçauriez-vous vous égratigner plus doucement ?

COLOMBINE.

Pierrot, c'eſt ma ſœur qui ſe fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mary que pour elle.

PIERROT.

Ho, la goulüe !

ISABELLE.

Viens ça, Pierrot, toy qui eſt un homme d'eſprit, & qui ſçais le monde. N'eſt-il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maiſon, & ne devrois-je pas déja l'eſtre ?

PIERROT.

Cela eſt vray, & je dis tous les jours à vôtre Pere, que s'il ne vous marie au plutoſt, vous luy ferez quelque ſtratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui eſt ſi joly, eſt-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille ?

PIERROT.

Bon ! Eſt-ce que cela ſe peut ? *(à Iſabelle)* Voyez-vous, Mademoiſelle, il faut marier les filles quand elles ſont jeunes. Ce gibier-là ne ſe garde pas, la moûche s'y met.

ISABELLE.

Mais auſſi, eſt-il juſte que je cede mes droits à une Cadette ?

PIERROT *à Colombine.*

Il eſt vray que vous n'eſtes encore qu'un Embrion : & j'en ay veu dans des bouteil-

les de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je ſuis encore petite. Mais ſi tu ſçavois ce que j'ay déja.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaiſt-il de vous taire ?

PIERROT.

Hé, pardy, laiſſez-là dire. *(à Colombine)* Et bien donc, qu'avez-vous ?

COLOMBINE.

J'ay. . . . Mais je n'oſerois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raiſon, car vous allez dire une ſottiſe.

PIERROT *à Iſabelle.*

Et Palſanguié laiſſez-la donc parler. Vous luy rembourez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te mocqueras-tu point de moy ?

PIERROT.

Et non non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puiſque tu le veux ſçavoir.

PIERROT.

Ho, voyons cela, voyons.

COLOMBINE.

Ho, nenny, nenny, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle ſoit plus venuë.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos im-

pertinences, je vous laisse ; & si je faisois bien, j'avertirois mon Pere de mettre ordre à vôtre conduite. *(Elle s'en va.)*

PIERROT.

Elle est bien rudaniere.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en soucie pas. Elle veut faire la Madame, & me traiter comme une petite fille : Mais nous verrons. Oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me fasse un plaisir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne suis-je pas fait pour faire plaisir aux filles ?

COLOMBINE.

Il faut que tu me porte cette Lettre à ce Monsieur que je trouvay dernierement au Palais.

PIERROT.

Une Lettre ?

COLOMBINE.

Ouy. Est-cé qu'il y a du mal à cela ? Puisque je sçay écrire, Pourquoy n'écriray-je pas ?

PIERROT.

Ah, vous avez raison.

COLOMBINE.

C'est un homme de grande condition ; & on l'appelle Monsieur le Vicomte.

PIERROT.

Ho, si c'est un Vicomte, je ne dis plus rien.

COLOMBINE.

Tu luy diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy. M'entends-tu ? (*Elle s en va.*)

PIERROT.

Hé, ouy, ouy, j'entens bien, je ne ſuis pas ſourd. La petite Maſque ! C'eſt une belle choſe que la nature ! Cela ſonge au mariage dés la coquille.



SCENE
DE BROCANTIN AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE, COLOMBINE.

BROCANTIN.

QUel ouvrage faites-vous là, vous ?

COLOMBINE.

C'eſt une pente de mon lit : Mais je crains de la faire trop petite ; on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Eſt-il beſoin, s'il vous plaiſt, que vous couchiez avec quelqu'un ?

COLOMBINE.

Non : Mais ſi par bonheur, je venois à eſtre mariée. . . . .

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à eſtre mariée, vous vous preſſeriez. Hé, je ſçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toûjours une aiguille & de la tapiſſerie entre les mains, & vous commencez à eſcrimer de la plume. Mais ce n'eſt pas pour cela que nous ſommes icy. Laiſſez-là vótre ouvrage, & m'écoutez. *(Ils prennent des ſieges.)* Le mariage. . . . *(à Colombine.)* Oh ! oh ! vous riez déja ? Tuchoux ! Il ne faut que vous hocher la bride. . . . Le mariage, dis-je, eſtant un uſage auſſi ancien que le monde : Car on s'eſt marié avant vous ; & on ſe mariera encore aprés.

COLOMBINE.

Je le ſçay bien, mon Papa : Il y a long-temps qu'on me dit cela.

BROCANTIN.

J'ay reſolu pour éterniſer la famille Brocantine . . . . Vous voyez où j'en veux venir ? J'ay donc reſolu de me marier.

ISABELLE & COLOMBINE *enſemble.*

Ah, mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles ! vous voila bien ébobies! Eſt-ce que je ne me porte pas encore aſſez bien ? Regardez cet air, cette taille, cette

legereté. (*Il saute, & fait un faux pas*)

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon pere ?

BROCANTIN.

Ouy, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme ?

BROCANTIN.

Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande !

ISABELLE.

Vous l'épouserez ?

BROCANTIN.

Mais, je crois que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée ? Sçavez vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroist ? Et Monsieur Visautrou mon Apoticaire, me disoit encore ce matin, en me donnant un Remede, que je ne paroissois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'est qu'il ne vous voyoit pas au visage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'ay : mais je sens bien que j'ay besoin d'une femme. Je creve de santé; & j'ay trouvé une fille comme je la souhaite : belle, jeune, sage, riche ; enfin une fille de hazard.

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne ſçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous riſquez beaucoup en vous mariant ; qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour ſonger, à vôtre âge, à un engagement ; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites Maiſons pour de moindres ſujets. Mais moy qui ſçais le reſpect que je vous dois, ſans me prévaloir des raiſons que les enfans ont d'apprehender un ſecond mariage, je vous diray que puiſque vous crevez de ſanté, vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy, je vous le conſeille : car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh vous prenez la choſe du bon biais. Puiſque vous eſtes ſi raiſonnable, apprenez donc que je ſuis en train pour parler de mariage ; mais c'eſt pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE *enſemble.*

Ah, mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles !

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

COLOMBINE *se jettant au col de Brocantin.*

Ah, mon petit Papa, que je vous aime !

BROCANTIN.

Je sçavois bien que cela te feroit plaisir, & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy, mon Pere, ce n'est pas moy que vous voulez marier ?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire passer la premiere, & d'attendre à me marier, que vous eussiez trois ou quatre enfans ? Pour moy, je ne conçois pas cette petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je sçay bien ce que je feray, moy.

BROCANTIN *à Colombine.*

Il faut bien qu'elle passe devant toy. Elle est ton aisnée ; & afin de te mettre en estat d'estre bien-tost mariée, elle épousera un honneste homme.

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay veu.

BROCANTIN

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monſieur Baſſinet, Medecin. Enfin c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Monſieur Baſſinet, Monſieur Baſſinet!

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez vous mal? Du vinaigre, vîte.

ISABELLE.

J'ay bien du reſpect pour la Medecine; mais avec votre permiſſion, mon Pere, je n'épouſeray point un Medecin.

BROCANTIN.

Avec votre permiſſion, ma fille, vous l'épouſerez. Il ne faut pas, s'il vous plaiſt, que vous ſongiez davantage à Octave. J'ay appris que c'étoit un gueux; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour luy dire qu'un autre luy a paſſé la plume par le bec. Pierrot, Pierrot.

COLOMBINE.

Allons, ma ſœur, faites cela de bonne grace. puiſque mon pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon pere, de ne me point donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à

épouſer un homme pour qui je n'ay nulle eſtime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Il faut épouſer Monſieur B.ſſinet, ou un Convent. Il vous viendra voir. Songez à le recevoir comme un homme qui doit eſtre vôtre mary.

ISABELLE.

Hé, mon Pere!

BROCANTIN.

Allons, denichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voila ma ſœur qui a ſi envie d'eſtre mariée. Que ne luy donnez-vous Monſieur Baſſinet pour mary. J'aime mieux luy ceder mes droits, & qu'elle paſſe devant moy.

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas de meſme: Je ſuis vôtre cadette; & la raiſon qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariez la premiere. *(Elles ſortent.)*

BROCANTIN.

Pierrot?

PIERROT.

Me voila, Monſieur.

BROCANTIN.

Où diable es-tu donc toûjours? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monſieur, j'eſtois avec cette femme qui

marchande ces ſinges, & qui veut donner ſix écus du gros, parce qu'elle dit qu'il reſſemble à ſon mary.

BROCANTIN.

Laiſſe cela : J'ay autre choſe en teſte. Va me chercher Octave. J'ay quelque choſe de conſequence à luy dire.

PIERROT *cherchant par tout le Theatre, ſous les bancs.*

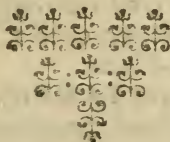
Monſieur, je ne le trouve pas.

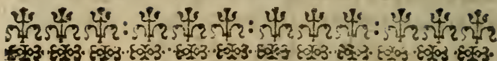
BROCANTIN.

Animal, eſt-ce là ce que je te dis ? Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-temps enſemble. Je ne veux point de beſte dans ma maiſon.

PIERROT.

Pardy, Monſieur, il faut donc que vous en ſortiez.





SCENE DU VICOMTE.

COLOMBINE, ARLEQUIN *en Vicomte*, UN FIACRE, *tenant son foüet.*

ARLEQUIN *au Fiacre.*

VA, va, mon ami, turéves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres, que sur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye-t-on comme cela le monde ? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne sçais ce que tu dis, Maraut. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son Franc-Fiacre.

LE FIACRE.

Mardy, Monsieur, je veux estre payé : ou par la sambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Insolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Je renie bleu, je ne crains rien ; je veux

eſtre payé tout à l'heure (*Il enfonce ſon chapeau , & leve ſon foüet*)

ARLEQUIN.

Ah ha , ventrebleu , il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin-là. (*Il met la main ſur la garde de ſon épée , comme s'il la vouloit tirer*) Mademoiſelle , preſtez-moy un écu : Je n'ay point de monnoye.

COLOMBINE.

Monſieur , je n'ay pas ma bourſe ſur moy : mais je vais le faire payer. Qu'elqu'un ? Qu'on paye cét homme-là ? (*au Fiacre*) Allez , allez , l'Homme , on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts-là ne ſont jamais contents. J'en ay déja tué quinze ou ſeize : mais je ne ſerai point ſatisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En verité , Monſieur le Vicomte , il fau bien vous aimer , pour vous regarder aprés une ſi longue negligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foi , Mademoiſelle , les heures d'un joli homme ſont bien comptées. Les femmes ſe preſſent aujourd'hoi : Elles ſçavent que les quartiers d'hyver ſeront diablement courts cette année ; Je n'ay pas un moment à moy.

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée ?

ARLEQUIN.

A peine ay-je quitté la Toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas estre moins de cinq ou siz heures à table ; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoy, Monsieur, vous prenez donc du Tabac comme ces vilains soldats ? Fy ! je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois dragon dans ma Compagnie. Vous fumerez de reste. Bon ! Vous mocquez-vous ? Les Gens du grand Volume ont-ils d'autres occupations ? C'est morbleu, au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et Monsieur le Vicomte, avez-vous fumé aujourd'huy ?

ARLEQUIN.

Est-ce que j'y manque jamais ? Mais j'ay la precaution, quand je vais en femme, de me rinser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçauriez croire comme aprés cela on soupire tendre-

ment. *(Il fait un rot.)*

COLOMBINE.

Ha fy, Monsieur le Vicomte ! Je n'aime point ces soupirs-là. Les gens que je voy n'assaisonnent pas leur douceur de Tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne voyez que des Courtaux de Boutique, ou des Gens de Robbe. Croyez-moi, la belle, il n'est rien tel que de s'accrocher à l'épée. Les fastidieux personnages que vos Robbins ! Ont-ils le sens commun ? Ils font l'amour par article, comme s'ils dressoient un procez verbal.

COLOMBINE.

C'est ce que je dis tous les jours, à deux grands Baquiers d'Avocats, qui sont sans cesse autour de moy à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, le Plumet est en amour, ce que la moutarde est à la sausse Robert. Il n'y a que cela de picquant.

COLOMBINE.

Je ne sçai pas pourquoy mon Pere a tant d'aversion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'est que vôtre Pere est un sot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils sont tous débauchez & qu'ils n'ont jamais le sou.

ARLEQUIN *en riant.*

Débauchez ! ha ! ha ! débauchez ! Ils aiment le vin, le jeu & les femmes : mais du reste il n'y a pas des gens mieux reglez. Pour de l'argent, je crois que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons gueres.

COLOMBINE.

Je croy, Monsieur le Vicomte, que fait comme vous estes, vous voyez bien des femmes de condition ?

ARLEQUIN.

Je veux estre deshonoré, vous estes la seule Bourgeoise avec qui je déroge. Mais à vous parler franchemeni, toutes les femmes que je vois au prix de vous, c'est ma foy de la piquette contre du vin de Syllery.

COLOMBINE.

Vous dites la même chose de moy quand vous estes auprés d'une autre. Dites la verité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle sans fard, cela est vray ; & je vais au sortir d'icy, à deux ou trois rendez-vous, où il faudra bien dire que vous estes une Guenon, comme les autres. Mais à propos de Guenon, quand nous marirons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez, il ne faut pas laisser morfondre l'amour

d'un Officier, cela n'eſt pas de longue haleine. Quel âge avez-vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne ſçai pas. Mais mon pere dit qu'il y a quatorze ans que ma mere eſtoit groſſe de moi.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous euſſiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ay bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille? Vous vous trompex. Je ſçai déja bien des choſes. J'ay déja leu cinq ou ſix Comedies de Moliere ; & j'en ſuis au troiſiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque, & j'apprends à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui eſt votre Maître ?

COLOMBINE.

C'eſt un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable ! Un habile homme ! Oh, puiſque vous ſçavez chanter, il faut que vous me decochiez un petit air ?

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, je vous prie de m'excuſer, j'ay aujourd'huy quelque choſe qui m'en empeſche,

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc ? Eſt-ce que vous eſtes enrhumée. Tenez, voila du Tabac en machicatoire, il n'y a rien de ſi bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laiſſerois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc autre choſe ?

COLOMBINE.

Je n'ay rien. C'eſt que...

ARLEQUIN.

Quoy donc ?

COLOMBINE.

C'eſt que.... Voila-t-il pas, ces vilains hommes ? Ils veulent tout ſçavoir. C'eſt que ma voix ne paroiſt rien, quand je n'ay pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme ſi les fontanges faiſoient quelque choſe à la voix ! Courage, Mignonne, je vous souffleray en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là, Mon Dieu ! Je ſuis faite comme je ne ſçay quoy.... *(Elle chante.)*

Janneton m'aimez-vous bien ?
Helas, quel conte !

Pourquoy ne vous aimerois-je pas ?
Mon Dieu, quel conte !
Vous qui m'avez tant fait de bien :
Quel fichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux estre un fripon, si cela n'est divin. Voila une voix à peindre. Je n'en ay pas perdu une goutte. Mais de quel Opera est cet air là ?

COLOMBINE.

Je croy que c'est de Rolland.

ARLEQUIN.

Ho, point, point, il faut que ce soit des derniers: Car voila le tour aisé de nos Poëtes & de nos Musiciens d'aujourd'hui. La jolie chanson ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je sçai la Musique comme un Orquestre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, je ne suis pas encore assez forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois. Adieu Mourette.

PASQUAREL *entrant brusquement.*

Monsieur, ne sortez pas. Il y a là-bas deux Sergens, & environ douze Archers,

qui vous guettent pour vous mettre en prison.

ARLEQUIN.

En prison? *hoime!* Voila mes bonnes fortunes qui commencent à défiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Vicomte? Que ne partez-vous? Il y a là-bas tout plein de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part.*

Ce sont bien des Pousse-culs de part tous les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on sçavoir la cause de votre chagrin?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre.

ARLEQUIN.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem

COLOMBINE.

Ah Monsieur le Vicomte, vous jurez devant les filles. Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc, qu'estant obligé de partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent sur mon billet: Car les billets de Vicomtes ne sont pas reputez argent comptant; j'en fis un que je signay.

La Harpe : C'eſt le nom de ce fameux Banquier. Sur ce billet-là on me donna deux cent piſtoles. Je partis. Preſentement, voyez je vous prie le peu de bonne foy qu'il y a dans le Commerce, ce vilain Monſieur de la Harpe ne veut pas payer ce billet-là ?

COLOMBINE.

Et que dit-il ?

ARLEQUIN.

De mauvaiſes raiſons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là. Mais ſon nom y eſt, une fois ; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve : Car palſambleu je ſçay bien que je ne le payeray pas moy ?

COLOMBINE.

Monſieur le Vicomte, je n'ay point d'argent : mais voila deux brillants avec leſquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame ! ne vous ay-je pas dit que je faiſois littiere de Diamans.

COLOMBINE.

Voila encore une montre qui eſt aſſez jolie.

ARLEQUIN.

Et vous vous mocquez. Cela eſt-il d'or ?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore icy une petite

boëte à mouches, & un cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, Mademoiſelle, vous pouſſez ma complaiſance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné ſon cœur cela ne coûte gueres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante Princeſſe que vous ſçavez me prendre par mon foible, & qu'on fait de folies quand on eſt bien amoureux ! *Il s'en va.*

COLOMBINE *le rappellant.*

Tenez, tenez, Monſieur le Vicomte, voila encore un petit jonc d'or, que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiſelle, ces breloques là valent-elles bien deux cent piſtoles : Voila un diamant qui me paroiſt bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orphevre ; & s'il ne m'en donne pas les deux cent Loüis, vous me tiendrez, s'il vous plaiſt, compte du reſte.

COLOMBINE.

Monſieur le Vicomte, vous m'épouſerez au moins ?

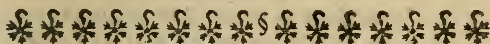
ARLEQUIN.

Allez, allez, parmi nous autres Vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu Charmante. (*Il la prend ſous le menton*) Ah mor-

bleu, que voila des yeux chargez à cartouche ! Et que voila de bonnes fortunes ! *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ah que je ſuis aiſe de lui avoir fait cè petit plaiſir ! De la maniere que je l'aime, je ne ſçay pas ce que je ne lui donnerois point.



SCENE
DE LA TIRADE.

ARLEQUIN, COLOMBINE *en Avocat.*

ARLEQUIN.

AYant appris, Monſieur, que vous eſtes un homme ſçavant & de bon conſeil je voudrois bien vous parler d'une affaire que je ſuis ſur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez : mais parlez peu. La diſcretion dans le parler a toûjours eſté loüée au contraire. On a blâmé de tout temps les grands parleurs : c'eſt pourquoy j'aime la brieveté ; & je m'applique uniquement à eſtre concis dans mes diſcours.

ARLEQUIN.

J'auray bien-toſt fait.

COLOMBINE.

Et qui ne ſçait que le trop parler vient du defaut de jugement ? Que le defaut de jugement vient du manque de raiſon ? Et que le manque de raiſon eſt le caractere de la beſte ?

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un mot.

COLOMBINE.

Qui ne ſçait que *volat irrevocabile bellum?* Qu'on ne ſe repent jamais de ſe taire, & qu'on s'eſt repenti ſouvent d'avoir parlé ? Ignorez-vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour ſentir ; & qu'elle ne luy a donné qu'une langue pour parler.

ARLEQUIN.

Je dis donc .....

COLOMBINE.

Pythagore faiſoit obſerver le ſilence à ſes diſciples pendant ſept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

COLOMBINE.

Solon avoit coûtume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, eſt ſemblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN.

Cela eſt beau.

COLOMBINE.

Bias. Qu'un grand parleur n'eſtoit autre choſe qu'une Fortereſſe ſans murailles, une Ville ſans porte, & un Vaiſſeau ſans gouvernail?

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez donc....

COLOMBINE.

Anaxagore, qu'une beſte feroce échapée eſtoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monſieur....

COLOMBINE.

Iſocrate, Qu'il n'y avoit icy bas que deux choſes à faire: Ecouter, & ſe taire.

ARLEQUIN.

Taiſez-vous donc?

COLOMBINE.

Tous vos grands diſcours ſont inutiles: *Fruſtra fit per plura quod poteſt fieri per pauciora.*

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur. Je n'ay encore rien dit.

COLOMBINE.

Je ſçais bien que l'uſage de la parole a eſté donnée à l'homme pour expliquer ſes penſées.

ARLEQUIN.

De grace....

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, ſuivant les regles de la Grammaire ; faire accorder l'adjectif avec le ſubſtantif, le nom avec le verbe, le maſculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'eſt dont il s'agit, Monſieur, du maſculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous défend pas de mettre en uſage les figures de la Rhetorique : *Nam, quid eſt Rhetorica ?* Selon Socrate, c'eſt l'art de perſuader. Selon Agathon, celuy de tromper : ſelon Gorgias, l'uſage du diſcours : ſelon Chriſippe la clef des cœurs : ſelon Cleanthe, la ſcience des ſciences : ſelon Vataderius, le boulevart de la verité : ſelon Ariſtote le bouclier de l'Orateur : ſelon Ciceron l'art de bien dire ; & ſelon moy, l'art de ne gueres parler.

ARLEQUIN.

Va, ſi je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moy le ſujet dont il s'agit : mais ſur tout d'un ſtile vif, ſerré, concis, preſſé, laconique : Car vous ſçavez que la vie de l'homme eſt courte, *ars longa,*

vita brevis. Le temps eſt cher. On en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danſer, à rire, à chanter; & l'on ne ſonge pas que la ſanté revient aprés la maladie, le Printemps aprés l'hiver, la paix aprés la guerre, le beau temps aprés la pluye: mais que le temps paſſé ne revient jamais.

ARLEQUIN.

Je voudrois donc ſçavoir....

COLOMBINE.

Je le crois que vous voudriez ſçavoir. *Omnibus hominibus ſcire à natura inſitum eſt,* dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir ſçavoir eſt une choſe; & ſçavoir en eſt une autre. C'eſt ce qui fait que du ſçavoir au non ſçavoir, il y a autant de difference, qu'entre l'Homme & la Beſte, le Ciel & la Terre, le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le voleur, le Procureur & l'Aſſaſſin, le Bourreau & le Medecin.

ARLEQUIN.

J'en ſuis perſuadé. Mais....

COLOMBINE.

Or voulez-vous ſçavoir quelle difference il y a entre l'Homme & la Beſte? C'eſt que l'un ſe conduit par la raiſon, & l'autre par l'inſtinct. Entre le Ciel & la Terre? C'eſt que l'un eſt ſur nôtre teſte, & l'autre ſous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme? C'eſt que l'un paye ſes det-

tes, & l'autre se mocque de ses creanciers. Entre le Marchand & le Voleur ? C'est que l'un vole dans les villes, & l'autre dans les bois. Entre le Procureur & l'Assassin ? C'est que l'un enleve les biens, l'autre la vie. Entre le Medecin & le Bourreau? C'est que l'un assassine peu à peu les malades, & que l'autre tuë tout d'un coup ceux qui se portent bien.

ARLEQUIN.

Cela est le mieux du monde. Je voudrois donc sçavoir . . . .

COLOMBINE.

Quoy ? La Philosophie, ou la Rhetorique ? La Theorie, ou la Pratique ? La Geometrie, ou l'Astrologie ? la Pharmacie ou la Medecine? La Sphere, ou la Geographie? La Cosmographie, ou la Topographie ?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux rien de tout cela. . . .

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle des Arts, ou des Sciences ? Des huit parties de l'oraison ? Des trois puissances de l'ame : la memoire, l'entendement & la volonté ? De l'influence des Planettes, Jupiter, Mars, Mercure, &c. De la qualité des Etoiles, majeures, fixes, ou errantes. Des Cometes crinées, tombantes, & volantes ? De la disparité des temperamens, phlegmatiques, sanguins & melancoliques ? Des mouve-

mens du cœur, ſiſtoliques & diaſtoliques ?

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur, je n'ay que faire de ce galimatias-là.

COLOMBINE.

Eſt-ce de l'Hiſtoire ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle ? Commenceray-je par le Deluge, le Jugement de Paris, les malheurs de Pirame & Thisbée, l'incendie de Troye, les erreurs d'Ulyſſe, le paſſage d'Ænée, le ſac de Carthage, la mort de Tarquin, les triomphes de Scipion, la conjuration de Catilina, le pas des Thermopiles, la bataille de Marathon.

(*Arlequin dit* non *à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de par tous les diables non. Je voudrois ſçavoir ſeulement, ſi je dois épouſer une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez vous donc ? Il y a deux heures que vous me faites chanrer inutilement.

ARLEQUIN.

Comment diable voulez-vous que je parle ? vous ne touſſez ny ne crachez : je ne puis pas prendre mon temps. Ouf !

COLOMBINE.

Vous voulez donc ſçavoir ſi vous devez épouſer une brune, ou une blonde ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur. Ah ! vous y voila à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous diſe cela par les regles d'Aſtronomie, Prophetie, Chronologie, Analogie, Phyſionomie, Chimie, Aſtrologie, Hydromancie, Eromancie, Piromancie, Koſcinomancie, Chiromancie, Nigromancie ?

ARLEQUIN.

Je ne m'en ſoucie pas pourveu ....

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fut par le moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, ſpeculation, ſuperſtition, interpretation, conjuration, pronoſtication, évocation ?

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, Monſieur, cela m'eſt indifferent, pourveu que ...

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me ſerviray des connoiſſances de la Rhetorique, Logique, Phyſique, Metaphyſique, Arithmetique, Art Magique, Poëtique, Politique, Muſique, Dialectique, Etique, Mathematique, Teraprectique.

ARLEQUIN.

Ha ! j'en mourray !

COLOMBINE.

Puisque donc toutes les sciences cy-dessus sont des terres inconnuës pour vous je vous diray que nos Auteurs ont parlé differemment sur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes ; & les autres pour les brunes. La difference du poil fait aussi la difference de l'inclination. La blonde est tendre, languissante, & amoureuse : La brune est vive, gaillarde, & fringante. La blonde pourra bien outrager vôtre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un sçavant Poëte de l'antiquité dit :

Alba Ligustra cadunt : Vaccinia Nigra leguntur.

Un autre non moins celebre, s'écrie :

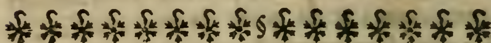
Hic niger est : ore hunc tu Romane, caveto.

Ainsi, vous voyez bien que c'est une matiere bien delicate : *Undique ambages* ; & qu'il est difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je sois consommé dans toutes sortes de sciences, ne croyez pas que je veüille que mon sentiment prévale. Je ne m'arreste point *mordicus* à mon opinion. L'obstination est le propre de la beste ; & je nevoudrois pas que . . .

(Pendant cette Tirade, Arlequin parle aussi, luy met la main sur la bouche, & luy enfonce son mouchoir. Colombine s'en va.)

ARLEQUIN.

Ah je n'en puis plus ! Quel babillard ! Je gage que si on examinoit cet homme là, on trouveroit que c'est une femme.



SCENE DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN *en Prince des Curieux*, BROCANTIN, COLOMBINE, PIERROT, ISABELLE,

ARLEQUIN.

CE n'est pas sans raison, que nos anciens modernes ont dit ingenieusement, que le mariage estoit d'une tres-grande ressource pour de certaines gens ; & que les Aigrettes dont quelques femmes galantes faisoient present à leurs maris estoient semblables aux dents qui font du mal, quand elles percent, & nourrissent quand elles sont venuës. Cela presuposé, voyons un peu le tendron qui est destiné pour mes plaisirs. Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche ?

BROCANTIN.

Oh, avec moy, Monsieur, point de surprise.

ſurpriſe. Voila mes deux filles : Vous n'avez qu'à choiſir. C'eſt encore trop d'honneur pour le ſang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Ouy, Beau-pere, je veux Brocantiner avec vous ; & de peur de mal choiſir, je les prendray toutes deux. *(Il ſe tourne vers Colombine.)* Pour vous petite blonde d'Egypte, levez le nez, regardez-moy fixement, marchez, trottez. Beau-pere, n'y a t'il rien à refaire à cette fille-là ?

BROCANTIN.

Ho, Monſieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien ; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'avanture. Mon pouce devint gros comme une teſte.

ARLEQUIN.

Diable ! méchant mal ! Les filles ſont terriblement ſujettes à ces maux-là. Seriez-vous bien aiſé d'eſtre ma femme ?

COLOMBINE.

Moy, votre femme ? Bon, bon ! Vous vous mocquez. Eſt-ce que je ſuis capable de cela ?

ARLEQUIN.

Malpeſte ! Vous l'eſtes de reſte.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance, que ſi je ſuis jamais mariée avec vous, je ne vous in-

commoderay point de toute la nuit : Car je ſuis la meilleure coucheuſe du monde : je me trouve le matin comme je me ſuis miſe le ſoir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de paſſer outre, il eſt bon que je vous faſſe part de quelques petits avis en vers que j'ay fait pour ſervir de niveau à la femme qui tombera ſous ma coupe : Ecoutez bien ceçy. *(Il touſſe.)*

Primò.

Celle qui m'engage ſa foy,
Sera, ſi cela ſe peut, ſage.
Elle doit ſe faire une loy
De demeurer dans ſon ménage,
Et de n'en ſortir qu'avec moy,
En dépit du contraire uſage.
Quand je vois revenir des femmes ſans maris.
J'entens celles qui ſont du plus galant étage,
Qui ſouvent loin du gâte ont paſſé pluſieurs nuits,
Il me ſemble de voir un Cheval de loüage,
Lors qu'on le ramene au logis.
C'eſt un grand haſard s'il ne cloche:
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup ſeur quelque fer qui loche.

Secundò.

Dans ma maiſon il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun Levrier d'Opera,
Simphoniſte, Chanteur, ou ſuppoſt de Muſique.
Item, point de Maître à danſer.
Ce ſont Courtiers d'amour dont il faut ſe paſſer,

Ces gens-là se font trop de feste;
Et quelque soin que vous preniez,
Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds
Mais le mary plus mal la teste.

COLOMBINE.

Point de Maistres à danser ? Et quels mals font-ils aux maris? Ils ne les touchent jamais. Je renoncerois plutost au mariage. J'aime le mien presque autant qu'un mary.

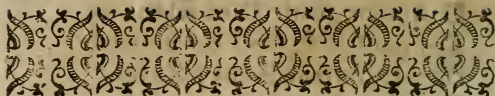
ARLEQUIN.

C'est à cause de cela. Ces Messieurs-là ne montrent pas toujours la Courante & le Menuet.

Tertiò, & ultimò.

Qui voudra se mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'enjeigne d'un Agnés:
C'est une méchante Chenille.
Il en est bien souvent de ces sortes de Filles,
Ainsi que de ces œufs qu'on achete pour frais,
On a beau les mirer de prés:
Dés qu'on en casse les coquilles,
On en voit sortir les Poulets.





LE TROISIE'ME ACTE DE LA COMEDIE DES CHINOIS,

Intitulé

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

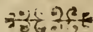
Le Theatre represente une Grotte obscure, défenduë par un Geant d'une énorme grandeur, couchée à l'entrée de la Caverne.

SCENE I.

ARLEQUIN *ROGER venant au son des Trompettes & des Tambours.*

ENfin Roger, voicy le jour où tu dois donner des marques de ta valeur, & délivrer Bradamante de l'enchantement qui la possede depuis deux cent ans.

O Amour, petit Dieu felon,
Toy qui fais flamber ton brandon
Dans le trefond de ma poitrine,
Corrobore mon cœur craintif,
Par un Julep confortatif ;
Car l'hydeux aſpect de la mine
De ce Geant rebarbatif,
Fait ja ſur moy pauvre chetif,
Les effets d'une Medecine.



Toy, Glouton, Ribaud, Sarrazin,
Qui par ton dol & mal engin,
Retiens ma gente Tourterelle,
Dis-moy, ſi tes bras pourfendans
Ont bien pû garder ſi long-temps
L'honneur de cette Jouvencelle ?
Helas dans nos jours vergliſſans,
Pour conſerver une Pucelle
Juſqu'à l'âge de quatorze ans,
Combien faudroit-il de Geans !

Mais il eſt temps de mettre à fin l'œuvre encommencé. Combattons le Geant pendant qu'il eſt endormy.

Roger conduit le Geant au bruit des Trompettes & des Tambours, luy coupe la teſte & les membres. Et lors qu'il croit le Geant entierement défait, les membres & la teſte viennent ſe rejoindre au corps, & font une autre attitude, qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le Geant diſparoiſt, & Roger touche la caverne de ſa Baguette, qui

se change en un Jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu desquelles est Bradamante sur un lit de fleurs.

SCENE II.

ROGER, BRADAMANTE *endormie*

ROGER.

ALlons, allons, debout? Depuis deux cens ans de sommeil, n'estes-vous pas lasse de dormir? On ne sçauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANTE *se reveillant.*

Où suis-je?

ROGER.

Je vous demande pardon, la belle, si je vous ay interrompu dans un rêve, dont peut-estre vous auriez esté bien-aise de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel ..... Que vois-je.

ROGER.

Le coloris de mon visage vous surprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir! & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoy, il y a deux cens ans que je n'ay

veu le jour ?

ROGER.

Affurement.

BRADAMANTE.

Helas, je ne trouveray donc plus l'Amant qui m'estoit destiné pour époux ?

ROGER.

Oh ! Pour des Amans, vous n'en manquerez pas : Mais pour des Epouseux, *Rara avis in terris.* Vous estiez donc fille quand vous vous estes endormie ?

BRADAMANTE.

Vraiment ouy.

ROGER.

Et l'estes-vous encore ?

BRADAMANTE.

Assurement.

ROGER.

La chose est problematique ; & je croy que vous n'auriez pas dormi si tranquillement. Mais dites-moy, je vous prie, comment faisoit-on l'amour de votre temps ?

BRADAMANTE.

Le cœur se payoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que luy disoit son Amant, & l'Amant ne disoit que ce qu'il pensoit. La tendresse duroit autant que la vie. Plus on estoit amoureux, plus on estoit aimé : Plus on estoit aimé, plus on estoit fidelle, & on ne consultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps ! Quand on veut ſe marier aujourd'huy, on va chez le Pere & la Mere marchander une fille comme une aulne de drap : Et tel qui croit acheter la piece toute entiere, trouve ſouvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de votre temps, comment un mary vivoit-il avec ſa femme ?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaiſirs, tout devenoit commun, ſi toſt qu'on c'étoit donné la foy.

ROGER.

Oh ! que ce n'eſt plus le temps ? Premierement dans ce Siecle cy, il n'y a plus de foy à donner ; & la Communauté ne ſubſiſte que dans les articles du contract. Un mary n'a rien de commun avec ſa femme, que le nom & la qualité. Il a ſa table ſeule, ſon caroſſe ſeul, ſa chambre ſeule ; il n'y a que ſon lit, que bien ſouvent il n'a pas tout ſeul. Mais de votre tems avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume? Plaidoit-on vigoureuſement ? Qui eſt-ce qui rendoit la Juſtice ?

BRADAMANTE.

C'étoit d'anciens & venerables Magiſtrats qui paſſoient la nuit à examiner les Procés, & le jour à les juger.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps ! La plus grande partie de nos Juges paſſent preſentement la nuit à courir le bal, & le jour à dormir à l'Audiance.

BRADAMANTE.

Comment peuvent-ils donc apprendre leur Métier ?

ROGER.

Cela n'empeſche pas qu'ils ne ſçachent les procedures comme des Ceſars, ſur tout en amour, & les Arreſts qu'ils rendent auprés des Dames, ſont l'eſté par défaut contre les Officiers, & l'hyver contradictoires avec les Financiers. De votre temps avoit-on des Comedies ?

BRADAMANTE.

Les plus divertiſſantes du monde. Elles eſtoient agreablement meſlées de danſe & de ſymphonie.

ROGER.

Oh ! que ce n'eſt plus le temps ! Tout cela eſt retranché ; & nos Theatres ſeroient terriblement lugubres, ſi Meſſieurs du Parterre ne prenoient ſoin quelquefois de les éguayer avec leur ſymphonie.

BRADAMANTE.

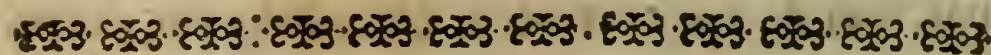
Mais aprés avoir ſatisfait à toutes vos queſtions, ne puis-je ſçavoir, brave Champion, à qui je ſuis redevable de ma délivrance ?

ROGER.

A moy, qui ſuis la fleur de la Chevalerie, le redreſſeur des Torts, & le Syndic de toute la Magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puiſſance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA BARBARA, CELARENT, DARII, FERIO, BARALIPTON.

Roger en diſant ces mots, touche de ſa Baguette toutes les figures enchantées de la ſuite de Bradamante, qui s'animent au bruit des Violons.



SCENE III.

MELISSE, ROGER.

MELISSE.

QUe je ſuis malheureuſe ! Je vois tout le monde en joye : mais pour moy je ne ſçaurois rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc la belle larmoyeuſe?

MELISSE *en pleurant*.

J'avois un mary .... hy ! Quand je fus enchantée hée ! Et je ne le trouve plus, hus hus ?

ROGER.

Quoi, la perte d'un mari vous afflige si fort ? Vous avez beau pleurer en musique ; vous ne trouverez guere de veuves qui fassent la contre-partie avec vous.

MELISSE.

Monsieur le Sorcier, vous qui estes si habile-homme, ne pourriez-vous point me faire trouver mon cher Epoux.

ROGER.

Rien ne m'est impossible. Par la vertu de cette Baguette, je découvre les eaux & les tresors les plus cachez. C'est avec cette Baguette, que je suis les Meurtriers à la piste par mer & par terre; & c'est enfin avec cette Baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Est-il possible ? Je croy que sans moi vous n'auriez guere de pratiques, car un mari est un meuble qui ne se perd pas aisément ; & je n'ay point encore veu d'Affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il est bon de vous avertir, que ma Baguette n'a de vertu que sur des maris d'une certaine espece. Parlez-moy franchement, avez-vous toûjours esté bien fidelle au vôtre.

MELISSE.

Si j'ay esté fidelle ? J'aurois dévisagé un homme qui auroit eu la hardiesse de me

regarder ſeulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis. Je ne ſçaurois rien faire pour vous.

MELISSE.

Et pourquoy ?

ROGER.

C'eſt que ma Baguette eſt un preſent qui m'a eſté fait par Vulcain : elle n'a point de vertu ſur les maris dont les femmes ont été fidelles. Mais quand elle approche d'un mary tant ſoit peu vulcaniſé . . . Voyez, examinez bien votre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidelité matrimoniale, je vous répons de trouver votre Mari.

MELISSE.

Et mais. . . . mais . . . .

ROGER.

Allez, allez, parlez en toute aſſurance.

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit Plumet qui eſtoit terriblement ſemillant. Monſieur, eſt-ce aſſez pour la Baguette ?

ROGER.

Ho, non, non !

MELISSE.

J'ay receu auſſi des preſens d'un Banquier, qui faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter ſon argét auprés de moi. Monſieur eſt-ce aſſez pour la Baguette ?

ROGER.

Et non, vous dis-je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choses !

ROGER.

Mais que diable, il faut ce qu'il faut, une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Helas ! Voyez, voyez.

MELISSE.

Il frequentoit aussi au logis un petit Blondin à rabat, qui...

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat estoit-il de la grande ou de la petite espece ?

MELISSE.

Mais son rabat estoit de quatre doigts plus court que celuy d'un Conseiller ; & nous allions souvent promener ensemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore là assez de quoy faire courber ma Baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la Ville, mais malheureusement la fleche de son Carosse rompit, & nous fûmes obligez de coucher à sa maison de campagne.

ROGER.

Oh ! en voila plus qu'il n'en faut. Nous

retrouverons vôtre mary, fût-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma Baguette !

Icy Arlequin fait tourner sa Baguette, qui prend d'abord la forme d'un Croissant. Incontinent aprés, Pasquarel paroist. Sa femme le reconnoist : Ils s'embrassent ; & aprés un Jeu Italien, Pasquarel étonné du mouvement de la Baguette que tient Roger, se scandalise, & veut sçavoir le sujet de ce prodige. Melisse luy dit :

Va, va, mon Mari, ne te chagrine point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penses : Car sans moy tu n'aurois jamais esté retrouvé.

ROGER.

Cela est vray, sans la fléche rompuë, vous estiez un homme perdu.

Pasquarel ne se contente pas de cela, & dit qu'il veut assurement estre éclaircy.

ROGER *à Pasquarel.*

Puisque vous voulez estre éclaircy, voila le Druyde qui est l'Oracle de ce pays-icy, qui va vous éclaircir.

LE DRUYDE *chante.*

Une femme est encore trop sage,
Lors qu'aprés avoir fait naufrage,
Elle veut bien cacher l'écueil à son Epoux ;
Mais un Mari qui connoit son dommage,
Doit filer doux,
De peur d'apprendre au voisinage,
Qu'il a raison d'estre jaloux.

ROGER *chante sur l'Air*,
REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le voisin cause:
Son mal est trop égal au tien.
Quand on le sçait c'est peu de chose;
Quand on l'ignore ce n'est rien.



SCENE IV.

ROGER, FLORIDAN.

FLORIDAN.

EN me rendant le jour,
Rendez aussi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites-moy vôtre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'estre enchanté, cette jeune Bergere,
Entre plusieurs Amants me choisit pour Epoux.
Ce nom qui vous paroît si doux,
Ne peut encor me satisfaire:
Et je sçay que pour l'ordinaire,
L'Amãt que l'on distingue avec de si beaux nœuds,
N'est pas toujours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entends: du moins je vous devine.
Ou je me trompe, ou vous avez la mine
D'estre le fils d'un Fermier bien renté,
Dont le riche merite a si fort éclaté
Aux yeux d'une avare Maîtresse,
Qu'elle a refusé la tendresse
De vos Rivaux?

FLORIDAN.

Mon pére estoit Rentier :
Mais je n'ay point traite l'Amour en Financier;
Et j'ay gagné son cœur a force de tendresse.

ROGER.

J'en doute fort : mais baste, on vous le laisse.
Puisque par un contrat vous l'avez acheté
Il est a vous : j'entens pour la proprieté ;
Car l'Usufruit c'est autre chose :
Il faut que la femme en dispose.

FLORIDAN.

Cet Usufruit est encore de mon lot
Pour le ceder il faudroit estre un sot.

ROGER.

Un sot d'accord

FLORIDAN.

Oh ! point de raillerie.
Une femme n'est pas comme une metairie
J'en veux estre le Maitre, & non pas le Fermier.
Et par la sangbleu le premier. ...

ROGER.

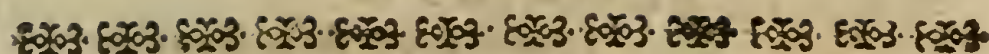
Oh ! tout beau. Respect au Druyde
Je ne fais qu'opiner : mais c'est luy qui decide.

LE DRUYDE *chante.*

Ne craignez rien, l'Hymen est vôtre azile.
Le nom d'Epoux écarte les Rivaux.
De vôtre Iris la garde est inutile.
Ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante sur l'Air*, O LE BON VIN TU AS ENDORMY, &c.

O le bon temps,
Où l'Hymen servoit d'azile :
Mais pour à present
Toure loure loure loure,
Ce n'est qu'un manteau pour couvrir l'Amant.



SCENE V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE.

ROGER.

A Qui donc, s'il vous plaist,
En veut ce grand beneft ?

ZERBIN.

Je venons.. : pour ... tenez ... j'enrage.
Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans.
Je croy que je n'avois pas l'âge,
Et c'est la faute à nos parens,
Qui noos ont mis trop tost en mariage.

ROGER.

Quel âge avez-vous, bonnes gens ?

ZERBIN.

Je n'ay gueres que quarante ans.

ROGER.

Les pauvres petits sont tout jeunes :

GABRINE.

Pour moy, j'auray trente ans, vienne les preunes.

ROGER.

A trente ans porter fruit : Oh ! cela ne se peut.
Cependant si votre Epoux veut,
Je pourrois vous donner une dispense d'âge.
Et depuis quand, la Belle, estes-vous en ménage?

GABRINE.

Je ne sçay pas compter le temps par l'Almana:
Mais j'ay bien remarqué que depuis ce temps-la,
Ma Vache a fait deux viaux.

ROGER.

C'est qu'elle estoit en âge.
Mais qui peut donc causer votre sterilité ?

N'avez-vous pas tous deux..... depuis le mariage,
Sous le mesme toît habité ?

ZERBIN.

Oh que si. Car un jour Mathurine
Nous enfermit dans la cuisine :
Et quand je fusmes-là tous deux,
Je demeurismes si honteux.....

ROGER.

C'est la pudeur de l'extrême jeunesse !

GABRINE.

Moy, pour ne le point voir, je fis une finesse.
Je me fermis les yeux avec mes cinq doigts.

ZERBIN.

Moy je n'en fis pas à deux fois.
Je grimpis tout au haut de nôtre cheminée ;
Et j'y fus sans groüiller toute l'apresdinée.

ROGER.

Et depuis ce temps-là.....

ZERBIN.

Je nous fuyons, faut voir.

ROGER.

Et malgré tout cela,
Vous ne sçauriez avoir lignée ?
Je vois bien du malheur à vôtre destinée.
Car je connois bien des Epoux,
Qui prennent à se fuïr autant de soin que vous,
Et qui malgré leur mesintelligence,
Ont des enfans en abondance.

ZERBIN.

Que ces Peres-là sont heureux !
Helas ! que ne suis-je comme eux !

ROGER.

Leurs Femmes sont bien plus heureuses.

GABRINE.

Qu'elles doivent estre joyeuses,
D'avoir tant de petits marmots ?
Qui ne coûtent rien à leur Pere !
Apprenez-moy comme il faut faire?

ROGER.

Le Druyde à l'instant vous en dira deux mots.

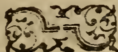
LE DRUYDE *chante.*
AIR.

Je ne veux point troubler vôtre indolence,
Ny vous montrer un chemin trop battu.
Pour estre sage une heureuse ignorance,
Vaut souvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante.*

Au bon vieux temps,
La femme estoit sans science :
Mais pour à present,
Toure, loure, loure, loure,
La fille sçait tout avant quatorze ans.

Toutes les personnes qui ont esté desenchantées par la vertu de Roger, témoignent leur allegresse par leurs danses & leurs chansons.



LE DRUYDE.

La verte Jeuneſſe
Qui tourne à tout vent,
Doit joüir ſans ceſſe
Du plaiſir preſent.
Mais la joüiſſance
D'un Vieillatd caſſé,
C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

LE CHOEUR *chante.*

C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

GABRINE.

Dans notre Village,
Grace à nos parens,
Toute fille eſt ſage
Juſqu'à cinquante ans.
Car c'eſt eſtre ſage
D'avoir des Amans.
Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR.

Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

BRANDIMART.

Que cent ans d'abſence
Echauffe un mary?

Mais cette apparence
M'a bien refroidy.
Pour garder mon ame
D'un ſoin inutil ;
J'ay trouvé ma femme :
Quelqu'un la veut-il.

LE CHOEUR.

J'ay trouvé ma femme :
Quelqu'un la veut-il ?

MELISSE.

Malgré l'apparance
Qui frappe tes yeux,
Dors en aſſurance,
Tu ſeras heureux.
Rallume ta flame,
Je jure ma foy,
Qu'il n'eſt point de femme
Plus ſage que moy.

FLORIDAN.

Qui pour l'Hymenée
Prend jeune Catin,
A la deſtinée
D'un Marchand de vin.
Vainement il tente
De garder ſon muid.
Vin nouveau s'évente :
Vin gardé s'aigrit.

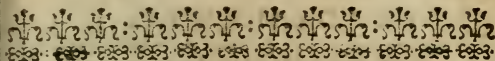
BRADAMANTE.

Toy qui peut tout faire
Par enchantement ;
Reprens ta lumiere ,
Ou rens-moy mon Amant.
Fait quelque plaiſir :
Mais pour reſter fille ,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'eſt rien qu'on ne tente
Pour avoir la foy
D'une Bradamante
Faite comme toy.
Quel plaiſir fillette ,
D'eſtre ton mary ,
Si de la Baguette
On eſtoit garanty !





L'AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

ARLEQUIN *en habit de Roger, au Parterre.*

TAndis que nos Muſiciens prendront haleine, il ne vous déplaira pas, Meſſieurs, que je vous faſſe un petit conte.

Ces jours gras un Cabaretier,
Des plus fripons de ſon métier,
Avoit un muid pour tout potage,
D'un bon vin vieux de l'Hermitage.
Un voiſin curieux en voulut un flacon.
Les voiſins du voiſin le trouverent ſi bon,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon ſcelerat croyant faire merveille,
Et perpetuer ſon tonneau,
Le rempliſſoit de vin nouveau.
Les fins Gourmets entroient en dance,
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit,
Qu'il ne fut ny grand ny petit,
Qui n'en voulut boire chopine.
Mon matois faiſoit bonne mine.
Plus le vin vieux il debitoit,
Et plus le vin nouveau marchoit ;
Eſperant par ce ſtratagême
S'engraiſſer pendant le Carême.

Mais par malheur, le bon vin vieux s'usa ;
Et le nouveau du tonneau s'empara :
Tant qu'à la fin, pour finir mon hiſtoire,
Perſonne n'en voulut plus boire.

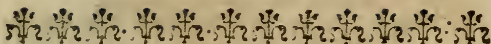
A l'application.

Nous ſommes, ne vous en déplaiſe,
Ce fripon de Cabaretier,
Qui depuis trois mois à notre aiſe,
Faiſant valoir nôtre métier,
Allongeons nôtre Comedie,
Et qui mêlons dans le tonneau
Quelques pintes de vin nouveau
Pour vous le faire enfin boire juſqu'à la lie.
Le Parterre qui ſeul regle nôtre deſtin,
Eſt ce fin Gourmet de voiſin,
Qui nous attire l'abondance :
Mais auſſi par reconnoiſſance,
Pour quinze ſols nous luy donnons
Pareil vin qu'au Thearre un écu nous vendons.
Nous vous allons donner encor quelques Bouteilles
De ce Rapé par les oreilles.
Meſſieurs, nous ſerons trop heureux
Si le vin nouveau paſſe à la faveur du vieux.

DIXI.



SCENE



SCENE I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, Portier, Limonadier, Ouvreuſe de Loges ? Depuis trois mois, on ne ſçauroit trouver à ſe placer dans cet Hoſtel de Bourgogne.

ROGER *aux Auditeurs.*

Voila une de ces Bouteilles de Vin que je vous avois promiſes. Mais elle me paroiſt bien aigre.

BELISE.

Bon jour, Monſieur. Jouez-vous encore aujourd'hui vôtre Baguette de Vulcain?

ROGER.

Si nous la joüons ? Je le croy, ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces Meſſieurs, que nous la joüions encore trois mois. Apparemment, Madame, que vous cherchez vôtre mari ? Eſt-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moy un mari ! Moi chercher un mari ! Eſt-ce que j'ay l'air d'une femme à mari ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'eſtes qu'une femme à Galant.

BELISE.

Un bel eſprit comme moi, me ſoupçonner de degenerer juſqu'aux eſtres materiels ! Apprenez, mon ami, que j'ai épouſé l'antique ; & que je n'auray jamais d'autre mary, que Juvenal, Horace, Virgile, & ſur tout le bon Homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épouſailles ! Avec de pareils maris, vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cauſe au genre humain.

BELISE.

Aſſez de filles ſe chargeront de ce ſoin-là pour moi. Je paſſe les jours avec les Livres ; & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'Auteurs anciens ſous mon chevet.

ROGER.

On ne diſpute pas des gouts : mais je connois des femmes auſſi ſpirituelles que vous, qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans vôtre Comedie, vous faites une comparaiſon du vieux temps avec le nouveau. Cela n'auroit-il point quelque rapport avec le parallele des anciens & des modernes, qui partage à preſent tous nos beaux Eſprits ? Quel parti

prenez-vous dans cette diſpute-là, vous autres Comediens ?

ROGER.

Mais, Madame, je vous en fais juge vous-meſme. En mille ans les Auteurs anciens ne nous produiront pas un verre d'eau ; & ce ſont les modernes, comme vous voyez, qui font bouillir noſtre marmite.

BELISE.

Si je ſçavois que vous parlaſſiez ſerieuſement, & que vous priſſiez le parti des modernes...

ROGER.

Et que feriez-vous ?

BELISE.

Ce que je ferois ? Je troublerois vos ſpectacles : Je loüerois des gens pour ſifler ; & je vous empêcherois de parler François, jusqu'à ce que Paſquarel euſt eſté receu pour ſon beau langage à l'Academie.

ROGER.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le Parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les intereſts de l'Antiquité.

BELISE.

Si j'y entre chaudement ! Vous ne ſçavez pas que je ſuis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de Lettres ?

ROGER.

Je ne croyois pas que cette Nation là fust belliqueuse ?

BELISE.

Que dites-vous ? Dans le dernier combat, trois de nos chefs furent blessez à mort d'un seul coup d'Epigramme.

ROGER.

Si on charge une fois les Sonnets à cartouche, il en demeurera bien sur le carreau. Les Invalides ne suffiront pas pour les blessez : Il en faudra mener quelques-uns aux Petites Maisons.

BELISE.

Je soutiendray les Anciens envers & contre tous.

ROGER.

J'ay à vous dire qu'il est inutile de vous tant échaufer. Cette guerre-là est terminée.

BELISE.

Cela ne se peut. On ne fait rien à l'Academie, sans me consulter.

ROGER.

Je ne sçai pas si cela se peut : mais je sçai bien que voila l'Arrest que je porte dans ma poche. Lisez.

BELISE.

Voyons.

EPIGRAMME.

Ces jours passez en bonne compagnie,
Trois Heros de l'Academie,
S'échauffoient sur le different
Qui tient tout Paris en suspend.
Des modernes Autheurs, l'un prenoit la défense:
L'autre des Anciens soutenoit les raisons.
Le plus sçavant des trois prit en main la balance:
Et moy, dit-il, je tiens pour les jettons.

BELISE.

Oh, je ne m'arreste pas à cette decision-là.

ROGER.

Voila le Druide qui est un Antique, qui vous en donnera un autre.

LE DRUIDE *chante.*

AIR.

En vain une fille à vôtre âge,
Donne son suffrage
Pour l'antiquité;
Son esprit a beau faire,
Son cœur plus sincere,
Decide pour la nouveauté.

ROGER, *sur l'Air*, REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
En bon François, sont des Nigaux.
Il vous faut un mari, la fille:
Mais un mari de chair & d'os.



SCENE II.

ROGER, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

AH, Monsieur l'Enchanteur ! J'ay recours à vôtre sorcellerie.

ROGER.

Voila un jeune tendron, qui ne seroit point mauvais à enchanter ; & je meslerois volontiers ma Magie noire avec sa Magie blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans. Ne pourriez-vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là ?

ROGER.

Endormir une mere ? J'aimerois mieux avoir dix maris à bercer.

ANGELIQUE.

Faites-la donc dormir seulement deux ou trois jours, pour me donner le temps de me marier, sans lui en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille ! Helas ! une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur !

ANGELIQUE.

Oh ? Je l'en avertiray ſi toſt qu'elle ſera éveillée.

ROGER.

Cela eſt dans l'ordre.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on eſtoit de ſon temps ; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celui-ci.

ROGER.

Je vous ſçai bon gré, à vôtre âge, d'aimer la reforme.

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à ſa fantaiſie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va jusqu'au menton ; & vous ſçavez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'eſt que les filles d'aujourd'hui aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me controlle ſur tout. Croiriez-vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragouſt ? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'eſt à peu prés la meſme choſe à preſent : excepté que le fruit que mangent les

Dames, eſt un peu plus épicé ; & elles ont trouvé le moyen de ſe rafraîchir avec des jambons de Mayence, des Mortadelles, & des Cervelats de la ruë des Barres. Pour leur laitage, c'eſt ordinairement du vin de Champagne, comme il ſort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du vin de Champagne ! Fy donc ! Cela gâte le tein ; & je n'en bois plus depuis que ma Couſine m'a appris à boire du Ratafia.

ROGER.

Vous avez là une jolie Couſine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere ?

ROGER.

Non. Car dans la colere où je ſuis contre elle, ſi je l'endormois une fois, elle courroit riſque de ne s'éveiller de ſa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moi donc ce qu'il faut faire pour l'empeſcher de gronder ?

ROGER.

Voila le Druïde, qui eſt un homme expert dans ces cas-là, qui vous va ſatisfaire.

LE DRUIDE *chante.*

AIR.

Mere qui gronde,
Qui tempête & qui fronde,
Fait ſon employ dans le monde,
Quand elle eſt ſur ſon retour.
Fille qui la laiſſe dire,
Et qui n'en fait que rire,
Fait ſa charge à ſon tour.

ROGER, *ſur l'air*, DE LANTURLU.
Quand Mere ſauvage
Dit dans ſes Leçons,
Que Fille à vôtre âge
Doit fuir les garçons ;
Vous devez répondre :
C'eſt ce que j'ay reſolu,
Lanturlu, lanturlu, &c.

SCENE III.

NIGAUDIN, ROGER.

NIGAUDIN.
BOn jour, Monſieur. Quand je vous vois,
Je ne puis m'empêcher de rire.

ROGER.
M'as-tu déja vû quelquefois ?

NIGAUDIN.

Par ma foy, je ne ſçay qu'en dire.
Or donc, pour revenir à mon premier diſcours....
Mais vous m'interrompez toûjours.

ROGER.

J'aurois vraiment grand tort : La Harangue eſt jolie.

NIGAUDIN.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, qu'on a ſa fantaiſie.
Tantoſt on eſt garçon, tantoſt on ne l'eſt plus.
Il n'eſt rien tel que les Cocus :
Car ils le ſont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plutoſt à Monſieur que voila.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort laide.*

Vous voyez bien cette Poulette-là ?
C'eſt ma femme, quoy qu'on en diſe,
Sçavez-vous pourquoy je l'ay priſe.

ROGER.

Pour ſon bien ? ſes parens ?

NIGAUDIN.

Non, c'eſt pour ſa beauté.

ROGER.

Que diable s'en ſeroit douté ?

NIGAUDIN.

Mais regardez-la bien. C'eſt elle
Qui me fait bouillir la cervelle.
Je croyois qu'au bout de neuf mois,
Une femelle au moins un Enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien t'a-t'elle fait attendre ?
Un an ?

NIGAUDIN.

Oh !

ROGER.

Deux ans ?

NIGAUDIN.

Oh ....

ROGER.

Dix ans ?

NIGAUDIN.

Oh ! que nenny.
Elle a mis tout au plus quatre mois & demy :
Et je crains quelque ſtratagême.

ROGER.

C'eſt bien peu : Mais avec une femme qu'on aime,
Il ne faut pas entrer dans un calcul Bourgeois ;
Ny prendre garde à trois ou quatre mois.

NIGAUDIN.

C'eſt pourtant le hic de l'affaire ;
Et ce qui fait que bien ſouvent
On n'eſt pas pere d'un enfant,
Quoy qu'on ſoit mary de ſa mere.

ROGER.

Tu n'éprouves pas ſeul un pareil accident :
Et ſi l'on comptoit bien l'abſence ou la preſence
De la plûpart de nos maris,
On trouveroit que dans Paris
Il ſeroit peu d'Enfans, dont la naiſſance
Ne vint ou trop tôt ou trop tard ;
A moins que l'on ne fiſt un Almanach bâtard.

NIGAUDIN.

Vous ne croyez donc pas, que la progeniture
Soit tout à fait de ma manufacture ?

ROGER.

Il faut toujours s'en faire honneur :
Et peut-être en es-tu l'auteur.
Il eſt des Enfans vifs qui cherchent la lumiere
Preſqu'auſſi-tôt qu'ils ſont conçûs ;
Et les femmes d'eſprit ſur pareille matiere,
Font aiſement des Impromptus.

NIGAUDIN.

Cet Enfant eſt venu, tout franc, trop à la hâte :
Et je crois n'avoir pas mis la main à la pâte.

ROGER.

Mais quel âge avoit-il ?

NIGAUDIN.

Je vous l'ay déja dit :
Quatre mois & demy.

ROGER.

Quel diable est ce qu'il me lanterne ?
Ton Enfant est produit à terme.
A quoy bon tant faire de bruit ?
Quatre mois & demy de jour, autant de nuit;
A neuf mois le total se monte.
Hé bien, n'est ce pas là ton compte ?

NIGAUDIN.

Vous avez raison cette fois.
Je suis bien plus heureux que je ne le pensois.
Viens ma Pouponne,
Viens ma Bouchonne,
Que je repare ton honneur.

ROGER.

Le Druide va te calmer l'esprit, par un petit couplet de Chanson.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas besoin qu'on vous console,
Elle à tout l'air d'une femme d'honneur.
J'en jurerois presque sur sa parole;
Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur.

ROGER.

Au temps passé
On n'achetoit que les belles;
Mais tout a changé,
Toure loure, loure, loure,
Il ne reste point de bête au marché.

Tous les Acteurs qui sont sur le Theatre, se joignent, & font une nouvelle Danse, pour remercier Roger, qui les a excitez à se réjoüir.

On reprend l'Air precedent, qui est à la fin de la Baguette.

Le Druide reprend La Verte jeunesse, *&c.*

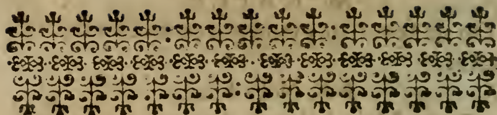
BELISE.

Pour moy l'Hymenée
N'a point de douceur,
Je suis destinée
A l'amour des Auteurs.
Pour eux je veux vivre :
Car dans ce temps-cy,
Il n'est point de Livre
Si froid qu'un mary.

ANGELIQUE.

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit,
Fit son mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me semble,
Par bonnes raisons,
Suivre ses exemples,
Et non pas ses leçons.





SCENES FRANCOISES.

DES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

SCENE D'ARNOFLE ET DE RAFLE.

ARNOFLE.

JE n'avois que vingt ans quand les Medecins m'accuserent du poulmon, & qu'ils me condamnerent à n'en passer pas trente : Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à rester au monde : Car je n'ay jamais aimé le superflu ; de mon fond je fais mon revenu ; & je vous œconome cela si prudemment, que le temps prescrit par les Medecins arrivé, avec un seul zero je chiffre tout mon patrimoine.

M. RAFLE.

On ne sçauroit prendre des mesures plus justes.

ARNOFLE.

Ouy. Mais helas ! dequoy cette sage précaution me servit-elle? On a beau faire: toute la prudence humaine devient bientôt inutile, dés qu'il plaist au Ciel d'en ordonner autrement.

M. RAFFLE.

Comment donc ?

ARNOFLE.

Les Medecins furent pris pour dupes, mon cher Monsieur.

M. RAFFLE.

Vous ne mourûtes pas comme ils avoient dit ?

ARNOFLE.

Tout au contraire, je véquis encore trente ans par de-là.

M. RAFFLE.

Ouf ! Le vilain quiproquo, pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans, de ce que je n'ay pas esté si œconome que vous ! Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ay fait, des amis, du bien, & de la noblesse.

ARNOFLE.

Et que vous en reste-t'il? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter.

Si les Medecins m'avoient tenu parole, je m'estimerois plus heureux que vous.

M. RAFFLE.

Plus heureux que moy ? Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille Bourgeoise, de pouvoir arrêter tout à coup le sang roturier qui luy coule dans les veines, pour faire place à un plus pur; de se faire par son bien & par son credit, une naissance toute neuve; & de se voir, pour ainsi dire, le pied-d'estail d'une famille noble? Vous riez?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainsi repaître de chimeres?

M. RAFFLE.

Fort bien! chimere la noblesse. Mais que vois-je? Noirette la fille de chambre de ma femme? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel état florissant j'ay laissé là haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moy. Ne vous en informez point: Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans ausquels ils prennent part.

M. RAFFLE.

Oh! je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ay de joye de te voir!

NOIRETTE, M. RAFFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

EST-ce bien vous, mon cher Maistre ? Helas ! en vous perdant ma famille a bien tout perdu. Les cinq grosses Fermes n'ont guere fait d'honneur à vôtre memoire, mon pauvre Monsieur Raffle. Deux jours aprés vôtre mort mon frere fut revoqué ; & ces huit autres Commis qui faisoient pension à cette grosse brune . . . . helas. . . . cette si belle femme qui se disoit vôtre parente,& qui se cachoit tant de Madame, toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous. . . .

M. RAFFLE.

Doreslie ?

NOIRETTE.

Justement.

M. RAFFLE.

Quel revers ! & où est la confraternité ? qui auroit crû cela d'une Compagnie, où l'on a toûjours veu regner le desinteressement, la concorde, & l'union ? Mais de ma famille tu ne m'en dis rien ? Ma veuve, dis-moy, soutient-elle bien par l'éclat de sa dépense la dignité de son rang ? Mes enfans se sont-ils fait des alliances dignes de

leur naiſſance & de leur haute fortune ? Tu ne me répons rien. Tu baiſſe la veuë. Tu ſoupire. Ah Ciel ! que leur eſt-il arrivé ?

NOIRETTE.

Hé.... mais....

M. RAFFLE.

Acheve. Peux-tu me faire ſi long-temps un ſecret de mon malheur ?

NOIRETTE.

Sçachez donc, puiſque vous le voulez ſçavoir, que vôtre fils....

M. RAFFLE.

Hé bien, mon fils ? Que luy eſt-il arrivé. Parles. Auroit-il eſté tué à l'Armée ? Pourveu qu'il ſoit mort les armes à la main, je m'en tiens à moitié conſolé.

NOIRETTE.

Hé ouy, Monſieur, il a eſté tué en combattant.

M. RAFFLE.

Tout de bon ?

NOIRETTE.

Le pauvre jeune homme eſt mort en Heros.

M. RAFFLE.

Dis-tu vray ? Je n'avois que celuy-là : mais n'importe.

NOIRETTE.

Il eſt mort d'un coup de Caraffe dans un des plus fameux Cabarets de la Ville.

ARNOFLE.

Voila, certes, un beau champ de bataille !

M. RAFFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche ! Ah Ciel ! Et ma fille, comment a-t elle pû ſupporter ce mal-heur : Car c'eſtoit un prodige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais.... vôtre fille ne pouvant plus reſter dans une maiſon que la mort de ſon frere rempliſſoit de deüil, elle s'eſt....

M. RAFFLE.

Fait Religieuſe ?

NOIRETTE.

Oh bien pis que cela, Monſieur.

M. RAFFLE.

Quoy donc ſe ſeroit-elle tuée ?

NOIRETTE.

Oh non, Monſieur. Elle n'a pas tout à fait porté ſon deſeſpoir juſques-là.

M. RAFFLE.

Mais encore ?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus, dis-je, reſter dans une ſi triſte demeure, pour eſſayer ſi le changement des lieux ne diſſiperoit pas un peu ſes ennuis, elle s'eſt fait enlever par ſon Maître de danſe, qui charitablement a bien voulu courre le païs avec elle.

ARNOFLE.

Voila une sœur qui avoit bien du naturel !

M. RAFFLE.

Ma fille ? juste Ciel ! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là ? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir esté presente au funeste desastre de ma famille!

NOIRETTE.

Helas la pauvre femme ! Si vous l'aviez veuë, elle vous auroit fait pitié.

M. RAFFLE.

Oh ! je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba entre mes bras comme morte.

M. RAFFLE.

La pauvre creature !

NOIRETTE.

Pendant deux heures je l'ay cru sans vie.

M. RAFFLE.

Ce que c'est que l'honneur !

NOIRETTE.

Le soir la fiévre la prit avec des redoublemens, & des transports au cerveau, qui faisoient tout craindre pour ses jours.

M. RAFFLE.

C'est la suite des grandes douleurs.

NOIRETTE.

Comment ? Si on ne l'avoit liée, elle se seroit jettée par les fenestres. Elle ne vou-

loit plus vivre, vous dis-je.

M. RAFFLE.

Le pauvre petit Bouchon !

NOIRETTE.

Sur le matin, on la faigna. Elle repofa un peu ; & le jour fuivant la fiévre l'ayant quittée, ne voulant plus paroître au monde aprés un tel affront, elle fe retira enfin à fa Maifon de campagne, pour y vivre en femme dégoutée de la vie en la compagnie d'un feul Valet de chambre, que le defefpoir luy a fait époufer.

ARNOFLE.

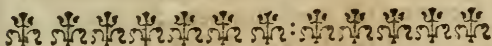
Fort bien.

M. RAFFLE:

Ma femme ? ô Ciel ! ma femme? ô Dieux!

ARNOFLE.

Je vous l'avois bien dit, que dés qu'on eftoit mort on ne devoit plus retourner les yeux du cofté du monde.



SCENE

DE NOIRETTE & ARLEQUIN.

NOIRETTE.

QUe vois-je? Je croi Dieu me pardonne, que c'eft Arlequin mon mary. Mon cher Epoux, ah qu'il eft doux, mon fils, de

ſe rejoindre aprés vingt mortelles années de ſeparation !

ARLEQUIN.

Eſt-ce bien toy, ma chere petite femme ?

NOIRETTE.

Mon cœur, j'ay murmuré contre la longue diſtance que le ſort barbare mettoit entre ton trépas & le mien.

ARLEQUIN.

La pauvre petite !

NOIRETTE.

Que je me ſuis ennuyé ! que le monde m'a déplû ! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ay regardé les hommes comme des monſtres. Auſſi je puis dire que depuis toy, il n'a pas eſté en mon pouvoir d'en ſouffrir aucun.

ARLEQUIN.

Tu ne t'es donc pas remariée, ma mie ?

NOIRETTE.

Et, mais, remariée : pas tout à fait. Ce que je fis ne s'appelle pas, pour ainſi dire, prendre un mary.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

NOIRETTE.

Quelque temps aprés toy, ton oncle le Notaire eſtant mort ſans enfans, les noſtres en heriterent de biens fort conſiderables : mais comme cette ſucceſſion eſtoit un peu embroüillée....

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embroüillée ? Mon oncle ne devoit pas un sol.

NOIRETTE.

Hé.... je veux dire que je vendis sa Charge à des gens qui me firent des chicanes ; & comme je n'entendois pas les affaires, & que j'estois tous les jours dupée par des fripons de Solliciteurs qui me prenoient mon argent, & qui n'avançoient rien, je jettai la veuë sur un jeune Ecolier en Droit, qui estoit, ce dit-on, bon homme de Palais. Voulant l'interesser plus sensiblement dans mon procez, je luy prestay de l'argent pour s'acheter une charge de Conseiller ; & pour seureté de ma somme, on me conseilla de l'épouser.

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on preste son argent, voyez-vous, on ne sçauroit trop prendre ses seuretez.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon, helas, ne fit pas vieux os. A peine eut-il débroüillé mes affaires, qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infaillible qu'il vous servoit bien.

Luy mort, vos affaires finies, vous restâtes veuve!

NOIRETTE.

Ouy, bon! je restay veuve! Quand on a des enfans, le moyen d'estre la maîtresse de ses actions! Vôtre aisné voulant prendre le party de la guerre, de crainte qu'il ne s'engageast mal à propos avec quelque Capitaine, n'allay-je pas bonnement revestir d'une Commission de Colonel un jeune Academiste, à condition qu'il luy donneroit une Enseigne dans son Regiment?

ARLEQUIN.

Fort bien! voila une mere qui a bien économé le bien de ses enfans! Pour conserver à l'un une Charge de Notaire,& ménager à l'autre une Enseigne, elle se fait un mary Conseiller, & l'autre Colonel!

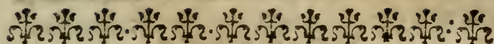
NOIRETTE.

Hé bien! ne voila pas le grand mercy de m'estre sacrifiée pour tes enfans? Va,tu ne meritois pas d'avoir une femme qui eust pour ses enfans une complaisance si aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre, elle ne s'estoit presque pas remariée. Ciel qui auroit pû croire qu'une femme qui aprés la mort de son premier mary regardoit les hommes comme des monstres, eust eu assez de naturel pour ses enfans,que de se remarier encore deux fois.

SCENE



SCENE

DU GASCON ET DE L'ABBE'.

LE CHEVALIER L'ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc ? avant que de mourir la Gazette dit que je fis des merveilles ?

L'ABBE'.

On aſſure que tu tuas deux hommes d'un ſeul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela ?

L'ABBE.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE CHEVALIER.

Tu te trompes, mon cher, tu n'as pas bien lû, ou il faut qu'il y eût faute d'impreſſion. Tu verras que voulant mettre vingt, ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'eſt ce que je ne te diray pas.

LE CHEVALIER.

Mais toy, Abbé, qui t'attendoit ſi-toſt icy ! Tu avois choiſi un eſtat qui ſembloit te promettre que tu n'y arriverois pas des premiers? Tu eſtois jeune, ſain, vigoureux,

& d'un païs où l'on plaide volontiers plus ſouvent qu'on ne ſe bat.

L'ABBE'.

Tu vois. Celuy qui prend le plus grand tour n'eſt pas celuy qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avouë, eſtoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroiſſoit la plus belle & la plus brillante à la verité : mais je la trouvois rude & fatigante, & quelquefois meſme un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte, eſtant né Gentilhomme. Je n'oſois paroître à Paris, tandis que tous mes pareils eſtoient à l'Armée. Pour y reſter avec quelque ſorte de bien-ſeance ; il n'y avoit de party à prendre que la Robe ou le petit collet. De me faire conſeiller, je n'avois point d'étude, Je me fis donc Abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroiſt que tu n'as pas vécu pour cela plus long-temps.

L'ABBE'.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne nous ſçauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fiſt, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a ſceu faire ?

LE CHEVALIER.

Comment diable, Abbé ? Tu as eſté tué

d'un coup d'éventail ? Et mais, mon cher, voila une mort heroïque. Estoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir ?

L'ABBE'.

Je ne t'en diray point d'autres circonstance, sinon que badinant auprés d'une Dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit sur le nez, je retournay la teste : Elle m'attrapa la tempe, & je tõbay roide mort.

LE CHEVALIER.

Sur elle ?

L'ABBE'.

A ses pieds.

LE CHEVALIER.

Tant pis, Abbé : c'estoit pour te blesser.

L'ABBE' *en pleurant*.

Fut-il jamais un coup plus funeste ?

LE CHEVALIER.

Je croy, Dieu me pardonne, que le souvenir t'en fait pleurer ? Cadidis, que ces Abbez sont âpres à la vie !

L'ABBE'.

Si tu estois à ma place. . . .

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, je sçais qu'il est fâcheux, sur tout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long-temps, de se voir ôter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais du

moins, me consolerois-je d'estre mort dans une si belle occasion : Car afin que tu sçaches. Abbé, tu es mort en Heros. Mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle Dame ; pour un Abbé, c'est mourir au lit d'honneur.

L'ABBE'.

Tais-toy avec ton Abbé. L'étois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toy.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens. C'est à dire, que tu estois de ces Abbez de milice, dont Paris est si fertile ?

ABBE'.

Et, mais, j'estois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui....

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas ce que je dis ? Je sçais bien que tu n'estois pas le seul qui à l'ombre d'un collet passoit dans le monde sous le titre specieux d'Abbé. Vois-tu ? il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme de celuy qu'on donne aux garnitures de cheminées. Verre, fayance, bois doré, tout cela est censé porcelaine.

L'ABBE'.

Toûjours satyrique, à l'ordinaire.

LE CHEVALIER.

Et donc, en nôtre absence, le beau sexe comment le gouvernois tu ? On disoit à l'Armée, que nous autres petits Maistres

de Cour, pouvions, si bon nous semble, prendre nos quartiers d'hiver sur la Frontière, à moins que nous ne voulussions donner dans le commerce subalterne : car pour les premieres places, on assure qu'elles estoient toutes prises par les fameux petits Maistres de l'Université.

L'ABBE'.

Ecoute. Ne pense pas rire.

LE CHEVALIER.

Moy rire ? Cadidis je le dis comme je le pense. Les Abbez ce sont les Dragons noirs de la galanterie. Femme de Robe, femme de Cour, femme de Finance, tout passe par leurs mains. Il ne faut point rire, depuis que nous avons la guerre, ce sont eux, si on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L'ABBE'.

Le Badin !

LE CHEVALIER.

A la verité, l'avarice des maris ne contribuë pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque temps on les voit si fort donner dans la babiolle.

L'ABBE'.

Changeons de discours, ou je te quitte.

LE CHEVALIER.

Le Chevalier est la bisque du cœur, il est

vray : mais il eſt de lourd entretien ; il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un Abbé, vit-on jamais Amant à plus juſte prix? Il n'y a point de Tailleur, quelque fripon qu'il ſoit, qui dans cinq aulnes de drap ne leve un Abbé tout complet. Et donc, tu me fuis ?

L'ABBE'.

A t'écouter on ne peut apprendre que des ſottiſes.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échapera pas, je te ſuivray par tout.



SCENE

DE FELONTE & DE DORANTE.

FELONTE.

N'Achevez pas, vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez-vous ? chacun a ſa folie. Celle des bâtimens eſtoit la mienne. Ah ! je ne ſçaurois vous donner une plus forte idée de la paſſion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faiſant part d'une Paſquinade, qu'un Satyrique de mon temps fit courre aprés ma mort. La voicy.

Blaise épargnoit son revenu,
Ne vivoit que de pain graissé d'un peu de beurre,
Pour se faire bâtir une riche demeure :
Blaise alloit (ce dit-on) tout nu.
A force d'épargner, grosse somme s'éleve.
A force de bâtir l'édifice s'acheve.
Tout est fini, Lambris, Bas-Reliefs, Balcons ;
Quand Blaise extenué par dix ans de Lesine,
Prests d'habiter sous ces riches plafonds,
Tombe mourant d'une fievre assassine.
Quelle horreur ! se tuër pour nourrir des Maçons !
Pour moi qui n'entre point dans les raisons de Blaise,
Je crois qu'il eût esté logé plus à son aise,
S'il avoit fait bâtir de petites Maisons.

FELONTE *riant.*

Ah ! ah ! ah ! le Satyrique me paroist homme de bon sens. Qu'en dites-vous ?

DORANTE.

Que dites-vous vous-mesme, de le bizarrerie de mon sort ? Jamais trépas vint-il plus à contre-temps ?

FELONTE.

En effet, n'en déplaise aux Parques, c'est user de surprise ; & si elles en agissent ainsi, on ne trouvera plus doresnavant personne qui veüille faire bâtir.

DORANTE.

Tout beau, ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule : mais je voudrois bien sçavoir qui l'est le plus de vous ou de moy. J'ay fait bâtir une maison pour me loger pendant ma vie : qu'y a-t'il à dire à cela ?

Les Parques en ordonnent autrement : Est-ce ma faute ? & suis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les desseins ? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquerir, que vous vous dépoüillez de tout pour vous faire bâtir pendant votre vie un superbe monument ; dites-moy, je vous prie, si la pensée du Satyrique ne vous conviendroit pas mieux qu'à moy ?

FELONTE.

A moy ?

DORANTE.

Ouy à vous. N'y a-t'il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à notre usage, & dont on joüit tous les jours, pour en construire une dont on ne joüira jamais?

FELONTE.

Fort bien ! Le tombeau une chose dont on ne joüira jamais, comme si l'on n'estoit pas plus long-temps mort qu'en vie ? Apprenez que se faire bâtir un vieil monument, c'est se faire revivre aprés son trépas. Une maison, quelque belle qu'elle soit, change de nom comme de Maître ; mais un superbe Mausolée est un tableau qui nous remet incessamment devant les yeux de la posterité. Par exemple, qui prendroit le soin de publier que j'ay vécu, moy qui ay veu mourir avant moy ma femme, mes enfans, & qui suis resté le dernier de ma

famille ? Qui sçauroit, dis-je, la haute fortune que j'ay faite, si je n'avois dans le lieu de ma naissance fait graver en lettre d'or, sur le Marbre, sur le bronze, & sur le Porphyre, une Epitaphe que je n'oublieray jamais ?

Toy qui regarde ce Tombeau,
Ne pense pas que la Sculpture,
L'Argent, le Marbre, la Dorure,
En soit l'Ouvrage le plus beau.
Ce qu'il renferme en soy fait toute sa richesse.
C'estoit un Homme tout divin,
Actif, laborieux, aspre au gain,
Qui ne devoit qu'à luy son bien & sa noblesse.
Rends donc à sa vertu l'hommage que tu dois.
Il a fait élever le Tombeau que tu vois.
C'est luy qui par ses soins, qui par son sçavoir faire
Par ses profits secrets, & son esprit adroit,
S'est fait le Seigneur de la Terre
Qu'en son jeune âge il labouroit.

Hé bien, que dites-vous ? Puis-je craindre aprés cela que mon nom reste ensevely dans l'oubly ?

DORANTE.

Tout cela est le plus beau du monde : mais moy, nonnobstant ce bel Epitaphe, si j'avois à retourner au jour, ce seroit encora une maison que je ferois bâtir, & non pas un tombeau.

FELONTE.

Ahy ! ahy ! ahy ! quel entestement ! quel entestement !

MATHURIN *entre en chantant.*

La la la la la la.

FELONTE.

Cette ombre-là n'a pas la mine d'avoir esté la dupe d'un bâtiment. Ahy ! ahy ! ahy!

DORANTE.

Que j'envie son sort ! l'heureux estat ! trop heureuse innocence !

FELONTE.

Hé hé, c'est Mathurine, une fille de ma Terre !

MATHURINE.

Hé bon jour, Monsieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien, fort bien. (*à Dorante*) Faites-vous dire par elle ce que c'est que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguene, la belle chose ! il estoit tout bâti de marbre ; puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire, des Colonnes de porfir.

MATHURINE.

Ouy, ouy, des Colonnes pour frire. Tant y a que c'est ban dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FELONTE.

Comment ? on a démoli mon tombeau?

MATHURINE.

Oh que ça ne vous embarrasse pas. Igna rien de perdu. Stila qui a acheté votre Charge de Seigneur du Village, en a pris tous les materiaux pour bâtir les desseins du jardin.

FELONTE.

Mon Tombeau, juste Ciel ! qu'entens-je Et de mon Effigie qui estoit dessus, qu'en a-t'il fait ?

MATHURINE.

Votre Figie : Quoy cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers, & qu'on disoit qui vous ressembloit comme deux gouttes diaux ?

FELONTE.

Ouy. L'infame, où l'a-t'il mise ?

MATHURINE.

Que ça ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il vous a boutté en bel air : il l'a mise tout au biau mitan du grand bassin.

FELONTE.

Ah, j'étouffe !

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a boutté sur la teste un grand bois de cerf, long de ça, qui vous sort tout du biau mitan du front.

FELONTE.

Je n'en puis plus ! je créve !

MATHURINE.

Tastigué, que cela vous sied ban ! il fait appeller cela le bassin d'Acteon.

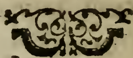
DORANTE.

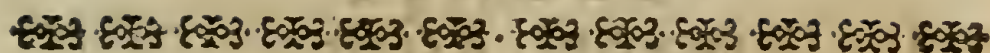
Voila certes un beau monument ? Ahy ! ahy ! ahy !

MATHURINE.

Aga donc, ceux-là avec leurs maisons & leurs tombeaux ! Je croy qu'ils sont foux. Je sons ban pu chancheux, nous. Comme je n'avons rian laissez, je n'avons rien à regretter. Aussi chantons-je toujours.

Je n'ons en arrivant icy,
Dieu mercy,
Rien trouvé d'étrange.
J'avons vécu là haut comme on vit icy bas.
Je n'avons point frelaté nos appas.
Je n'avions qu'un Amant, je l'aimions sans mélãge.
Le Collecteur Gros Gean, ny le Fermier Colin
Pour nous plaire
N'avions que faire
De nous bailler un demy-cein.
De ces femmes de Villes
Il n'en est pas ainsi.
Pour simple grand mercy,
On n'a pas leurs Coquilles.





SCENE

DE CEPHISE ET DE LEONICE.

CEPHISE.

LEonice en ces lieux !

LEONICE.

Seroit-ce bien là Cephise ?

CEPHISE.

Tu es donc morte, ma chere ?

LEONICE.

Tu vois ma Petite, le sort ne m'a guere fait plus de quartier qu'à toy. Je ne t'ay survécu que d'une dixaine d'années.

CEPHISE.

Tu ne contes dix années pour rien, ma fille ?

LEONICE.

Pas pour grand chose : Du moins dix années de plaîsirs passent bien vîte, ma toute bonne.

CEPHISE.

Je l'avouë. Mais estois-tu si fort en estat d'en prendre, toy que je n'ay jamais veu deux heures de suite dans une parfaite santé ?

LEONICE.

A ce que tu dis.

CEPHISE.

Avons-nous fait une partie de jeu, de Promenade ou de Comedie, que tu ne te sois trouvée mal ? J'en ay veu ton Epoux dans les allarmes mortelles ; & il y avoit tel jour que tu tombois évanoüie quatre ou cinq fois entre ses bras. Tu ne disois donc pas la verité ?

LEONICE.

Que tu es simple, Cephise, & qu'on voit bien que tu es morte jeune ! Sans cela pourroit-on t'excuser d'ignorer les ruses innocentes dont une jolie femme se sert pour attendrir en sa faveur toute une Compagnie !

CEPHISE.

Comment donc ?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent-elle pas, quand par une petite indisposition subite ou affectée, elle apperçoit le trouble & la crainte parmy une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir ?

CEPHISE.

Que dit-elle ? Ce n'estoit donc pas de bonne foy que tu te trouvois mal ?

LEONICE.

Qu'appelle-tu de bonne foy ? Et où en serions-nous, nous autres femmes, si nous

estions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faisons ?

CEPHISE.

Ouais ! Quoy ? ces douleurs de côté, ces maux de teste, ces frissons, ces étourdissemens ?

LEONICE.

Pures Minauderies ?

CEPHISE.

Je croy, Dieu me pardonne, qu'elle dit cela tout de bon ! Il y a donc bien du plaisir à se faire jetter de l'eau au visage, & à se faire brûler du papier sous le nez ?

LEONICE.

Plus que je ne te sçaurois dire. Croismoy, Cephise, il faut qu'une Femme soit femme ; & ces petites simagrées que tu condamnes, sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais, mon Dieu, je ne veux pas qu'une femme fasse des armes, ny que'lle jouë à la Paulme : Mais aussi ne faut-il pas que pour paroître qlus femme qu'une autre, elle affecte une delicatesse ridicule. Qu'une femme mette des moûches, du rouge ou du blanc : Je dis plus ; Que toutes les semaines elle se baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau, qu'elle se fasse même coudre toutes les nuits depuis la teste jusqu'aux pieds dans des parchemins gras, & qu'elle tienne en dormant ses bras suf-

pendus à des cordons de soye, il n'y a rien à dire à cela : La nature l'a mise au monde pour plaire; & tout ce qu'elle fait dans cette veuë-là, luy doit estre permis. Mais que pour marquer une plus grande delicatesse, elle marche dans sa Chambre, comme si elle estoit parquetée d'orties; qu'une bougie éteinte luy cause des vapeurs, & qu'elle reste évanouïe pendant une heure, sous ombre qu'elle se sera baissée pour amasser son gand; c'est ce que je ne sçaurois luy passer, non plus que de garder le lit quinze jours, aprés avoir grondé un Valet durant une heure.

LEONICE.

Que tu es peuple, ma pauvre Cephise! Dans quel monde vivois-tu pour ignorer.

CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moy, si j'estois homme, une femme qui geindroit toujours, ne seroit pas ma marotte.

LEONICE.

C'est à dire que tu aimerois mieux de ces femmes robustes qui affectenr d'avoir une santé à l'épreuve de tout, qui mangent de tout ce que les autres mangent; que le froid & le chaud, tout accommode : Et en un mot, de ces insipides, qui pour ne rien sentir, trouvent tout bien fait chez elles, qui ne grondent pas une fois en un jour, & qui n'ont en leur vie chassé Servante ny Valets.

Ah l'horreur qu'une femme telle que je la dépeins! Et moy, Cephiſe, ſi j'eſtois homme, j'aimerois autant épouſer un Suiſſe qu'une femme d'un ſi groſſier temperamment.

CEPHISE.

Que veux-tu ? chacun a ſon goût. Pour moy je cheris la joye & la ſanté. Je le repete encore ; j'aimerois beaucoup mieux ſi j'eſtois homme, que ma femme joüaſt du Claveſſin que de la Seringue.

LEONICE.

Badines tant que tu voudras. Pour moy, je parle ſerieuſement ; & je ſoutiendray toujours qu'il faut de la mignardiſe & de la delicateſſe dans notre ſexe ; ces grimaces & ces petites ſimagrées que tu n'approuves point, & qui donnent la pointe au merite d'une jolie perſonne, & qui la rendent ſi friande aux yeux des hommes d'aujourd'huy. Nous voyons tous les jours des femmes regulierement belles, qui pour negliger ces petites reſſources, voulant tout devoir à leur beauté, reſtent ſouvent inconnuës au milieu meſme de la Cour ; tandis qu'une petite Camuſe qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeuneſſe & de minauderies, ſera à la mode, & ſe rendra la paſſion des gens du meilleur goût.

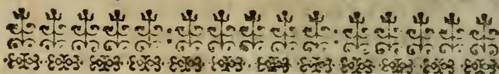
CEPHISE.

A Dieu, charmante Minaudiere, tu me

gasterois l'esprit si j'estois long-temps avec toy : il n'y a qu'un moment que j'y suis ; & il me prend déja envie d'avoir mal à la teste.

LEONICE.

Tu seras toûjours toy-mesme. Adieu folle, adieu.



SCENE DES JUGEMENS DE MOME.

PLUTON, ORPHE'E, MOME, *plusieurs autres*.

MOME.

Que l'Homme est inconstant ?
Tel aujourd'huy, par un doux Hymenée,
Avec Iris unit sa destinée,
Qui le lendemain s'en repent.
Pour penetrer, d'où vient cette disgrace,
Et nous mettre en estat de n'en pouvoir douter,
Questionnons-les chacun selon leur classe.
Ca, voyons par qui debuter.
Est-ce par vous, Brune au tein blesme :
Qu'est-ce ? D'où vient cette pasle couleur ?
Votre mary d'un long Caresme,
Vous auroit-il fait sentir la rigueur ?

Chez l'Epouse Aramon va-t-il chercher fortune ?
D'une autre, quel besoin d'aller faire l'employ ?
Est-on sans besogne chez soy,
Quand on est l'Epoux d'une Brune ?
Cependant il est des Maris,
Comme de certains beaux Esprits,
Qui de Livres chez eux gardent plus d'un Volume
Sans se trouver tentez d'en lire un seul feüillet.
A ce qu'on a, l'on s'accoutume.
Mettez-les dans un Cabinet,
Qui d'un Voisin, ou d'un Compere
Fasse la demeure ordinaire.
Leur tombe-t-il un Livre sous la main,
Fût-il d'un Auteur miserable
L'infortuné Bouquin,
Ils en lisent jusqu'à la Table.
Cette comparaison peut servir au besoin.
La Femme, a le bien prendre, est ce Livre ordinaire,
Que les Maris ne lisent point,
Ou du moins qu'ils ne lisent guere.

NISON.

Ah, juste Ciel ! qu'il s'en faut bien,
Que tous noirs chagrins soient de cette nature
C'est ce qui met mon cœur à la torture.
Mon Epoux n'a pour moy que trop d'empressement.
Tout ce qu'il fait sent moins le Mary que l'Amant.
Il est joli plein de tendresse,
Amoureux sans estre jaloux :
Je l'aimerois, je le confesse,
Si d'un autre il estoit l'Epoux.

MOME.

Vit-on jamais pareil caprice ?
Qu'est-ce à dire ? Vôtre Mary
Comme un Livre étranger vous lit ;
Et vous luy faites l'injustice

De ne faire que l'estimer.

NISON.

Est-ce ma faute à moy, si je ne puis l'aimer ?
Un Epoux fut-il fait comme les graces même ;
Son merite fut-il extréme ;
Il ne valut jamais le moindre Favory.
Fût-il tourné d'un air à donner du martyre,
Ce n'est toûjours, quoy qu'on en puisse dir
A le bien prendre qu'un mary.

MOME.

Fort bien. Ce qu'elle dit ne sont pas fariboles,
Maintes femmes diront qu'elle a bonne raison.
Chante Orphée. Il sçait des paroles,
Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce ton.

ORPHE'E *chante sur l'air des Trembleurs.*

Qu'un homme entre en mariage,
Qu'il prenne une Fille sage,
Qui passe en son voisinage
Pour exemple de vertu :
Fût-il rusé comme un Braque,
Et sage comme un Pibraque,
Un jeune fou survient : Craque :
Voila le sage, Cocu.

MOME.

A d'autres. Approchez, Bonhomme.
Vous faites honte a nos adolescens.
Pour être du vieux temps.
Vous n'en valez pas moindre somme.
Mais revenons a nos Moutons,
Et laissons-là la parentese,
Dites-nous, ne vous en déplaise,
Pour plus d'une raison,
Estes-vous Oncle, ou bien en ligne maternelle
Auriez-vous le Germain
Sur cette gentille Pucelle,

A qui vous presentez la main !

GERONTE.

Qui ? Cette bonne lame,
Dont les yeux paroissent si douz ?
Depuis deux ans elle est ma femme :
'ous jugez bien par là que je suis son Epoux.

MOME.

Toy son Epoux ? Pour un sexagenaire
Prendre Femme de quatorze ans,
C'est à mon sens,
Un coup bien temeraire.
)uand je voy cet air vif, cette blancheur de tein :
)ue je te vois ridé, tout franc, pour toy je tremble.
'a, Bonhomme, croy-moy ; Ton visage & le sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

MOME.

N'aurois-tu point le même sort
De certain fameux personage,
(Fameux par son ancienneté s'entend,)
;ar l'histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent.
Cet Homme à peu prés de ton âge,
Estoit entête de Chevaux.
Il en avoit tout des plus beaux,
ien scellez, bien bridez, ce n'etoit que dorure.
es Voisins les montoient, & n'en rioient pas peu,
Quand du Bonhomme la voiture
Estoit un siege auprés du feu.

GERONTE.

est vray, j'y consens. Je suis plus âgé qu'elle !
Mais je l'ay bien payé par mes Ducats.

MOME.

Ecoute-le. Cette Chanson nouvelle
Semble estre faite pour ce cas.

ORPHÉE *chante.*

Quand un Vieillard sans cervelle,
Epris de jeune femelle,
Veut partager avec elle,
Ses Loüis à double carats:
Il arrive que la Belle,
Au jeune preste l'oreille,
Et chez l'ami & Forelle,
Mange avec luy ses Ducats.

MOME *à un autre.*

C'est à vous à glisser. Vous êtes le plus proche,
Qu'est-ce ? De quoy vous plaignez-vous ?
Là, dites quel reproche
Avez-vous à luy faire en qualité d'Epoux.

ORANTE.

Je ne me plains que de moy-même.
Pour éviter le triste sort
Des Maris malheureux, j'ay pris un soin extrême
Et je n'ay fait qu'un inutile effort.
Croyant trouver dans l'innocence
Le repos, l'amour, la douceur,
Je prens femme dés son enfance
Dans une famille d'honneur,
Où par douzaine on compte les Lucreces.
J'éleve avecque soin ce petit rejetton;
Et luy cache d'amour les trompeuses caresses,
Pour ne la pas gâter par ma leçon:
Quand d'un trait innocent que je ne puis comprendre,
Un jour elle me vint chercher,
Et dans un moment sçut m'apprendre
Ce que pendant dix ans j'avois sçû luy cacher.
Aprés avoir un si long-temps sçu feindre
Jugez si de mon sort, j'ay sujet de me plaindre?

MOME.

Pour des Maris trompez éviter le destin,
Par une humeur prévoyante,

Choisir femme innocente,
Ce n'est pas l'action de l'Homme le plus fin.
L'Amour est un don de nature,
Où la science a peu de part.
Les animaux seuls, & sans art,
Ne vont-ils pas chercher leur nourriture?
De l'instinct de ta femme au lieu d'estre surpris,
Je soûtiens que pour satisfaire
A l'amoureux mystere,
Il faut plus de corps que d'esprit.

ORANTE.

Comment parer ce coup à l'honneur si cruel?
Si de la sotte on craint l'esprit trop hebeté,
La Sçavante nous traite-t-elle
Avecque plus d'humanité?

MOME.

Non. Mais la chose est differente.
Cette derniere sçait déguiser le poison.
Sur ce sujet il faut qu'Orphée chante
Un petit couplet de chanson.

ORPHE'E *chante.*

L'ignorante Ridicule,
Plus naïve que la Mule,
Vous fait prendre la pillule,
Sans en déguiser le goût.
La Sçavante dissimule,
Guerit du moindre scrupule,
Et fait que de la ferule
On ne ressent pas le coup.

MOME *à un autre.*

Comme dans cette Serge elle est aneantie!
A vous la belle, au linge uni?
Quelle simplicité! Quel air de modestie!
De combien de vertu ce cœur paroit fourni!
A voir son austere sagesse,
Malgré cette grande jeunesse
On la prendroit pour femme du vieux temps.

Que les Epoux vivoient contens !
Toute Femme étoit sage.
Ce nom de Favory
N'étoit point encore en usage.
Chaque Femme aimoît son Mary,
Aimant mieux qu'on la crût vertueuse que belle.
C'est ainsi qu'on vivoit dans le siecle passé :
Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modele ;
Le moule en est cassé.
Toy qui par un doux Hymenée,
Joüis à plaine main d'un si rare tresor,
Tout franc c'est bien à tort,
Si tu n'es pas content de cette destinée.

ORGAN.

Ouy contens ! Nuit & jour entendre quereller !

BELONDE.

Par la jarny, je croy que je t'entens parler
Dis-moy, Nigaut qui mene poulle pondre,
Suis-je pas Femme de vertu ?
Parle. Trouves-tu rien à tondre
Sur le discours qu'il a tenu ?
Suis-je une Coureuse, une infame ?
Tous nos enfans sont-ils pas de toy ?
Je connois & plus d'une Femme,
Qui n'en diroit pas tant que moy.
Je suis d'une maison qui craint peu qu'on caquette.
L'on n'en a jamais veu sortir qu'une Coquette :
Encor le fut-elle à son dam :
Car on luy fit tout net habiter le Couvent,
Puis comme une mal-avisée,
Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée.

MOME.

La tonsure est austere au dernier point.

BELONDE *à Mome*

Vous pouvez bien juger.

MOME.

MOME.

Ah ! ne m'appprochez point.
Je retranche le tout de mon panegyrique.
Je ne suis point admirateur
D'une vertu diabolique.
La mal-peste, quelle fureur !
Celuy-là n'estoit point un sot, né sans étude,
Qui voulant définir la Prude,
A fait voir par bonne raison,
Que quelque bon vent qui la pousse,
Une Prude dans sa maison,
Estoit un Diable en taille-douce.

BELONDE.

Les Hommes en tout temps pour les Hommes
seront.

MOME.

Toûjours en bouche quelques gammes

BELONDE.

Si l'on faisoit des Juges Femmes,
Quelquefois aurions-nous d'assez bonnes raisons.

ORANTE *à Mome.*

Voyez comme à crier on la voit toûjours preste ?

MOME.

Aussi pourquoy la prenois-tu !

ORANTE.

C'est la crainte d'estre Cocu,
Qui m'a fait faire une si bonne emplette,

MOME.

Bon ! voila de nos entestez !
Ecoute bien cette maxime.
Pour estre en rime,
Elle n'en est pas moins pleine de veritez.

ORPHE'E *chante.*

Quand d'une Prude cruelle,
Tu fais ta moitié fidelle,
Comptes-tu que ta cervelle

Resiste à ces Airs grondans ?
D'un autre tu crains la creste ;
Mais qu'importe pour la beste,
Quand le mal est à la teste,
Qu'il soit dessus ou dedans ?

MELINDE *à Gerante.*

Mon cher petit Mary, que ma joye est extrême,
Quand je te possede un moment ?

MOME.

Oh voicy bien un autre compliment !

MELINDE.

Tu ne me réponds rien. Tu me parois tout blême.
Es-tu malade ? Ah Ciel ! conservez mon Epoux,

GERANTE.

Laissez-moy là, retirez-vous.

MOME.

Voila répondre à la tendresse
D'une assez bizarre façon.

GERANTE.

Si vous connoissiez ses finesses,
Vous avoüriez bien-tost que j'ay raison.
Cette Coquette fieffée,
Ne m'appelle jamais son Cœur ni son Amour,
Qu'elle n'ait en pensée
De me joüer un mauvais tour.

MELINDE.

Comme il traitte ma flamme ?
Il m'accuse, l'ingrat, d'estre fourbe & sans foy :
Cependant est-il une femme
Aussi raisonnable que moy ?
A le bien contenter je fais ma seule étude.
Pour qu'il n'ait pas sujet, comme il eut autrefois,
De m'accuser d'avoir une habitude,
Je change d'ami tous les mois.
Au reste bonne ménagere.
Je ne vous le dis qu'en secret,

Pour épargner son ordinaire ;
Je ne mange qu'au Cabaret.
Et comme il est des Hypocrites
Qui tâchent de noircir la plus chaste action ;
Je prens la nuit pour faire mes visites,
Afin de ménager sa reputation.
Je vous fais voir mon ame toute nuë.
Vous litiez dans mon Cœur tout ce que je vous dis.
Vit-on jamais Femme à Paris
Vivre avec plus de retenuë ?

MOME.

Tout franc vous avez tort, &, soit dit entre nous,
Elle a de grands égards pour vous.

GERONTE.

De cette aimable Prude,
Que ne suis-je l'Epoux !
Mon sort seroit bien rude
Si je venois m'en plaindre à vous.
La Coquette, il est vray dans l'amoureux mystere,
Sçait le plaisir assaisonner :
Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire,
Gaste bien le plaisir qu'elle sçait nous donner.

MOME.

Vous avez beau pour la Severe
Vanter vôtre inclination,
Je ne m'oppose point à ce qui peut vous plaire ;
Mais quant à moy, je suis pour la Chanson.

ORPHE'E *chante.*

La Coquette aimable,
De caresses vous accable ;
Et quoy qu'un mary traitable
Soit coiffé comme un Taureau,
N'importe : C'est la methode.
Tout Epoux s'en accommode ;

Et quand on est à la mode,
Qu'importe, Cornes ou Chapeau ?

GERANTE *à Mome.*

En refusant de briser nôtre chaîne,
Trouve donc à nos maux quelqae adoucissement;
Et du lien qui fait nôtre cruelle peine,
Brise le nœud du moins pour un moment.

ORPHE'E *chante.*

Si dans l'amoureux mystere,
Chacun estoit volontaire,
On s'aimeroit comme frere;
Et sans ce maudit Contract,
Verroit-on tant de misere?
On a beau dire & beau faire,
C'est le diable de Notaire
Qui barbouille tout cela.



PLAIDOYÉ D'ARLEQUIN. DEFENSEUR DU BEAU SEXE, & quelques Portraits.

PORTRAITS QUE FAIT COLOMBINE DES FEMMES.

UNe Femme eſt une Protée, qui change de figure & de caractere, comme il luy plaiſt : Diſſimulée dans ſes penſées, ingenieuſe dans ſes paſſions, politique dans ſes veuës, friponne dans ſes diſcours, Coquette dans ſes manieres, affectée dans ſes airs, fauſſe dans ſes vertus, intereſſée dans ſes liberalitez, hipocrite dans ſes épargnes : Toûjours ruſée, toûjours équivoque, & toûjours une contre-verité. Du plus au moins, voila comme nous ſommes faites.

AUTRE.

Nos dehors ſont reglez, nos airs ſont gracieux, nos mines ſont modeſtes : tout ce qui paroiſt eſt bon : Mais tournez la medaille, rien n'eſt plus bizarre que nôtre humeur ; rien n'eſt plus faux que nôtre merite. Nôtre petit particulier cache des

myſteres curieux, que nos artifices envelopent. La Coquetterie eſt le fond de nôtre humeur : C'eſt par cet endroit qu'il faut nous regarder, pour nous connoître : Tout le reſte eſt emprunté. Nous n'avons de bien naturel que le deſir de plaire.

AUTRE.

Voulez-vous connoître une femme ? Figurez-vous un joly petit monſtre, qui charme les yeux, & qui choque la raiſon ; qui plaiſt, & qui rebute, qui eſt Ange au dehors, Harpie au dedans. Mettez enſemble la teſte d'une Linote, la langue d'un Serpent, les yeux d'un Baſilic, l'humeur d'un Chat, l'adreſſe d'un Singe, les inclinations nocturnes d'un Hibou, le brillant du Soleil, les inegalitez de la Lune, envelopez cela d'une peau bien blanche, ajoûtez-y des bras, des jambes, & cetera : vous aurez une Femme toute complette.

PLAIDOYE' D'ARLEQUIN,
Pour la défenſe des Femmes.

ARLEQUIN.

Moy qui jadis au dépens de nos belles,
Ay maintefois diverty tout Paris ;
Aujourd'huy contre les Maris,
Je vais prendre party pour elles,
[*Altri tempi, altre Cure.*]
Loin d'aſpirer au foible honneur
De faire ranguiſner par mes dyctes Critiques.
D'un Satyrique Auteur
Les expreſſions cauſtiques,

Je regarde en pitié le pauvre genre humain.
Si la sotte crainte des Cornes,
Met à l'Hymen de trop étroites bornes,
Ma foy, c'est fait de luy : je le vois sur sa fin.

Et quel est ce dechaînement, juste Ciel ? Où en sommes-nous ? On traîne pesle-mesle le Convent & l'Opera chez la Cornu : Les Femmes souffrent patiemment cet outrage : & un Escadron coëffé ne va pas fondre sur la teste qui a enfanté de si monstrueuses calomnies.

Vers Isabelle.

Sexe charmant, au siecle d'Amadis,
Un Jongleur peu courtois osa-t-il d'une injure,
Contre vous noircir ses Ecrits,
Sans essuyer plus sinistre avanture.

Aujourd'huy comment en use-t-on? Les Hommes dans un dégoût terrible pour tout ce qui s'appelle femme, ne peuvent entendre parler d'Hymen, sans des soulevemens de cœur épouvantables. Ils sont d'un froid inouy sur cet article ; & pour les rechaufer on s'avise de leur ordonner quelques doses d'une Apologie à la glace ! Quel remede ! *Contraria contrariis curantur.*

C'est donc par pure necessité, tres-illustre Magistrat Cavalier, que je prens aujourd'huy la défense de mes anciennes ennemies. J'ay peur que les hommes continuant à se dégoûter des femmes, l'usage de l'Hymen ne s'abolisse. Le monde finiroit ; l'Hostel de Bourgogne deviendroit desert : & il ne l'est déja que trop.

Ainsi j'entreprens de retorquer contre les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes parties ; & de leur faire voir qu'ils sont eux-même la cause de tous les défauts dont ils les accusent.

Comment, Messieurs les Hommes, osez-vous blâmer dans les femmes ce qui n'y est precisément que pour vous? Oubliez-vous que le dessein de vous plaire, est le ressort qui fait jouër toutes leurs Machines ? A quoy bon s'il vous plaist, cette vieille Coquette prend-elle tant de soin d'un squelet usé ? Pourquoy fait-elle rencherir le Blanc & le Vermillon ? Pourquoy la voit-on manger par compas & par mesure de peur de deranger ses dents postiches ? N'est-ce pas parce qu'elle couche en jouë quelqu'un de ces jeunes Godelureaux qui joüent avec elle, & qui luy gagnent son argent.

Voyez cette jeune beauté qui passe la meilleure partie de sa vie à s'habiller & à se deshabiller, qui n'est jamais contente de sa coëffure, qui ajoûte ou retranche toûjours quelque chose à son ajustement. Entrez dans son cœur; & vous verrez qui a plus de part de son sexe ou du vôtre à tous ses tortillemens & ses minauderies. Une femme se pare-t-elle pour les autres femmes ? Qui l'a jamais pensé ? C'est vous, Messieurs les Dégoûtez, qui répondez de l'extravagance des Modes, de la magnificence des habits, & de la ruine des familles. C'est pour vous remet-

tre en apetit qu'on a inventé le Ragoût des Gourgãdines, des Agaçãtes, & des Barrieres.

Preuve que tous les ajustemens des femmes sont uniquement pour les hommes, mettez-les en lieu où elles ne voyent que des personnes de leur sexe, & vous les trouverez d'un negligé affreux : Une cornette au niveau de son front, un corset modeste & bien lassé, de bons gros souliers de maroquin, & un grand tablier de ménagere. Voila comme estoit à sa campagne cette Belle, dont les juppes se soûtiennent d'or, qu'une coëffure à triple étage rend d'une taille gigantesque, qui ne peut mettre le pied dans ses mules, tant elles sont petites. Et pourquoy cela? parce qu'elle n'avoit nul interest de plaire aux Chapons de sa Basse-cour, & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque poulet d'Inde des Tuilleries. Si les Hommes ne voyoient rien, les Femmes ne feroient nulle dépense en habits. Ainsi s'ils veulent épargner ce qui leur en coûte, ils n'ont qu'à se crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient, & de facile execution !

ARLEQUIN.

On se plaint que les femmes s'amusent à mille bagatelles; qu'elles se font une occupation d'entretenir leurs chiens, de faire repeter des sottises à leurs Perroquets, d'apprendre des malices à leurs Singes. Helas qu'on les interroge toutes. Combien re

pondront; Qu'animal pour animal, un Mary est souvent moins amusant qu'un Doguin; qu'avec le mauvais d'un Singe, il n'en a pas toûjours le bon ; & qu'il y a plus de cent Maris à Paris, qui ne soûtiennent pas mieux une conversation que des Perroquets ? Entrons dans l'interieur des Maisons. Voyons les replis du ménage. Un Mary bouru qui ne parle que par monosyllabes, qui possede le secret de dire de grosses paroles en six lettres: N'est-il pas la seule cause de ce que sa femme va chercher conversation ailleurs? Celui-cy est toûjours aux trousses de sa moitié ; il ne l'abandonne pas d'un pas ; il est de toutes ses parties. Celuy-là ne voit presque jamais la sienne : Il loge, il mange, il couche dans un appartement separé. A peine la rencontre-t-il une fois le mois chez d'Autel ou chez Procope : Deux extremitez également vicieuses, également à craindre pour le front d'un mary, & dont il est la seule cause !

COLOMBINE.

Malheur au mary qui me verra trop, aussi bien qu'à celuy qui me verra trop peu.

ARLEQUIN.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens, de la dépense qu'elles font en Bijoux, en Porcelaines, en Pagodes. Helas! qui ne sçait que la pluspart de ces appartemens superbes, sont autant de belles prisons où l'on reduit de

jeunes femmes, d'ailleurs tres-raiſonnables, à ſe joüer avec des Poupées, à faire remuer leurs Pagodes. Elles remuent au moins ces Pagodes, & font un ſigne de conſentement: au lieu que la pluſpart des époux, toûjours inflexibles, toûjours rebarbatifs, ſe font une loi de ne conſentir jamais.

COLOMBINE.

Il eſt vray qu'il eſt des maris bien raboteux !

ARLEQUIN.

Que diray-je des autres griefs ? On ſe plaint que les femmes ſont exactes à payer les penſions à leurs Amans, qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs équipages. Ah ſexe maudit, *(parlant au Parterre ,)* que n'avez-vous de l'argent ? Pourquoy eſtes-vous obligez d'avoir recours à elles? En un mot , que les hommes deviennent raiſonnables , & les femmes le feront : Qu'ils ſe mettent à plus bas prix, & les femmes feront moins de dépenſe : Qu'ils aillent à elles, & elles ne les chercheront point : Car tant qu'ils fuiront , il faudra bien qu'elles courent aprés, & qu'elles ſuivent l'inſtinct que la Nature leur a donné.

COLOMBINE.

Voila de foibles raiſons. Prononcez, Monſieur le Juge.

ARLEQUIN *ſe met dans un Fauteuil, & rend cette Sentence.*

Nous avons maintenu & gardé les Femmes dans tous leurs droits, & dans la poſ-

ſeſſion des Ptiviléges,Franchiſes & Immunitez de leur ſexe : Leur permettons d'employer pour ſe faire aimer tout ce qu'elles aviſeront bon eſtre ; à la reſerve des Minauderies qui pourroient deranger quelque choſe dans l'œconomie du viſage. Conſentons que pour engager les hommes, elles n'épargnent rien ny dans leurs parures, ny dans leurs ameublemens, & qu'elles puiſſent meſme faire quelques avances, ſi mieux n'aiment leſdits Hommes, reprendre les Us & Coutumes de la vieille Cour, & faire ſeuls toutes les demarches.

Permettons aux riches Bourgeoiſes d'eſtre auſſi magnifiques que les Femmes de qualité, à la charge neanmoins qu'elles en ſeront toûjours fort diſtinguées par leurs airs & leurs manieres. Voulons que les femmes ſoient reputées Dames & Maîtreſſes du ſexe Maſculin, & que les Hommes qui ont l'eſprit bien fait ſe faſſent un honneur de les aimer & de les ſervir. Deffendons aux Vieilles d'aſpirer aux Fleurettes des jeunes Officiers, à moins qu'elles ne ſoient en eſtat de leur faire le fond de deux Campagnes au moins. Faiſons pareilles deffenſes aux jeunes & jolies Femmes de payer leurs Amans, quelques bien-faits qu'ils ſoient ; & ce nonobſtant l'uſage contraire, que nous declarons abuſif. Condamnons en outre les Hommes à tous les dépens.

F I N.